

LINA SAVIGNAC

LA MAISON
SUR LA GRÈVE

ROMAN



Éditions la Caboché

**LA MAISON
SUR LA GRÈVE**

DE LA MÊME AUTEURE

GENS DU VOYAGE, UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING, RÉCIT, 2004

ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE, ROMAN, * 2006

LILI, ROMAN * * 2007

CHARLES, ROMAN * * * 2008

GENS DU VOYAGE, UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING

Première impression

février 2004

Deuxième édition

juillet 2010

ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE, ROMAN

Première impression

juillet 2006

Deuxième impression

février 2009

LILI

Première impression

juillet 2007

Deuxième impression

juillet 2010

LINA SAVIGNAC

**LA MAISON
SUR LA GRÈVE**

ROMAN



Photographie
Raymond Gallant

Page couverture
Pyxis

Mise en pages
Saga

Réviseur
Nicolas Gallant

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Savignac, Lina, 1949-

La maison sur la grève : Roman

ISBN 978-2-923447-17-9

I. Titre.

PS8637.A87M34 2010 C843'.6 C2010-941586-8
PS9637.A87M34 2010

Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
- Bibliothèque nationale du Canada, 2010

Éditions la Caboché
Téléphone : 450 714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que
ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

À MATHIEU ET NICOLAS

**L'auteure tient à remercier Pierre Bélanger pour
son aide généreuse et ses précieux conseils.**

LES GRANDES MERS D'AUTOMNE

Ce matin, le vent souffle sur la mer et prend une direction inhabituelle. Vivement, il arrive de l'est, s'ébouriffe en violentes rafales, rase la surface de l'eau et impose un frisson magistral à toute la Baie des Chaleurs, la forçant à cohabiter avec des moutons blancs. Selon son habitude, Nérée Leblanc se trouve à bord de sa barque et trime dur pour remonter les filets installés une heure plus tôt sans qu'aucune morue ou hareng ne frétille dans le fond de son aplet. Aujourd'hui, le pêcheur doit se rendre à l'évidence, la mer refuse obstinément de collaborer. Comme une enfant gâtée, elle prend tous les moyens pour imposer sa loi chaotique et sa couleur noirâtre ne laisse rien présager de bon. Même si la bourrasque s'obstine à charrier sa barge en sens contraire et tire hardiment sur ses filets vides, entaillant ses mains calleuses et laissant ses bras sans force, Nérée décide de rentrer au quai. L'homme a l'accoutumance des tempêtes et ce ne sera pas la première fois qu'il devra se battre contre son gagne-pain. De toute façon, pourquoi blâmer la mer pour tout ce grabuge ? Il faut plutôt condamner ce maudit nordet qui refuse de lâcher prise. Contre toute adversité, le pêcheur garde confiance. Il se sortira rapidement de ce mauvais pas.

Automne 1920. Sans retenue, les grandes marées inondent les bancs de Paspébiac et submergent complètement le mince barachois. La beauté de ce havre naturel, gardien de la Baie des Chaleurs, vient de disparaître sous bonne épaisseur d'eau sablonneuse. Chaque année, l'équinoxe automnal se joint à la lune croissante et ramène ce funeste phénomène, mais cette fois, l'évènement dépasse toute commune mesure. De plus en plus imposantes, les vagues s'amuse à ravager et à dévaster la côte, mettant à rude épreuve les installations portuaires de la Charles Robin Company et Le Bouthillier Brother. Bien que bâtie pour résister aux fortes intempéries, la jetée, qui d'ordinaire accueille une dizaine de barges et de goélettes de pêche, s'oppose tant bien que mal aux déferlantes qui se fracassent sans ménagement sur son étroit tablier. Les unes après les autres, les vagues rivalisent de férocité, rudoyant ce que les hommes ont érigé avec tant de soin. En moins de deux, la rue Notre-Dame, traversant le village d'est en ouest, se retrouve couverte de débris, faisant en sorte que le sable, les roches et les coquillages viennent rejoindre les arbustes arrachés au rivage, empêchant ainsi toute circulation. Disciplinés et habitués de conjuguer avec l'adversité, les Paspéyas restent si possible à l'abri entre leurs quatre murs, se gardant bien de mettre le nez dehors. Qu'on se le dise, il faut plus que les grandes mers d'automne pour les impressionner. Mais cette fois-ci, le pire semble au rendez-vous.

Dans sa maison jaune bien plantée sur le bord de la grève, Loretta Leblanc se mord les doigts. Ce matin, elle tourne en rond dans sa cuisine et n'arrive même pas à griller une tranche de pain sans la faire brûler. La jeune femme regrette d'avoir tardé au lit et laissé partir Nérée en mer. Faut-il avoir un tel mépris du danger pour tenter une sortie par un temps pareil ! Maintenant, elle ne peut plus rien faire, sauf se ronger les sangs et peut-être prier. Même si son homme

jouit d'une solide réputation de marin, elle ne voit dans sa sortie que de la témérité. Inutile de penser que son mari se trouve ailleurs que sur la mer, cela ne lui ressemblerait pas. Sa barge représente toute sa vie et la seule façon honorable de gagner le pain quotidien de sa famille. À l'étage, les enfants jacent déjà et s'apprêtent à se lever. Loretta décroche son tablier, passe la longue ganse autour de son cou et ceint ses hanches du grand carré de coton fleuri. D'une main leste, elle replace une mèche rebelle et accueille sa fille aînée, Victoire. Comme chaque matin, au moment de son lever, la fillette se précipite à la fenêtre afin d'observer la couleur de l'eau et, selon ses déductions, elle s'amuse à prédire la température. Bien vite, elle constate qu'une mer agitée a pris d'assaut leur petite plage privée.

— Papa est parti pêcher ? demande-t-elle à sa mère, l'air inquiet.

Pas de réponse. Loretta économise ses mots et préfère se perdre dans un va-et-vient qui l'amène de l'armoire à la table. La minute suivante, trois garçons, les yeux encore lourds de sommeil, s'installent pour manger. Dans leur pyjama de flanellette presque identique, ils exhibent un petit air coquin et, bavette au cou, les affamés s'attaquent aux tranches de pain noircies que leur présente Loretta.

— Papa ! s'écrie Victoire en malmenant les rideaux de cretonne.

Il n'en fallait pas plus pour qu'Arthur, André et Benoît bondissent de leur siège et bousculent leur sœur. Cela reste tout à fait inhabituel que Nérée aborde son doris sur la grève, tout près de la maison. Loretta lève les yeux vers le plafond et remercie le ciel. Son homme revient sain et sauf, assez pour lui faire oublier le pain qui grille sur les ronds du poêle. Bien vite, une odeur âcre la ramène à la réalité. Soudainement, un vent riche d'humidité et d'embruns s'en-

gouffre dans la cuisine, laissant apparaître le quasi-naufragé. D'un geste irréfléchi et maladroit, Loretta se précipite au cou de son mari. Compte tenu des quatre paires d'yeux guettant leurs gestes, Nérée répond à cette marque d'affection par un discret baiser dans le creux de la gorge.

— Si tu m'accueilles toujours de cette façon, ma douce, je ferai en sorte de risquer la noyade plus souvent, ironise Nérée.

— Je ne te trouve pas drôle, rétorque-t-elle en lui frappant la poitrine de ses poings.

— Dis, papa, tu as pris de grosses morues ? s'informe aussitôt Arthur.

— Pas une seule, mon homme, reprend Nérée en passant la main dans la tignasse blonde.

— Viens vite te sécher, ordonne Loretta, frustrée de s'être inquiétée pour rien. Et commence par enlever ces vêtements mouillés. Allez, ouste ! De vrais plans pour attraper ton coup de mort, chicane celle qui a eu si peur.

Obéissant, Nérée se dépare de son ciré, l'accroche au clou près de la porte et fait valser ses bottes de caoutchouc jusqu'au vieux tapis nappé. Abandonnant les enfants pour quelques instants, Loretta s'affaire à transporter le contenu des deux bouilloires traînant continuellement sur le poêle à bois, et verse l'eau tiède dans une cuvette galvanisée. D'une voix ferme, elle ordonne à son mari de s'y plonger.

— Prends le temps de te réchauffer, s'adoucit-elle en lui baignant le dos. Je refuse que tu risques ta vie pour quelques malheureuses morues. Notre misère ne fera que grandir quand la mer t'aura englouti.

— Promis, juré craché, crois sur mon cœur, reprend Nérée en se signant la poitrine.

Pour rendre sa promesse plus véridique, il laisse tomber un mince filet de bave dans le bac d'eau savonneuse. D'un

clin d'œil, le pêcheur donne congé à sa femme. Il déteste la voir moraliser, mais il sait qu'elle a raison et qu'il se doit de protéger sa famille.



Loretta Leblanc, née Boudreau, était originaire de Carleton. Athanase Boudreau, son père, et Cordélia Landry, sa mère, possédaient une grande terre au début du 2^e rang. Aînée de dix enfants, Loretta sut très tôt que le travail sur une ferme ne lui convenait pas. La jeune fille rêvait plutôt de lettres et de chiffres, de tableau noir et d'écoliers dont le nez pique dans leur cahier ligné. Déjà elle s'imaginait en train de ranimer la petite truie installée au milieu de la classe et d'arpenter l'étroite allée bordée de pupitres, si bien qu'elle entendait presque le bruissement de sa large jupe frôlant de trop près les meubles lilliputiens. Malgré que le couvent soit situé au centre du village à plus de deux milles de la ferme parentale, Loretta Boudreau a été une élève assidue chez les sœurs de la Charité de Québec. Elle y a reçu une excellente éducation, ce qui constituait un privilège en ces temps de misère et de privation. En fait, le père Athanase se serait décarcassé pour que son aînée obtienne un diplôme d'études secondaires. D'une certaine façon, celui-ci tablait sur les modestes revenus de sa fille pour arrondir les fins de mois de la famille. Sans le moindre commentaire et consciente des efforts fournis par ses parents, Loretta leur remettait la plus grande partie du maigre salaire versé par le gouvernement Parent. La jeune institutrice possédait un caractère des plus agréables. De tempérament doux, toujours le sourire aux lèvres, elle était dotée d'une patience hors du commun. Il était difficile de la faire sortir de ses gonds et, lorsque cela lui arrivait, elle le regrettait amèrement.

Les freluquets du village la trouvaient avenante et, en vérité, plutôt de leur goût. Le dimanche, sitôt l'office religieux terminé, les soupirants en profitaient pour entreprendre un brin de causette sur le perron de l'église. Rapidement, la jeune fille coupait court aux intentions de fréquentations et, en moins de deux, elle éconduisait les malheureux. Loretta ne voulait pas d'amoureux et encore moins d'un mariage rapide. Sa petite école du 2^e rang lui suffisait amplement. Pour une institutrice, les heures sont toujours comptées alors, pas de temps à perdre avec un ami de cœur. En plus de faire la classe, Loretta s'adonnait le soir à la correction des devoirs et à la préparation des cours du lendemain. À sa tâche éducative, il fallait ajouter l'entretien des lieux communs et celui du minuscule logis alloué par la commission scolaire. Dans la soupente de l'école, le luxe n'existait pas, mais au moins, pouvait-elle s'y considérer reine et maîtresse.

Loretta ignore comment l'amour lui est arrivé. Une seule fois, elle avait baissé sa garde et le pouvoir de séduction d'un jeune homme avait fait le reste. Il a suffi d'un été pour bouleverser sa vie trop sage et bien rangée. Profitant de ses vacances estivales pour rendre visite à sa tante paternelle, Rose-Alma Pitre de Paspébiac, l'institutrice avait accepté d'assister à la fête du village ayant lieu sur la grève, tout près des installations de la Charles Robin Company. Occupée à papoter avec sa cousine Luce, Loretta n'en avait pas moins remarqué un jeune homme qui s'était planté droit devant elle et pétrissait de ses mains une casquette aussi raide que le couvercle d'un chaudron. Ses extrémités semblaient démesurément grandes, ce qui était normal pour quelqu'un qui mesure près de six pieds. D'un air déterminé, pour ne pas dire effronté, le pêcheur dévisageait l'élégante et plongeait ses yeux dans le regard de la couleur du goémon. Mal à l'aise, Loretta cessa subitement de parler et prit immédiate-

ment le parti de se soustraire à ces œillades inquisitrices. Impossible ! Même si elle baissait les paupières, elle se sentait observée et en éprouvait de l'embarras. La solution à cette gêne passagère résidait donc dans la fuite. Erreur ! Le bougre lui coupait toute retraite.

— Bonjour, commence tout simplement Nérée.

Non satisfait de cette apostrophe pour le moins banale, le gaillard poursuit.

— Mademoiselle, j'aimerais danser avec vous.

Le mal était fait. Cupidon a décoché une flèche au beau milieu du cœur de la coquette. Même mortellement blessée, Loretta consentit tout de même à lui accorder quelques pas de danse. Il faut dire que le Casanova ne jouissait pas d'une solide réputation de danseur. Après quelques rires niais ayant pour effet de renforcer sa contre-performance, Nérée Leblanc en vint à surprendre chez sa compagne un sourire discret, signe d'une certaine indulgence pour ses piètres talents de danseur. Après un court moment d'incertitude, la maîtresse d'école reprit le dessus.

— Mettez vos pieds entre les miens et balancez légèrement votre corps, suggéra Loretta. Inutile de vouloir suivre le rythme, vous n'y arriverez jamais. Voilà, dit-elle en constatant les médiocres résultats de son élève.

— Quel cavalier pitoyable je fais, s'excuse Nérée. Par contre, ajoute-t-il avec une étincelle au fond des yeux, j'excelle dans la marche.

Sans savoir comment, encore une fois, Loretta fuit le tourbillon de la fête des Moissons et se retrouva sur le bord de la grève à parler de bateaux et de pêche, de mer et de lever de soleil, de vagues et de morues.

À vingt-trois ans, Nérée Leblanc se targuait d'appartenir aux nombreux descendants de Jean Le Maigre, arrivé de Belle-Île-en-mer en suivant le sillage de l'abbé Le

Loutre. Nérée avait une tête solide, bien plantée sur les épaules. Déjà maître de barge, il vendait le fruit de son labeur à la Robin Company et n'avait qu'une seule idée en tête, la mer. Dès son plus jeune âge, son père, Roméo Leblanc, l'assoyait dans sa chaloupe et, petit à petit, l'habitua à rouler sur les vagues. Au fur et à mesure que son fils avançait en âge, l'homme de pêche l'amenait toujours plus loin vers le large, allant même jusqu'à défoncer l'horizon. L'aïeul s'amusait à dire que Nérée possédait une boussole à la place du cœur.

— Mon paternel était aussi professeur, mademoiselle Loretta, ose timidement Nérée. Il m'a enseigné et montré le métier de morutier. Le vieux Roméo peut se vanter d'avoir élevé trois garçons, tous marins-pêcheurs. L'eau salée doit circuler dans nos veines.

Loretta n'avait rien ajouté au discours du Paspéya. Elle le sentait valeureux, mais ignorait le genre de griserie décrite par Nérée. Née sur une terre du second rang, la jeune institutrice ne connaissait rien à l'ivresse provoquée par la défiance des flots en furie pas plus qu'au calme d'une barque avançant sur une mer d'huile au soleil levant. Par contre, ce soir, elle a goûté la réalité toute simple, soit ce bref instant de rêve et de délice à marcher sur la grève en compagnie de son nouvel ami. Comme si la société puritaine de l'époque, celle qui condamne les rapprochements prématurés entre un homme et une femme, la rappelait à l'ordre, Loretta aperçoit tout près d'elle sa cousine Luce. S'étant vu imposer le rôle de chaperon, l'adolescente désirait retrouver les insoumis au plus coupant et retourner à la fête.

— Maman te réclame, ment Luce.

— Mille excuses, mademoiselle Loretta, commence Nérée. J'ai fauté, car je vous ai accaparée trop longtemps. Je vous raccompagne ?

Luce suivit le couple nouvellement formé en se promettant de moucharder et de rapporter à sa mère les faits et gestes de la maîtresse d'école. Rose-Alma ne trouvera pas très drôle de savoir que la nièce de Carleton s'était acoquinée avec le premier pêcheur venu. D'ailleurs, qui était-il celui-là ?

De la même façon qu'il était apparu, Nérée s'est effacé. Sa nature profonde lui refusait de s'imposer.



Une fois les enfants rassasiés, Loretta retourne vers son homme qui, selon toute vraisemblance, doit toujours mariner dans son jus. Seigneur ! Quel inconscient pour agir de la sorte ! Loretta découvre Nérée, complètement nu, étendu sur le lit qui porte encore ses propres empreintes et sa chaleur. D'un œil coquin, son mari l'invite à partager sa couche toute tiède. Et si les jeunes surprenaient leur père dans cet état ? pense Loretta en refoulant le plaisir coupable du spectacle offert. Vivement, elle quitte la pièce, referme la porte derrière elle et promet de revenir. Pour démontrer la véracité de sa déclaration, elle lui décoche un rapide clin d'œil. On ne peut pas facilement berner l'homme qui, d'un coup, voit disparaître toutes ses chances de porter son désir à son accomplissement. Après avoir frôlé la mort de près, Nérée aime souvent faire l'amour. Dans les bras de sa femme, il retrouve le vrai sens de la vie et se rappelle que, petit ou grand, on s'abreuve toujours à la même source. Il prête volontiers à l'accouplement le pouvoir d'effacer toutes traces de la peur, celle qu'il vient tout juste de vivre, celle de périr en mer.

Dans la cuisine, Loretta se dépêche et fait tout ce qu'elle peut pour distraire les enfants. Pour le moment, impossible

de les envoyer jouer dehors. La température se moque bien de ses désirs. La mère investit donc Victoire d'autorité auprès de ses frères avec l'interdiction formelle de monter à l'étage. Papa dort. D'un pas de souris, Loretta entreprend le long escalier et ouvre tranquillement la porte refermée quelques minutes plus tôt. La jeune femme désire son homme et ses caresses. Bien que l'heure matinale soit plutôt hasardeuse, elle ne peut négliger les lois de son corps. Près du lit, elle s'aperçoit que celui qui s'apprêtait à jouer une scène de la grande séduction dort à poings fermés. Déçue, Loretta hésite à réveiller celui qui vient de se collettailler avec une mer féroce. Ne lui reste qu'à rebrousser chemin et entreprendre le nettoyage de la chambre des garçons.

Il faut attendre l'heure du dîner pour que Nérée surgisse du néant où l'avait plongé Morphée. Celui qui se présente dans la cuisine a rasé sa barbe, enfilé une chemise propre et un épais pantalon de coton. S'avancant vers sa femme, il la gratifie d'un geste de tendresse et accueille ses enfants dans ses bras. Le voici vite surchargé de petits corps agités. Le père, dont les mouvements sont fortement encombrés, tente de faire un pas, risquant à tout moment de perdre l'équilibre. Comme cet exercice reste familier pour lui, Nérée réussit à se débarrasser de ces horribles monstres en les balançant un à un sur le divan du salon. S'en suit alors une cascade de rires sonores et bruyants. Aujourd'hui, Victoire ne participe pas à la joyeuse mêlée, mais aide plutôt sa mère dans la cuisine. À sept ans, elle doit commencer à se comporter en demoiselle. Terminé le temps des tiraillages.

— Celle-là, elle te ressemble, ma douce, affirme Nérée. D'après moi, elle finira par virer en maîtresse d'école, comme toi.

— Pourvu qu'elle n'épouse pas un pêcheur de morue, je n'ai rien contre, rétorque Loretta.

Autour de la table, les Leblanc s'attaquent à un pâté de poisson. Dehors, la tempête ne cède pas un pouce et le vent souffle en rafale en se heurtant à la maison jaune. Le propriétaire l'a fait construire en tenant compte des courants aériens portants et du ruissellement des embruns, privant ainsi de fenêtre la façade exposée aux intempéries.

Sur la galerie, l'homme qui frappe à la porte arrière ne ménage pas ses efforts. Afin de contrer le bruit de la tourmente, ce dernier administre de vigoureux coups de poing sur le cadrage. À bout de patience et transi par la pluie glaciale, Joseph Lebrasseur tourne la poignée et, sans préambule, se retrouve de l'autre bord du battant sur le grand tapis nappé.

— Joseph ! Qu'est-ce qui t'amène ? s'inquiète soudainement Nérée.

— Excusez mon sans gêne, madame Nérée...

— Laisse faire les politesses et parle, coupe le pêcheur.

— On a besoin de ton aide ! On perd le quai de la Robin !

En moins de deux, Nérée avale son assiettée, enfle ses bottes et son ciré. Le voilà fin prêt à assister son compagnon de pêche. Malgré les rafales qui s'acharnent sur le cheval de Lebrasseur, la pauvre bête patiente et baisse la tête pour contrer le mauvais temps. Un claquement de langue sec indique le départ du maître et, sans dire un mot, les deux hommes s'élancent dans la bourrasque, ne s'arrêtant qu'au bord de la grève, en arrière des installations de la Robin. La pluie tombe si dru que, des maisons du village, on ne distingue que les plus claires qui servent d'autant de points de repère. Les hangars de la Robin, pourtant immenses, disparaissent derrière l'épais rideau de pluie et semblent moitié moins nombreux.

— Batêche ! s'écrie Nérée en apercevant ce qui reste du quai. Je comprends maintenant pourquoi je ne l'ai pas vu ce matin.

— Tu es sorti pêcher ? s'étonne Joseph. Es-tu en train de virer fou ?

Nérée ne peut certainement pas cacher sa témérité à son coéquipier. Heureusement que l'arrivée d'autres hommes de pêche vient distraire l'attention de Lebrasseur. Jean Babin, Albert Delarosbil et Léonard Duguay sautent déjà en bas de la voiture de Louis Bujold. Les quatre pêcheurs accordent leurs pas et, en quelques enjambées, rejoignent Nérée et Joseph. Sur le bord de la grève, un individu, le corps aussi sec que le cœur, se démène comme un diable dans l'eau bénite. Il hurle dans la tempête, lance des appels à droite et à gauche, renverse subitement les ordres précédemment donnés, bref, tente désespérément de se faire entendre. Charles Robin, second du même nom et magnat de la morue, regarde ses installations portuaires se disloquer et partir à la mer tels des fétus de paille. Dans ce mouvement incohérent d'eau et de planches, les bateaux attachés à la jetée rompent leurs amarres et entreprennent une folle chorégraphie. Les bouées de liège maintenant les filets à fleur d'eau se modèlent à la vague ainsi qu'à l'humeur imprévisible de la tempête.

— Grouillez-vous ! rugit le Jersiais.

Dans n'importe quel village de la côte gaspésienne, le quai représente une structure presque aussi importante que l'église. Cet endroit appartient aux hommes de pêche et leur vie se déroule tranquillement autour de ces quelques planches surplombant la mer. Ici arrivent les barges chargées de poissons. À quelques pas de là, les morues seront évidées puis séchées au soleil sur des vigneaux ou encore salées dans d'énormes barriques de 200 litres. L'Europe très catholique a besoin de cette denrée, car elle doit se soumettre à plus de 170 jours maigres et d'abstinence par année, d'autant plus que ses eaux ne sont pas aussi poissonneuses que le plateau marin des Grands bancs de Terre-Neuve. Perdre le quai

équivaldrait donc à une catastrophe, car c'est là que les pêcheurs assurent la sécurité de leur barque, leur barge, leur doris, leur goélette de pêche, sans compter qu'à quelques pieds de là, sur les étals, ils trancheront, habilleront, filèteront, bailleront, saleront et sècheront leurs morues. Heureusement, un peu plus loin, les installations appartenant à l'immense chantier naval, bien que durement malmenées, semblent résister aux intempéries.

Faisant de grands signes, Charles Robin incite les marins à se jeter à l'eau. Ils se doivent de préserver ce qui reste de leur gagne-pain et, du même coup, son investissement portuaire. Bien que détesté de tous, l'homme sait se faire obéir et, aujourd'hui, personne n'oserait discuter la pertinence de ses ordres. Pêle-mêle, les hommes se lancent à l'eau et atteignent les quelques planches qui résistent encore à la férocité des vagues. Normalement, la jetée trouve ancrage sur la grève et se projette sur une longueur de plus de cent cinquante pieds vers la mer. À son extrémité, la profondeur de l'eau environne les six pieds. Mais actuellement, la marée haute a grugé une grande partie du rivage, déterrants les pieux soigneusement enfoncés et mettant les pêcheurs au défi de retrouver quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à un quai. Même si les lames de fond n'avaient nullement besoin d'encouragement pour faire moutonner la baie, le vent se jette dans la mêlée et pousse la vague encore plus en avant et encore plus fort. Le vacarme assourdissant d'une mer déchaînée, associé aux sifflements lugubres de la bourrasque, entrecoupe les voix et rend difficile la compréhension des directives émises par le Jersiais. Délaissant intentionnellement celui qui s'égosille dans la tourmente, les pêcheurs, habitués de répondre présents au moment des grandes corvées, tentent de coordonner leurs actions. D'abord, ils doivent éviter de se faire piéger par tous ces

écueils mouvants que sont devenues les barges affolées et essayer de récupérer ce qui reste de la jetée. Sans attendre qu'un consensus se dessine et profitant du retour de la vague, Jean Babin se lance à l'eau et avance péniblement jusqu'à l'ultime pieu. Si l'homme se dévoue pour aller à la limite du quai, c'est parce qu'il est le seul à savoir nager. Une série de grosses pièces de bois verticales, profondément enfoncées dans le sable, résiste tant bien que mal à l'acharnement de la marée. Ressemblant à un bouchon de liège coiffé d'un sawest, Babin s'agrippe le plus fortement qu'il peut au dernier pilot.

— Lancez-moi une corde, crie ce dernier, bien accroché à l'épave qui tient miraculeusement.

Balloté par la vague, l'homme essaye de se maintenir à la surface de l'eau et tire profit du court intervalle entre deux lames, qui momentanément met à nu une barre de métal, pour assurer sa position. Enjambant la poutre maîtresse qui devrait boulonner les pièces de la charpente et recevoir les planches transversales, Nérée tente de rejoindre son ami et insère un gros filin entre ses dents. Respirant difficilement et conscient qu'il joue sa vie, Nérée exploite le ressac pour se laisser traîner sur une dizaine de pieds. Une main tendue dans le vide, Babin s'efforce d'agripper le lien que lui présente Nérée, mais à plus d'une reprise, le mouvement saccadé de la vague lui fait rater son objectif. Dans un geste suicidaire, Nérée lâche le pieu qui le garde toujours à la surface de l'eau et, en rugissant, il s'abandonne jusqu'au brisant que constitue le dernier pilot.

— Attrape-moi, Babin !

L'homme n'a pas besoin de cet ordre pour accueillir le téméraire. D'une poigne ferme, Babin happe l'épaule de Nérée juste avant que ce dernier ne dépasse le quai et ne se retrouve en perdition. Au même moment, le rescapé ressent une terrible secousse qui lui arrache la corde de chanvre qu'il

maintenait fermement dans sa bouche. Jean Babin vient de prendre le contrôle des choses. Il accroche une extrémité du lien, le noue à sa taille, puis attache la seconde à une des poutres qui tient encore debout. Le voilà temporairement stabilisé. De son côté, Nérée ne cède pas une seconde et, à son tour, saute par-dessus la poutre de métal rouillé. Luttant contre les éléments, Babin et Nérée tentent de redresser l'armature d'acier. Peine perdue ! Leurs efforts semblent vains. Du fait que leurs pieds ne touchent pas le fond de l'eau, chaque fois que la vague se retire, les deux hommes se sentent halés vers le large. La traîtresse ne se gêne nullement pour les projeter sur les pieux, les assommant presque à chaque retour. D'un œil critique, Nérée voit danser les coques des bateaux et craint que l'une d'elles ne les frappe à la tête.

— Nous n'y arriverons jamais ! s'égosille Babin. Demande à Lebrasseur d'avancer son cheval près de l'eau.

La réponse de Nérée est avalée par la bourrasque. Les yeux abimés par le sel, l'homme tente de revenir en arrière. Difficile embardée. La mer refuse obstinément de le laisser partir. À force de bras, Nérée réussit à se soustraire à l'attraction de la marée descendante et, profitant de la vague suivante, il surfe jusqu'à la rive où il atterrit cul par-dessus tête dans les graves. Il se relève, tousse un bon coup afin de vider ses poumons de l'eau salée qui s'y est infiltrée et court sur l'étroite bande de terre. Il ne fait que quelques pas. La gorge irritée par le sel, il s'écrase, juste le temps de reprendre son souffle.

— Lebrasseur, amène ton équipage ! crie-t-il à celui qui se dirigeait vers les hangars afin de mettre son cheval à l'abri. On a besoin de toi.

Durant ce temps, Duguay et Bujold ne chôment pas et s'affairent à consolider l'extrémité du quai ancrée au rivage. Fournissant des efforts quasi surhumains, les deux hommes

tendent d'arrimer un énorme madrier aux pieux restés plantés dans le sable.

— Il nous faudrait une masse, hurle Duguay.

L'observation propulse Louis Bujold vers le hangar qui sert de forge. Pestant contre cette maudite eau qui l'aveugle sans retenue, le pêcheur pénètre enfin dans l'atelier. Personne. Ici, on entend mugir le vent et claquer la pluie contre la mince paroi de bois. Malgré ce vacarme, à l'intérieur le silence règne. Histoire de laisser ses yeux s'habituer à la pénombre, Bujold ne bouge pas et profite de l'accalmie. Ses sens retrouvés et ayant en mémoire l'urgence de la situation, l'homme se dirige vers l'établi. Il va directement au but et s'empare de la plus grosse des masses. Au passage, il fourre une poignée de clous de six pouces dans sa poche de vareuse. Peinant une nouvelle fois contre les éléments, le ciré dégoulinant, Bujold n'a que le temps d'apercevoir une énorme lame de fond faire table rase de ce qui restait du vieux quai, transportant avec elle les frêles esquifs vers la grève. Du même coup, Duguay est déporté et atterrit tant bien que mal au milieu des filets de pêche qui ont suivi la vague. Toujours attaché à la poutre d'acier Jean Babin est projeté d'un coup sec vers l'avant et stoppé dans son élan par la corde qui se devait salvatrice. Le temps de réaliser ce qui se passe, Bujold se porte à la rescousse de ses compagnons, en commençant par détacher le quasi noyé pour ensuite s'enquérir de l'état de Duguay.

— Batêche ! crie Nérée. Elle nous a eus, la torrieuse !

Quel combat inutile que celui de l'homme contre la mer ! Appelé à s'expliquer sur la tentative de récupération avortée, Jean Babin répond à Charles Robin :

— Rien de plus simple, boss. Une déferlante a tout emporté et encore chanceux que nous ne comptions pas de disparus. De la planche, ça se remplace toujours !

Le Jersiais n'est pas particulièrement heureux de devoir reconstruire le quai des pêcheurs. Il trouve plus facile de blâmer les gars en leur imputant l'échec de cette opération manquée.

— À ce que je vois, nul besoin de vous remercier, messieurs, commence le patron avec un fort accent anglais. Plus de quai, plus de bateaux. Plus de bateaux, plus de morues.

— Une minute, intervient Nérée. La jetée se trouvait en mauvais état et depuis belle lurette. Ne nous faites pas porter l'odieux...

— Assez ! coupe sèchement le propriétaire des installations portuaires. Je n'ai pas l'intention de discuter avec vous plus longtemps. Pour un certain temps, vous devrez vous contenter d'accoster sur la grève.

Et Charles Robin repart vers le chantier, se contrefichant des hommes qui viennent de mettre leur vie en péril pour sauver les quelques planches lui appartenant. Pestant intérieurement contre cet individu sans cœur, Lebrasseur reprend les guides de sa jument et fait monter les gars qui dégouttent de partout. Après ce qu'ils viennent de vivre, nul besoin de parler. Les pêcheurs ont la mine basse, car depuis leur enfance, ils ont toujours vu les Paspéyas enserrer les amarres de leur doris à ce vieux quai, répétant ainsi les gestes de leur père et de leur grand-père. Depuis l'arrivée du premier Robin en 1766, rien n'a changé. Pour eux, la seule chose qui ait réellement progressé reste le nombre de hangars plantés sur la grève et leur pauvreté croissante. Mais aujourd'hui, rien ne leur sert d'épiloguer sur le sujet, car ils viennent de tout perdre. Culs par-dessus têtes, les étals et les vigneaux ressemblent à un jeu d'osselets lancés par un enfant capricieux, tandis que barques, doris, flats et goélettes gisent à demi disloqués sur le plain. Les six hommes doivent se résoudre à céder à la mer une partie de leur patrimoine.

Debout, au beau milieu de la grève, le maître de grave s'évertue à remettre sur pieds les quelques tables de travail sauvées de la tourmente pendant qu'un peu plus loin, sur le barachois, une autre équipe de marins tentent de récupérer les quelques pièces qui en valent encore la peine. Mais les hommes de pêche ne sont pas les seuls perdants. Dans chaque maison du village, on pourrait facilement nommer une ou deux personnes qui sont en relation directe avec le puissant commerçant de poissons. Abattus et fatigués, les Lebrasseur, Babin, Duguay, Bujold, Delarosbil et Leblanc reprennent la route, ou ce qui en reste, et se réfugient dans leur foyer.



En rentrant chez lui, Nérée ne dit pas un seul mot, enlève son ciré et l'accroche sur le clou près de la porte d'entrée, dépose son sawest par-dessus et retire ses bottes. Le pêcheur est peu loquace et laisse sa mimique parler. Dans ces moments-là, Loretta ne questionne pas et attend. Son homme finira par cracher le morceau et lui raconter ce qui s'est passé. De toute façon, elle a déployé sur la table de la cuisine la courtepoinette qu'elle est en train de coudre. Elle a besoin de toute son attention pour bien mettre en place les petits triangles de couleur qui s'organiseront en moulins à vent. Autant profiter de la sieste des enfants et de la lumière du jour pour agencer correctement toutes les teintes.

— Maudit temps de chien ! finit par lâcher Nérée.

Lentement, afin de causer le moins de dégâts possible, il entreprend l'escalier. Il a l'impression de peser une tonne avec ses vêtements mouillés et le sable accumulé. Puis Loretta voit réapparaître son homme, sec des pieds à la tête, mais toujours aussi songeur et taciturne. Cérémonieusement, il

s'installe dans la chaise berçante à côté de la fenêtre, sort sa blague à tabac de sa poche de pantalon, attrape sa pipe qui traînasse sur la petite table d'appoint puis s'arrête un moment. Il jette un coup d'œil dehors et commence à bourrer le fourneau. Entre chaque pincée de tabac, Nérée freine les élans de son siège, s'étire le cou de façon à examiner la baie et, pour la nième fois, vérifie les conditions météorologiques. Finalement, après d'interminables minutes, jugeant sa pipée convenablement chargée, le fumeur glisse le tuyau de corne entre ses lèvres et se met aussitôt à en mordiller l'embout.

— Tornon ! J'ai rarement vu pareil ravage, commence-t-il. Tu devrais voir l'allure de la rue Notre-Dame, tout un gâchis. On dirait que la baie déborde. Le curé n'aura pas le choix, il devra sortir en chaloupe, comme ses paroissiens. L'eau salée monte jusqu'aux marches de l'église et la tempête a suffisamment arraché d'herbe à outardes du fond de la mer pour engraisser tous les champs des environs.

— Ça n'augure rien de bon pour les riverains, remarque placidement Loretta. Une véritable chance que notre terrain soit légèrement surélevé, sinon on se retrouverait dans le même bateau que notre pasteur.

— On a perdu le quai, finit par avouer Nérée.

Puis, bribe par bribe, le marin lève le voile sur l'incident de l'après-midi et rapporte les paroles de Charles Robin.

Tout en enfilant son aiguille, Loretta continue d'absorber le trop-plein d'humeur de son mari.

— Des morues, la baie en fournit à plus savoir quoi en faire, poursuit le pêcheur. On peut lui en remonter tant qu'il veut, des poissons, mais on doit tout de même pouvoir amarrer nos barges à quelque chose qui tient debout. Depuis un bon bout de temps, le quai était dans un état de détérioration avancé et, ça, Robin le savait. Au lieu de le radoubler comme n'importe quel patron aurait dû le faire, il nous a

envoyés à la noyade dans le but de récupérer quelques planches. Une fois les restants de bois partis à la mer, le protestant nous accuse d'incompétence et il s'imagine nous punir en nous menaçant d'accoster sur la grève. Comme si on n'était pas assez fin pour y penser. Ça peut toujours aller pour une barge vide, mais impossible d'aborder avec un bateau les entrailles bien pleines, conclut le pêcheur.

— Vous devrez tout de même le reconstruire ce quai, intervient Loretta.

— On n'a pas le choix et le temps presse. Les grands froids cognent à nos portes et beaucoup d'hommes commencent à monter dans le bois. Impossible d'attendre au printemps. En mai, faut pas y compter, l'eau est trop froide et les gars tiennent à reprendre leur pêche le plus vite possible, sans compter qu'après cette tempête-ci, ils devront s'occuper de leurs propres radoubs. Certaines barges sont carrément défoncées, alors s'ils veulent pêcher...



L'automne raccourcit lamentablement la course des jours et concentre les activités humaines autour du poêle à bois. Ce dernier prend le relais, remplaçant le peu de chaleur dispensé par un soleil pâle et frileux. Contrant la morosité qu'impose le manque de lumière, la cuisine reste la pièce la plus conviviale de la maison. Il fait bon y passer les longues soirées et, dans l'air surchauffé, chacun s'accommode des odeurs de cuisson du repas précédent. Ce soir, fidèle à son habitude, Nérée s'amuse avec les enfants, mais il n'a pas le cœur à rire. La marmite de sa patience bout à gros bouillon et émet des signes de débordements. Les paroles de Charles Robin le turlupinent. Au moment d'attaquer l'escalier qui le

mènera à l'étage, Nérée grommelle pour lui-même :

— Pour qui se prend-il, ce maudit Robin ? C'est à croire qu'il ne mange pas et ne chie pas par les mêmes trous que nous autres.

Loretta ne rajoute rien, se contentant de suivre son mari jusqu'à leur chambre. Elle reconnaît que la force de son homme ne réside pas dans la révolte, mais dans une détermination sourde et tranquille. Lorsque vient le temps d'être épaulé, Nérée sait qu'il peut toujours compter sur sa femme et, même si elle économise ses mots d'encouragement, elle ne se dissocie pas pour autant du problème. Avant de se glisser sous l'épaisse courteline, Nérée pousse les rideaux de dentelle, s'accroche aux barreaux de la fenêtre et analyse le mouvement de la baie. Quand on naît pêcheur de père en fils, on apprend vite à lire l'eau. De son interprétation exacte dépend souvent la survie. Ce soir, la lune décroissante parle et même si elle n'apparaît pas dans sa plénitude, elle prédit un adoucissement de la température, une halte dans la course folle de la mer. Le marin sait que demain, le soleil se lèvera sur un ciel bleu et que la vie reprendra sa marche docile et raisonnable, même si la période des hautes marées n'est pas tout à fait terminée. Rassuré, Nérée se faufile entre les draps rudes et trouve son réconfort dans les bras de sa Loretta. Comme il fait bon sentir la chaleur de ses cuisses et de ses seins. Cette femme lui a mille fois prouvé sa vaillance, mais il ne faut pas compter sur elle pour naviguer. Loretta n'a pas le pied marin. À une seule occasion, elle était montée à bord du doris. Aussi verte qu'un poireau, le cœur lui val-sait. Pendant qu'elle vomissait, son mari carburait à l'air salin et à l'eau de mer. Nérée aurait bien aimé qu'elle puisse l'accompagner et qu'ils fassent équipe, gardant pour eux deux le fruit de leur pêche, mais dès le moment où sa Loretta avait mis le pied sur la grave, elle avait juré à Dieu et au

Diab!e de ne plus jamais remonter dans un engin flottant. Une maîtresse d'école ne se travestit pas facilement en pêcheuse.

Le lendemain matin, comme la lune et la mer l'avaient laissé présager, le soleil se lève sur une eau d'un bleu abyssal. Bien que la baie soit encore passablement agitée, Nérée décide d'une sortie. L'homme est né pêcheur et n'est pas encore au monde celui qui l'arrêtera de prendre de la morue. Pour son bonheur, il n'a besoin que d'une barque, d'une paire de rames, d'un filet de pêche et de quoi jiger. Ce matin, le hardi a l'intention de se rendre près des côtes de Caraquet. Il n'a qu'à maintenir la barre bien droite, pointant le nez de son doris franc Sud.

Lorsqu'elle a vu son mari quitter la chambre dès l'aube, Loretta ne s'est pas inquiétée outre mesure. Selon elle, le gros de la tempête est passé. Il reste encore à évaluer les dégâts, mais comme la jeune femme sait qu'elle ne peut rien faire pour aider les hommes, elle préfère s'en tenir à ce qui était planifié, soit d'arracher ses carottes avant qu'un gel sévère ne les endommage. Autant profiter du fait que la terre est encore mouillée et ameublie par la pluie, ainsi les racines ne casseront pas bêtement. La mère de famille compte sur ses enfants, du moins Victoire et Arthur, pour lui donner un coup de main. Ils pourront ramasser et mettre en poche les légumes qu'elle aura elle-même déterrés. Depuis trop longtemps, elle remet au lendemain cette corvée fastidieuse, mais aujourd'hui, elle se sent d'attaque. Ne lui reste qu'à persuader ses présumés assistants de l'utilité du travail.

Loretta installe donc André et Benoît dans un grand parc confectionné par leur père. Ils peuvent s'amuser en toute sécurité. Elle s'occupera donc de son jardin en toute tranquillité. Traînant derrière elle deux grandes poches de jute ainsi que ses deux aînés, la mère se dirige vers le potager à quelques pas de la maison. Comme il est agréable de sortir

après une tempête, de renifler l'air qui porte encore l'odeur du sel et des algues, de constater que la magie de la vie se renouvelle encore et qu'on peut continuer à compter les jours heureux. Malheureusement, Loretta calcule également les journées avant le départ de son homme pour les chantiers de Saint-Elzéar. Chaque année, vers la mi-novembre, Nérée quitte leur petite maison pour ne revenir que tard au printemps, quand les chemins forestiers commencent à défoncer. Loretta n'aime pas le voir partir si loin. Dans la forêt, il y a presque autant de dangers qu'en mer. Nérée marche toujours en solitaire, son barda sur le dos, sa hache dans une main, laissant à son épouse tout le poids de la maisonnée et du quotidien. Cette année encore, un quatrième enfant niche dans son ventre. Tous les deux ans, au moment du départ de son mari pour le camp, Loretta se retrouve enceinte de quelques mois. En fait, elle ressemble aux autres femmes du village. Les grandes mers d'automne, la pression atmosphérique ou les privations à venir exaltent-elles à ce point les hommes ? On peut tout de même facilement conclure que les mâles deviennent plus entreprenants et les femmes plus fécondes. Il faut dire que l'été suivant, la sage-femme de Paspébiac ne chôme pas et, telle une colporteuse, se promène de maison en maison et n'en finit plus de délivrer les femmes de leur douloureuse position. Parfois, on la voit ressortir la tête basse et l'air fatigué. Parfois, elle ne réussit pas à sauver le bébé ou la mère. Dans ce cas, le curé et le fossoyeur prennent le relais. L'homme de Dieu n'en continue pas moins d'insister sur le devoir féminin, celui de peupler l'arrière-pays. Quand on a comme voisins immédiats des villages païens et anglophones tels que Hope et New Carlisle, il faut se grouiller et se prémunir contre le Malin.

Loretta commence à ressentir une douleur aux reins. L'arrachage des carottes ne pardonne pas. Depuis un bon

moment, Victoire et Arthur lui ont faussé compagnie, l'une prétextant surveiller ses frères dans leur parc et l'autre, Dieu seul sait ce qu'il fabrique ! Déjà, à sept ans, Victoire assume la responsabilité de sa fratrie. Visiblement, il était temps que quelqu'un revienne à la maison, car Benoît rechigne, réclamant un peu de liberté. Il en a plus qu'assez de cet enclos qui le retient prisonnier. Voulant bien faire et, surtout arrêter Benoît de lyrer et de lui casser les oreilles, André a tenté une manœuvre risquée, soit de soulever le petit et lui permettre d'enjamber la barrière. Mais rien n'est plus facile que d'échapper un bébé qui gigote et pleure à fendre l'âme. Résultat, Benoît se trouve toujours à l'intérieur du parc d'enfant et maintenant, il défonce les tympans de tout le monde. L'acrobate laisse voir une lèvre supérieure rouge et enflée, au point où on peut presque le prendre en pitié. Si on ajoute à ça des joues inondées de larmes et un nez qui coule, le drame devient complet. Victoire ouvre le crochet qui sécurise la porte et invite Benoît à sortir. Il faut peu de temps pour que le martyr aille se nicher dans les jupes de sa sœur et en utilise l'ourlet pour se moucher.

Loretta a récolté deux poches de carottes. Fièvre de son travail, elle traîne les sacs plus qu'elle ne les soulève jusqu'au hangar. Elle doit mettre sa cueillette à l'abri et, pour plus de sécurité, elle referme les cols de jute avec une grosse corde. Ne manquerait plus que les mulots viennent se régaler à ses dépens. Demain, elle lavera les légumes à grande eau et les fera sécher au soleil, ensuite il ne restera plus qu'à les descendre dans le caveau.

Au moment où elle pousse la porte de la cuisine d'été, la mère entend pleurer son petit dernier.

— Cet enfant braille plus que les trois autres réunis, soupire-t-elle.

Les mains encore terreuses, Loretta repousse le pleur-

nichard qui, dans son langage hésitant, se plaint des mauvais traitements reçus. En vérité, la mère ne comprend rien de ce qu'il dit, le peu de mots que le petiot connaît étant avalé par les pleurs. Mal lui en prend, car Loretta n'a pas le temps de catiner bien longtemps, elle doit préparer le dîner. Nérée devrait arriver d'une minute à l'autre.

Aussi vrai que s'il avait lu dans les pensées de sa femme, Nérée hisse sa barque sur le bord de la grève. Il faudrait au moins trois hommes pour la monter plus haut. Tant que le quai ne sera pas reconstruit, il doit délester son doris directement sur la grave, au milieu du goémon et de l'herbe à outarde apportés par les grandes marées.

— Le Jersiais a les oreilles dans le crin ce matin, déclare-t-il en s'installant à la table. La mer commence à se retirer du barachois et laisse à nu le peu qui reste du quai. Pas très joli à voir, on dirait une rangée de dents pourries. Charles Robin se tient figé comme un piquet sur la pointe du banc de sable et gueule à tout vent, lançant des ordres en anglais que personne ne décortique, sauf Donald Johnson qui lui tourne autour comme un vrai lèche-cul.

— Fais attention à ce que tu dis, Nérée, les enfants sont en âge de comprendre. Tu passes déjà pour un révolté, ne manquerait plus...

— Laisse faire les sermons, le curé nous rabâche assez les oreilles. Qu'as-tu fricoté de bon ?

— Du petit lard et des patates rôties.

Nérée n'écoute pas la réponse, sachant bien que la variété des menus reste une affaire de riche et s'approche de la chaise haute de Benoît. Ce flo morve encore, une véritable usine à coulis. Nérée sort de sa poche un mouchoir roulé en boule, cherche un coin propre et s'attaque au minuscule nez irrité. Le père adore ses enfants et s'il n'en tenait qu'à lui, il en ferait une douzaine. Il ne les porte pas

ni ne les élève, mais il aime les voir s'éveiller à la vie, poser des questions et surtout les entendre rire quand il se transforme en gros loup. Et puis s'il veut de la relève sur son doris, il faut fabriquer des petits Leblanc. Nérée appréhende le moment où il devra partir pour les chantiers. Cette année, il se propose de revenir fêter le jour de l'An avec sa famille, mais pour l'instant, vaut mieux ne pas en parler et créer de fausses attentes. Si la température et les routes le permettent, il donnera la bénédiction paternelle pour la première fois.

— Je dois aller chez mon père cet après-midi, dit-il, en avalant sa dernière bouchée. As-tu un message pour ta belle-sœur ?

Roméo Leblanc habite à l'autre bout du village, à la limite de Paspébiac et de New Carlisle. Le vieil homme a librement choisi de se donner de son vivant à Romain, son fils aîné, avec l'obligation de l'entretenir jusqu'à la fin de ses jours. Il est vrai que Roméo coûte peu à son garçon, car depuis la mort de sa femme, l'ancêtre mange comme un oiseau : une platée de grau pour déjeuner, le midi, une patate accompagnée d'une ou deux carottes, du poisson quand il y en a et, pour souper, un morceau de pain trempé dans une soucoupe de mélasse et une tasse thé. Il fut un temps où l'homme avalait tout ce que sa femme mettait dans son assiette et la mère, comme il l'appelait, jouissait d'une solide réputation de cuisinière. Sans être riches riches, son Adeline réussissait toujours à dégoter un œuf pour mélanger son gâteau et personne ne lui arrivait à la cheville quand il s'agissait de brasser la chaudrée de palourdes. Lorsque le printemps se pointait le bout du nez, on la voyait, armée de sa pelle, arpenter la rive à la recherche de coques.

— Tu rappelleras à Béatrice que j'irai demain après-

midi pour l'aider à piquer, répond Loretta.

En mai prochain, Solange, la fille aînée de Béatrice et de Romain Leblanc, se mariera. Il était plus que temps que la maison commence à se vider. Huit enfants, ça fait du monde à la table ! Lorsqu'il ne reste que quelques têtes de morue à mettre dans la poêle à frire, on finit par espérer qu'il y en ait un ou deux qui passent devant le curé. Et puis, quand on avance en âge comme Béatrice, n'est-ce pas le moment de se reposer un peu ? Une femme ne vient-elle jamais au bout de sa besogne ?

Sans rien rajouter à son discours, Nérée emprunte la porte et se rend à l'écurie où il selle sa jument. Il se dirige vers la limite ouest du village, tout en se concentrant sur la réunion qu'il a lui-même convoquée. Cet après-midi reste affaire d'homme. Dans quelques minutes, d'autres pêcheurs de la région de Paspébiac viendront se joindre aux deux frères Leblanc dans le but de discuter. Il n'y a qu'un point à l'ordre du jour : il faut réparer le quai et le plus vite sera le mieux. Ce matin, avant de partir pour la pêche, Nérée a rencontré le magnat de la morue. Debout au milieu de la mêlée d'hommes de mer qui s'inquiétaient de la suite des opérations, le Jersiais tentait de trouver des volontaires pour reconstruire la jetée. Comme les bénévoles tardaient à se manifester, il s'est mis à haranguer et à moraliser, faisant valoir l'obligation qu'avaient les utilisateurs de garder le quai dans des conditions optimales. Il associait même sa sommation à des sanctions en cas de désengagement. Nérée n'est pas le genre de personne à qui on dicte le bon sens des choses. Il a tout de suite réuni quelques gars en qui il avait confiance et le voici maintenant qui propose à ses compagnons une répartition équitable des tâches. Il a tenu à inclure son vieux père dans les discussions, ce dernier ayant toujours une remarque pertinente à faire valoir.

— Charles Robin fournira le bois, et du solide, du moins c'est ce qu'il m'a dit, commence Nérée, et d'après ce que j'ai examiné ce matin, il faut replanter tous les pieux ou pieds de support. Il m'apparaît clair que, pour quelque temps, on a pas mal de pain sur la planche. La mer s'agite encore passablement. Si on attend qu'elle se calme, il sera trop tard, car la moitié de nous sera partie pour les chantiers. Je pense qu'à six hommes, nous arriverons au bout de notre misère assez vite. Pendant que les uns pataugeront dans l'eau, les autres transporteront tout le matériel nécessaire, y compris le bois. L'important, c'est que les premiers ne manquent pas d'ouvrage. D'après moi, deux équipes suffiront à remettre le quai en fonction en dedans d'une dizaine de jours. Voilà, conclut Nérée en tirant sur sa pipe. Des questions ?

— Ce que tu dis est rempli de bon sens, acquiesce Lebrasseur. En ce qui me concerne, la tempête a arraché des bardeaux de ma maison et la patronne pousse pas mal fort pour que je répare au moins le toit avant de monter dans les bois. Je peux donner quelques demi-journées, mais il ne faut pas compter trop sur moi.

— Je comprends, Lebrasseur, et je ne vois pas d'inconvénient à exempter tous ceux qui ont eu des dommages. Par contre, aucune excuse pour ceux qui ont eu la chance de s'en tirer indemne.

— Et que fais-tu de ceux dont la tempête a abîmé les barges ? Il faut les radoubler au plus vite, insiste Jean Babin. Je n'aime pas l'idée de m'embarrasser des affaires du Jersiais avant les miennes.

— Charité bien ordonnée commence par soi-même, lance Nérée.

Une fois l'affaire acceptée, tout le monde se retire dans ses terres à l'exception de Nérée. D'abord, Loretta l'a chargé d'un message pour Béatrice et, ensuite, il s'enverrait

aisément un verre de gin derrière la cravate, histoire de passer un peu de temps en compagnie de son vieux père. Roméo ne déteste pas prendre un petit coup de blanc et, pour l'ancêtre, le seul fait de se retrouver flanqué de ses deux fils lui donne un regain de vie.

— Que pensez-vous de ça, le père ? demande Nérée en tirant une chaise de cuisine.

Et Romain n'a qu'à soulever la bouteille de genièvre en guise de question.

— Pas de refus.

— Et vous, le père ?

— Tant que ma santé me le permettra, je ne cracherai pas sur un verre.

Puis l'homme commence :

— En 1913, on a rasé près de le perdre, ce rondoux de quai. Après avoir travaillé comme des fous durant trois jours, on avait enfin réussi à garder la jetée intacte. Pensez-vous que la compagnie nous a remerciés ? Écoutez bien ceci. Après une couple de beaux sourires, le malvat en a profité pour baisser le prix d'achat de la morue, prétextant des rumeurs de guerre en Europe. Et la guerre, on l'a eue ! Et on a envoyé plus de morues séchées et salées que nos bateaux pouvaient en contenir. Et bien torrieu, au lieu de s'enrichir, on s'est appauvris ! On a tant et si bien crevé de faim qu'au printemps, on étendait comme engrais des homards dans les champs, car on ne mangeait pas ces bibittes-là. La grande misère gaspésienne a commencé en 1766 quand Charles Robin est venu s'installer sur les bancs de Paspébiac. Trop tard, le rat était débarqué du bateau... Charles Robin connaissait bien son affaire et avait vu dans le grand barachois un havre naturel capable d'accueillir les navires de moindre tonnage. Il faut ajouter que l'orientation des vents et le déglacement hâtif de la petite baie n'ont

pas envenimé la situation. En peu de temps, Paspébiac est devenue la plaque tournante de l'industrie de la pêche de tout le golfe Saint-Laurent. La main d'œuvre expérimentée ? Robin la dénichait chez les petits pêcheurs indépendants. Mais le Charles n'avait pas été le seul à avoir flairé la bonne affaire. John Le Bouthillier Brother s'installa à son tour sur les bancs de Paspébiac. Sur cette bande de terre fragile se trouvait le plus grand entrepôt de morues séchées et salées à l'est du Canada, allant même jusqu'à dévier la voie ferrée vers les différents entrepôts. Tout le stock de poissons de la péninsule, du Nouveau-Brunswick et du Labrador, aboutissait à la B & B. Co, du fait de l'association des deux Jersiais.

— Étaient-ils déjà si puissants à ce moment ? s'informe Romain.

— Oui, mon homme, ils l'étaient et ils ont tout fait pour le rester. Charles est même devenu un marchand forain qui vendait aux pêcheurs le nécessaire pour la pêche : agrès, lignes à pêche, voiles, pois, porc, farine et spiritueux, acceptant de la morue, du saumon et des fourrures en mode de paiement. Lorsqu'il manquait de main-d'œuvre, il rapatriait les déportés acadiens établis en France au profit de ses installations. Une fois en Gaspésie, les immigrants se voyaient pris en charge. Leur supposé sauveur procédait à leur établissement et avalisait, encore une fois, le même genre de rémunération. De là à détenir les pêcheurs en otage, la marge était mince. Que ce soit avec les gens de la région ou les nouveaux arrivants, le processus variait peu. À l'intérieur de son magasin général, il plaçait sur ses tablettes de quoi contenter les familles et, comme l'Anglais fixait lui-même le coût des denrées, il créait un endettement chronique chez ses obligés : prix d'achat de la morue de plus en plus bas et aliments périssables toujours plus chers. La Gaspésie

entière vivait sous ce joug, de Sainte-Anne-des-Monts à Matapédia. Nous avions beau nous dire pêcheurs indépendants, il reste que nous vendions tout de même le fruit de notre pêche à ce requin. L'argent ne circulait pas et Charles Robin distribuait des bons de ravitaillement en guise de salaire. Cette compagnie a entretenu la Gaspésie dans un état de dépendance chronique et de pauvreté extrême. Il n'y a pas de quoi être fier de notre histoire, termine Roméo en vidant d'un seul trait son verre de gin.

Et les hommes de parler d'un aujourd'hui qui ne les satisfaisait pas davantage que celui raconté par le vieux Roméo, mais qui a au moins le mérite d'être contemporain.

— Encore, à l'heure actuelle, renchérit Nérée, tous les matins que le Bon Dieu apporte, je me rends au quai de la Robin, pose le pied dans mon doris et rame jusqu'à la ligne d'horizon. Là, je déploie ma voile, ce qui me permet d'aller bien avant. Mes espoirs de prendre de plus gros poissons ne m'imposent aucune limite et parfois, j'aboutis de l'autre côté du paysage que l'on voit d'ici, tout près des îles de Miscou et de Lamèque. Et de là, je rentre fièrement au port, exhibant des morues de plus de 100 livres. De véritables monstres des fonds marins !

LES DÉPARTS

Il faut attendre la première grosse bordée de neige avant de voir partir les hommes vers Saint-Elzéar. Un ruban de terre, long d'une dizaine de milles, suffisamment large et assez bien déboisé, permet à une *team* de chevaux de se rendre jusqu'au chantier d'Edward Thompson. Un après l'autre, ceux-là mêmes qui hier pêchaient encore, quittent femmes et enfants pour aller passer l'hiver dans un *shack* en bois rond sentant la sueur, les fonds de bottines et le tabac. Seuls les traditionnels courants d'air, s'infiltrant immanquablement entre les planches dépourvues d'étope à certains endroits, réussissent à renouveler l'air vicié. Ce n'est pas de gaîté de cœur que Nérée embrasse ses quatre flos. Imperceptiblement, il s'attarde plus qu'il ne le faudrait dans le cou de sa Loretta et, tout en caressant son ventre rebondi où niche le cinquième marmot, il l'assure de son indéfectible amour. Il restera toujours difficile pour un homme normalement constitué de passer une saison hivernale sans femme. Nérée assortit son effusion affectueuse d'une promesse, celle de revenir sain et sauf au printemps prochain. Du même coup, il mesure la longueur de l'absence.

Une fois les installations portuaires remises en état, plus rien ne retenait le pêcheur. Pour un père de famille, la seule

alternative acceptable permettant d'assurer la subsistance de sa progéniture reste de monter dans les chantiers, car il faut être drôlement culotté pour oser une sortie en mer à ce temps de l'année. Il y a de l'argent frais à faire dans le bois. La fin de la belle saison coïncide également avec la fin de l'approvisionnement régulier en coupons. Débute alors la réduction des achats au magasin général de Robin. Ah ! Bien sûr, le gérant acceptera toujours de marquer dans son cahier comptable et hésitera avant de laisser quelqu'un dans le besoin. Le temps venu, il ne se gênera pas pour se rembourser à même les profits de la prochaine saison, resserrant ainsi le nœud autour de la gorge des besogneux.

Nérée hâte donc le pas afin de prendre le chemin du bois et espère que Loretta n'apercevra pas la larme coincée entre ses cils. Hier matin, son frère Romain est parti et, si l'on se fie à sa vaillance, il doit avoir commencé à abattre les pins blancs. Nérée se réjouit que son frerot se soit enfin décidé à faire équipe avec lui. L'hiver lui semblera tout aussi difficile, mais moins ennuyant. L'année dernière, Romain était demeuré près de sa femme, Béatrice. Souffrante, elle était restée de longs mois sous l'édredon, gémissant et se plaignant du mal de ventre. Avec une femme, on ne sait jamais clairement, réfléchit Nérée, même, qu'à plusieurs reprises, Loretta s'était vue dans l'obligation prêter de main-forte à sa belle-sœur. À la maladie de Béatrice, il avait fallu conjuguer avec la sclérose du vieux Roméo qui, durant la saison froide, n'en mène pas large. Mais actuellement, tout va pour le mieux et Nérée se croise les doigts.

Depuis deux jours, une fine pellicule de neige transforme le paysage forestier, chassant l'humidité pénétrante de novembre. Quelques feuilles défraîchies hésitent à tomber et s'accrochent encore aux branches des bouleaux. Ayant perdu leurs couleurs vives, elles n'indiquent plus que la direction du vent. Au fur et à mesure que Nérée avance, le mince linceul de neige délaye la

partie superficielle de terre et, à maints endroits, rend le sentier glissant. Parfois, un amoncellement de feuilles jaunies cache un trou d'eau recouvert d'une fine couche de glace. Dès que Nérée y pose le pied, celle-ci défonce et l'homme teste l'imperméabilité des bottes achetées quelques jours avant son départ. Donald Rivière, commis au comptoir de la Robin et aussi menteur qu'un arracheur de dents, les lui avait fortement conseillées.

— Elles ont besoin d'être bonnes, tes maudites bottes, surtout au prix où tu les vends, avait grogné Nérée. Ce n'est pas une fois rendu à Saint-Elzéar que je pourrai les rapporter pour les changer et te les faire manger, mon gros tornon.

Nérée revoit encore la face bouffie de l'homme de confiance de Charles Robin, les pouces et index bien plantés dans les fentes de son gilet de gabardine grise, défiant quiconque de lui rapporter une paire de godasses. En effet, le rondouillard avait raison. Après quatre heures de marche, Nérée peut se vanter d'avoir les pieds secs et au chaud. Bien qu'il avance à bon train, un arrêt pour manger s'impose. Le temps de casser la croûte, le pêcheur élit domicile sur une roche plate, libre de neige et réchauffée par le soleil. Chaque automne et chaque printemps, Nérée s'arrête au même endroit, question de souffler un peu. L'homme dépose son paquetage et entreprend de défaire le cordon enserrant sa poche de jute. Sur le dessus de son barda, Loretta a déposé de quoi se restaurer, juste un en-cas se résumant en un bout de pain et des cretons frais de la veille. Sans tarder, Nérée s'attaque au festin et, encore une fois, constate les talents de sa femme.

L'homme de la mer entreprend une lente mutation en homme de la forêt. Les arbres squelettiques commencent à lui parler et Nérée s'amuse à les identifier. Bien sûr, les épinettes blanches comptent pour la grande majorité, mais il dénombre tout de même une bonne quantité de sapins baumiers, de thuyas,

de pins blancs et de mélèzes. Ces derniers, communément appelés violons, s'amuse à tacher de jaune cet univers forestier devenu monochrome. Et ces arbres dénudés, ces bouleaux blancs, ces érables à sucre, ces frênes noirs, ces peupliers faux trembles ne seraient-ils pas en droit de s'inquiéter ? Ils seront peut-être les prochaines victimes de la hache ou du godendard. Depuis l'arrivée des nouveaux colons, la forêt ne cesse de reculer. Ici, au fond du bois, même les oiseaux diffèrent de ceux que Nérée voit d'habitude. Fini le cri perçant de la mouette ou le doux piaillage de l'hirondelle de mer, terminé le plongeon du grand cormoran et déjà oubliées les colonies de goélands. En novembre, les meilleurs chanteurs, ceux qui accompagnent si joyeusement nos étés, sont depuis longtemps partis vers le sud, abandonnant la forêt à la mésange à tête noire, à la pie, à la perdrix et au pic des bois.

Il suffit de ces quelques instants de paresse pour que de gros nuages viennent barbouiller le ciel et assombrir le boisé. Le charme de la scène forestière étant rompu, Nérée remballé ses cretons, laissant volontiers le restant de son pain aux oiseaux, aux ours, aux orignaux ou à qui en voudra et reprend la route. En un rien de temps, l'homme franchit ce qui lui reste de chemin et, à la brunante, atteint enfin le camp d'Edward Thompson. Nérée est aussi affamé qu'un loup et après s'être rapporté au *foreman*, il file directement à la cuisine. D'un geste qui traduit une longue habitude, il enjambe le banc et n'a qu'à patienter quelques minutes avant de voir arriver le cuisinier, une pleine platée de *beans* dans les mains. Nérée s'étire le bras et approche vers lui une assiette de granit remplie de pain qui a commencé à sécher. Aujourd'hui, la faim l'emporte sur les salutations cordiales.

— Tiens, te voilà, Leblanc ! lance le cuisinier en déposant une tasse de thé fort devant l'assiette de Nérée. Content de te voir, achève-t-il en se grattant la tête par-dessus sa tuque de laine.

— Moi aussi, Lucien, reprend Nérée, espérant que les poux ne sont pas déjà au rendez-vous.

Nérée fourre dans sa bouche un gros morceau de pain dégoulinant de sauce brune.

— Tes *beans* sont toujours aussi bonnes, avoue l'affamé, mais jamais tu n'arriveras à battre celles de ma femme.

— Drôle d'affaires, tous les gars me disent la même chose. En tout cas, tu devras te contenter de mes bonbons musicaux pour le restant de l'hiver, termine le chef en riant.

Lucien Arsenault quitte Nérée au profit d'un nouvel arrivant. Visiblement, ce jeune bûcheron vient au chantier pour la première fois et a besoin d'un tour d'orientation. Lentement, il se dirige vers le banc le plus en retrait, n'osant pas se mêler aux aînés qui se connaissent depuis un bon bout de temps. Le garçon regrette de ne pas apercevoir quelqu'un de son âge, cela faciliterait son intégration dans le groupe.

— Comment t'appelles-tu, mon gars ? demande Lucien en lui fourrant une assiette odorante sous le nez.

— Jean Aspirot.

— Je ne te trouve pas bien vieux puis pas bien gros pour venir bûcher. Tu es maigre sec, mon homme, tu as l'air d'un éclat de cèdre. Ça me surprendrait que tu fasses long feu ici, rétorque le cuisinier, ça prend des hommes pour résister, pas des enfants. En attendant, je vais essayer de te rembourrer un peu, dit-il en y allant de quelques coups sur la tuque rouge du benjamin.

— Ne l'écoute pas, reprend Nérée en s'approchant du jeune homme. Il grogne, mais je ne l'ai jamais vu mordre. Dans quelle équipe travailleras-tu ?

— Dans celle des frères Leblanc.

— Des Leblanc ! Il y en a un puis un autre, ici. Je me présente, Nérée Leblanc, dit-il en tendant sa paluche droite. D'après moi, on se reverra bientôt, dit-il en allant porter sa

tasse de fer blanc dans le bac à vaisselle sale. Juste un conseil en passant, Ti-Jean : lorsque tu auras terminé de manger, va déposer ton assiette vide dans le grand plat là-bas. Une sacrée bonne manière de mettre le cuistot dans ta manche.

— Merci, monsieur Leblanc, reprend le jeune Aspirot.

— Appelle-moi Nérée, comme tout le monde. Ici, nous sommes tous égaux.

Cinq heures trente du matin, un homme tambourine sur une vieille casserole en criant : « Lève, lève, lève ». Dix minutes plus tard, cinquante hommes à l'air bourru, la bouche bête et les deux yeux dans le même trou sortent simultanément des camps 1 et 2 et envahissent la *cookerie*. De chaque côté des grandes tables, les travailleurs de la forêt s'installent et tiennent fermement un plat de grès garni d'œufs, de fèves au lard ou de gruau. Au milieu de la table, les confitures, le pain de ménage, les galettes et les gâteaux de la veille règnent en souverains. Si l'un d'eux vient à manquer, on entend :

— Lucien ! Du pain !

— Ne criez pas, reprend calmement l'interpellé. C'est la meilleure manière de ne rien obtenir. Vous le savez, Lucien a l'oreille sensible le matin.

Et le ballet culinaire du matin prend son envol. Sous l'habile direction de Lucien Arsenault, maître queux du coin-cuisine chez Thompson, une envolée d'ustensiles de fer blanc maintient le tempo. Parfois, quelques gouttes de sauce atterrissent sur le devant des chemises de flanellette pendant que les morceaux de pain, qui dessinent de larges arabesques dans le fond du plat graisseux, aboutissent immanquablement dans les bouches grandes ouvertes. Une fois la panse bien pleine, suivant une chorégraphie différente, tout le monde enjambe le banc, sonnait ainsi le glas du court mais substantiel déjeuner.

Il faut ensuite que les gars patientent, le temps que les rayons du soleil se négocient une place, soit environ vers six heures trente. À ce moment les équipes se forment et se rendent au point d'abattage indiqué par le contremaître.

— Inutile de pousser et de bousculer, hurle Firmin Cyr, il y a de la besogne pour tout le monde.

Timidement, Jean Aspirot rejoint l'équipe des frères Leblanc. D'ailleurs, ces derniers s'appêtent déjà à monter dans le *sleigh*, laissant aux deux autres coéquipiers, Éphrem Beaudry et Rosaire Roussy, le soin de passer par la forge. Hier, en fendant une bûche, ils ont cassé un coin et ils doivent absolument le reprendre avant leur départ. Cette équipe de cinq hommes empruntera donc l'étroit chemin qui les mènera aux terres de la Couronne et de là, se dirigera encore plus loin vers le nord. Après un court conciliabule, les aînés confient au jeune Aspirot la responsabilité de l'attelage, s'assurant ainsi qu'il ne se blessera ni n'estropiera personne en entreprenant une fausse manœuvre. Bûcher demande de la dextérité et une grande endurance physique, qualités qui, a priori, semblent manquer chez la nouvelle recrue. Comme chacun des hommes présents sur le chantier, Aspirot a besoin de gagner et jamais on ne mettra un gars de côté à cause de sa corpulence.

— Sais-tu comment mener ça une *team* de chevaux ? demande Nérée à l'apprenti bûcheron.

— Je le pense bien, se vante Aspirot. Il y a belle lurette que je mène la charrette dans les champs.

— Je ne veux pas te décevoir, Ti-Jean, mais le bois et le champ diffèrent. Ce n'est pas une voiture à foin que tu mèneras, mais une traîne à bâtons et ici, il y a des arbres, des branches, des roches et des fardoques. Il faudra des nerfs d'acier, mon gars. Bon, il faut bien commencer quelque part, concède Nérée. Inquiète-toi pas, le jeune, on va t'aider, dit-il en lui administrant une solide tape sur l'épaule.

Sanctionnant la promotion du jeune Aspirot, les quatre hommes de l'équipe Leblanc posent une fesse sur le rebord du traîneau et laissent à Ti-Jean le soin de prendre les cordeaux et de conduire les deux gros percherons. Il ne leur faut pas moins d'une heure avant d'arriver sur le lot d'abattage. Les compagnies forestières obtiennent du gouvernement du Québec des permis de coupes sur les terres libres, dites de la Couronne, et moyennant quelques redevances, elles exploitent la forêt publique.

D'un coup de reins, Romain Leblanc saute en bas du traîneau.

— Je te nomme responsable des lunchs, dit-il au jeune homme en se débarrassant de sa musette.

— Des lunchs ? Mais je n'ai rien apporté, moi, râle immédiatement le grand adolescent.

— Eh bien, mon Ti-Jean ! Ce midi, tu vas devoir passer sous la table, statue Nérée.

Reprenant une discipline acquise depuis un bon nombre d'années, les hommes attrapent haches et godendards, piétinent la neige et défoncent le paysage. Commence alors la dure et longue journée. Du coup, Romain et Nérée s'attaquent déjà à la première épinette qu'ils croisent et donnent de la cognée. Rapidement, les gars oublient la froidure et, chaque fois que l'instrument tranchant touche le bois, on entend des han sonores. À Ti-Jean revient le soin d'ébrancher les arbres abattus, puis vient ensuite le tour du tandem d'Éphrem et Firmin de réduire en billots de quatre pieds les épinettes et les bouleaux dénudés. Parfois, un homme ou deux rejoignent la voiture, s'accotent les reins contre les flancs de bois, le temps de reprendre leur souffle ou boire un bon coup.

— Tu en veux ? offre Romain, en tendant au jeune Aspirot une gourde d'eau. Elle est restée fraîche.

— Je commence à ressentir un creux dans mon ventre, se plaint déjà l'apprenti.

— L'angélus n'a pas encore sonné, mon gars, il faut patienter. Ah oui ! J'oubliais, tu jeûnes ce midi...

Les autres gars se jettent un coup d'œil complice, se disant que demain, Ti-Jean n'oubliera pas sa boîte à lunch. Pour l'instant, le garçon se contente d'écouter les gargouillis de son ventre.

Il faut attendre le signal du chef de groupe pour que chacun prenne un peu de repos. Avant de s'emparer de son repas, Nérée organise rapidement un feu de branchaïlles. En attendant que les flammes prennent un peu de vivacité, Nérée fouille les alentours afin de dénicher une branche qui servirait de support à son morceau de pain. Si on ajoute une bonne portion de lard et un peu de mélasse, voilà de quoi durer jusqu'au souper. Jean Aspirot possède trop d'orgueil pour quémander quelque nourriture et décide, qu'à défaut de se remplir la panse, il peut au moins donner un peu de moulée aux chevaux, ce qui le fera s'éloigner de la tentation. Mais l'odeur de pain grillé lui tient tête !

— Eh ! Ti-Jean, crie Nérée. Crois-tu qu'on va te laisser crever sous nos yeux ? Il faut bien mal connaître les bûcherons. Dans le bois, chacun de nous a besoin des autres et aujourd'hui, mon gars, ton tour est arrivé. Approche et prends-toi un bout de pain et un peu de lard. Tour à tour, chacun tend à l'infortuné un quignon garni de viande.

La bouche déjà pleine, Ti-Jean accepte de bon cœur ce que ses compagnons lui offrent tout en se promettant que, demain, il ne fera pas pitié et ne quêtera pas son dîner. Au fur et à mesure que sa panse se remplit, ses grands yeux bleus s'arrondissent et, satisfait, il signe la camaraderie en gratifiant

ses nouveaux compagnons de travail d'une chiquenaude à l'épaule.

Sans un mot plus haut que l'autre, les travailleurs se remettent à l'ouvrage. Souvent un arbre reste accroché entre les branches de ses voisins et, suspendu entre ciel et terre, il devient l'objet d'une attention particulière. À ce moment, on entend crier : « Tassez-vous, il va tomber ». Il arrive également qu'une grosse branche cède et se détache du tronc sans crier gare. Traîtreusement, la faiseuse de veuves se faufile entre les arbres et fauche une vie, ne rendant à la famille qu'un corps désarticulé. Durant la journée, la matière ligneuse arrachée à la forêt est lancée en tas informe. Il incombe au jeune Aspirot de manier les chevaux de manière à ce que les hommes, munis d'un tourne-bille ou d'un crochet forestier, alignent dans la traîne à bâtons le fruit de leur labeur. Et en route pour le sentier de halage, où encore une fois, les billots sont manipulés, déchargés et placés sur des longerons. Il ne restera qu'au mesureur à passer. Ce dernier est redouté comme la peste et vaut mieux rester en bons termes avec lui, car de cet homme dépend la paye. Au moment où les équipes reprennent le chemin de retour, la noirceur est tombée depuis un bon bout de temps. Avant de penser repos, il faut d'abord rentrer les chevaux à l'écurie et, la plupart du temps, passer par la forge, car il arrive souvent que quelque chose soit cassé. Après tous ces détours, la figure et les mains fraîchement lavées, les travailleurs se retrouvent à la chaleur afin de partager le souper. Dès qu'on pousse la porte de la cantine, on entend un sourd murmure qui provient de la salle à manger ainsi qu'une odeur qui, immédiatement, prend d'assaut le nez des gourmands. Inconfortablement installés sur les bancs, les deux coudes appuyés sur la table, certains en profitent pour se tirer la pipe, tandis que d'autres tirent parti des retrouvailles pour se vanter de leurs frasques journalières. Dans le but avoué d'épater la

galerie, ils rajoutent souvent quelques éléments valorisants. Dans ce lieu propice aux menteries et aux demi-vérités règne une sorte de bonhomie qui fait chaud au cœur. Dans la partie cuisine, de l'autre côté du passe-plat, le chef Lucien s'affaire autour de ses chaudrons et ne perd pas son temps en discussions oiseuses. L'homme doit nourrir plus de cinquante bouches et brasser son ragoût pour l'empêcher de coller. Enfin, les immenses bols de pommes de terre, platées de fèves au lard, assiettées de jambon et de porc commencent à remplir les tables. À ce moment, on entend de rares commentaires et le bruit des ustensiles piquant dans l'assiette de fer blanc succède au brouhaha général. Une oreille habituée pourrait entendre de sourds grognements de satisfaction et des soupirs de contentement, des rots inélégants et des bâillements irrépressibles. Aussitôt leur repas et leur tasse de thé avalés, les hommes se dispersent dans les camps 1 et 2.

Dès le début de novembre, la solitude élit domicile dans ces baraques mal isolées. Même dans la promiscuité, l'odeur du linge mouillé suspendu au-dessus d'une truie chauffée à blanc, des gaz intestinaux engendrés par la cuisine de Lucien et des effluves dégagés par des corps mal lavés, les hommes de bois profitent des quelques minutes qui restent à la journée pour aiguiser leur hache ou limer leur scie. D'autres se réfugient sur leur paillasse, réintégrant leur jardin secret et tripotant une petite photo, les hommes pensent à celles qu'ils ont laissées au village, tandis que ceux qui savent écrire s'appliquent sur une lettre d'amour qui ne trouvera peut-être jamais de réponse. Dans le fond du camp, juché sur son lit, le jeune Aspirot tue le temps et fouille un harmonica plaintif afin de lui faire vomir quelques notes. À neuf heures pile, le *show-boy* vient mettre un terme à cette journée harassante. Le gars de service bourre la fournaise et éteint le fanal, laissant les hommes dans le noir quasi absolu. Seule la lueur du feu danse sur les murs de

planches mal équarries et une série d'arabesques capricieuses accompagne le lourd sommeil des hommes de la forêt.



Pendant que les hommes abattent des pans entiers de forêt, bûchant et sciant une grande partie de la journée, les femmes tiennent le phare allumé et s'occupent de la maison, de l'ordinaire et de la marmaille. Dans le village de Paspébiac, personne ne chôme et les Émérentienne, Cédulie, Léontine, Lucienne et combien de leurs semblables affrontent la dure saison avec leurs enfants nichés dans les plis de leur jupe. Heureusement, du moins en ce qui concerne les corvées domestiques, elles peuvent se fier à leurs aînés. Comme les autres, Loretta fait partie du lot des veuves d'hiver. Une fois son jardin dépouillé, ses tomates à l'abri dans la cave, ses betteraves et ses cornichons marinés, ses fèves et ses pois empotés, la mère de famille ne se repose pas pour autant. De ce temps-ci, les sujets de conversation ont uniquement trait à la cuisine et à la préservation des précieuses denrées. Aussi, Donald Rivière, commis du magasin général, n'en finit plus de sortir de l'entrepôt des poches de sel et des cruches de grès contenant le fameux vinaigre blanc. Entre ses doigts gourds, l'homme laisse filer jusque dans un petit sac de papier brun les indispensables épices mélangées qui aromatiseront le ketchup et les marinades. Après un bref arrêt sur le comptoir du marchand, les minuscules graines, offrant l'odeur des pays lointains, disparaîtront dans le grand fourre-tout des ménagères. Sur le comptoir-caisse du magasin traîne toujours le redoutable cahier comptable noir où l'on peut facilement reconnaître les gribouillis de l'employé. Sur chacune des fines lignes bleues figure le nom des familles obérées de Paspébiac. De son crayon de plomb, dont il imbibe généreusement la pointe de salive, Donald note méticuleusement les

marchandises sortant du commerce et entrant dans les cabas. Normalement, en cette période de l'année, les Paspéyas, aussi pauvres que Job, doivent nécessairement recourir au crédit. Alors, Donald ne se fait pas prier pour écrire. Dès le retour des hommes du chantier, une partie de l'argent rapporté servira à payer les comptes accumulés durant l'hiver. Puis, avec la pêche, recommencera le système des coupons. Tout le monde sait que les pêcheurs gagnent rarement à cette éternelle roue de mauvaise fortune. Bon an, mal an, leur dette augmente et les bons d'alimentation fournis par l'employeur fondent comme neige au soleil. Certains, comme Loretta, tentent de négocier et de faire valoir le coût exagéré de certains articles.

— La Robin possède le monopole dans la région, s'insurge-t-elle. Comment voulez-vous qu'on aille acheter ailleurs ? Vous en profitez pour gonfler les prix pendant que nos hommes sont partis aux chantiers et qu'il ne reste au village qu'une poignée de femmes, d'enfants et de petits vieux. Je ne vous demande quand même pas la charité.

— Tu vois, Loretta, le crédit ressemble à un élastique, déclare Donald. Actuellement, le tien est étiré à son maximum.

— Dis-moi donc, toi qui sembles tout savoir, comment vais-je faire pour chausser les plus jeunes, hum ? Je ne peux tout de même pas les enfermer dans la maison sous prétexte que je n'ai que des chaussons à leur mettre aux pieds. Ça fait longtemps que le cordonnier n'est plus un abonné des miracles.

— Nérée aurait dû prévoir avant de partir pour le bois. S'il avait choisi des *rubbers* de moindre qualité, il te resterait assez pour chausser tes enfants.

— Ne t'en prends pas à mon mari et, pour l'amour du ciel, laisse-lui ses bottes dans les pieds.

— Comme tu voudras, Loretta. En fait, je ne peux que te proposer des claques, termine-t-il en pinçant les lèvres.

— Enverrais-tu ta fille jouer dehors accoutrée comme ça ?

Réagissant à cette attaque bien sentie, Donald Rivière finit par ouvrir une boîte contenant des couvres-chaussures garnis de mouton. À contrecœur, il plonge les mains dans le carton et remet à Loretta les bottes tant désirées.

— Voilà, Donald, je savais que tu pouvais entendre raison et qu'on était capable de s'arranger. Je les apporte à la maison pour que le petiot les essaie et, si je ne reviens pas, marque-les sur mon compte.

— Tu peux en être sûr, ronchonne le commis. À ce rythme-là, monsieur Robin risque la faillite.

Loretta se met à rire et, sa boîte sous le bras, passe la porte. Derrière elle, la clochette retentit encore quand elle voit arriver sa voisine.

— Sais-tu la dernière nouvelle, Loretta ?

Il faut le dire, Rose-Aimée Lebreux fait office de journal parlant, d'autant plus que ses informations s'avèrent toujours d'une rare justesse.

— Angélique vient de passer l'arme à gauche. Depuis le temps qu'elle branlait dans le manche. En fait, la vieille ne se décidait pas à mourir et sa belle-sœur devait la veiller jour et nuit. Eh bien ! Maintenant, c'est fait ! Elle a pris le bord du Bon Dieu. Ce soir, sept heures pile, on la mettra sur les planches et, dès mardi matin, on la casera dans le charnier, ajoute la page nécrologique vivante, car à partir de la mi-novembre, le bedeau ne creuse plus. Puisque le curé Guité a lui-même béni la cabane du cimetière, on installera donc la dépouille en terre consacrée. Mais on lui fera des funérailles chantées par exemple, poursuit Rose-Aimée Lebreux. Il ne sera pas dit qu'à Paspébiac on enterre nos morts tout de travers. Pauvre Angélique ! soupire Rose-Aimée en pénétrant à son tour dans le magasin.

Loretta retourne directement chez elle. Cette nouvelle grossesse la fatigue plus que les autres. Vaudrait mieux consulter un médecin, mais comme il faut le payer et qu'elle n'a que

quelques piastres pour passer l'hiver, elle préfère garder cet argent pour les au cas où. Après tout, être en famille reste une situation naturelle, dans l'ordre des choses. Pourtant, Dieu sait combien il en meurt en couches ! Il y a quelque temps, Loretta a poussé la confiance, confiant son état d'abattement à Gertrude, la sage-femme du village. Selon l'accoucheuse, il ne s'agirait probablement que d'un peu de lassitude morale en partie causée par l'ennui de savoir son homme loin dans le bois. Loretta doute que la morosité provoque des douleurs, mais comme elle n'est pas en mesure de contredire celle qui parle par expérience, la mère de famille se contente de prendre le plus de repos possible et se décharge d'une plus grande part de responsabilité. Loretta sait qu'elle ne devrait pas surcharger Victoire et que celle-ci a droit à son enfance, mais quand le cinquième enfant vous ravage le bas du ventre, on fait ce qu'on peut.

Le soir même, après avoir couché les garçons et confié la surveillance à Victoire, Loretta s'habille de noir, plaque son chapeau à plumes, enfle son manteau de drap et s'en va veiller au corps. Elle déteste par-dessus tout ce genre de sortie ! Voilà plus de vingt ans qu'Angélique Gaumont vivait à Paspébiac où elle avait rejoint son frère unique. À ce moment, ce dernier venait tout juste de convoler en secondes noces avec une jeune veuve de Maria, Germaine Cayer, ayant encore pas mal de pep dans le soulier. Le nouveau couple avait offert à Angélique, vieille fille de profession, de partager leur quotidien. Indépendante de fortune, Angélique s'était empressée d'accepter, mettant toute son énergie et ses débordements de tendresse dans les œuvres sociales. Elle s'occupait des laissés pour compte et des nécessiteux, ne calculant ni temps ni argent. Tout le monde dans le village reconnaissait sa générosité et plus d'un lui devait un bon geste. Durant sa longue agonie, sa belle-sœur Germaine l'avait assistée comme aucun ne l'aurait

fait, l'aidant à passer les derniers jours de façon plus humaine. N'aurait été d'elle, personne ne serait venu accompagner son départ. Angélique partait donc en paix, ayant pour bagage une vie bien remplie.

Dans le salon du 10, rue Principale, sur de rudes planches recouvertes d'un tissu noir repose la dépouille d'Angélique Gaumont. De chaque côté du catafalque et assis sur des chaises de cuisine, les voisins immédiats de la défunte, Romuald et Noëlla Cyr, Noé Johnson, le notaire Jude Langlois et Loretta Leblanc prient pour le repos éternel de la disparue. L'atmosphère régnant dans la pièce s'avère des plus lugubres. Ménageant l'huile à fanal, faut-il croire, la belle-sœur Germaine a posé deux lampions sur une petite table basse. La lumière vacillante des lumignons exécute une danse macabre sur les draperies de velours bourgogne et transporte les veilleurs dans un monde d'outre-tombe des plus hallucinants. Rien pour rassurer une Loretta qui éprouve une peur bleue des morts. Pas un bruit, si ce n'est le tic-tac de l'horloge et les chuchotements de l'ancêtre Noé qui prie pour sa contemporaine, se demandant du même coup quand son tour viendra. Entre ses doigts arthritiques, un long chapelet noir tourne à une vitesse impressionnante. Après avoir erré sur une foule de détails inutiles, les yeux de Loretta terminent leur course sur le corps amaigri de la vieille Angélique. Dire qu'il y a peu de temps, elle faisait encore partie du monde des vivants ! De là à s'imaginer que le corsage de la robe mortuaire a légèrement bougé, il n'y a qu'un pas. En fallait-il plus pour croire que, même entortillé entre des doigts rigides, le petit chapelet en cristal de roche commence à glisser ? Devant cette fixation sur la mouvance des choses, Loretta n'arrive plus à prier pour le repos de l'âme ayant déserté ce corps fatigué. Comme elle aimerait marcher, remuer,

aller aux bécosses, enfin n'importe quoi pour se soustraire à cette pénible soirée qui s'éternise ! Puis, au bout d'une demi-heure de simagrées spirituelles, le notaire Langlois, prétextant un travail en retard, passe poliment la porte d'en avant. Loretta voit voler le crêpe noir suspendu au-dessus du battant que l'homme referme sans bruit. Ne restent plus que cinq. On dirait que le premier qui quitte un lieu sonne la partance des autres. Le couple Cyr, visiblement mal à l'aise, chuchote une excuse à l'endroit de la belle-sœur, sachant d'avance qu'Angélique ne les critiquerait pas de partir si tôt. Plus que trois. Cette fois, Loretta se rapproche de Germaine et du vieux Noé, cherchant un peu de réconfort. Elle n'a qu'une seule idée, fuir élégamment ce lieu qui glace le sang. Finalement, à bout de résistance, Loretta invente une échappatoire crédible. Ses enfants ! Elle se colle un peu plus du côté de la belle Germaine.

— Vous savez, Germaine, j'aimerais rester plus longtemps auprès d'Angélique, mais les petits...

— Bien sûr, je vois. Rentrez chez vous, votre place se trouve là. Angélique comprendrait, le bien des autres lui tenait à cœur.

— Merci, dit Loretta en ramassant sa jupe autour d'elle comme si elle craignait d'en oublier un morceau.

Enfin, l'air frais ! La jeune femme s'accroche fermement au poteau de la galerie et respire un bon coup d'air salin. Il lui pressait de sortir de cette maison. Lentement, elle s'attaque aux trois marches qui la séparent de la terre ferme et entreprend le chemin descendant vers la grève. Même si elle connaît bien le trajet, Loretta marche les deux fesses serrées. Si au moins la lune éclairait sa route, si au moins les ombres des arbres squelettiques ne se plaignaient pas ? Et ce brouillard qui s'est installé sans crier gare. On n'y voit rien, même à deux pas. Afin de s'encourager, elle nomme mentalement les maisons au fur et à mesure qu'elle les dépasse. Soudainement, la voilà propulsée

vers l'avant. Sous la forte poussée, elle sent ses genoux plier. Son peu de sérénité la quitte immédiatement. Pendant un instant, son cœur oublie de battre et tarde à reprendre sa cadence vitale. Figée sur place, la main portée à l'organe défaillant, Loretta essaie de comprendre. Elle cherche autour d'elle, mais plus elle approche de la grève, plus la brume s'épaissit. Elle ne voit absolument rien, de la véritable purée de pois ! Craintivement, la jeune femme reprend sa route et accélère le pas quand elle ressent une seconde poussée qui, cette fois, s'accompagne de jappements.

— Grosse bête ! Tu sais que tu m'as fait une de ces frousses, lance Loretta à l'immense tas de poils qui tourne autour d'elle en bavant. Que je passe près de mourir, ça ne te dérange pas, hein ! dit-elle en fourrageant dans l'épaisse fourrure.

L'année dernière, le quai du village avait accueilli un chien errant sur ses vieilles planches. Aucun ne connaissait sa provenance, mais chose certaine, chacun refusait de s'en porter maître. Il répondait au nom de « le chien » et, comme il ne montrait aucune malveillance, il avait fini par appartenir à tout le monde et à personne.

Affectueusement, la grosse bête colle ses flancs chauds sur les jambes de Loretta et accorde son pas au sien.

— Voilà, je suis rendue chez moi, tu peux aller te coucher maintenant, le chien.

L'animal refuse de partir et se contente de remuer la queue. Alors, Loretta y va d'une petite suggestion.

— Que dirais-tu d'une collation avant de repartir ? Il doit certainement traîner quelques patates sur l'armoire.

Depuis qu'il flâne dans le coin, le toutou a compris qu'il devait se tenir loin des portes et prend le parti d'attendre patiemment sur la galerie. Selon toute probabilité, il pourra manger. Comme promis, Loretta pousse un bol de pommes de terre froides sur les planches du balcon. Sans manière, l'animal

saute sur le plat, ne faisant qu'une bouchée de la maigre collation. Puis prenant appui sur son postérieur, il patiente, espérant recevoir davantage.

— Je regrette, le chien, après la peur que tu m'as faite, tu ne mérites rien de plus.

— À qui parles-tu, maman ? demande Victoire, la figure calée dans la porte entrebâillée.

— Rentre, on gèle dehors, ordonne tout de suite Loretta. Des vrais plans pour attraper ton coup de mort. Et puis, les jeunes t'ont-ils fait damner ?

— Comme d'habitude, répond-elle en soupirant. J'allais m'endormir quand je t'ai entendu jaser.

— Dans ce cas, monte te coucher et profite-en donc pour jeter un œil à tes frères. Recouvre-les, il ne fera pas chaud cette nuit, termine Loretta en enlignant la chaise berçante.

Un dernier bisou sur la joue froide de sa mère et Victoire grimpe l'escalier qui mène aux chambres à coucher. L'étage supérieur n'accueille que trois pièces : une pour les parents, une pour les garçons et une dernière pour elle-même, digne représentante du sexe féminin. Normalement, Victoire devrait coucher tout seule dans sa chambrette, mais comme il y a surcharge du côté des gars, elle partage généreusement son intimité avec le petit Benoît. Du jour de sa naissance jusqu'à son premier anniversaire, le futur bébé logera avec ses parents, puis il aboutira inmanquablement dans l'une ou l'autre des pièces. Avant de se rendre à son lit, Victoire passe donc par le repaire d'Arthur et d'André qui dorment à poings fermés. Il ne reste que le petiot. Maternellement, la jeune fille se penche sur le berceau et remonte la couverture sur les frêles épaules de Benoît. Dérangé, le petit réduit à néant le geste affectueux de sa sœur et d'un coup de pied fait voler la catalogne à l'autre bout du lit. Tombant de fatigue, Victoire se glisse entre ses draps rugueux, puis rapatrie son oreiller de plume et lui assène quelques coups

de poing dans l'espoir de lui donner un peu plus de volume. Le temps d'entamer une courte prière, la voilà qui coule dans un sommeil de plomb. Les journées s'avèrent parfois difficiles et dures pour une enfant de sept ans. En plus de prendre soin de Benoît, Victoire aide sa mère, sans compter que les petites corvées désagréables lui sont souvent dévolues. À l'occasion, comme ce soir, elle garde ses jeunes frères. Arthur et André ne se gênent pas pour lui compliquer la vie, ne reconnaissant nullement son autorité. Heureusement, au printemps, quand son père reviendra à la maison, les lois changeront et les enfants Leblanc auront tout intérêt à comprendre le sens du mot discipline.

Profitant du silence de la maison, Loretta se coule une tasse de thé et s'accroche dans les pans du rideau. La brume s'est légèrement dissipée, juste assez pour laisser deviner une mer d'encre, tranquille et apaisante, une mer qui se modèle à ses états d'âme. La femme trouve refuge sur la vieille berçante, se recroqueville et, tenant fermement la tasse entre ses doigts gercés, sa pensée se dirige tout droit vers une cabane en bois rond perdue dans le fond des bois de Saint-Elzéar où son homme devrait déjà dormir. Comme elle s'ennuie de lui, de la chaleur de son corps et de la rudesse de ses larges mains, de ses yeux couleur de mer et de ses lèvres gloutonnes. À petites gorgées, Loretta avale le liquide brûlant, puis la voici revenue sur la grève. Le soleil plombe et la baie ressemble à une immense assiette remplie d'huile. Son bras passé sous celui de Nérée, ils foulent le sable rugueux. Leurs pas s'accordent à la perfection et lorsqu'il s'agit d'enjamber un obstacle encombrant leur parcours, ils s'inventent des jeux qui leur tirent des éclats de rire, s'obstinant à savoir lequel des deux performera le mieux. Nérée lui communique sa jovialité et son rire ressemble à un collier de perles qui casse et s'égrène. Cet homme possède un don, celui de provoquer des cascades de bonheur à volonté.

Depuis le départ de son mari, Loretta oublie de sourire. Elle aurait besoin de se délester de la lourdeur du quotidien, d'alléger ses tracas, de prendre la vie avec un brin de philosophie et de légèreté, de s'amuser un peu. Ce soir, elle a cent ans... Loretta quitte la berçante et retourne vers les carreaux tapissés de noir. La barque du maître de barge ne s'attarde plus sur la grève, rentrée pour la froide saison. Même le seigneur de la baie a déserté la plage de galets. Avec regret, Loretta constate que tout ce qu'elle connaît de la mer, elle le tient de Nérée. Les fils de pêcheurs se montrent rarement bavards et comme eux, son mari garde pour lui seul les violentes émotions que lui fait vivre son autre maîtresse. Fidèle au destin qu'il force à l'occasion, l'amant de la mer démontre pour son métier une passion hors du commun. Entre lui et l'eau de la baie, subsiste un duel à finir. Nérée est né pêcheur et mourra ainsi. La solitude quotidienne doit lui peser énormément et la mélancolie lui a donné rendez-vous dans une cabane en rondins qui sent l'humidité et l'ennui.

Sa tasse de thé terminée et avant d'abandonner la cuisine aux fantômes, Loretta bourre le poêle de grosses bûches en souhaitant qu'elles tiennent sa famille au chaud durant quelques heures. Encore une nuit sans lui. Puis, comme une urgence, elle remonte la mèche du fanal, cherche une feuille de papier, sa plume et la bouteille d'encre. Comme une écolière, elle s'installe à une extrémité de la table.

Mon grand amour,

Ce soir, je ne peux me résoudre à entrer dans notre lit, celui de nos passions. Je me languis de toi. Mon cœur n'appelle qu'une présence : la tienne. Je voudrais tellement que tu sois près de moi, de nous, car tes enfants aussi t'espèrent. La nuit est tombée et la lune refuse de tenir compagnie à une mer attristée. Dans le noir, je

cherche ta voilure, celle qui d'habitude m'apparaît dans un ciel sans nuage, un ciel comme seul juillet sait les faire. Même si bien souvent j'ai l'impression que ta barque semble égarée tant elle est accolée à l'horizon, tu restes tout de même à portée de vue, travaillant comme un forcené pour ramener une barge pleine à ras bord. Dans les bois, je perds ton odeur. Elle se confond avec le parfum entêté du sapinage et la force de tes bras ne sert plus qu'à abattre des arbres déjà soumis par le froid.

Ne crains rien pour nos enfants, mon amour, ils sont en excellente santé. Arthur et André continuent à démontrer une fouge toute juvénile, celle-là même qui devait t'habiter durant ta jeunesse. Notre belle Victoire embellit de jour en jour. Je regrette de lui demander tant d'efforts, ce n'est qu'une fillette de sept ans, mais ma grossesse engendre quelques difficultés. Ce petit-là ne sera pas des plus faciles, car il me donne déjà bien des misères. N'aie pas peur, je ne t'accablerai pas avec mes douleurs de femme enceinte.

En ce qui concerne les dernières nouvelles du village, la vieille Angélique nous a quittés pour le ciel, il ne peut en être autrement et, dans deux jours, le curé Guité chantera son libera.

Je n'ai qu'un désir, mon amour, celui que tu me reviennes au plus vite et, je t'en prie, sois prudent.

Ta Loretta qui t'adore.

Loretta plie sa lettre et l'insère dans une enveloppe. Péniblement, comme si sa vie était chargée par un trop grand nombre d'années, elle gravit l'escalier. Sur le palier, pas un bruit. Malgré elle, elle entrouvre la porte de la chambre des garçons, puis celle de Victoire. Tout paraît en ordre. Cérémonieusement, elle s'assoit sur le bord du lit et cache sa précieuse missive dans le tiroir de sa table de chevet. Son message va

donc rejoindre les autres lettres d'amour que la jeune femme avait rédigées au cours des saisons précédentes. Quand la solitude amoureuse se fait trop insistante, Loretta a pris pour habitude d'écrire, mais jamais elle n'envoie son courrier. Seul le petit meuble mérite sa confiance et devient digne de sa prose. Lentement, la veuve d'hiver défait son lit et se glisse entre ses draps glacés. Elle s'arme de patience et compte une bonne demi-heure avant de pouvoir réchauffer son cocon de couvertures et y trouver un certain réconfort. Son premier sommeil est peuplé d'ombres et de lumières auxquelles s'ajoute un spectre connu. Le vieux Noé poursuit un corps évanescent qui tente de lui ravir son chapelet. Désirant à la fois protéger la créature éthérée et chasser le vieillard, une femme, portant les traits de Germaine, hurle à s'en rompre les cordes vocales. Malheureusement, elle ne réussit qu'à attirer le chien qui, animé d'une puissance destructrice, s'attaque à ce décor surréaliste. Loretta se réveille en sursaut et s'assoit droit dans le lit. Du même coup, elle rejette brusquement les couvertures au pied de la couchette, faisant fi du nid de chaleur qu'elle avait si soigneusement créé. Les cheveux épars, elle tente de reprendre ses esprits. Il lui faut un certain temps avant de retrouver son aplomb, mais qu'une seconde pour statuer qu'elle ne retournera pas à la prochaine veillée au corps. Qu'Angélique lui pardonne !

Le lendemain, le soleil se lève sur une journée aussi avare que la veille. Bien qu'elle ait mal dormi, Loretta a du pain sur la planche. Que faire de ces enfants survoltés qui refusent de s'apaiser ? Après le déjeuner, sans égard à la grisaille et à l'apparence de pluie, les garçons sont fortement invités à aller jouer dehors, question de déverser leur trop-plein d'énergie.

— Et vous deux, mes pendants, formule la mère à l'intention de ses fils aînés, surveillez bien votre petit frère. Et toi, dit-elle en resserrant le col du manteau de Benoît, écoute André et Arthur.

Après avoir rouspété pour la forme contre la présence de Benoît, les enfants se dirigent au pas de course vers le hangar à gréements. Tant qu'à être obligés de sortir, autant trouver un endroit qui offre à la fois un abri contre la pluie et la possibilité de s'amuser convenablement. Cette dernière affirmation se traduit par s'adonner à des coups pendables. Pourquoi se priver ? Ici, leur mère ne peut les apercevoir et, une fois leurs jeux terminés, ils se proposent de tout remettre en ordre. Qui y verrait des inconvénients ? Seulement, il y a un hic : Benoît. Trop jeune pour participer à leurs distractions, Arthur et André décident d'en faire abstraction et de ne pas s'occuper de lui. De toute façon, il ne peut aller bien loin et puis, qu'il se débrouille !

Au moment où les garçons poussent la porte de l'univers paternel, une odeur de moisi et de sel monte immédiatement au nez. Décidément, l'endroit manque d'aération. Incapables d'ouvrir quelques fenêtres et hésitants à s'attaquer au large battant de bois jugé trop pesant, ils entrebâillent légèrement la porte de manière à se donner un peu de lumière et d'air frais. Dans la faible clarté ainsi créée, Arthur pose un regard scrutateur sur le mur d'en face où, suspendus à une enfilade de clous, de longs filets, des bouées de liège, des longueurs et des longueurs de corde enroulée sur elle-même, une gaffe au croc mortel, plusieurs paires de rames, des plus grandes aux plus petites et des hameçons si gros qu'on les dirait destinés à Moby Dick lui-même, attendent la prochaine saison de pêche. Dans un coin, près de la porte, un alignement de bottes et une guirlande d'imperméables et de cirés pendus à des crochets de fortune complètent l'assemblage. Mais ce que les deux loupiots cherchent ne se trouve pas ici. Ils doivent donc se rabattre vers la

grange. C'est là que leur père a entreposé sa barque pour l'hiver. Aujourd'hui, André et Arthur ont l'intention de naviguer et de souquer ferme, car selon eux, il suffit de retourner l'embarcation et de grimper à l'intérieur. Rien de plus simple ! Un jeu d'enfant ! Le reste de l'aventure ne tiendra qu'à l'imagination fertile des deux compères. A priori, l'affaire semblait aisée, sauf que les apprentis pêcheurs ont largement mésestimé le poids de la chaloupe. À quatre et cinq ans, on a beau se montrer vaillant, les muscles ne sont pas encore au rendez-vous. Les mains bien appuyées sur le flanc de la barque, les deux matelots conjuguent leurs efforts dans le but de faire bouger la lourde masse de bois, mais leurs tentatives s'avèrent insuffisantes. La figure congestionnée, résultat de leur acharnement à déplacer l'embarcation, les deux complices changent de tactique. Quand on ne peut affronter un problème de front, on corrige sa position, se réaligne et complète son approche par derrière. Le résultat ne peut se révéler que positif. Se tournant de côté, les deux fins stratèges commencent à pousser avec leurs petits derrières. Les pieds fermement ancrés sur le sol, ils s'acharnent sur la paroi de bois dont la peinture s'écaille sous la pression de leurs mains. Peine perdue ! Déçus, André et Arthur s'écrasent par terre et tentent de retrouver un peu de force.



Le sang du pêcheur coule sûrement dans les veines du petit Benoît. Profondément désappointé par ses frères aînés, l'enfant sort du hangar. Lui aussi voulait jouer à la pêche. Tant pis, il naviguera seul. Le petiot connaît déjà la mer et elle ne l'effraie pas. Souvent, durant l'été, son papa l'amenait sur le bord de la grève, lui enlevait sa couche et lui trempait les fesses dans l'eau salée. Benoît aimait particulièrement mettre des

cailloux ronds dans sa bouche pour en sucer le sel. Une fois sa dégustation terminée, d'un geste court, il lançait le galet devant lui et s'en choisissait un nouveau, encore plus attirant et plus goûteux que le premier. Oubliant les consignes sévères de sa mère, Benoît marche vers le rivage, sautillant de gauche à droite, allant jusqu'à perdre tout souvenir des interdictions parentales. Seul face à cette immensité liquide, l'enfant continue son avancée et pénètre lentement dans l'eau glacée. La première approche le fait reculer un peu, mais dès le premier frisson passé, Benoît fonce et persévère dans sa marche vers le large. Si on veut naviguer, ne faut-il pas accepter de se mouiller les pieds et prouver qu'on peut devenir un brave marin ? Rendu à la hauteur de la taille, le garçonnet réalise qu'il ne peut plus bouger, ni vers l'avant ni vers l'arrière. Il doit en imputer la faute à ses maudits vêtements de laine qui pèsent trop lourd. Benoît n'avait pas prévu cette fâcheuse situation. Cherchant à se tirer de ce mauvais pas au plus vite, le petit tente de revenir vers la grève et pousse sur ses jambes pour les faire avancer. Mais le froid d'automne et la marée montante n'entendent pas laisser partir ce téméraire et obligent la masse aqueuse à parachever le funeste départ. Un ciel grisâtre devient alors le témoin muet et le complice de cette macabre tragédie. Mouillé jusqu'aux épaules, Benoît paralyse tranquillement et mollement, il plie l'échine vers l'onde. Et les moutons de la baie se font une obligation d'accueillir cette jeune vie qui venait juste de commencer.

Dans le châssis de sa cuisine, Loretta voit flotter une masse sombre à quelques pas de la grève. Comme dans un mauvais film, la mère réalise que la scène se déroulant sous ses yeux lui parle de mort ! Puis un long cri sort du fin fond de ses tripes :

— Bennnoît !

Le silence. Sur la plage, rien ne bouge, sauf le mortel va-et-vient de la marée. Sans quitter la masse de guenille du

regard, Loretta abandonne son travail et court le plus vite que ses jambes lui permettent. Elle trébuche sur les cailloux, se relève pour aussitôt repartir, comme si la folie s'était emparée de tout son être.

— Bennnoît ! Noooooon !

Les hurlements de Loretta ont fini par alerter la fratrie. Sortant de la grange, Arthur et André avancent près de la maison et aperçoivent leur mère qui, dans une course insensée, se précipite à l'eau. Qu'est-ce qui lui arrive ?

Effectuant le seul geste possible, Loretta met fin au balotement du minuscule corps. Rapidement, ses bras emprisonnent Benoît. Comme il pèse lourdement ! Bien en vain, le visage de la femme recouvre celui de l'enfant et, dans un effort ultime, elle tente de lui redonner la vie une seconde fois. Devant l'inéluctable, elle serre de plus près son bébé et adopte un mouvement de balancier, comme un doux bercement pour ce petit être qui vient de perdre la vie. Des pleurs muets lui brûlent la gorge et ses lèvres s'ouvrent sur une grimace de douleur, sa bouche refusant d'émettre le moindre son. À ce moment, Loretta entre de plein pied dans un état second, là où les pensées ne mènent à rien et où toute action cesse d'être logique. Pourquoi, Seigneur, pourquoi ?

Quand on a l'âge d'André et d'Arthur, on possède très peu de recul face à la complexité de la vie et on se demande comment agir. Arthur voit bien que sa maman berce son petit frère, mais il ne se doute pas que la mort leur a rendu visite pendant qu'ils s'amusaient.

Dans la cuisine, Victoire a entendu une longue plainte qui lui a vrillé le cœur, mais bizarrement, au lieu de se précipiter, elle prend le temps d'enfiler son manteau avant de sortir sur la galerie et regarder le drame. De toute évidence, il est arrivé quelque chose à Benoît, mais la prudence voudrait que sa mère sorte de l'eau, ils vont attraper froid. Retournant bien vite à

l'intérieur de la maison, elle attrape la couverture qui traîne toujours dans le banc de quêtueux et s'empresse d'aller porter secours. Ce qu'elle découvre en bas de la petite corniche frise l'horreur. Sa mère tient dans ses bras son frère inanimé. Tassés l'un sur l'autre, les deux garçons n'osent croire à la véracité du douloureux spectacle auquel ils assistent. Et, insidieusement, la culpabilité se faufile dans leur esprit et vient se loger au fond de leur cœur. Lentement, ils avancent vers la grève, suivant de quelques pas leur sœur. Celle-ci a déjà rejoint leur mère.

Rien, Loretta ne veut rien, ni la couverture, ni la sollicitude, ni l'affection de ses autres enfants. D'un geste large, elle repousse toute marque de compassion et enfonce au fond des petites gorges la boule qui étouffe, celle des remords, faisant en sorte que dans le cœur de chacun la responsabilité de la mort de Benoît prenne racine pour le restant de leurs jours. La mine basse et les yeux crevés de larmes, Victoire rapatrie Arthur et André sous sa couverture de laine et s'en retourne vers la maison. Une fois à l'abri, telle une portée de chiots, les trois enfants se serrent les uns contre les autres et sans retenue laissent éclater leur peine.

Écrasée sur la grève, Loretta s'accable de reproches. Elle assume l'entière responsabilité de ce tragique accident et, du même coup, réalise que même si elle se blâmait sévèrement, cela ne rendrait pas la vie à son bébé. Voici que Victoire revient à la charge et, sans dire un mot, le nez morveux et les joues baignées de larmes, se laisse choir sur les cailloux noirâtres sans prendre garde à la douleur. La fillette reste là, muette, attendant que sa mère réagisse et lui dise ce qu'elle doit faire. Revenant lentement vers le sens commun des choses, Loretta commence à bouger et se lève en prenant appui sur sa fille. Comme le chemin lui semble long jusqu'à la maison. Gardant son précieux fardeau dans ses bras et sans un regard pour ses fils désespérés, Loretta monte l'escalier et se dirige vers la couchette de l'en-

fant. Avec un soin inhabituel, elle déshabille Benoît, rejetant les vêtements mouillés loin derrière elle, et lui met un chaud pyjama de flanellette. D'une main affectueuse, elle lisse les courts cheveux bruns et tire la couverture jusqu'au cou afin qu'il ne prenne pas froid puis, affichant l'air d'une morte-vivante, elle redescend à la cuisine.

— Victoire, dit-elle placidement, va chercher monsieur le curé. Inutile de ramener le médecin.

Le cœur de Loretta a éclaté en mille miettes. Il lui fait tellement mal qu'elle ne pourrait que hurler son supplice et cela ne suffirait pas encore à traduire sa souffrance. Elle aurait dû surveiller son petit, mais elle s'en est plutôt remise à deux jeunes enfants de quatre et cinq ans. Maintenant, la culpabilité commence son travail de corrosion en déversant un puissant acide sur son âme mise à vif. Puis, comme pour rendre la torture encore plus complète, une douleur dans son ventre, une vrille qui s'attaque à l'enfant qu'elle porte. Cette douleur aigüe la coupe en deux et lui fait littéralement plier les genoux. Se tenant le bas du ventre d'une main, Loretta cherche à tâtons une chaise salvatrice. Une fois assise, elle découvre Arthur et André. Ramassés sur le banc de mendiant à deux pas de la porte, les deux gamins n'en mènent pas large, pensant que s'ils avaient jeté un œil sur leur frère ou, mieux, l'avaient accepté dans leur jeu, ce bête accident ne serait jamais arrivé. Et ne sont-ils pas également responsables de la douleur qu'éprouve leur maman ? Loretta trouve inhumain de laisser ses fils avec la détresse pour seule compagne. Une profonde affliction se lit sur leurs jeunes visages. Elle vient de perdre un enfant, il ne sera pas dit que le ressentiment lui en fera écarter deux autres. D'un geste, elle les invite à se blottir contre sa poitrine et à partager sa peine, aussi aigüe soit-elle. Enfouis dans la chaleur des jupes maternelles, André et Arthur bénéficient du pardon accordé ce qui, à leurs yeux, rend leur négligence plus suppor-

table. Loretta prend tout le blâme de la faute commise et aurait mauvaise conscience de la rejeter sur ses propres enfants. La rancune s'avère mauvaise conseillère.

Il ne faut pas moins d'une heure avant que Victoire ne revienne accompagnée du curé Guité et du docteur Éloi Castillou, bravant ainsi l'obstination de sa mère. Encore affaissée sur sa chaise de cuisine, Loretta reçoit les deux visiteurs et leur indique l'escalier droit. Retroussant un pan de sa soutane, le curé pose le pied sur la première marche, démontrant ainsi sa préséance sur le disciple d'Esculape. Portant chacun une valise à la main, l'une contenant un remède pour l'âme et l'autre une panacée pour le corps, les deux hommes s'approchent de l'enfant. L'intervention du médecin auprès du noyé est vite jugée superflue. Pas besoin d'un long cours en médecine pour constater qu'on ne peut plus rien faire pour sauver le pauvre petit, pense Éloi Castillou. Bien que l'enfant soit assuré du paradis, le curé articule une courte prière en latin, demandant au Père tout-puissant d'accueillir comme il se doit son humble créature, cet ange qui n'a jamais connu le mal. Puis à grands frais d'eau bénite et de saintes huiles, il y va d'onctions conditionnelles. Cela ne peut pas nuire ! Laisant le religieux à son rite de purification, ses invocations et ses amen, le docteur Castillou redescend dans la cuisine, là où sa présence peut constituer un baume pour ceux qui restent. La douleur, le vieux praticien la connaît bien. Depuis plus de trente ans, l'homme se bat contre cette gloutonne et il se sent toujours aussi impuissant et désarmé lorsqu'elle décide de s'attaquer au psychique. Présentement, une femme et trois enfants souffrent et chacun semble affecté de manière différente. Cette petite fille a couru plus de quatre milles pour venir le chercher et agit avec une responsabilité déconcertante pour ses sept ans, supportant une mère

accablée. Elle en porte trop sur ses épaules. Son jeune frère vient d'être privé de la vie, mais la petite Victoire est dépossédée de son enfance. Quelle perte apparaît la plus grande ? Et ces petits garçons, trop jeunes pour servir de gardiens, n'ont voulu que jouer comme la vie le permet lorsqu'on a quatre et cinq ans. De toute évidence, dans leur cœur vient de s'imprimer à l'encre indélébile l'image de leur frère mort des suites de leur négligence. Et cette mère de famille, comme elle doit souffrir le martyr. Le vieux médecin ne possède aucun remède qui pourrait la soulager de sa misère, sauf quelques gouttes de laudanum qui engourdirait son mal durant un certain nombre d'heures, mais connaissant Loretta, le docteur Castillou sait qu'elle refusera toute médication.

— Docteur, je ne peux pas vous payer, articule péniblement la femme.

— Aujourd'hui, Loretta, ne parlons pas d'argent. Je suis venu à titre d'ami, le tien et celui de tes enfants. Comment vas-tu ? s'informe le praticien, sachant à l'avance que sa question sonnera faux.

— Expliquez-moi, docteur, ce que signifie bien aller, ensuite je vous répondrai. J'ai le cœur en charpie et le ventre qui se déchire par en dedans. J'ai perdu un enfant et celui-là, dit-elle en se tenant le bas-ventre, se demande si ça vaut la peine de venir au monde.

— Ressens-tu des contractions ?

— Laissez, ne vous occupez pas de mon problème, répond sèchement la mère.

— Pour une fois, Loretta, tu vas m'écouter et m'obéir. Monte te coucher et prends ceci, dit-il en lui confiant une petite fiole brune. Dix gouttes dans un verre d'eau t'aideront à passer à travers les jours à venir. Mais attention ! Aux quatre heures seulement.

— Merci, docteur, répond modestement la femme bien

déterminée à ne prendre aucun médicament pouvant diminuer, ne serait-ce qu'un bref instant, son état de conscience.

Déjà, on entend le pas appesanti du curé Guité qui, d'une main, tient la valise du Bon Dieu et, de l'autre, s'agrippe au mur latté. Comme tout bon ministre de l'Église, l'homme exprime aux endeuillés des paroles vides de sens, mais tout de même rassurantes.

— Aujourd'hui, un ange est monté au ciel, déclare-t-il d'un trait, en tentant de démontrer un brin d'humanité.

Loretta abhorre ce genre de formules. Que le curé aille se faire foutre et qu'il vende sa salade ailleurs. Qu'on la laisse seule avec sa peine, puis un rappel à l'ordre.

— Je me charge de prévenir ton mari de la mort de son fils, marmonne le religieux.

— Merci, monsieur le curé.

Faisant office d'hôtesse, Victoire reconduit les deux visiteurs à la porte. Après avoir reçu un signe de croix sur le front, sans bruit, elle referme le battant. D'une voix comprimée par un nœud coincé au fond de sa gorge, Loretta demande à son aînée d'aller acheter du crêpe noir au magasin des Robin.

Accablée, Victoire remet son manteau de laine et invite ses jeunes frères à l'accompagner. Main dans la main, les trois enfants Leblanc se dirigent vers le commerce situé à côté des grands entrepôts du négociant de poissons.

— Maudite clochette ! jure l'employé, qui aujourd'hui, se voit dérangé pour la nième fois.

Depuis que la pêche est terminée, le commis est harcelé par des femmes, quand ce ne sont pas leurs rejetons qui lui réclament toujours un peu plus de crédit.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, s'informe Donald Rivière.

— Du crêpe noir, demande timidement Victoire.

— Quelqu'un de mort ? s'alarme aussitôt le vendeur.

— Mon frère.

— Lequel ? insiste l'homme qui se doit de colporter avec justesse toute nouvelle intéressante.

— Le bébé, lance sèchement Victoire. Vous ne voyez pas, les autres sont là ?

— Combien de verges désires-tu ? demande Donald, essayant du même coup de profiter de la naïveté de la fillette.

Devant les épaules enfantines qui se haussent, le commis décide de couper deux verges de crêpe mortuaire, soit de quoi faire une belle grosse boucle.

— Voilà, déclare-t-il en tendant un paquet bien ficelé. J'imagine que Loretta ne t'a pas donné une cenne et que je devrai marquer. Bon, aujourd'hui je ne discuterai pas, car j'ai le cœur à la bonne place, mais tu diras à ta mère que son compte monte constamment.

Donald entend la clochette qui s'agite une fois de plus, signe que les trois flos de Nérée sont repartis vers le village. Depuis longtemps, l'homme se doute que plusieurs femmes sans le sou envoient leurs enfants faire les commissions pour elles. Façon élégante d'éviter les discussions oiseuses bien que, pour l'instant, il évalue avoir profité de ces derniers en coupant une longueur de crêpe de plus que nécessaire.

Dans le village, la nouvelle de la noyade du petit Benoît s'est répandue à la vitesse d'une traînée de poudre. Craignant constamment qu'un drame semblable ne se produise dans leur famille, les mères ramènent leur dernier-né dans les pans de leur tablier. Trop souvent, la mer montre sa face noire et laide, emprisonnant les hommes valides dans son linceul obscur. Lentement, elle commence par les engloutir dans ses eaux glauques, les rendant à bout de souffle, pour finalement les étouffer insidieusement, remplissant leurs poumons d'eau salée.

Aujourd'hui, c'est le petit Leblanc que la grande prédatrice a ciblé, mais demain, à qui le tour ? Vaut mieux ne rien savoir.

L'exposition de Benoît se résume à peu de chose. Entêtée, Loretta refuse que son bébé quitte son berceau. Qu'on jase dans le village, qu'on la juge, qu'on la traite de folle, la veillée au corps se fera dans la chambre d'en haut. Que ces messieurs dames se le tiennent pour dit. S'ils désirent prier pour le repos de l'âme de l'enfant et offrir leurs condoléances à la famille, ils devront grimper l'escalier abrupt. En bas, sur le bout de la table de cuisine, Loretta a disposé une théière remplie jusqu'au col ainsi qu'une cruche d'eau fraîche. Chacun pourra se servir à sa guise, mais les visiteurs ne goûteront pas plus. Après avoir raconté d'une voix éteinte le triste accident, la mère se cantonne dans le silence et laisse aux premiers le soin de renseigner les suivants. Chaque soir, le curé Guité vient bénir l'enfant que le Père a rappelé à lui. Le docteur du village oeuvre aussi et s'attache à ceux qui souffrent, se demandant comment Loretta survit. Bien mal, juge-t-il rapidement en observant les yeux cernés de mauve. De plus, il craint sérieusement que, si les contractions persistent, elle ne perde son précieux fœtus.



Enfin, la lettre du curé Guité arrive au camp de Saint-Elzéar. Le plus vieux des enfants de chœur de la paroisse, messager contre son gré, a couru les dix milles qui séparent le village de Paspébiac du camp forestier Thompson. Personne au chantier n'aime voir rôder pareil commissionnaire, car il n'apporte jamais de bonnes nouvelles. Chacun retient son souffle, espérant de toutes ses forces que l'émissaire du curé ne soit pas venu pour lui. Cela ne doit certainement pas concerner le domaine des femmes, car on n'annonce plus les

naissances depuis belle lurette. De façon générale, on garde cette surprise pour le printemps, mais les morts par exemple...

À bout de souffle, le jeune garçon se dirige vers le bureau du contremaître.

— Que puis-je pour toi, jeune homme ? demande l'Anglais en se tortillant la langue.

— Je suis venu chercher Nérée Leblanc. Ça presse.

— Va falloir que tu patientes jusqu'à la fin de la journée, mon gars, Nérée est parti bûcher. En attendant, va donc trouver le cuisinier et prend une bouchée sur mon bras. Ça ne te fera pas de tort, tu es aussi blanc qu'un cierge.

Affamé, l'enfant de chœur ne se le fait pas dire deux fois et, en moins de deux, franchit la distance qui le sépare de sa récompense. Pour la première fois de sa vie, Ti-Louis met les pieds dans un camp de bûcheron et ignore la conduite à adopter. À voir son air effarouché, on peut se demander s'il ne virera pas de bord. Finalement, il enlève sa tuque, la fourre dans sa poche de manteau, tire sur le battant de bois et fait le piquet juste derrière la porte d'entrée. À l'intérieur, il trouve la place vide, personne pour venir au secours de l'enfant de chœur. Et voilà qu'il reçoit une violente poussée dans le dos.

— Ponce Pilate ! Faut être épais en pas pour rire pour se planter devant une porte, chicane Lucien Arsenault.

— Excusez-moi, parvient à articuler le garçon.

— Qu'est ce que tu veux ? À cette heure-ci, la cuisine est fermée.

— Monsieur Thompson m'envoie manger sur son bras.

— Dans ce cas, installe-toi. Je peux toujours t'offrir des œufs et du pain, marmonne le cuistot dans sa moustache, tu devras t'en contenter.

Sans dire un mot, le fils aîné de Romuald Cyr engloutit les œufs et le lard salé que Lucien Arsenault a déposés dans son assiette et, d'une seule gorgée, cale la tasse de thé bouillant.

Plein comme une outre, Ti-Louis s'installe près de la truie et, la chaleur aidant, il s'étire du mieux qu'il peut sur un banc rugueux dans le but de piquer un petit somme. Certes, pour le confort on repassera, mais pour quelques minutes, ça ira. À peine a-t-il le temps de rejoindre le pays de l'inconscience, qu'il se sent secoué comme un pommier. Aussi ébouriffé qu'une vadrouille, l'enfant de chœur relève la tête et aperçoit la figure de Nérée à deux pouces de la sienne.

— Monsieur Leblanc !

— Laisse faire les politesses et dis-moi ce qui arrive.

— Il faut vous dépêcher, monsieur Nérée.

Cette fois, la tête de Ti-Louis ballotte d'un côté puis de l'autre.

— Tu vas parler, mon calvette, sinon je t'arrache ce qui te sert de cerveau, hurle Nérée.

— Lâche-le ! crie soudainement le cuistot. Si tu le tues, tu ne seras pas plus avancé !

Nérée reprend ses esprits. Afin de calmer le bûcheron, le messager tire du fond de sa tuque la lettre destinée au père de famille. Le pli qu'il lui remet est si froissé que Nérée doit le défriper avant d'insérer ses doigts gourds sous le rabat. Tremblant comme une feuille, l'homme déplie le papier. En quelques mots, le curé Guité enjoint à son paroissien de se rendre immédiatement au presbytère. Par ces quelques mots, l'homme de chantier déduit qu'un arrêt de mort a été prononcé par le grand Juge. Maintenant, l'action fait place à l'effarement et aux idées les plus noires. Ne faisant ni une ni deux, Nérée se dirige vers le shack d'Edward Thompson et, sans frapper, ouvre brusquement la porte qui claque durement contre le mur arrière.

— Je m'en vais à Paspébiac, dit rapidement Nérée. Je ne sais pas si je reviendrai. Dans ce cas, vous remettrez mes gages à mon frère Romain.

Le style télégraphique ne laisse aucune place à la riposte. Nérée enfonce profondément sa tuque sur ses oreilles, ramasse son havresac, ses raquettes et, sans saluer personne, prend la route, abandonnant l'enfant de cœur à lui-même. S'il a pu venir jusqu'ici, il peut s'en retourner sans crainte. En pleine nuit, tel un oiseau de proie qui chasse dans l'obscurité la plus complète, Nérée tente de repérer l'étroit sentier qui mène au chemin principal. Même si ses pieds sont instables et butent contre des obstacles invisibles, que les branches lui fouettent le visage, même si son estomac est noué par la faim et sa bouche aussi sèche qu'un caillou, l'homme avance péniblement. La peur collée au ventre, il est persuadé qu'un membre de sa famille est mort. Duquel de ses enfants devra-t-il faire le deuil ou serait-ce sa Loretta qui s'est éteinte ? Il faut attendre jusqu'au lendemain matin pour qu'un petit soleil pâle s'accroche à l'horizon de la baie des Chaleurs et que le marcheur atteigne les premières maisons du village. On dirait qu'à partir de ce moment, ses bottes s'allègent, alourdissant du même coup son cœur qui pèse. Le message du curé l'intimait de se rendre directement au presbytère de la rue Notre-Dame. Folie, quand la mort rôde chez vous ! Dès que le pêcheur aperçoit la petite maison jaune bordant la grève, il accélère le pas et se met à courir. Courir pour réduire la distance qui reste, courir afin de consoler femme et enfants, courir parce qu'il ne peut faire autrement. Dans une dernière enjambée, il saute les trois marches qui le séparent de la porte et, interdit, remarque le crêpe noir. Derrière la vitre, à demi obscurcie par les rideaux de cretonne blanche, sa famille a été tronquée. Et un poignard vient se loger dans sa poitrine, provoquant une douleur jusqu'alors jamais ressentie. L'organe vital perd alors la lourdeur et la compacité de la roche pour devenir aussi fragile que de la porcelaine.

Quand un curé vous accueille dans votre propre demeure,

c'est que le drame y est entré avant lui. En face de cette funeste escorte, Nérée avance comme à reculons.

— Où est ma famille ? lance-t-il en repoussant du même coup la main tendue par Évariste Guité.

— Ils prient tous en haut, déclare placidement le religieux.

À peine ce dernier a-t-il terminé sa courte phrase que Nérée plane déjà au-dessus des escaliers. Les yeux apeurés, l'homme s'arrête devant la chambre de sa fille. Dans le petit berceau qu'il a lui-même fabriqué, Benoît repose sans vie, douillettement enveloppé dans la flanellette. Autour de lui, Loretta, Victoire, Arthur et André, ainsi que quelques voisins égrènent le chapelet. D'une manière regrettable, la chambre à coucher de la fillette a été transformée en chambre funéraire, de quoi lui donner des cauchemars pour le restant de ses jours. D'un seul pas, Nérée enjambe la distance qui le sépare du lit de son fils et se retient à deux mains pour ne pas sortir le bébé de sa bassinette et le bercer une dernière fois. Un fer rouge fiché au creux de sa poitrine, le père se met à pleurer par coups. Lentement, Loretta se lève et se dirige vers son homme, celui-là même par qui ce petit plein de bonheur leur était arrivé. Son ventre arrondi vient se coller aux barreaux de la couchette et sa main se soude à celle de son mari. Le regard qu'elle partage avec Nérée contient toute la tristesse du monde. Puis, avec des gestes lents, comme dans une autre dimension, les enfants s'agglomèrent autour de la cellule parentale souffrante. Tranquillement, les voisins remettent leur objet de dévotion dans leur poche et se retirent, laissant place et droit à la famille Leblanc. Le curé se doit de rester, car aucune disposition concernant l'inhumation du corps n'a encore été prise. Autant en finir tout de suite et profiter du fait que Nérée est arrivé afin de régler ce point, parce que depuis la mort de son fils, Loretta est demeurée muette et intraitable. Voilà trois jours que Benoît est décédé, il faut se hâter et procéder.

Après avoir laissé quelques instants de répit aux parents endeuillés, le prêtre se racle la gorge, rappelant sa présence. Lentement, il s'avance et murmure dans le cou du père des paroles incompréhensibles. Son haleine fétide force Nérée à se retourner afin de trouver un peu d'air frais. Lésé dans son droit de recueillement, Nérée suit le religieux jusque dans la cuisine. Soudainement, il sent enfler en lui une colère qui trouve son exutoire sur l'homme de Dieu.

— Qu'est-ce que vous voulez, oiseau de malheur ? hurle-t-il. À peine arrivé, faut-il déjà que vous m'accapariez ?

— Calme-toi, Nérée. Je dois absolument planifier le service de ton petit Benoît. Je sais que tu souffres, mais moi, je dois administrer une paroisse.

— Retournez donc dans votre église, curé, et oubliez votre liturgie. Jamais je ne consentirai à mettre mon bébé entre quatre planches et à le caser dans votre charnier.

— Mais que vas-tu faire, impie ?

— Cela ne vous regarde pas pour deux cennes. Laissez-nous tranquilles, s'essouffle le père.

Le curé s'incline, grimpe dans sa voiture et fouette sa jument. Vivement la quiétude de son presbytère ! D'après lui, il faut accorder un peu plus de temps à Nérée et tout rentrera dans l'ordre. Impensable que ce tout-petit ne reçoive pas une sépulture convenable.

Le soir venu, Nérée allume un grand feu sur la grève, à l'endroit même où Loretta a découvert le petit Benoît. Jusque là, rien d'anormal à ce qu'un pêcheur enflamme un tas de planches, mais quand on y ajoute un lit contenant un enfant mort, l'affaire se corse. Assis sur le sable froid, les Leblanc regardent les flammes qui, peu à peu, entourent leur frère et leur fils. Nérée et Loretta comptent sur le feu pour purger, purifier le corps et l'esprit et refondre la douleur et la peine en nouvelle volonté de changement. Qui leur a enseigné ces rites

païens, ces pratiques barbares ? Le lendemain matin, Nérée ramasse les cendres refroidies, les place dans le plus beau bol de la maison, soit celui en cristal, et invite sa famille à le suivre sur le bord de la grève. Avec cérémonie et respect, chacun pige une poignée des restes de la petite dépouille et d'un geste commun, confie Benoît à la mer, l'abandonnant pour toujours à l'eau qui a volé son corps et son âme. La courte cérémonie funéraire terminée, tout le monde retourne à sa besogne.

Cette forme d'inhumation finit par faire jaser dans les chaumières et, inévitablement, arriver aux oreilles du curé. Dès que le saint homme fut mis au courant de cette ineptie, il est entré dans une colère, une colère comme il n'en avait jamais fait. La face aussi rouge que son livre contenant les épîtres, il quitte le presbytère et malgré les deux milles qui le séparent de chez Nérée, en moins de deux, il se retrouve dans la grange du sacrilège.

— Non, mais faut-il être fou pour agir de la sorte ? l'apostrophe le curé. Nérée, tu fais honte à toute notre communauté chrétienne. Qu'est-ce qui t'a passé par la tête de disposer du corps de ton fils selon des rites païens, sans aucune assistance de la sainte religion ?

— Jusqu'à maintenant, je ne vous ai rien demandé, curé, rétorque le pêcheur. Je prends l'entière responsabilité de mes actes et je connais parfaitement les conséquences qu'ils entraînent et, contrairement à ce que vous pouvez penser, je ne suis pas cinglé. Qui prétendez-vous être pour toujours savoir le bien-fondé des choses ? J'ai fait ce que mon cœur me dictait et Loretta était entièrement d'accord avec ma décision. Cet enfant ne connaissait rien de votre foutue religion et il est retourné là où il se devait.

— Et que fais-tu de son baptême ? Serais-tu devenu athée ? s'époumone le religieux. Tu privas le ciel d'une âme.

— Ça, c'est vous qui le dites. En attendant, excusez-moi, je dois travailler, termine Nérée en tournant dos au religieux.

Le curé voit rouge et tente tout de même sa chance du côté de Loretta. Cette bonne mère de famille ne peut tout de même pas avoir perdu le nord, elle aussi. Elle souffrait bien sûr, était peinée et bouleversée par la mort de son bébé, mais jamais elle n'aurait pu accepter de plein gré le traitement imposé : le brûler dans sa couchette.

— Bonjour, ma fille, commence-t-il en voyant la porte s'ouvrir sur une femme cernée, j'ai à te parler. Puis-je entrer ?

Loretta recule légèrement, juste assez pour que le curé puisse s'infiltrer dans la mince ouverture.

— J'ai ouï-dire qu'hier soir, vous aviez incinéré votre petit Benoît. Est-ce exact ?

— Oui, répond froidement la mère.

— Vos autres enfants ont-ils assisté à ce rite barbare ?

— Oui.

— C'est tout ce que tu sais dire ?

— Oui.

— Par Notre-Dame ! Vous voilà aussi pire l'un que l'autre. J'en référerai à l'évêque.

— Faites donc, dit tranquillement Loretta en refermant la porte.

Cette fois, le curé déverse son trop-plein d'émotion sur sa jument. Sa pression artérielle a grimpé en flèche et s'il fallait qu'il rencontre le docteur Castillou dans un détour, ce dernier ne donnerait pas cher de sa longévité. En fait, même rendu au presbytère, le prêtre marmonne des paroles incompréhensibles, truffées de latin. En ce moment, il doit recourir à son petit verre de gin, celui qu'il garde pour les moments stressants. Statuant que la situation s'avère des plus préoccupantes, il y va d'une large rasade d'alcool de genièvre puis, afin de retrouver un semblant de paix, il se laisse lourdement tomber dans son fauteuil de cuir. Mais il reste difficile d'alléger le cœur d'un pasteur, car lorsqu'une brebis s'égare, il faut user de tous les

moyens pour la ramener dans le droit chemin. Quand un bon chrétien recourt à des rites païens ou fétichistes comme vient de le faire Nérée Leblanc, le Malin rôde et il lui revient, à lui, Évariste Guité, de rapatrier tout son monde dans le giron de la sainte Église. Mais aujourd'hui, la tâche semble au-dessus de ses forces, pense-t-il en enfilant un second verre de gin.

UN DUR HIVER

De mémoire d'homme, l'hiver suivant le décès de Benoît se montre parmi les plus durs. Le ciel décharge sur la Gaspésie une grande partie de sa réserve glacée, enterrant les péninsulaires sous des montagnes de flocons. Insatisfaite de son travail, la saison convie le vent à se joindre à elle, transformant la neige en poudrerie, fouettant le littoral, s'acharnant sur les maisons mal isolées et passant à travers les épais vêtements de laine. Décembre n'épargne rien et accroche les bancs de neige à la hauteur des toits des granges, forçant les animaux à resserrer les rangs afin de se réchauffer. Enfouis sous la manne blanche, les Paspéyas se demandent ce que leur réserveront les fameux mois dédiés aux tempêtes ? L'inquiétude commence à gagner les plus optimistes.

Puis, lassé de malmener la Gaspésie, le temps s'adoucit quelque peu et, durant quelques jours, une température avoisinant le point de congélation sert à une population frigorifiée un peu de répit. Cette fois, au lieu de déverser leurs minuscules cristaux de neige, les nuages répandent une pluie froide qui gèle et se transforme en fine couche de glace dès le moment où elle touche le sol. Le verglas joue à l'artiste et métamorphose le paysage de la Baie des Chaleurs en toile de grand maître.

Ici, il saupoudre les arbres d'argent et les pare de lumière, là il fait en sorte que les champs simulent des miroirs sans fin et fige le décor dans une apparente immobilité. Mais toute cette beauté a sa contrepartie : l'équilibre des piétons est fortement compromis.

— Maudit enfer, chiale Romain Leblanc, jamais on ne pourra se rendre à la messe de minuit en berlot, la jument ne réussira jamais à se tenir debout ! Dites-moi donc, le père, qu'est-ce que je fais à Paspébiac ? J'aurais dû suivre ma première idée et rester au camp Thompson pour la période des fêtes. Tant qu'à avoir de la misère à se mouvoir dans son propre pays, aussi bien survivre dans un shack avec son ennui.

— Faudrait au moins que la voirie se décide à sabler la rue Notre-Dame, sinon quelqu'un va finir par se tuer, rajoute le vieux Roméo, sans tenir compte de ce que son fils vient d'énoncer.

Comme si le patriarche possédait soudainement le pouvoir de réaliser sa recommandation, voici que Jude à Jonas, un employé de la municipalité, s'affaire à rendre la chaussée sécuritaire. Assis à cul plat en arrière d'une voiture montée sur des patins, une chaudière de sable entre les deux jambes, avec de larges mouvements, Jude à Jonas distribue une fine couche de gravier sur la voie publique.

— Mets-en en masse, gêne-toi pas, lui crie Romain la tête passée dans l'embrasure de la porte.

— Je fais ce que je peux, répond l'autre, mais je vous dis que ma Rousse a de la misère en maudit, elle dérape à tout bout de champ. Je ne sais pas si je vais pouvoir finir ma tournée.

— Lâche pas, il faut bien que le monde puisse se rendre à la maison du Bon Dieu, au moins pour ce soir, s'égosille le bûcheron.

Et sans relâcher sa vigilance, l'engagé de la voirie continue son travail. Sur la portion de route faisant face à l'église Notre-Dame et au presbytère, il ajoute un léger supplément, puis

un autre, tant et si bien qu'en voyant la quantité de gravier répandue, on se croirait en plein été. Il ne sera pas dit que Jude à Jonas n'aura pas fait sa job comme il faut. Si quelqu'un s'éjarre, ce ne sera certainement pas de sa faute.

Sur le bord de la grève, l'habitation de Nérée est presque ensevelie. On aperçoit à peine le haut des châssis de la petite maison jaune qui de loin semble écrasée, mais il ne faut pas s'y tromper, elle n'en défie pas moins l'hiver. Depuis que le pêcheur a retourné le curé à ses quartiers, personne chez les Leblanc n'a fréquenté l'église paroissiale ni assisté à la messe du dimanche ou à quelque office religieux. On est forcé de dire que, dans le village, on jase ferme au sujet des Leblanc, les uns prenant la part de Nérée, les autres celle du pasteur Guité. Mais ce soir, veille de Noël, le père de famille est fermement décidé à clouer le bec des cancaniers et de frapper le grand coup en se présentant à la cérémonie de minuit. Loretta montre sa joie de retourner à l'église, car intérieurement, elle désapprouvait ce recul. Certes, elle ne conteste pas publiquement le geste de son mari, mais elle ne veut pas non plus que ses enfants soient élevés comme des païens et passent pour des renégats. Le temps est venu de remettre les choses en ordre et les contestations de ce genre ne ramèneront pas Benoît à la vie. Dans le salon, Loretta garnit un sapin que Nérée a bûché dans le rang d'en arrière, le rang des terres comme on l'appelle dans le coin, y accroche une guirlande de papier ainsi que quelques boucles de satin rouge dénichées au grenier. Pour le réveillon, la mère allumera les chandelles posées sur les plus grosses branches, espérant faire revenir la joie de vivre dans le cœur des enfants et leur arracher un maigre sourire.

Voici que le 24 décembre au soir, la famille de Nérée Leblanc fait son entrée dans l'église Notre-Dame de Paspébiac. Nérée, suivi de sa femme et des enfants, s'engouffre dans l'avant-dernier banc de la rangée centrale. À peine l'homme

a-t-il le temps de se décoiffer et de retirer la calotte de ses fils qu'il aperçoit une dizaine de curieux qui, sans se gêner, tournent la tête dans sa direction. Comme s'il n'avait rien vu, le pêcheur s'agenouille et y va d'une courte prière, puis s'assoit côté allée, laissant à Loretta et à ses deux garçons le reste du banc. Il manque d'espace pour Victoire qui se voit obligée de quêter une place ailleurs. Dans l'allée centrale, le crissement des grains de sable sur le plancher de bois franc réussit à affaiblir les chuchotements qui escortent la jeune fille jusque dans le banc de son oncle paternel. D'un geste affectueux, Romain accueille sa nièce, ce qui du même coup, lui confirme la présence de son frère. Enfin, Nérée s'est décidé à revenir vers le Bon Dieu ! pense Romain. Selon lui, boudier le divin Créateur n'apporte rien de bon. Certes, la perte d'un enfant de deux ans doit s'avaler difficilement, mais ne valait-il pas mieux que le petit parte tout de suite ? Et puis, de toute façon, un autre mioche l'a déjà remplacé dans le ventre de sa mère. Depuis un bon bout de temps, Loretta ne peut plus cacher qu'elle se trouve de nouveau enceinte. Les réflexions de Romain Leblanc sont soudainement stoppées par l'entrée en scène de l'officiant. Vêtu de blanc, couleur liturgique de Noël, le curé Guité pose déjà le pied sur les marches qui le mèneront à l'autel. Deux jeunes enfants de chœur, bâillant dans le col de leur surplis, s'accrochent aux pas du célébrant et l'accompagnent lorsqu'il dépose le calice recouvert de la pale et du purificateur sur la table du sacrifice. À genoux, tous les fidèles s'apprêtent à écouter la messe de Noël en latin, langue qu'ils ne comprennent pas, mais dont ils récitent les déclinaisons par cœur. Les croyants ne saisissent pas l'essence des mystères religieux et, selon les préceptes de l'Église, se contentent de croire sans voir. Alors même si le langage utilisé pour procéder à leurs dévotions reste inaccessible et obscur, cela ne les dérange pas. On n'en est pas à une croyance près ! Jamais il ne leur serait passé par la tête de cri-

tiquer la langue utilisée par le Très-Haut ! Aujourd'hui, ils célèbrent un grand dogme, soit la naissance d'un Sauveur, fondement même de la religion catholique.

Dans son banc, Loretta ferme les yeux. Stratégiquement, elle se désintéresse de l'Enfant à naître qui, en ce moment, doit être drôlement accaparé. Elle s'adresse plutôt à son petit, celui qu'elle a reconduit vers le Père. Loretta n'en doute pas, Benoît doit se tenir à côté du Très-Haut. Alors, autant en profiter pour obtenir des faveurs pour sa famille. D'abord, la mère implore l'intercession de Benoît afin que ses frères, Arthur et André retrouvent leur innocence, celle d'avant le tragique accident. Pour Victoire, Loretta formule une requête toute différente et demande santé et bonheur, mais surtout que le secret entourant sa naissance ne lui soit jamais dévoilé. Pour son homme, la femme réclame force et courage, car le métier de pêcheur présente des risques élevés et finalement, pour elle-même, rien de particulier, sauf peut-être l'acceptation de sa vie monotone.

Pendant que l'enfant de chœur agite les clochettes du Sanctus, Nérée ronge son frein. Déjà il anticipe la communion et tente de prévoir la réaction du curé au moment où il lui déposera l'hostie sur la langue. Chose certaine, les Leblanc ne manqueront pas de faire scandale... Quelques Amen et Mea culpa plus tard, voici qu'ils s'insèrent dans la longue file de fidèles se dirigeant à pas mesurés vers la sainte table. Pendant que la chorale laisse fuser des alléluias, Nérée se retrouve nez à nez avec le curé Guité. D'un regard intense, le prêtre accuse l'état de péché du réfractaire et se demande s'il doit lui accorder le sacrement de la communion. La patène sous le menton, Nérée affronte les petits yeux bleus qui, tel un faisceau lumineux, fouillent le fond de son âme. Lentement, le mouton noir baisse pavillon. Devant ce geste de reddition, le curé dépose une hostie sur la langue à demi asséchée.

Le retour à la maison se fait au son des grelots et la magie de cette nuit unique transforme en gros flocons de neige l'eau qui tombait abondamment depuis ce matin. Dans la *sleigh* des Leblanc, l'atmosphère se fait plus légère, car aujourd'hui, ils se sont mis en règle avec le Bon Dieu. Tandis que le traîneau quitte la route et oblique vers la grève, Loretta et Nérée se délestent d'une partie de la douleur imposée et se surprennent à chanter à tue-tête : « Venez, divin Messie ». Quelle belle nuit de Noël ! Une fois la porte de la maison refermée sur la marmaille, Loretta déniché dans l'armoire un gros pain de ménage ainsi que des cretons frais, soit de quoi sustenter les plus affamés. Le réveillon se veut modeste, on vit tout de même une période de grand deuil et le plaisir reste gênant. Inutile d'espérer la visite de Santa Claus. Le vieux barbu demeure chez lui durant la messe de minuit, gardant plutôt ses largesses pour le jour de l'An. Dans le salon, Nérée a allumé les bougies du sapin, donnant ainsi à l'arbre une vie éphémère. Il n'en fallait pas plus pour que les petits s'assoient devant la crèche, une tartine entre les mains, et écoutent une histoire racontée par leur père. Fidèle au modèle qu'il a créé, le grand marin commence la narration de la naissance du Christ. Cette année, il déplore la perte d'un auditeur et, la gorge serrée, il entreprend son long monologue. Confortablement installée dans l'unique fauteuil, Loretta profite de cet instant pour se reposer. Depuis peu, elle a repris son allant, mais des cernes gris salissent toujours ses yeux cristallins. Elle en vient même à penser que depuis longtemps, le décès de son petit Benoît était inévitable puisque faisant partie des desseins du Ciel, sinon la vie ne tiendrait pas debout. Comme disait monsieur le curé : « C'était la volonté de Dieu ». Voilà que depuis deux jours, une autre source d'inquiétude ternit l'éclat de ses pupilles. Sa grossesse va légèrement mieux et elle ne souffre plus. Son ventre a cessé de se déchirer, voici donc de quoi lui apporter un peu de réconfort.

Par contre, l'enfant ne bouge plus. Un soir, juste avant de se coucher, alors qu'une nouvelle fois la peur lui collait aux tripes, elle en avait glissé un mot à Nérée. Celui-ci n'y voyait là qu'un brin de paresse de la part du futur Leblanc.

— Cesse de t'inquiéter, ma douce, le bébé se repose et prend ses aises. Il doit être fatigué lui aussi, car tu le malmènes pas mal de ce temps-ci.

Loretta avait accepté ce raisonnement comme faisant partie du domaine du possible. Décidément, cette grossesse ne se présente pas normalement !

Toutes réflexions faites, Nérée avait décidé de ne pas retourner dans les chantiers. Il ne voulait plus laisser sa famille sans surveillance, mais une fois la douleur apaisée, le bûcheron avait dû se résoudre à regagner le camp Thompson. Il faut bien que sa femme et ses enfants mangent, sans compter que sa dette au magasin général de la Robin n'en finit plus de monter. Chaque jour, dans le grand cahier comptable, Donald Rivière noircit un peu plus la colonne libellée au nom de Nérée Leblanc. Si ça continue comme ça, l'argent que le pêcheur gagnera durant l'été grâce à ses morues servira à payer l'épicerie de l'hiver et à l'automne, ensuite on recommencera à faire marquer, s'enfonçant un peu plus dans le cercle vicieux de l'endettement. André et Arthur ne voient pas d'un bon œil le prochain départ de leur père, car avec son retour, un semblant de paix s'est installé entre les murs de la petite maison jaune. De son côté, Victoire craint que le malheur ne revienne par la grande porte et reparte en emportant un autre membre de la famille.

— Ne vous inquiétez pas, les rassure Nérée, je ne partirai qu'après les Rois. On va commencer par profiter du jour de l'An, ensuite on verra.

La nouvelle année apporte en cadeau un froid sec, un

froid qui craque, qui fige la fumée blanche des cheminées, qui givre les vitres et fait péter les clous dans les murs. Pendant que la marmotte se recroqueville un peu plus au fond de son trou et que les survivants ailés cherchent quelques graines à manger, les pauvres humains subissent avec ennui les frasques de la saison, hésitant à quitter leur maison surchauffée. Avec un poêle chauffé à blanc, tous les habitants espèrent se garder loin du feu destructeur. Même si le froid perdure, il est impensable que le premier janvier on ne puisse offrir ses souhaits à toute la parenté. On met donc chaudière, fournaise et réchaud en veilleuse, sort le cheval des bâtiments, place dans le traîneau une épaisse couverture de fourrure ainsi que des briques chaudes pour les pieds frileux, entortille autour de son cou un foulard feutré et en passe un second plus léger par-dessus son chapeau des grandes occasions, enfle des mitaines fourrées, puis on tire sur les rênes de manière à réveiller la jument immobile qui économise sa chaleur. Chaque année, Nérée rend visite à son frère Romain qui demeure au-delà de la 5^e rue. Après la grande messe de dix heures, l'équipage doit ajouter une bonne demi-heure de route avant d'arriver à la maison paternelle. Rapidement, chacun descend de la carriole et nul besoin de frapper à la porte, car Béatrice Leblanc, enroulée dans son châle de laine du dimanche, accueille déjà la famille de son beau-frère.

— Entrez, entrez ! Faites comme chez vous ! Ça n'a pas d'allure un froid comme ça ! commente la maîtresse de maison en poussant légèrement sur ses invités afin de refermer la porte au plus vite. On dirait que cette année, le Bon Dieu nous en veut.

— Blasphème pas, Béatrice, tonne la voix chevrotante de l'aïeul.

Dans la cuisine, le vieux Roméo Leblanc se berce tranquillement et attend qu'on lui rende hommage. Son titre de

patriarche lui permet de ne pas se déplacer pour recevoir la visite.

— Bonjour, grand-papa ! s'écrient Arthur et André en atterrissant sans ménagement dans les bras de leur grand-père.

— Ah, mes snoreaux ! tonne le vieillard. D'où arrivez-vous comme ça, avec vos belles joues rouges et votre bout de nez tout gelé ?

— On vient de la grande messe, déclare Victoire en appliquant un bec sonore sur la joue flétrie qui sent l'eau de Cologne bon marché.

— Parfait, mes enfants, parfait. Voilà une bonne façon de commencer l'année 1936, termine le vieux en jetant un œil de travers à Nérée.

Visiblement, les frasques de Nérée ne sont pas passées inaperçues. Lors du décès de Benoît, Roméo Leblanc n'avait pas apprécié les agissements de son fils, trouvant que ce dernier s'était comporté en apostat. Quand il s'agit de disposer de leurs morts, les gens civilisés se soumettent à un rite bien précis, même les Indiens micmacs ont compris ça. On ne les brûle pas sur le bord de la grève comme un tas de vidanges... La vie coûte trop.

Toute la visite est finalement arrivée, tout le monde s'est dégreyé et dans la maison paternelle retentit le son des joyeuses embrassades, des rires, des boutades et des haussements de voix. Pour un certain temps encore, chacun garde pour soi les vœux à adresser à la parenté réunie. Avant qu'on se gratifie mutuellement d'une accolade, Romain invite le patriarche à se lever et à bénir sa nombreuse descendance. Sans se faire prier, Roméo quitte son siège et se redresse péniblement. D'un seul geste, l'assistance s'agenouille, croise les mains et baisse la tête. Aujourd'hui, seuls les orgueilleux, ceux qui doutent de la

valeur exceptionnelle de cette bénédiction osent soutenir le regard du vieillard. Comme ce cérémonial n'arrive qu'une fois l'an, Roméo profite de sa situation avantageuse pour moraliser un brin et y va d'un petit laïus auquel il apporte une variante chaque année. Ne manquerait plus qu'on le traite de vieux radoteux ! Les genoux malmenés par les lattes du plancher de bois franc, les auditeurs prennent leur mal en patience jusqu'à ce qu'un large signe de croix les libère du supplice commun. Puis sonne l'heure des vœux et de la première tournée de whisky blanc. Il résulte de cet exercice un nœud humain au travers duquel Béatrice tente de circuler avec un plateau rempli de verre. Dans sa verrerie du dimanche, l'hôtesse a versé une bonne rasade du fameux whisky blanc réputé pour délier les langues.

Quant aux mineurs, ils se voient offrir un verre de bière d'épinette dont les centaines de petites bulles piquent le nez en remontant à la surface et laissent dans la bouche un goût prononcé de résine. Malgré sa condition difficile, Loretta tient absolument à aider sa belle-sœur et viraille dans la cuisine en proposant bien inutilement ses services. Devant le refus obstiné de Béatrice qui bénéficie déjà de l'assistance de ses filles, Loretta se réfugie sur une chaise de cuisine où les sœurs de Nérée discutent depuis un bon moment.

— Tu n'as pas l'air à filer, ma Loretta, s'inquiète soudainement Béatrice.

— Je trouve l'hiver pas mal long.

— Tu n'as pas fini de t'ennuyer, ma belle, la saison ne fait que commencer, fait remarquer Juliette.

— Je le sais trop bien.

Par tous les moyens, Loretta tente de se retrouver toute seule avec Béatrice durant quelques instants. Elle voudrait lui parler d'une affaire tout à fait personnelle sans que ses autres belles-sœurs soient nécessairement alertées ou ne ridiculisent

son questionnement. Sans hésiter, elle saute sur l'occasion de mettre la table pour suivre Béatrice jusqu' dans la salle à manger. Voilà que, couteaux et assiettes en mains, Loretta s'ouvre discrètement et confie son inquiétude concernant sa nouvelle grossesse.

— L'enfant ne bouge pas, déclare d'un trait la mère de famille malgré sa voix tremblotante. Nérée m'encourage du mieux qu'il peut, mais je sens au fond de moi que quelque chose va de travers. Dans six jours, mon mari partira pour les chantiers et je refuse qu'il mette mes problèmes par-dessus son paquetage.

— Je te comprends, reprend Béatrice, songeuse à son tour. En as-tu parlé au docteur Castillou ou du moins à Gertrude, la sage-femme ?

— À personne, sauf à toi et à Nérée.

— Consulte l'un ou l'autre, voilà le seul conseil que je puisse te donner, ma pauvre fille. J'espère que tu ne perdras pas cet enfant-là en plus, termine-t-elle en portant le bout de ses doigts à ses lèvres comme si elle avait dit une abomination.

— Arrête ! S'il arrivait quelque chose à ce bébé-là, je pense que vous me rentriez directement à l'hôpital psychiatrique de Gaspé. J'encaisse déjà difficilement la mort de Benoît, il ne faudrait pas que le Bon Dieu en rajoute.

— Tu sais bien qu'Il ne permettrait pas ça, tente de la rassurer Béatrice.

Les deux femmes s'accordent donc à décorer la table selon le rite des jours de fête. Dans la pièce voisine, on entend les hommes qui jasant pas mal fort et Romain ne donne pas sa place, laissant tonner sa grosse voix. Le maître de la maison garde toujours en mémoire une anecdote savoureuse à raconter, allant même jusqu'à faire son faraud devant une assistance complaisante et gagnée d'avance. Quelle idée d'élever le ton ? pensent les femmes. Pensent-ils mieux convaincre de la justesse

de leurs propos en haussant la voix ? On se croirait dans une assemblée de cuisine en pleine campagne électorale, sauf que l'auditoire fait défaut. De temps en temps, la voix plus fluette du vieux Roméo vient rompre le duel commencé et immanquablement, quand il s'agit de parler de la Robin, la conversation tourne au vinaigre. À ce moment, Roméo les enjoint de retenir leur hostilité, car il ne faudrait pas briser l'esprit de la fête de Noël. Puis un cri sauve la face des instigateurs de mauvaise conduite.

— À table tout le monde, annonce la maîtresse de maison.

Comme d'habitude, Béatrice a fait les choses en grand, à commencer par porter son tablier des jours de fête. Sur la table de la salle à manger, elle a déposé une nappe blanche brodée ton sur ton, des couverts d'argent et de la vaisselle de fine porcelaine, cadeau de noces de sa belle-mère Adeline. Des branches de sapin tordues en couronne et garnies de boules rouges occupent tout le centre de la table et tiennent tête au parfum des cochonnailles. Et que dire de l'odeur des tourtières et du ragoût de pattes de cochon ! Personne ne se fait prier pour participer au festin, car après un jeûne de douze heures, la harangue de Roméo et le petit verre de blanc, les ventres s'apparentent à ceux des bagnards. Béatrice a prévu une seconde table, moins fastueuse, qui permettra aux enfants de manger en même temps que les adultes.

— Béatrice, Loretta, venez vous asseoir et arrêtez d'apporter de la mangeaille, crie Romain. Vous allez nous défoncer l'estomac.

Évènement rare, la joyeuse compagnie étire le repas et se retire lorsque la vieille horloge sonne deux heures trente. À peine les grâces prononcées, on entend un concert de raclements de chaises suivi de plaintes.

— J'ai trop mangé, se lamente l'un.

— Je crois que la panse va m'éclater, braille l'autre.

— En tout cas, Béatrice, déclare Nérée, mes félicitations. Personne ne peut te disputer tes talents de cuisinière. Maintenant, je comprends pourquoi mon frère prend de plus en plus de coffre.

— Dans ce cas, annonce celle-ci, laissez-nous la chance de laver la vaisselle. Durant ce temps, faites place nette et tassez tout ce qui est bâdrant. On va faire descendre ça, ce dîner-là. Et toi, mon homme, sors ton violon.

Il n'a pas fallu beaucoup de temps pour perdre le doyen de vue. Abandonnant les sets carrés aux plus jeunes, Roméo Leblanc se réfugie dans sa chaise berçante. Quelques coups de berceaux le propulsent dans le passé, là où son Adeline des beaux jours l'attend. Quant aux enfants, ils acceptent avec enthousiasme la prolongation de la fête. Toujours inséparables, Arthur et André profitent de l'occasion pour s'amuser avec les cousins qu'ils ne voient qu'une fois l'an. Rapidement, les gamins tirent de leur poche de culottes les billes reçues en cadeau et qui font saillies à travers l'épais tissu de leur pantalon de laine. Sans délai, ils dénichent un coin de murs du salon offrant une position stratégique et qui permettra aux concurrents de mordre la poussière.

Victoire ne trouve sa place nulle part, ni en compagnie des danseurs, ni avec ses frères, ni avec Odile, la seule autre fille du clan Leblanc. De toute façon, la fillette se sent toujours à part. À sept ans, on ne peut prétendre à l'univers des adultes, même si toute la journée vous travaillez comme une femme de ménage. Depuis longtemps, Victoire n'appartient plus au monde de l'enfance, suivant en ce domaine l'exemple des milliers de petites Gaspésiennes. Souvent, les familles comptent jusqu'à quatorze enfants et les mères épuisées se fient sur leurs aînées pour prendre soin des plus jeunes et la seconder dans la maison. Comme elle aimerait aller à l'école du village, apprendre à lire et à écrire ! Ce serait le plus beau cadeau que

la vie pourrait lui offrir. D'un côté, elle doit se compter chanceuse que Loretta, ancienne institutrice, ait commencé à lui enseigner l'alphabet. D'un autre, l'enseignement manque de constance. Encore faudrait-il que la mère et la fille trouvent un moment commun propice à l'apprentissage. Le soir, lorsque la journée est terminée et que les garçons sont couchés, Victoire tombe de sommeil et voit danser les minuscules lettres tracées par sa mère. En dehors de sa famille, la petite fille rencontre peu de personnes et compte encore moins d'amies. Pour jouer avec elles, il lui faudrait du temps, la seule richesse qu'elle ne possède pas et après laquelle elle soupire déjà. Par contre, Victoire pourrait réciter par cœur les règles régissant la tenue d'une maison. En fait, la fillette ne connaît que le modèle féminin transmis par sa mère et reporte toutes ses considérations sur cette dernière. Pointant le regard vers ses souliers, Victoire délaisse la cousine Odile jugée trop pimbêche et trouve refuge au salon. Cette fois, elle tente de se faire accepter des garçons. Peine perdue ! La partie de billes bat son plein et elle ne peut se hasarder à déranger les compétiteurs. D'ailleurs, elle n'a rien à partager.

Cinq heures sonnent la fin de la fête et le retour. Alors que la noirceur prend d'assaut ce qui reste de la journée, Nérée se déclare fin prêt à rentrer chez lui. Un peu pompette, la bouche pâteuse et le pas mal assuré, il n'en finit plus d'adresser des mercis, des au revoir. Heureusement que la jument connaît son chemin et ramène les fêtards au bord de la grève, car Nérée, les yeux à demi fermés, a laissé les cordeaux courir sur le dos de sa fidèle alliée. Personne ne s'inquiète outre mesure de ce manque de fermeté de la part du conducteur, car ici, la tradition se poursuit encore.



Nérée doit se résoudre à retourner au camp Thompson et, le cœur en miettes, Loretta laisse partir son homme. Elle s'interdit de lui reparler de ses inquiétudes, car voilà maintenant plus de dix jours que le bébé ne bouge pas. Elle se débrouillera avec ça toute seule. Inutile de retarder le départ de son mari pour des choses concernant les femmes.

— Prends garde à toi et aux petiots, ma douce, articule Nérée.

— Je ferai mon possible, soupire-t-elle en repensant à Benoît.

Puis, comme un grand Dieu des routes, l'homme disparaît en bas de la petite côte, privant ses proches de son imposante silhouette. Son havresac nonchalamment jeté sur une épaule, à grandes enjambées Nérée s'évanouit complètement dans le boisé et avale les milles qui le séparent de la vraie forêt. Une fois l'aventurier hors de portée de vue, Loretta rapaille sa progéniture et en confie le soin à Victoire.

— Où vas-tu, maman ? s'inquiète la fillette.

— Chez l'Indienne, réplique la mère.

Victoire ne rajoute rien, sachant que les femmes se rendent jusqu'à la cabane de la vieille Micmac lorsqu'il s'agit d'ennuis concernant l'enfantement. Et sans plus tarder, Loretta enfle son manteau devenu trop ajusté, ses bottes et plaque un foulard sur ses cheveux ramassés en chignon bas. Au fond d'elle-même, elle n'espère qu'une chose : que Hilda Jérôme ne soit pas partie chez une femme en mal d'enfant. Depuis deux jours, Loretta commence à ressentir des malaises diffus, des maux de cœur et elle craint même que le bébé soit mort dans son ventre et ne l'intoxique.

La porte de l'Indienne n'est jamais fermée à clé, il suffit de frapper et de pousser le battant. Pour la première fois, Loretta pénètre dans la petite maison de bois équarri qui sent la fumée, le hareng et les herbes. Un silence inhabituel et étrange fait écho à l'absence. Dans la pièce, tout est viré sens dessus dessous, si bien qu'une chatte n'y retrouverait même pas ses chats. En fait, on se croirait dans l'ancre d'une sorcière. À droite comme à gauche pendent du plafond des bouquets de simples et d'ortie ainsi qu'une quantité d'autres plantes que Loretta ne peut identifier au premier abord. À peine ses yeux ont-ils le temps de s'habituer à la pénombre, qu'elle entend un pas racler le sol.

— Mmmoui...

— Madame Hilda ?

— Qui voulez-vous que se soit ?

— On m'a vanté vos dons de guérisseuse, commence Loretta. Je suis embarrassée...

— Ne me dis pas que tu penses à te débarrasser de l'enfant que tu portes ? Le temps est largement passé, grogne Hilda en bardassant ce qui s'apparente à une chaise de cuisine.

— Le bébé ne bouge plus depuis dix jours et j'ai peur qu'il soit mort.

— Dix jours ? Mmmouais... Ça ne regarde pas bien. Si tu ne veux pas crever, ma fille, il faut le sortir de là. Tu me dis la vérité, au moins ?

— Pourquoi mentirais-je, s'insurge Loretta, la voix chevrotante.

— Je te crois sur parole, concède finalement la vieille sorcière, voilà pourquoi je vais t'aider.

Hilda repart et, d'un pas traînant, se dirige vers le coin le plus sombre de la pièce. Là, elle n'hésite pas et tire sur un rideau crasseux et noirci par la boucanne qui ferme une étagère de bois brut. Les yeux habitués à ce manque d'éclairage, la vieille Indienne pose une main sur la dernière tablette, attrape un pot rempli de brindilles, en met une poignée dans sa poche

de tablier d'une propreté douteuse, puis revient. Cette fois-ci, elle se met à la recherche d'un bout de papier et, après avoir récupéré sa médecine, elle l'enferme précieusement dans la feuille d'un vieux journal.

— Prends ceci, dit l'herboriste, et fais-t'en une tisane concentrée, mais comme tu n'es pas rendue à terme, cela ne suffira pas. Tu n'éprouveras que des crampes, voilà tout. Alors, avant de te coucher, avale de l'huile de ricin dilué dans de l'alcool fort. Si la méthode douce ne fonctionne pas, nous passerons à la seconde étape et je te donnerai quelque chose de plus efficace.

— Je vous remercie, madame Hilda, déclare la mère de famille en remettant quelques sous dans la main fripée de la sorcière.

Jamais Loretta n'aurait pensé avoir recours à ces médecines pour accoucher. En fait, elle éprouve un profond remords à se débarrasser de son enfant. Un infanticide, voilà ce qu'elle s'apprête à commettre. Et que dira Nérée ? Qu'elle a tout manigancé dans son dos ? Loretta revient chez elle, prend sa potion et s'accorde même un petit supplément : le temps est arrivé de laver ses planchers à quatre pattes. Il n'y a pas moyen, ça va décoller pense-t-elle. Une fois sa maison nette, elle ressent tellement de crampes abdominales qu'elle ne se contrôle plus et se tord comme un ver, mais pour son grand malheur, ces tranchées n'ont rien à voir avec celles du travail de l'accouchement. En fait, Loretta commence à regretter d'avoir suivi les conseils de l'Indienne, elle aurait plutôt dû se fier aux connaissances de Gertrude qui l'avait accouché de ses trois enfants. Malheureusement, ici on ne parle pas d'un enfantement, mais d'un avortement provoqué et la mère de famille éprouve une terrible honte à contrer les lois de la nature. Avec ce traitement primitif, au lieu de faire passer l'avorton, elle risque se vider par le bas. Affaiblie par les laxatifs imposés par Hilda, Loretta n'ose pas bouger et envoie Victoire chercher la sage-femme.

— Dis-lui de venir tout de suite, ordonne-t-elle.

— Pourquoi ? Le temps de l'accouchement n'est pas encore arrivé, commente la fillette.

— Je t'en supplie, ne questionne pas, Victoire, et cours vite chez l'accoucheuse.

L'enfant obéit et s'exécute, mais en dedans, elle rage. Pourquoi sa mère lui cache-t-elle ce qui entoure le monde de la naissance ? Arrivée à la maison de Gertrude, la petite frappe à la porte d'en arrière comme si elle voulait la défoncer et crie comme une désespérée :

— Madame Gertrude, maman ne va pas bien.

Il faut un certain temps avant que l'accoucheuse ouvre le battant.

— Maman ne va pas bien, madame Gertrude, venez vite.

D'abord, reconforter cette fillette apeurée et ensuite, porter secours à la mère. Sans plus se préoccuper de la température, la sage-femme jette son manteau sur ses épaules, attrape sa valise de docteur qu'elle garde toujours à portée de main et agrippe Victoire. Heureusement, l'accoucheuse reste à quelques pas de chez les Leblanc et une fois la rue traversée, la voilà déjà dans la maison.

— Victoire, occupe-toi de tes petits frères, il ne faut pas qu'ils viennent fouiner en haut. Fais aussi bouillir de l'eau, ordonne-t-elle en grimpant les marches.

Dès le moment où elle franchit le seuil de l'escalier, Gertrude n'hésite pas une seconde et s'enfonce dans la chambre de la maman. En fait, une odeur d'excréments ainsi qu'une faible plainte l'y conduisent. Recroquevillée au pied du lit, Loretta tremble comme une feuille et crève de peur.

— Ne t'inquiète plus Loretta, dit la sage-femme compatissante, je vais t'aider.

Entre deux grimaces, la jeune femme lui adresse un sourire sans vigueur et, par bribes, réussit à expliquer ce qui lui arrive.

— Le bébé ne bouge plus depuis plus de douze jours et j'ai vu la Micmac...

Tout en posant une série de questions à la mère, Gertrude organise son aire de travail, car elle n'a plus de doute sur le scénario qui suivra, Loretta doit accoucher, sinon elle s'empoisonnera.

— Pourquoi ne pas m'avoir avertie quand l'enfant a cessé de grouiller et, je ne veux pas tourner le fer dans la plaie, mais aller chez Hilda n'a pas été ta meilleure idée de la journée, chicane l'accoucheuse.

— Je ne voulais pas déranger ou inquiéter qui que ce soit, et surtout pas Nérée. Il vient juste de partir pour les chantiers.

Humant le reste de la potion que Loretta a prise et qui traîne dans un verre sur la commode, Gertrude se radoucit.

— La sauvagesse ne t'a donné rien d'autre qu'une bonne purgation. Mais là, il te faut des contractions assez fortes pour expulser le fœtus. Par contre, avant d'entreprendre quoi que ce soit, je veux m'assurer que le cœur du bébé ne bat plus. Étends-toi sur le dos et essaie de rester tranquille pendant quelques minutes. J'ai ce qu'il faut.

Gertrude attrape sa valise noire et en extirpe un fœtoscope. Jamais Loretta n'a vu pareil instrument de torture : un large demi-cercle de métal, dont une des extrémités est munie d'un fin embout, se termine en une sorte de clochette. Deux tubes de caoutchouc jaunes relient cet appareil primitif à des oreillettes. La sage-femme enfle le carcan sur sa tête et introduit les boyaux dans ses oreilles. C'est le temps où jamais de croire aux Martiens, songe Loretta. Après avoir manipulé le ventre démesurément gros, Gertrude appuie le cône aérien sur l'abdomen à la recherche de battements cardiaques. Même si elle promène son appareil de gauche à droite et de haut en bas, rien, les entrailles de Loretta demeurent muettes. Puis l'accoucheuse palpe l'utérus et tente de provoquer quelques mouvements internes. Elle ne réussit qu'à générer de nouvelles crampes abdominales qui, une fois de plus, précipitent la parturiente aux toilettes.

— À quelle heure as-tu pris la mixture d'Hilda ? demande Gertrude.

— Tout de suite après le départ de Nérée.

— Ça ne m'en dit pas gros.

— Vers neuf heures, reprend Loretta en se tordant à nouveau.

Gertrude abandonne la mère et rejoint les enfants, mais avant, elle fouille dans sa trousse de sage-femme et s'assure qu'elle contient tout ce dont elle aura besoin durant les heures à venir. Sans avertir qui que ce soit de ses intentions, elle sécurise Victoire et ses frères puis retourne chez elle, attelle son cheval et se rend à toute vitesse au bureau du docteur Castillou, ne souhaitant qu'une chose : que le médecin du village ne soit pas sorti. L'accoucheuse doit compter quelques minutes avant que ses vœux soient exaucés et qu'elle se retrouve dans le cabinet du praticien. Gertrude n'aime pas quémander l'aide d'Éloi Castillou, mais il faut ce qu'il faut ! Rapidement informé de la situation de Loretta Leblanc, avec cérémonie, le disciple d'Esculape remet dans la main de Gertrude une fiole contenant un liquide laiteux. Celui-ci aurait pour fonction d'induire le travail et de stimuler les contractions de l'utérus.

— Tu sais toujours comment donner une injection ? Alors, va. Si tu juges que quelque chose ne tourne pas rond ou bien que Loretta saigne trop abondamment, envoie quelqu'un me chercher. Nous devons peut-être la monter d'urgence à Gaspé pour la cureter. Parfois, le destin peut se montrer capricieux...

Gertrude revient rapidement, le vial dans le fond de sa poche de manteau et, sans perdre une minute, rentre dans la petite maison jaune où une jeune femme se désespère. Les premières paroles de la sage-femme vont pour les enfants qui ne peuvent rester dans la cuisine.

— Rendez-vous chez madame Ozias et dites-lui que Gertrude aide votre maman, elle comprendra.

De mauvais gré, André et Arthur s'habillent et obéissent aux ordres. Victoire s'inquiète pour sa mère, car depuis le décès de Benoît, elle craint que le mauvais œil ne se soit abattu sur les Leblanc et ne fasse une nouvelle victime.

Une fois les Victoire, Arthur et André hors de vue et en sécurité, Gertrude remonte à l'étage et rejoint Loretta. Sa condition ne s'est nullement améliorée et sa peau blanche et tirée montre un signe de déshydratation avancé. Il faut stopper la diarrhée ainsi que les vomissements et, du même coup, accoucher au plus vite. Gertrude commence par ouvrir la fenêtre et fait pénétrer un peu d'air frais. Ça sent la peste dans cette chambre ! Même si la température de la pièce descend de quelques degrés, vaut mieux geler que mourir asphyxiées. Une fois le pot de chambre vidé et nettoyé, la sage-femme met de l'ordre et s'attarde ensuite à la toilette de Loretta, elle lui offre une tisane de menthe et de bleuets réputée pour calmer les nausées et les coliques. Cela devrait leur donner, à toutes les deux, le temps de souffler un peu. Puis Gertrude tire de sa trousse médicale une seringue stérile et, d'un geste vif, récupère le vial donné par le docteur Castillou. Une fine aiguille enfoncée dans le flacon, un coup de piston et voici le liquide incolore qui s'infiltre doucement dans le minuscule tube de verre.

— Prends une grande respiration, ordonne la sage-femme d'une voix ferme.

Et pendant que Loretta s'exécute, d'une main sûre, Gertrude plante sa seringue dans le quadrant supéro-externe du muscle fessier comme le lui avait déjà appris Éloi Castillou.

— Voilà, dans peu de temps tu devrais ressentir de vraies contractions.

— Pourvu que Dieu t'entende, soupire Loretta.

Gertrude profite de ce temps de grâce pour installer une

toile sur le matelas ainsi qu'un paquet de guenilles propres sous les fesses de la mère, puis déniché des serviettes qui serviront lors de l'expulsion de l'enfant, enfin elle approche une poubelle au pied du lit. Il ne faut pas plus de vingt minutes pour que les tranchées utérines commencent. De faibles au début, elles deviennent de plus en plus fortes et se font sentir à intervalles réguliers. Les contractions semblent efficaces, car au bout d'une heure Loretta ressent déjà le besoin de pousser. Même si la dilatation du col de l'utérus n'est pas tout à fait complétée, un fœtus de six mois peut quand même être expulsé. Loretta se sent littéralement coupée en deux tellement les crampes la tenaillent. Son corps et sa tête ne trouvent plus de terrain d'entente et il devient illusoire de se concentrer sur une respiration lente, somme toute bien inutile. La pauvre femme geint, se plaint, se lamente, s'agite pour enfin crier toute la douleur de mettre au monde un enfant mort-né. Puis les doigts de Loretta agrippent fermement le coutil du matelas de plumes et les ongles bien plantés, elle le pousse de toutes ses forces, rejetant la minuscule chose inerte qui lui déchire les entrailles. Gertrude ne chôme pas et, dans un linge immaculé, elle reçoit un bébé à la peau noirâtre et flasque, desquamée à plusieurs endroits, signe d'un début de décomposition, et qui sent carrément la pourriture. D'un mouvement rapide, elle enveloppe le fœtus et le porte rapidement hors de la pièce. Loretta n'entend qu'un léger froissement de tissu, puis plus rien. Dans la chambre, l'atmosphère est devenue lugubre et Loretta refuse qu'on soustraie à sa vue le petit qu'elle vient d'expulser.

— Gertrude, se lamente la mère en faisant des efforts pour s'asseoir, montre-le-moi.

— Je ne peux pas, sinon tu ne voudras plus jamais enfanter, répond fermement la sage-femme.

— Alors, est-ce un garçon ou une fille, se résigne-t-elle.

— Une petite fille.

La tête de Loretta retombe sur l'oreiller. Elle ne maîtrise plus rien, ni son corps ni son âme. À bout de force, elle glisse doucement dans un état d'inconscience. Le monde peut s'écrouler autour d'elle, Loretta Leblanc, née Boudreau, s'est absentée pour un moment. Gertrude ne s'inquiète pas outre mesure de cette éclipse temporaire, car elle sait qu'en déconnectant l'esprit et la conscience, l'humain assure sa propre survie. La maman n'est pas encore rendue au bout de ses peines et doit expulser le placenta. Voulant à tout prix continuer à jouer son rôle, l'organe nourricier reste solidement accroché au fond de l'utérus et résiste aux contractions. Surveillant les prémices d'une hémorragie, avec doigté, Gertrude effectue de légères tractions sur le cordon et, avec patience, assiste à la reddition des suites.

Une fois sa sombre tâche terminée, Gertrude ramène Loretta dans un monde bien réel en procédant à une courte toilette.

— Voilà, ma fille, il ne reste plus qu'à te reposer. Pour l'instant, ne t'inquiète de rien. J'ai envoyé les enfants chez madame Ozias et, comme tu la connais, elle voudra les garder pour le souper. Je refais un peu d'ordre dans la pièce et ensuite, je te permets de te laisser dormir.

Loretta accepte ce court moment de répit et laisse au sommeil le soin d'assécher son chagrin.

Et la vie reprend ses droits sur la mort. Victoire, Arthur et André reviennent à la maison et ramènent avec eux le train-train quotidien. Heureusement que ces trois-là sont bien ancrés, soupire Loretta. En l'espace de trois mois, elle vient de perdre deux enfants. On dirait qu'en dedans, un ressort s'est brisé.

Il s'est bien passé un mois avant que Nérée obtienne des nouvelles de sa tendre moitié. Au moment de la distribution du courrier, il se présente à la cabane du patron.

— Voilà pour toi, article Thompson en tendant une lettre libellée à son nom.

Nérée prend l'enveloppe qui lui revient et la plonge rapidement dans la poche de sa chemise de flanellette. Rien ne sert de fanfaronner par respect pour ceux qui ne reçoivent jamais de correspondance. Le pêcheur se rend donc sur sa couchette et déchire tranquillement le côté de l'enveloppe, juste assez pour y glisser ses doigts gourds et en extraire deux feuilles proprement pliées sur lesquelles court la fine écriture de l'ancienne maîtresse d'école. Avec amour, il porte le papier à ses lèvres, puis approche la lampe à l'huile et pose enfin ses yeux sur le récit de Loretta. Nérée aime lire les envois de sa bien-aimée, car en plus d'admirer l'esthétique de sa calligraphie, il demeure sensible aux belles tournures de phrase qu'on utilise peu de nos jours. Loretta poétise. Mais cette fois-ci, point de poésie ! La réalité toute crue de la misère des femmes abandonnées durant l'hiver.

Mon très grand amour,

Comme il me peine de t'annoncer une autre mauvaise nouvelle. La petite fille que je portais et pour laquelle, bien avant ton départ, j'avais commencé à m'inquiéter n'est plus. Depuis dix jours, je ne sentais plus le bébé bouger dans ma chair et je connaissais trop bien les conséquences de cette absence de mouvements. J'ai réussi à taire mes craintes de peur que tu ne te tracasses une fois de plus et que tu décides de ne pas retourner au chantier. Nous avons trop besoin de l'argent que tu gagnes si difficilement. Jugeant que certains problèmes peuvent se régler entre femmes, j'ai conclu que le silence valait mieux que toutes les angoisses. Nous venions tout juste de perdre notre petit Benoît et je craignais que tes grands yeux bleus se couvrent encore d'un voile de tristesse.

Je t'épargne le récit de la difficulté d'accoucher d'un avorton. J'ai dû renoncer à son premier cri et mes bras se sont refermés sur le vide. On dit qu'un enfant apporte la vie, mais lorsqu'il est mort-né,

un linceul noir vous tapisse le cœur. Étant donné les circonstances, je ne me suis pas attardée trop longtemps sur ma peine, car je me devais de réagir pour ceux qui restaient. Heureusement, André et Arthur ne se sont pas rendu compte de ce qui se passait, mais malheureusement, Victoire a compris certaines choses et pas nécessairement les plus belles. Comme je n'ai pas pu lui donner d'explications satisfaisantes, depuis ce temps, elle me pose mille et une questions auxquelles je ne puis répondre. J'ai beau essayer de lui inculquer quelques leçons d'anatomie et de vie, mais chaque fois que je tente de lui expliquer, ma gorge se noue et mes yeux se noient de larmes. Alors, la petiote a fini par se taire. Je me suis donc rapidement remise de cet accouchement désastreux et continue à assumer ma tâche quotidienne. La douleur morale me semble plus difficile à supporter et s'avère plus tenace que la souffrance physique.

J'espère qu'au camp Thompson tout va pour le mieux. Aujourd'hui, je ne désire formuler qu'un seul souhait : que les grands froids nous quittent au plus vite et que tu me reviennes. Ce jour-là, nous resserrerons les rangs autour de toi, oubliant nos malheurs et appelant les beaux jours. À ce moment, tu attraperas ta barque et tu iras te réconcilier avec la mer. Je resterai sur le bord de la grève, tout à la joie de te sentir bien vivant.

Je t'attends déjà,

Tà Loretta

Laissant tomber les deux feuillets, l'homme se prend la tête à deux mains et maudit le Ciel pour son acharnement sur tous les Leblanc de la baie. Le Diable les poursuit ou quoi ? Et pourquoi ce Dieu censé les protéger leur tournerait-il le dos ? Peu importe, la guigne s'acharne sur sa famille et sur lui. Que doit-il faire ? N'importe quel travailleur serait tenté de saprer la job là, de *junper* et de descendre à la belle épouvante vers ceux qui ont besoin de lui. Ne vaudrait-il pas mieux s'occuper de

ceux qu'il aime plutôt que de travailler pour ce maudit Anglais ? De toute façon, qu'il bûche ou qu'il pêche, ces rapaces le prennent à la gorge. Difficile de tenir le haut du pavé quand on ne possède ni richesse ni instruction. Alors, les Gaspésiens se livrent pieds et poings liés, vendant leurs matières premières, leur bois et leurs morues, à des têtes carrées qui ne démontrent aucun respect envers ceux qui gagnent leur vie à la force de leurs bras.



L'hiver n'en finit plus de finir... Une épaisse couche de glace recouvre le havre naturel de Paspébiac, figeant dans un monde irréel les installations de la Robin. Tout devient immaculé dans une immensité glacée. Ici, on peut deviner la forme grossière des vigneaux. Là, deux ou trois barques enterrées sous la neige, un quai neuf immobilisé par le froid ainsi que des dizaines de cabanes dont le toit enneigé rejoint presque la montagne de flocons accumulés au pied des modestes constructions. Emmitoufflé dans un manteau blanc, le magasin général n'en continue pas moins de servir sa clientèle. Le bâtiment laisse échapper une épaisse fumée blanche et on peut voir quelques ancêtres se chauffer les mains autour de la petite truie et passer une partie de l'après-midi à deviser, plus ou moins confortablement installés sur une chaise droite. En fait, les vieux ne font pas grand mal et discutent de la température, de la pêche, rarement des femmes, mais inéluctablement de politique, un sujet toujours d'actualité. À l'occasion, les esprits s'échauffent, puis vient l'étincelle qui enflamme le discours. Il faut malheureusement dire que lorsque les abonnés de l'Union Nationale prennent le crachoir, ce qui leur arrive plus souvent qu'à leur tour, ils refusent obstinément de donner la parole aux opposants libéraux. Chose certaine, depuis le 26 août 1936,

jour où les rouges ont été battus à plate couture, on constate que le verbe vole moins haut. Même le chef du parti, Adélar Godbout, a mordu la poussière, perdant son élection dans son propre comté. Le pauvre homme a dû se résoudre à voir T.D. Bouchard occuper son siège à l'opposition.

— Il n'y a pas de quoi faire son fier et se pêter les bretelles, tonne Noé Landry en bourrant sa pipe de plâtre.

Parmi les partisans de Maurice Duplessis, s'il en existe un qui ne refuse jamais pour se faire aller le mâche-patates et vanter les mérites du Chef, c'est bien Noé. Orgueilleux de l'appui indéfectible de l'épiscopat, le célèbre Trifluvien jure devant le peuple qu'il représente toutes les classes de la société. Les Paspéyas conclurent rapidement que ces belles paroles devaient nécessairement inclure les pêcheurs. Noé, ne portant déjà plus à terre, en remet un peu plus et ramène au feuilletton la victoire de l'Union Nationale.

— Une chance du maudit, claironne l'organisateur, que dans le comté, Jolicoeur est rentré haut la main. En voilà un qui ne se mettra pas à genoux devant les Robin.

Devant le tollé suscité par les quelques libéraux présents, Noé y va de sa répartie.

— Ça me surprendrait qu'il vire son capot de bord. Henri nous a promis d'aider les pêcheurs en libéralisant la pêche. Ça n'a aucun bon sens d'être assujetti comme on l'est. Aucune maudite cenne ne circule en Gaspésie, mais des coupons par exemple...

— C'est pas bien compliqué, reprend Ti-Paul Lebreux, Charles Robin nous tient à la gorge par le système du crédit et de l'endettement. Depuis les débuts, il joue double jeu. Le Jersiais achète nos morues en fixant lui-même le tarif du poisson, toujours à la baisse, il va sans dire, et le coupe-jarret ne nous donne qu'une poignée de coupons en retour des barges pleines à ras bords.

— De cette façon, le profiteur se rend maître de la situation et nous tient par les couilles, poursuit Noé. Pendant qu'il revend nos morues à prix d'or, la valeur des denrées sur ses tablettes suit une courbe ascendante et ne cesse de grimper, nous appauvrissant à coup sûr. Pensez donc au pêcheur qui ne monte pas aux chantiers afin de faire un peu d'argent frais et ne vit qu'avec des tickets. Comment voulez-vous payer le docteur avec ces maudits bouts de papier ?

— Tu devrais faire attention à ce que tu dis, Noé, chuchote Albert Delarosbil. Des oreilles écornifleuses peuvent nous entendre derrière le comptoir.

— Si tu crois que je vais me gêner pour un petit commis, coupe l'aïeul.

— N'empêche qu'on parle contre le grand patron, coupe un autre.

En effet, derrière sa caisse enregistreuse, Donald Rivière surveille le discours. Même s'il déroule des mètres de cotonnade pour une cliente, il demeure attentif à ce que disent les vieux pêcheurs. Le commis déteste ces réunions improvisées qui se tiennent presque quotidiennement autour du poêle. Une fois, Donald a essayé de mettre la compagnie dehors et, comme il s'est fait serrer la cravate d'un peu trop près, cela l'a rendu plutôt méfiant et, ma foi, plus indulgent. Aussitôt sa cliente sortie du magasin, Donald insère pouces et index dans les poches transversales de sa veste et surveille le ton que prend la conversation. Aujourd'hui, un vent de contestation transporte avec lui les prémices d'une fronde, mais il y a peu de chance pour que les vieux amorcent une révolution. Toutefois, quand les fils de ces derniers rentreront des chantiers, alors là, le danger deviendra plus réel. Bien entendu, pour un mois ou deux le climat social restera calme, soit le temps que les pères de famille dépensent la paie gagnée durant l'hiver. Mais au moment où ils ne posséderont plus un rond, le petit commis redoute que

les jeunes pêcheurs s'engagent avec leurs aînés afin de frotter les oreilles du nouveau ministre des Pêcheries, Onésime Gagnon, qui leur a promis mer et monde. La prudence la plus élémentaire voudrait que Donald Rivière avise Charles Robin des conversations tenues dans son établissement.

Jugeant l'heure tardive, le commis tire de sa poche sa montre en or, vérifie la position des aiguilles et se campe près de la porte de sortie qu'il entrebâille légèrement.

— Donald, tu nous fais geler, hurle Delarosbil.

— Six heures, je ferme, ajoute l'imperturbable commis-vendeur.

Sur le plancher de bois grisâtre, on entend un raclement de chaises, puis chacun rentre chez soi. Sans loisirs durant l'hiver, les vieux gobent leur maigre bol de soupe et s'allongent sous un monceau de couvertures. Souvent, les conversations tenues autour de la fournaise du magasin général leur trottent un certain temps dans la tête. Pour quelques-uns, la confiance quasi aveugle placée en Maurice Duplessis leur permet de garder courage. En vérité, les Paspéyas comptent sur leur député, Henri Jolicoeur, pour ramener le bon ordre dans la région et faire plier l'échine au magnat de la morue. Pendant les six semaines qu'a duré la campagne électorale, les candidats ont sillonné villes et villages, cabalant, organisant des réunions de cuisine et faisant des promesses à une population exaltée et galvanisée par leurs belles paroles. Maintenant, voilà plus de six mois que la nouvelle députation a été mise en place et rien n'a encore bougé. Le temps serait grandement venu que les élus montrent ce qu'ils ont dans le ventre. Les Gaspésiens demeurent vigilants, car ils savent que leur quotidien dépend des riches armateurs, comme Charles Robin et Le Bouthillier, propriétaires de bateaux capables de traverser l'océan. Pourtant, grâce à des centaines de pêcheurs qui à force de bras arrachent à la mer des millions de poissons, ces gros bonnets réussissent à

assurer leur négoce. L'Europe très catholique éprouve un criant besoin des morues séchées et salées et semble prête à acheter toute la production des Gaspésiens, mais faut-il pour autant exploiter les gagne-petit ? Disons que le XXe siècle a plutôt mal commencé : une guerre sur la gueule, suivie d'une crise économique. Alors que l'économie mondiale reprend tranquillement, les Gaspésiens aimeraient bien entrer dans le défilé...



Il faut attendre le début de mars pour que la politique devienne chose bien réelle et que la Gaspésie accueille l'Honorable Onésime Gagnon, député de Matane et ministre des Mines, de la Chasse et des Pêcheries. Ce dernier, accompagné d'Henri Jolicoeur, député de Bonaventure, entreprend une tournée de la région de la Baie des Chaleurs. Après avoir visité les Carleton et New Richmond, maître Gagnon se sent à Paspébiac comme en terrain conquis. L'essentiel de sa visite consiste donc à rencontrer Charles Robin afin d'établir avec lui un plan de restructuration des richesses de la mer. Peut-être condescendra-t-il à accorder une courte entrevue au curé de la paroisse. Il faut toujours soigner ses alliances. Par contre, inutile d'organiser quelques rencontres avec ses partisans ou d'écouter leurs doléances. Le député n'en a ni le goût ni le temps. De toute façon, le calendrier du ministre prévoit une seconde virée au cours de l'été et cette fois-là, le politicien portera une plus grande attention aux plaintes de ses électeurs, mais aujourd'hui, il souhaite éviter toute contestation ou tourmente. D'ailleurs, au-delà de ceux qui votent, la voie la plus payante n'emprunte-t-elle pas celle des riches propriétaires, ceux qui possèdent les ressources ? Depuis longtemps, le ministre

désirait rencontrer le richissime Robin et, par la même occasion, apprécier ses installations portuaires. Toutefois, la saison se prête mal à ce genre de visite. Par contre, rien ne lui interdit de converser avec Charles Robin, deuxième du même nom, et de se forger une opinion sur le personnage en jugeant de ses activités.

En posant le pied sur le sol de Paspébiac, les députés auraient dû se douter qu'une population avide de savoir leur servirait un accueil fougueux. Après de brèves salutations, se résumant à une main portée au feutre, les électeurs restent surpris de constater que les deux hommes s'engouffrent déjà dans une voiture légère. Rien pour le monde ordinaire, les braves gens qui les ont portés au pouvoir. Cette bavure politique, personne dans le village ne l'avait vue venir... Fouettés sans merci, les chevaux se dirigent franc est, soit vers la grande maison de briques rouges qui surplombe le barachois.

Une brassée de bois dans les bras, Loretta aperçoit un attelage filant à la belle épouvante. La voiture, trop chic pour appartenir à quelqu'un de la région, l'intrigue. Vivement, elle s'étire le cou, juste assez pour voir le bolide tourner du côté de la butte.

— Pour l'amour du saint Ciel, veux-tu bien me dire ce qui se passe ce matin ? À croire que le feu est pris chez Robin !

Suivi par un nuage de poudrerie retombant mollement au sol, Henri Jolicoeur tire sur les cordeaux et arrête la carriole devant une habitation cossue. Entièrement construite de briques rouges, la maison ressemble à un manoir élisabéthain. De nombreuses fenêtres percent les imposants murs de maçonnerie et tentent d'alléger la lourdeur de la construction. Débarquant péniblement de leur voiture, les hommes du gouvernement s'engagent dans un étroit sentier bordé de neige. Contrairement aux habitudes du ministre Gagnon, la visite n'a pas été planifiée et aucun rendez-vous ne lui certifie

que l'homme qu'il vient rencontrer se trouvera dans son domaine. Le député de Matane aime les entretiens impromptus et adore surprendre les gens. La double porte d'entrée est ornée d'un large médaillon de verre finement ciselé qui brille de mille éclats, même sous ce soleil pâlot. D'un geste élégant, Henri Jolicoeur ajuste son chapeau et actionne la sonnette. À son tour, Onésime Gagnon rectifie sa tenue et piétine fébrilement le couvert neigeux, attendant qu'on daigne bien leur répondre. Un majordome, vêtu d'un pantalon noir et d'une petite veste de couleur identique, ouvre finalement le lourd battant, laissant entrevoir un immense vestibule largement éclairé.

— Messieurs ? articule poliment le domestique en refermant la porte derrière les deux dignitaires.

— Onésime Gagnon et Henri Jolicoeur, reprend rapidement le député de Bonaventure qui ne daigne pas décliner tous ses titres à ce subalterne.

— Étiez-vous attendu ?

Jolicoeur, l'élu du peuple, s'insurge. Depuis quand quémanderait-il un rendez-vous lorsqu'il désire rencontrer un citoyen ? Devant la tempête soulevée par sa question, somme toute banale, le majordome capitule.

— Dans ce cas, veuillez me suivre.

Diplomate, il invite les politiciens à patienter au petit salon. La teinte chaude du bois verni avantage nettement l'antichambre, humble prélude au décor qui suivra. Puis le serviteur réapparaît, enjoignant ces messieurs à l'accompagner jusque dans l'appartement de son maître. Faisant valoir la préséance de son titre de ministre, Onésime Gagnon emboîte le pas et pénètre le premier dans le bureau du roi de la morue, suivi de près par le député local. Dès leur arrivée, un grand homme, vêtu avec goût et élégance, se lève et tend une main manucurée. Son pantalon rayé s'harmonise parfaitement à son veston gris anthracite, tandis qu'un foulard de soie bourgogne

tranche sur la fine chemise de coton. Des favoris, larges de deux doigts, mangent une partie de l'étroite figure, alors que des yeux à moitié cachés par de petites lunettes cerclées pétillent de vivacité. Visiblement, Henri Jolicoeur est impressionné par le gentilhomme et, avant d'allonger sa main pour le saluer, il frotte discrètement ses doigts sur sa jambe de pantalon afin de s'assurer de leur propreté. Malgré sa finesse, la poigne de Charles Robin demeure ferme et franche et le Jersiais reste des plus surpris quand une main moite et mollassonne atterrit dans la sienne.

Les civilités d'usage terminées, le ministre des Pêcheries se laisse tomber dans le fauteuil indiqué par son hôte pendant que son homologue, non en reste, se voit attribuer une bergère de cuir couleur fauve. À quelque distance de ses visiteurs, le propriétaire choisit une lourde chaise victorienne, pose ses mains sur les appuie-bras et d'un mouvement souple croise élégamment la jambe.

— Messieurs, que me vaut l'honneur ? demande froidement le commerçant.

Sans ambages, le ministre va droit au but.

— Monsieur Robin, commence Onésime Gagnon, je désire m'entretenir avec vous de la gérance de la ressource naturelle commune que représente la pêche.

— Je vous écoute, réplique l'imperturbable Charles Robin.

— Le gouvernement de Maurice Duplessis vous tient pour l'entreprise la plus florissante dans l'est du Canada. Vos comptoirs couvrent tous les secteurs de la Gaspésie, soit de Matane à la Restigouche, ainsi qu'une bonne partie de la Côte-Nord et des côtes du Nouveau-Brunswick. En résumé, vous êtes si grand que vous ne pouvez faillir à la mission que vous vous êtes donnée.

— Monsieur, je constate que vos renseignements s'avèrent exacts, coupe le magnat de la morue.

— Par contre, monsieur Robin, continue l'élu, je ne vous cacherai pas qu'en haut lieu nous craignons, non pas la surexploitation de la ressource, car la mer nous gratifiera toujours de sa générosité, mais nous nous interrogeons sur les traitements réservés aux hommes et aux pêcheurs. Plusieurs plaintes sont atterries sur mon bureau et, devant leur nombre abondant, il m'est devenu impossible de les ignorer plus longtemps, termine le ministre des Mines, de la Chasse et des Pêcheries.

— Nous y voilà ! Sachez et considérez que je paie convenablement les hommes de métier, soit à la draft, une draft pesant 253 livres. Du salaire des morutiers, il me faut soustraire le prix de la barque et de l'équipement fournis par la compagnie, ajoutons à cela les agrès et vous obtiendrez ainsi un portrait à peu près complet de la situation. En fait, la contribution des pêcheurs à l'industrie se résume à l'apport de leur force brute, soit celle de leurs bras ainsi que leur savoir-faire.

— Mais les Gaspésiens sont endettés, s'enflamme Jolicoeur en s'agitant soudainement.

— J'admets qu'ils croulent sous les dettes, poursuit Charles Robin. À mon avis, il faudrait qu'ils modèrent leurs dépenses afin de boucler leur budget. J'administre une compagnie de négoce et je refuse qu'on me prenne pour une œuvre de charité. N'oubliez pas, messieurs, que mes ancêtres ont rapatrié bon nombre de ces déportés acadiens qui se languissaient en France ou dans les colonies britanniques, leur fournissant une maison ainsi qu'un moyen honorable de gagner leur vie. Je connais peu d'entreprises ayant démontré ce genre d'altruisme.

Les élus provinciaux ravalent leur salive et acquiescent.

— D'autre part, monsieur Jolicoeur, je dois vous remettre ceci, continue le riche entrepreneur en sortant de son veston une épaisse enveloppe brune. Une promesse est une promesse...

Le député de Bonaventure tend une main nerveuse et reçoit la contribution de Charles Robin au parti politique de

l'Union Nationale. Rapidement, Henri glisse le pot-de-vin dans la poche intérieure de sa veste d'habit. Ni vu ni connu. D'un signe, il remercie le généreux donateur et y va d'un dernier commentaire.

— Nous pouvons maintenant penser qu'une partie de l'économie gaspésienne a été confiée à un homme responsable et compétent, n'est-ce pas monsieur Gagnon ?

Après un hochement de tête en guise d'approbation, Onésime Gagnon se lève, incitant ainsi son homologue à prendre congé de leur hôte. Des mains se serrent, des formules de politesse s'échangent et les hommes du gouvernement reprennent la route.

De la fenêtre de sa cuisine, Loretta aperçoit à nouveau un nuage de neige poudreuse. Elle gagerait n'importe quoi que c'est la même voiture qui repasse. À la vitesse où le traîneau file, il sera rendu à destination dans le temps de le dire. Cette fois, Loretta ne peut présumer de l'endroit où s'arrêtera la carriole endiablée, mais chose certaine, elle revient de chez Charles Robin. Qui peut bien rendre visite au riche propriétaire par un froid pareil et un lundi matin en plus ? De toute façon, cela ne la regarde pas. Sa besogne l'occupe déjà assez et elle ne commencera pas à surveiller les allers de tout un chacun. La lessive attend et on ne fait pas patienter bas et chaussettes quand on n'a plus rien à se mettre dans les pieds. Sa planche à laver plantée dans un bassin d'eau chaude, un morceau savon du pays dans une main, l'autre agrippant déjà le fond d'une culotte, Loretta s'acharne sur les taches et consacre une partie de son avant-midi à frotter, curer, rincer, tordre et étendre. La corde tendue d'un bout à l'autre de la cuisine héberge sans distinction bobettes, pantalons, jupes et blouses. Un second fil, s'approchant dangereusement du tuyau de poêle, expose une série de bas multicolores. Fatiguée et les mains raidies par l'eau de lessive, Loretta dépose son pain de Barsalou et s'accorde

quelques minutes de repos, acceptant avec plaisir la tasse de thé que lui apporte Victoire. La fillette se tire une chaise de cuisine et s'installe à côté de sa mère.

— Maman, je voudrais te demander quelque chose.

— Quoi donc, ma grande ? s'informe Loretta en avalant une gorgée brûlante.

Victoire hésite et tortille une mèche de son toupet. Depuis longtemps elle veut parler de son projet et voici qu'au moment où elle ose, elle ignore comment formuler sa requête. Finalement, elle se lance.

— Maman, j'aimerais aller à l'école. Ne crains rien, je ne souhaite pas me sauver de l'ouvrage de la maison, mais je voudrais apprendre à lire, écrire et compter.

— Ce que je t'enseigne ne te suffit pas ? demande Loretta un tantinet blessée. Tu sais qu'il faut de l'argent pour fréquenter le couvent ?

— Oui, répond la fillette en baissant la tête.

Puis s'enhardissant un peu, elle continue.

— Quand papa rentrera du chantier, il aura amassé beaucoup d'argent. Ne peut-il pas en consacrer une petite partie aux sœurs du Saint-Rosaire ?

— Je l'ignore, ma fille, tu le lui demanderas. Je ne peux me prononcer pour lui, mais tu dois savoir que nous avons besoin de cet argent pour manger.

D'une seule phrase, Loretta vient de reléguer au second plan les désirs légitimes de sa fille. Victoire baisse la tête et, sans dire un mot, retourne à sa besogne. Cela reste étonnant de voir avec quelle facilité on réussit à tuer le rêve d'un enfant, l'affaiblissant alors qu'il vivote et, au moment où les conditions deviennent propices à sa réalisation, on lui organise un enterrement de première classe, faute de n'avoir pu le ressusciter. Celle qui vient de fêter ses huit ans refoule au fond de son cœur son désir profond de lire. Bien sûr, sa mère lui apprend

les lettres, mais elle ne lui assure pas un enseignement constant. Et puis, comment faire valoir qu'elle veut sortir de la maison et rencontrer des fillettes de son âge et qui sait, peut-être se faire des amies ?



Les beaux jours d'avril s'annoncent enfin et, à regret, cèdent un peu de terrain au printemps. Attention, avril garde souvent en réserve une dernière tempête, comme un coup de chapeau avant de se retirer pour de bon. Dans les bois, la neige atteint facilement la hauteur du buste d'un homme et le ciel en remet un peu, question de montrer que pour une vingtaine de jours, il reste encore le maître. Soudainement, lassé de s'amuser avec la neige et le vent, le printemps exhorte le soleil à prendre un peu de force, allant même jusqu'à lui laisser toute la place. Ainsi libéré, l'astre ne perd pas une minute et durant toute la journée s'acharne sur le couvert neigeux. Puis, cédant le pas à la nuit, le jour permet à la lune de cristalliser ce qu'il s'est efforcé de transformer en eau. Dans cet élégant et perpétuel duel, Galarneau finit par gagner et invite les érables à partager leur sève vivifiante. Dans le camp Thompson, arrive l'heure où sonne le départ. Les chemins de bois que les hommes avaient mis tant de soin à construire, à élargir et à glacer, commencent à ramollir et ne supportent plus le poids des voitures chargées de billots. « Les chemins défoncent », entend-on dire. Les bûcherons n'insistent pas, car sur les pistes de halage, les montées sont devenues impraticables et les descentes ressemblent à une soupe composée de foin et d'eau.

Dans les cabanes, chacun s'affaire à ramasser ses biens, enroule la photographie de l'être aimé dans la combinaison de rechange, cache les lettres d'amour cent fois relues au milieu

des vêtements usés et malodorants, puis ajoute sa hache émoussée à tout ce fourbi. Sous l'effort demandé, les épaisses poches de coton s'arrondissent et le lacet enserrant le col se voit imposer un solide nœud coulant. On décampe...

Nérée cante son sac sur son épaule, assujettit sa cognée, enfonce sa tuque et s'attaque au long chemin. Le soleil se montre bon et généreux, pourquoi la vie ne ferait-elle pas de même avec lui ? Dernièrement, le clan des Leblanc a reçu sa large part de malheur et Nérée en vient à espérer une éclaircie dans son quotidien. Confiant en de meilleurs lendemains, l'homme s'avance dans la profondeur du bois. Les oiseaux reviennent tranquillement et on peut les entendre piailler dans le faite des arbres, se faisant élégamment la cour et cherchant un endroit pour nidifier. Quant aux grands oiseaux marins, songe Nérée, ils doivent avoir regagné les berges où, impatients, ils attendent leur pitance quotidienne, celle qu'ils quêtent lorsque les barques rentrent au port. Le pas de Nérée marque profondément la couche neigeuse et parfois, il s'enfonce jusqu'à mi-jambe. Peu importe les difficultés rencontrées, l'homme a de l'énergie à revendre. Au bout du chemin, une belle brune l'attend et seul son regard vert saura le récompenser de tous ses efforts. Il se la représente debout sur la galerie, les flos accrochés à sa jupe. Et le voilà qui avance encore plus vite. Comme il lui tarde d'unir ses lèvres glacées à sa bouche chaude et juteuse. Il a choisi cette femme qui lui a donné de beaux enfants. Certes, il porte au fond de son cœur la peine de son petiot qui s'est noyée et à laquelle s'ajoute la fausse couche de Loretta, mais qui ne perd rien dans la vie ? Ce soir, quand il se couchera près de sa douce, que le curé ne vienne pas lui rebattre les oreilles avec le péché de la chair ou l'obligation de procréer. Pour quelques heures, il descendra aux enfers et pactisera avec Lucifer s'il le faut.

— Saint siffleux, lance Nérée en tombant à cul plat dans la neige.

Abasourdi, l'homme porte sa main à la tête. Un liquide poisseux macule son front et s'accroche à ses épaisses arcades sourcilières. Pendant que l'amoureux philosophe, enrichissant ses rêveries d'actes passionnés, il n'a pas pris attention à une énorme branche en travers du chemin. Le voilà bien mal récompensé de sa distraction et, d'après la blessure qu'il sent sous ses doigts, une entaille orne son front. Bah ! On ne va pas à la guerre sans qu'il ne nous en coûte et ne philosophe pas qui veut, se dit Nérée en reprenant sa route. La vivacité avec laquelle son sang circule empêche toute coagulation sanguine rapide. À l'occasion, une goutte s'échappe du sourcil et tombe sur la neige blanche. Faisant peu de cas de son mauvais sort, Nérée se surprend même à sourire, imaginant déjà la face de martyr qu'il montrera à sa famille.

Ah ! Pour faire effet, le visage ensanglanté de Nérée a fait de l'effet, mais pas celui escompté. Depuis quelques jours, Loretta guette par la fenêtre l'arrivée de son mari. Il ne devrait pas tarder. Dès qu'elle aperçoit la silhouette d'un homme marchant sur la petite corniche enneigée, Loretta ressent un léger étourdissement suivi d'une décharge d'adrénaline qui la soulève et la mène au-devant de l'être qu'elle aime le plus et après lequel elle a soupiré une bonne partie de l'hiver. Sans précaution, elle enfile sa paire de bottes et jette sur ses épaules un vieux manteau que Nérée garde pour de brefs allers et retours dans les bâtiments. Comme si la folie s'emparait de la raison, elle attrape le poteau de la galerie et d'une poussée saute par-dessus les marches du perron. Par chance, elle atterrit sur ses deux pieds. Il ne manquerait plus qu'elle se retrouve à quatre pattes devant son amoureux, ou pire, qu'elle se casse un membre lorsqu'il ne se trouve qu'à quelques pas. Rapidement, elle pique une course puis s'arrête net. Le visage de son homme est taché de sang. Curieusement, au lieu de voler vers le blessé afin de lui porter secours, Loretta vire de bord et se

sauve, entreprenant un retour vers la maison. Soudainement, la raison lui revenant, faut-il penser, elle se ravise et fait volteface :

— Seigneur de la vie ! Encore une calamité ! se plaint-elle en voyant son mari de plus près.

— Tu ne le croiras jamais, ma femme, je me suis battu contre un ours. J'ai perdu quelques plumes et ma beauté en a un peu souffert, mais tu devrais voir dans quel état se trouve la bête, un vrai carnage.

— Fais pas le fou !

— Quand le grand carnivore m'a confié qu'il s'en venait jusqu'ici pour te manger, ma belle, j'ai été pris d'une crise de folie et je n'ai pu me retenir. C'était lui ou moi.

— Espèce de niaiseux ! Tu ne changeras jamais, Nérée Leblanc, me faire des accroires de même. Approche plus près et montre-moi.

Inutile de répéter, Nérée a compris et avance à pas retenus. Au lieu de faire voir sa blessure, il balance sa poche au bout de ses bras et emprisonne la taille de sa Loretta, lui quêteant un baiser de bienvenue.

— Si tu penses que je vais t'embrasser arrangé de même, tu te trompes, espèce de fanfaron. Commence par te laver et on parlera de minougeries après.

— Siffleux, ma femme !

Et devant la mine renfrognée de sa femme, il ajoute.

— Ouais, tu ne me laisses pas grand choix, continue bêtement le farceur en levant le bras afin de vérifier l'odeur qu'il dégage. Et les enfants, ils se cachent à la maison ?

— Où veux-tu qu'ils soient ? soupire Loretta. Depuis quelques jours, ces idiots n'osent plus sortir sous prétexte qu'ils ne veulent pas manquer ton arrivée.

Tenant amoureusement sa femme par les épaules, Nérée pousse la porte. Une attaque soudaine le fait vaciller. Une flopée de bras et de jambes réussissent à le jeter par terre.

Sous l'impact, l'homme roule sur lui-même et se redresse en montrant son visage rougi de sang.

— Voyous ! crie-t-il à Arthur et André, regardez, vous m'avez blessé !

Une décharge électrique aurait eu le même effet sur les deux garçons. Vivement, ils reculent et mesurent la rudesse de leur assaut.

— Excuse-moi, commence Arthur, je ne voulais pas...

— Bon, bon, coupe rudement le père, la prochaine fois, faites un peu attention. Vous voilà rendus plus forts que moi...

L'avertissement prend la forme d'un compliment et comble de joie les garnements. Leur papa est revenu, au diable les remontrances ! Figée au bout de la table de cuisine, Victoire n'ose pas bouger. Elle a passé l'âge de se jeter dans les bras de son père comme lorsqu'elle était petite. Vaut mieux rester sur son quant-à-soi. Nérée a usé de supercherie envers ses frères et elle lui en veut d'avoir abusé de leur naïveté. L'hiver s'est montré assez éprouvant sans qu'on s'amuse à fabriquer de fausses misères. Si quelqu'un devrait comprendre ça, ça devrait bien être le paternel. Même si Victoire juge sévèrement Nérée, elle ne peut résister au bouffon qui s'approche d'elle. Et la magie du rire devient contagieuse, faisant fondre réticences et récriminations comme neige au soleil. Quel bonheur de retrouver ce grand gaillard qui lui sert de père et qui, selon ses dires, s'est battu contre un ours. Allez savoir la vérité ! Quoi qu'il en soit, la vie reprend ses droits comme avant le départ de Nérée pour les chantiers, comme avant la tempête créée par la mort de Benoît et comme avant la perte du bébé.

Ce soir-là, dans la chambre des parents, Victoire entend chuchoter. Avec peine, elle démêle les rires des pleurs, les compliments des plaintes amoureuses, mais une chose reste

certaine : tous ces mots, tous ces bruits l'empêchent de dormir. Les ressorts du lit grincant et les discours étouffés la perturbent davantage. Ce qui se passe derrière la mince cloison tapissée de fleurs l'interpelle dans son être tout entier. Elle ignore ce que font les adultes quand ils se retrouvent seuls et, pour combler le vide de l'ignorance, elle ferme les yeux et improvise un scénario mal structuré et mal ficelé. Dans sa tête, Victoire aperçoit le corps d'une belle femme vêtue de voiles. Ses traits estompés renvoient l'image d'un mince spectre blanchâtre qui avance doucement les bras, tenant dans ses mains quelque chose de rouge qui bouge et d'où coule un liquide sanguinolent. Lentement, la robe diaphane se tache, une puis deux gouttes et finalement un filet de sang la maculent. Puis plus rien, tout disparaît. Ce n'est pas la première fois que Victoire est confrontée à cette vision. Jamais l'apparition ne se clarifie. Au dernier moment, devant sa déconvenue, la créature éthérée abdique et Victoire, récompensée pour sa persévérance, s'endort.

Dans la chambre d'à côté, la soif d'aimer semble inassouvisable. Il faut de longues heures à Nérée et Loretta pour rassasier leur désir. Un drap pudiquement remonté sur sa poitrine, la coiffure s'apparentant à une botte de foin, les joues en feu de s'être frottées sur une barbe naissante, Loretta se risque à raconter en détail son accouchement prématuré. Nérée se tait et tente de reconstituer la douloureuse scène. Il veut comprendre. Ce soir, il se doit de rattraper les jours manqués.

— L'hiver prochain, je ne partirai pas pour les chantiers, déclare Nérée de but en blanc. Je refuse de me morfondre, vous imaginant constamment dans le besoin. Jamais plus, ma douce, tu ne vivras ces difficultés toute seule.

— Ne dis pas ça, reprend prudemment Loretta, on ne

sait jamais ce qui nous pend au bout du nez et demain nous réserve encore bien des surprises.

— Peu importe tes arguments, la prochaine fois, j'affronterai l'hiver avec toi, déclare-t-il en mouchant la chandelle.

VICTOIRE

Au printemps, comme bon nombre de villages québécois, Paspébiac se repeuple et, peu à peu, les hommes regagnent les foyers abandonnés durant l'hiver. Encore une fois, ils quittent leur livrée et, de bûcherons, ils redeviennent pêcheurs. Au magasin général Robin, l'ambiance a changé. Les vieux ont déserté le poêle à bois qui les a tenus au chaud durant l'hiver. Enfin débarrassé de ces pique-assiettes, Donald Rivière s'affaire dans son cahier comptable, raturant les sommes dues et notant en bas de pages : payé le 25 avril 1936. De retour dans la paroisse, les fils démontrent une rare vivacité à l'ouvrage et entraînent les aînés dans leur sillage. On les retrouve autour de leur progéniture, ravaudant les filets et calfatant les barges. Fini le commérage autour de la truie chauffée à blanc. La saison de pêche s'annonce exceptionnelle.

Ainsi, la vie reprend graduellement ses droits et le curé Guité constate qu'un plus grand nombre d'hommes assistent à la messe dominicale. Avant chaque office, le saint homme gagne le confessionnal et attend les pénitents de pied ferme. Des confessions, le religieux voudrait bien tirer des aveux, des mea culpa, car il se doute bien que durant l'hiver, le diable s'est inséré dans la communauté forestière, prenant les traits d'une

femme aux mœurs légères. Cette dernière n'a pas apporté que le bonheur dans ses maigres bagages. Dès lors, au village réapparaissent des bûcherons physiquement mal en point, des gars que le docteur soigne en cachette. Certains urinent avec douleur et vont même jusqu'à éprouver de la difficulté à honorer leur propre femme. De cette façon, braille le curé, les fonts baptismaux ne risquent pas l'engorgement. Et on ne parle pas ici des blasphèmes et des jurons, autant d'outrages au puissant nom de Dieu. Passant en revue toutes les nuances entre le blanc et le noir, le confesseur lessive les âmes. D'un signe de croix, il efface les moments d'errance et laisse repartir un pénitent soulagé et confiant de ne plus retomber dans ses mauvaises habitudes. Au moins, au village, la tentation des femmes de petite vertu ne prévaut pas. S'il fallait ! Une fois, une seule fois, une gonzesse a essayé de pervertir les bons pères de famille qui s'accrochaient à l'hôtel Lebreux. À en croire ces derniers, ils ne désiraient que partager les événements de leur journée devant un verre de genièvre. Pourquoi fallait-il qu'une poudrée s'y introduise ? La catin fut vite remarquée et sa présence, disons-le, de courte durée. La belle n'a pas profité bien longtemps de l'accueil des Paspéyas, rien que quarante-huit heures, car un comité civique l'a amené directement aux portes de la ville, la laissant se débrouiller.

Dans la grange, en arrière de la maison, Nérée jette un coup d'œil à son doris et évalue les avaries laissées par les grandes marées de l'automne dernier. À celles-ci, il faut ajouter les dégâts dus à l'humidité et ceux qu'André et Arthur ont candidement avoués. Sa casquette bien plantée sur la tête, sa pipe entre les dents, Nérée retrousse ses manches et entreprend de vider l'embarcation. Incroyable ce que les garçons ont pu y transporter, du godendard à moitié démantibulé au coffre dont les outils sont éparpillés un peu partout, de la chaudière trouée à l'armature corrodée d'un vieux parapluie, des pelotes de cordes

probablement chipées à leur mère jusqu'au nid d'hirondelle débusqué dans la charpente du toit. Une fois vidée de son contenu, Nérée attrape l'étrave du bateau, bande ses muscles et, affichant un rictus qui traduit ses efforts, il tire l'embarcation à l'extérieur et l'abandonne en plein soleil à quelques pas de la grange. Durant l'hiver, l'humidité causée par la condensation a attaqué le bois. Un séchage complet lui donnera une idée exacte des radoubs à exécuter. Pas question de négligence ou d'économies de bouts de chandelles, il y va de sa propre vie et de la survie de sa famille. Alors, pour se donner l'illusion que la saison de pêche arrive, Nérée enjambe la bordure de son doris et s'assoit sur la banquette dépeinturée qui lui sert de poste de commande. Et sa pensée fait un bond, allant vers Joseph Lebrasseur. Durant cette saison qui tarde à se laisser apprivoiser, Jos sera-t-il encore disposé à faire équipe avec lui ? Il ne peut se passer des services d'un gars comme Lebrasseur tant pour souquer à la rame que haler le cordage, hameçonner la morue, tendre la salebarde ou draguer.

De retour à la réalité, Nérée revient sur la conversation amorcée par Victoire. La petiotte avait entrepris mille et un détours pour lui chuchoter à l'oreille son désir de lui parler seul à seul. Que de mystère ! Solennellement, la fille et le père s'étaient installés dans le salon. Prenant le taureau par les cornes, Victoire lui avait demandé la permission d'aller à l'école des sœurs du Saint-Rosaire.

— Loin de moi l'idée de ne plus rester à la maison, s'enhardit-elle, mais j'aimerais tellement m'instruire. Je voudrais posséder le savoir.

— Le savoir ! Si je comprends bien, ma fille ambitionne de devenir une savante ? Ta mère ne t'éduque-t-elle pas convenablement ? s'étonne soudainement Nérée.

— Bien sûr, elle m'a montré à compter et je connais les lettres de l'alphabet, mais j'aimerais en connaître plus. Je désire

acquérir le plus de connaissances possible, comme la géographie et l'histoire, la géométrie et l'algèbre, s'impatiente la fillette.

— Bateau ! Dois-tu apprendre tout ça pour devenir une bonne mère de famille ?

— Si maman avait été ignorante, l'aurais-tu autant appréciée ?

— Chose certaine, je dois avouer qu'elle en connaît plus que moi. Mais l'instruction ne signifie pas nécessairement un gage de bon jugement.

— Et si on possède les deux ?

— Te voilà bien orgueilleuse, ma fille, réplique Nérée.

— Si je veux recevoir le sacrement de la confirmation et de la sainte communion, je devrai nécessairement marcher au catéchisme ?

— En ce qui concerne l'enseignement de la religion, tes raisons me semblent assez justes, mais pour le couvent, laisse-moi y réfléchir. Tu sais comme moi ce que coûte l'école : les livres, les cahiers, le costume et jusqu'à présent je ne connais personne à qui les sœurs ont fait la charité, déclare le Nérée pour clore la discussion.

En fait, la réponse de Nérée agit comme une douche d'eau froide sur le projet de la fillette. Déjà timide, Victoire devient gênée. On dirait que dans sa famille, la priorité est donnée à ses frères. Pour eux, leur père fait montre de beaucoup d'ambition, les voyant déjà capitaines de bateau, mais quand vient son tour, rien, et il la ramène rapidement à ses torchons. Elle a honte de l'avouer, mais elle se sent comme le bouche-trou de la maison.

Voilà donc Nérée en train de jongler afin de trouver un moyen pour rendre sa fille heureuse. Il doit trouver une ressource qui lui permettrait d'envoyer Victoire à l'école sans que cela ne lui en coûte trop. L'argent se fait si rare. Peut-être que quelqu'un de la famille Boudreau pourrait l'accueillir et si sa

mémoire ne lui joue pas de tours, à Carleton, il y a un couvent. Mais avant d'entreprendre cette avenue, il doit en glisser un mot à Loretta.

Encore une fois, juste avant de s'endormir, Nérée entame la discussion concernant la demande de Victoire. Et la réponse de sa femme le renverse. Au lieu de souhaiter le meilleur pour l'avenir de la fillette, Loretta se bute et refuse carrément de se séparer de Victoire et d'en confier la charge à quelqu'un d'autre. Depuis leur mariage, ils n'ont jamais revu aucun membre du clan Boudreau, exception faite de son frère cadet rencontré par hasard à la foire automnale de Bonaventure. Loretta a volontairement coupé les liens avec sa famille de Carleton et elle ne réapparaîtra certainement pas neuf ans plus tard pour leur demander d'héberger sa fille.

— Si nous ne pouvons l'envoyer en externe chez les Sœurs du Saint-Rosaire de Paspébiac, rétorque la mère, ne compte pas sur moi pour m'humilier et solliciter ma parenté pour la faire instruire et en prendre soin en plus. Je trouve ta solution un peu trop facile. Et puis, y as-tu pensé, j'aurais l'impression de la jeter dans la gueule du loup.

— Voyons donc, ma femme, je comprends mal ta réticence à la laisser partir. Ici, il ne te restera qu'André et Arthur. Entre-nous, tu n'en mourras pas et il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! À cinq et six ans, les enfants demandent moins d'attention. Victoire veut apprendre et d'ailleurs, pourquoi refuses-tu de lui faire la classe, tu étais maîtresse d'école après tout ?

— Je l'ignore, répond Loretta repentante. J'éprouve toutes les misères du monde à m'attacher à elle et, crois-moi, je ne ménage pas mes efforts. Plus elle vieillit et plus elle lui ressemble...

— Ah ! Voilà ! Tu crains que Victoire ne découvre quelque chose, chuchote Nérée. En ce qui me concerne, plus vite on éclaircira cette situation, le mieux on se portera. À son âge, la

petite comprend bien des choses et, si on ne fait pas attention, elle peut en imaginer tout autant.

— Comprendre quoi, hein ? Que je ne suis pas sa véritable mère, qu'elle a été engendrée au cours d'un viol dégoûtant ? Non, crois-moi. Quand on doit notre présence dans ce monde à un acte aussi barbare, moins on en sait, le mieux ça vaut. Et on a juré de se taire et de ne plus entrer en contact avec la famille. Pour moi, la discussion est close, termine Loretta.

Puis elle met son oreiller en boule et tourne dos à son mari, signe qu'elle ne veut plus rien savoir. Nérée s'explique difficilement la véhémence de sa femme. Depuis son retour du chantier, il la trouve plus hargneuse et plus incisive. Lui ferait-elle payer le prix de son absence lors de son dernier accouchement ? Pourtant non, la lettre qui a suivi le triste événement ne montrait aucune rancune, alors pourquoi ? Cependant, il faut admettre que la perte de deux enfants, coup sur coup, a de quoi ébranler, même les plus forts. Et maintenant, voici Victoire qui demande son dû. En attendant, vaut mieux prendre garde à l'irritabilité de Loretta et l'amener à comprendre où se trouve le bien de sa fille. Le bébé adopté il y a neuf ans mérite pleinement le bonheur et si aujourd'hui son contentement passe par l'école alors, qu'il en soit ainsi.

À deux reprises, Loretta a repoussé les demandes de Victoire. Pourquoi s'abstient-elle de tout contact avec cette enfant, ressentant un malaise chaque fois qu'elle la tient dans ses bras, évitant de lui dire qu'elle l'aime autant que ses deux fils ou de lui accorder quelques rudiments d'instruction ? Aujourd'hui, celle qui lui sert de servante lui a fait un pied de nez. La petite n'est pas dupe, car en s'adressant directement à son père, Victoire a révélé le peu d'attachement et de confiance qu'elle porte à sa mère. Loretta vient de recevoir une bonne leçon de loyauté. Puis elle revient un peu en arrière, du temps de sa propre jeunesse, du temps où Athanase Boudreau se

décarcassait pour lui donner une instruction convenable. Maintenant, émettons l'hypothèse que son père ait refusé de l'envoyer à l'école, qu'aurait dit ou fait la fière Loretta ? Alors, pourquoi oppose-t-elle une fin de non-recevoir lorsqu'il s'agit de sa fille ?

Il faut compter quelques semaines de réflexion et de négociation avant que Loretta fléchisse. Dans une lettre adressée à sa sœur Alice, elle explique sa situation précaire.

Chère Alice,

Comment, aujourd'hui, puis-je faire appel à ton grand cœur, alors que je t'ai délibérément fermé le mien ? Même si mille regrets m'assaillent et m'accablent, chère Alice, humblement j'ose une demande. En fait, je ne sollicite rien pour ma petite personne, je me débrouille avec ce que l'existence m'a donné, par contre, en ce qui concerne ma fille Victoire, j'ai besoin d'aide. L'enfant grandit bien et, si je me fie à mon instinct, elle deviendra une belle jeune femme. Voilà donc l'objet de ma requête. Le moment est venu pour elle d'aller à l'école. Ici, la vie reste difficile et même si les Sœurs du Saint-Rosaire dirigent un excellent couvent, Nérée et moi ne pouvons déboursier le coût de son instruction. Conséquemment, j'ai pensé à toi, sa marraine. Peut-être pourrais-tu la prendre sous ton aile pour quelque temps ? La petite se fait douce et vaillante, elle pourrait t'aider dans la maison, ce qui compenserait faiblement pour le dérangement occasionné. Par contre une crainte la concernant ne me quitte pas. Je tremble à la seule pensée que les faits entourant sa naissance lui soient révélés. J'ai juré sur la tombe de Marie-Ange, de ne jamais lui dévoiler les circonstances de sa conception et je ne voudrais pas renier ma parole.

J'anticipe déjà ta réponse,

Ta sœur, Loretta.

Cent fois relue et corrigée, la lettre trouve enfin grâce aux yeux de la demanderesse. Sans en avoir touché un traître mot à Nérée, en catimini, Loretta se dirige vers le magasin Robin et poste sa missive. Ne reste qu'au destin à tricoter la suite.

Ne reniant pas son habitude, le quotidien apporte aux humains son lot de misères. Nérée finit de radoubler la barque que la dernière tempête a abîmée. Les réparations se révèlent plus importantes qu'elles ne le paraissent à première vue et l'hiver a rajouté aux dommages en pourrissant le bois jusqu'à ce qu'il s'effrite au simple toucher. Avec l'aide de Joseph Lebrasseur, Nérée remplace la partie détériorée par de nouvelles planches de cèdre, puis les hommes procèdent à l'étoupage et au goudronnage, terminant leur travail en passant à la torche toute la section réparée. Une fois les filets ramendés ou radoubés, la vérification du bon état des agrès, on peut enfin procéder à la mise à l'eau. Ne manque que le curé.

Chaque année, le dernier dimanche d'avril, les Paspéyas organisent une grande fête autour du quai du village. Tous les bateaux sont rassemblés et pavoisés. Rien de plus beau à voir que ces petits drapeaux alignés et accrochés au mat, exposant au grand vent une palette de couleurs vives. Dans une longue procession, paroissiens et pêcheurs se rendent jusqu'à la jetée où la bénédiction des embarcations aura lieu. Il faut procéder avec diligence, car il ne viendrait à l'idée de personne de partir sur les flots sans avoir fait bénir sa goélette de mer, son flat, sa barge ou son doris. Surplis amidonné sur le dos, étole au cou et barrette en équilibre sur l'occiput, le curé Guité s'acquitte religieusement de sa tâche et asperge généreusement d'eau bénite les coquilles de noix comme les gros bâtiments, mêlant ainsi l'eau sacrée à l'eau salée. À ses invocations, les participants récitent en chœur :

*Étoile bénie, Ô Vierge Marie,
À toi je confie le soin de mes jours,*

*Chasse le nuage, aide mon courage,
Au sein de l'orage, garde-moi toujours.*

Le curé termine la cérémonie par le baptême des nouveaux bateaux. Flanqué de ses parrains et marraines, l'heureux capitaine se joint à la prière du religieux. Ne faisant aucune distinction, ce dernier implore le Seigneur et Lui demande de protéger cette embarcation, de la même manière que Noé l'a fait pour l'arche. Puis chaque patron pêcheur regagne son batelet et tous partent en cortège, vers le large, afin d'abandonner une couronne de fleurs à la mer à la mémoire des disparus. Les yeux fixés sur l'humble bouquet, chaque marin peut au moins nommer une victime de cette avaleuse de chair, un compagnon qui n'est jamais rentré et qui est dorénavant condamné à naviguer pour l'éternité. Depuis la nuit des temps, par des bénédictions et des processions, les pêcheurs ont cherché à apprivoiser les caprices et les fureurs de la grande bleue. Les hommes de mer sont croyants. Comment ne pas l'être devant la force de cette immensité liquide, car rien ne résiste à une nature qui se déchaîne, pas même la belle assurance et l'expérience des navigateurs qui, face à l'adversaire se sentent minuscules ?

Dès l'arrivée du hareng de printemps, Nérée se met à l'ouvrage. À toutes les aurores que le Bon Dieu allume dans le ciel, le pêcheur se lève, avale en vitesse un bout de pain rassis et hale sa barque sur la grève. Là, avec l'aide de Joseph, il jette à faible distance du rivage des filets de trente brasses et les installe sur vingt ou trente pieds de profondeur. Une fois descendu, il ne reste qu'à les haler de manière drue et égale, espérant voir danser les petits poissons au ventre argenté et remplir le doris jusqu'au ras des bordées de survie. Très prisé sur les marchés européens, le hareng n'a pas échappé à Charles Robin. Le roi de la morue expédie ces derniers fumés, marinés, salés ou en conserve vers l'Europe, la côte américaine et les Caraïbes. Quant aux pêcheurs, ils en gardent toujours une

certaine quantité pour eux, car le hareng reste un excellent appât pour la morue.

Mais avant tout, Nérée préfère la pêche à la morue. À la barre du jour, on le voit prendre le courant, mettre la voile jusqu'à défoncer l'horizon. Quand s'arrêter ? Seul son instinct le guide. On dirait que l'homme devine le poisson. En fait, il le connaît tellement qu'aucune de ses habitudes ne lui est inconnue. Il sait que lorsque le hareng abonde, la morue ne se trouve jamais bien loin. À la simple couleur de l'eau, le maître de barge estime les hauts-fonds et au moment où il juge la profondeur suffisante, il jette l'ancre et tend sa ligne. Autrefois, du temps de son père, il suffisait de prendre un seau, de le plonger dans la mer pour le remonter rempli de poissons. Mais les temps ont changé. Au bout d'une ligne portant un hameçon plombé garni de boette, Nérée descend son filin dans l'eau et, l'instant d'après, avec l'art que donne le savoir, lui impose une secousse qui excite le cabillaud. Et le dupé fait le reste du travail. Il se hâte de mordre à l'appât, ne laissant au pêcheur que le soin de le hisser. Nérée excelle à ce jeu et lentement, heure après heure, son doris se remplit. Quotidiennement, il peut facilement compter une centaine de morues asphyxiées dans le fond de sa barque. Lorsque Joseph Lebrasseur fait équipe avec lui, il arrive souvent qu'ils rentrent au quai avec un chargement rasant le bordage. Entre les traverses de son embarcation, Nérée garde toujours un hameçon de deuxième pêche, soit deux crochets fixés à un filin. Quand les sautes d'humeur d'Éole se font trop insistantes, le pêcheur laisse dériver son doris, offrant son flanc au dieu des vents, et jette à la mer une ligne munie de dizaines de grands hameçons garnis de boette en guise d'appâts. Ce style de pêche permet à la nature d'œuvrer à son rythme, attachant les cousins du merlan aux haims de l'homme de mer. Les petits poissons pris au piège et qui ne valent pas la peine d'être pris sont vite rejetés à l'eau. La plupart du temps, ce

genre de lignes mortes capturent des morues matures aussi grosses que des cuisses d'homme. L'an dernier, Nérée a attrapé un monstre de cent livres. Ce jour-là, grâce à sa prise, le pêcheur est devenu le héros du village et chacun s'est mis à vouloir battre son record. Aujourd'hui encore, cet exploit alimente souvent les discussions qui se tiennent sur le quai, vers la brunante.

Une fois les barges des pêcheurs remplies à capacité, la Robin entre en action. Prises en charge par une armée d'hommes en salopettes cirées, gantés jusqu'au coude et armés de couteaux, les morues sont étendues sur des étales. D'un coup de tranchant, voici le cabillaud ouvert des ouïes au nombril, montrant ses entrailles à la férocité des doigts du décolleur qui détache le précieux foie, si riche en vitamine puis, sans apitoiement, ce dernier décolle la tête. Le calvaire du pauvre poisson n'est pas encore terminé, car il est rejeté sur la table du trancheur qui retire l'arête centrale avant de confier au saleur la chair mise dans un baril de salage. Au bout de deux jours, l'empilage de morues ayant perdu eau et sang est étendu sur la grave. Plus le poisson sèche vite, plus sa chair restera blanche. Dans ce domaine, Rogatien Cyr, maître de grave, demeure l'expert à consulter. Sur la grève ou les vigneaux, à intervalles réguliers, l'homme de soixante-dix ans retourne les larges filets et malheur aux jeunes qui veulent lui en montrer ou changer sa méthode.

Jour après jour, le manège recommence et même si le travail devient absurde et harassant, les pêcheurs déversent des fortunes aux pieds de Charles Robin. La ressource semble illimitée et le roi de la morue qui possède des postes de pêche à la grandeur de la Gaspésie est assis sur une mine d'or et ne permet à personne d'autre de faire commerce. Parfois, certains tentent leur chance, mais ils sont vite rachetés par le requin. Certes, les hommes de mer peuvent pêcher en indépendant, car la mer appartient à tout le monde, mais lorsque vient le moment d'écouler leur poisson, les mailles du filet se resserrent

tranquillement autour d'eux. Qu'ils soient de la Côte-Nord, de la péninsule ou du Nouveau-Brunswick, le résultat reste toujours le même : hors de la Robin, point de salut.



— Voici, mademoiselle Alice, dit gentiment Léopold Arsenault en tendant une lettre à la jeune fille devant le comptoir postal du magasin général de Carleton. À voir la belle main d'écriture qui libelle votre enveloppe, j'ose imaginer que ce n'est pas un homme qui vous l'envoie, à moins d'un fonctionnaire, continue-t-il en montrant ses dents jaunies par le tabac. En tout cas, ça vient de Paspébiac.

— Tant qu'à faire, monsieur Arsenault, ouvrez-la donc. De cette façon, vous saurez ce qu'elle contient.

— Excusez-moi ! J'ignorais que vous étiez illettrée, rétorque habilement le vieux garçon, bien que ça me surprendrait en maudit torrieu ! En tant que secrétaire particulière, vous devez savoir lire et écrire. Ah ! Je vous vois venir, vous vouliez m'étriver.

— Aucunement, monsieur Léopold, je désire tout simplement satisfaire votre curiosité malsaine, répond la belle en parlant suffisamment fort pour être entendue des autres clients.

Et sur cette déclaration, Alice Boudreau fourre le pli dans son cabas et termine ses emplettes. Après quelques salutations, avoir choisi une cotonnade à carreaux pour se coudre une blouse et fait remplir son demiard de mélasse, la secrétaire du notaire Bujold se dirige vers son modeste logis près de l'église Saint-Joseph. Assez retiré du centre du village, l'endroit accueillait autrefois les quatre premières Sœurs de la Charité de Québec à s'établir à Carleton. Devant le besoin urgent d'un enseignement féminin de qualité, les religieuses ont construit

un couvent capable d'héberger une dizaine de consœurs, ainsi que des étudiantes à l'interne et à l'externe. Une fois le couvent érigé, elles ont abandonné leur ancienne demeure, la convertissant en petits logis. L'un d'eux est occupé par une artiste, mademoiselle Dora Allard, et l'autre par Alice Boudreau, l'avant-dernière fille d'Athanase Boudreau et sœur de Loretta Leblanc. D'un pas vif, Alice marché le demi-mille qui la sépare du magasin de Napoléon Bourg, un des rares établissements à ne pas être pas sous l'emprise de la Robin. Altruiste, le marchand général de Carleton fait preuve de compassion à l'égard des nécessiteux. Devant une famille affamée, Joseph démontre sa générosité en fermant les yeux sur une dette qui n'en finit plus de s'alourdir ou ajoute un peu plus à la commande de la ménagère ou encore un bonbon pour les enfants.

À peine la porte de son logis refermée, l'intérêt d'Alice croît pour la lettre. La jeune fille reçoit peu de courrier et, une fois sa curiosité piquée, il suffit de quelques secondes pour extraire le billet et porter son regard vers la signature.

— Loretta ! Seigneur Dieu, je l'avais presque oubliée, celle-là !

Voilà près de huit ans que sa sœur aînée ne lui avait adressé le moindre mot et l'avait privée de sa visite. Il doit certainement se passer quelque chose de grave pour qu'après tout ce temps, cette sans-cœur refasse surface et se souvienne de sa famille. Puis se ravisant, Alice consent à un brin d'indulgence à l'égard de l'exilée et s'applique à lire les phrases soigneusement tracées par son aînée.

Voilà que Loretta lui rappelle son devoir de marraine envers Victoire et de solidarité entre sœurs Boudreau. Elle se souvient de la petite fille bien emmaillotée et baptisée en toute vitesse avant de la remettre dans les bras de Loretta. La nouvelle mariée devait partir pour Paspébiac dans les heures suivant la délivrance de Marie-Ange. Alice entend encore les cris d'horreur

accompagnant l'accouchement et le découragement de donner vie à un enfant engendré dans la répugnance. Un viol inqualifiable et inhumain perpétré par un désaxé. Une violence comme on en voit rarement et dont on a caché les lésions physiques autant que le déshonneur, ne laissant pour restes que des bleus au cœur et une existence dévastée. Aujourd'hui, huit ans plus tard, Loretta vient lui remémorer la réalité qu'elle a accepté d'assumer depuis cette journée fatidique. À qui ressemble la petite Victoire, se demande Alice en remettant la lettre dans l'enveloppe ? Selon les mots de Loretta, la fillette porte en elle une promesse de beauté. Dans ce cas, Marie-Ange ne pourrait la renier. Et en souvenir de celle qui souffrait tellement et supportait une douleur indicible, allant même jusqu'à s'enlever la vie afin d'alléger son mal de vivre, Alice choisit de poser un geste signifiant. Oui, elle accueillera Victoire ici et la fera instruire convenablement, assumant tous les frais inhérents à son éducation chez les Sœurs de la Charité de Québec. Refusant que la raison prenne le dessus sur son élan de générosité, la jeune secrétaire tire de son bureau une feuille de papier et rédige une courte missive à l'intention de Loretta. Si je me dépêche un peu, réfléchit Alice, j'aurai le temps de poster ma réponse avant la fermeture du comptoir.

Une enveloppe blanche dans le creux de sa poche, la jeune fille arrive tout essoufflée au magasin général. Afin de ne pas manquer le dernier envoi, elle court et Léopold Arsenault la voit arriver le cœur battant et les joues en feu. L'employé ne peut s'empêcher d'y aller d'une remarque.

— Sirop, mademoiselle Alice ! Vous avez fait vite en pas pour rire ! Déjà la réponse ?

— Donnez-moi un timbre, monsieur Arsenault, et mêlez-vous de ce qui vous regarde, répond sèchement Alice.

Ramené à l'ordre, le maître de poste glisse un timbre d'un cent sous la lunule de la grille du comptoir. Sa main manucurée démontre une condition sociale assez avantageuse, car ici, on

peut facilement s'enorgueillir de cet emploi gouvernemental. Vivement, les doigts gantés d'Alice se portent à la rencontre du cachet et, sans égard à l'effigie royale, la jeune fille l'appose dans le coin supérieur droit de l'enveloppe et assène un coup de poing fulgurant à la représentation de Georges VI. Avant de jeter l'envoi dans le grand sac postal, Léopold Arsenault procède à une dernière vérification, pour s'assurer que toutes les informations nécessaires apparaissent sur l'enveloppe. Il déteste quand le courrier mal adressé lui revient et souvent, il s'agit d'un détail. La vie est faite de ces petits riens inutiles, pense-t-il en soupirant.

— Bien, reprend le maître de poste, demain matin, à la première heure votre lettre partira pour Paspébiac. Avez-vous de la parenté par là ? s'enhardit le blondinet.

Avant de lui répondre, Alice hésite légèrement. Doit-elle remettre le curieux à sa place tout de suite ou commencer à préparer la venue de sa filleule ?

— Oui, ma sœur habite là-bas, concède la secrétaire du notaire.

Surpris par la douceur soudaine du ton, Léopold se tait. Habitué de se faire rabrouer par l'une des plus belles filles du village de Carleton, il a le bec cloué. Alice profite donc de ce court instant d'ahurissement pour tourner les talons et sortir du bureau de poste. En quelques minutes, sa vie de célibataire rangée vient d'être bouleversée. Dorénavant, elle devra partager son quotidien avec une personne inconnue. Terminée sa solitude si chère. Déjà elle appréhende les problèmes et les questions. Comment se passera la première rencontre avec le reste de la famille Leblanc, car inévitablement celle-ci peut se produire n'importe quand, par le seul fait que tous, sauf Loretta, habitent le même village ? Heureusement, Alice ne s'en fait pas inutilement. Adoptant la maxime de sa mère, elle lance tout haut :

— Laissons pisser les moutons...



Depuis trois jours, vers quatre heures, Loretta fait le pied de grue au magasin général des Robin, attendant que Donald Rivière fasse la distribution du courrier. Depuis trois jours, la femme revient les mains vides et remballé ses espoirs. Aujourd'hui, elle déplore le retard du train postal. Sans réponse, Loretta refusera de parler de sa démarche. Cette affaire ne concerne que les Leblanc et même si Nérée l'a quelque peu forcée à agir, l'acculant au pied du mur pour le plus grand bien de Victoire, Loretta ne cesse de repenser à l'affreux drame responsable de la naissance de sa fille adoptive.

Une fois de plus, Loretta revient bredouille et décide de s'offrir un peu de repos. Aujourd'hui, le soleil se montre prodigue, pourquoi ne pas lui tenir compagnie durant quelques minutes ? Elle transporte la lourde chaise de bois qui traîne en permanence sur la galerie et la place de manière à observer la mer. Depuis des semaines, elle travaille comme une bougresse, sans jamais profiter du temps qui passe. Déjà le mois de juin s'étiole et les premières fleurs sauvages commencent à colorer les champs. Puis elle appuie sa tête sur le dossier et ferme les yeux. Rarement, elle prend une pause pour respirer l'air salin. Et pourtant... Devant elle, la Baie des Chaleurs s'offre dans toute sa majesté. Son bleu profond ne trompe pas ceux qui la scrutent régulièrement et en vivent. En ce moment, aucune crainte que le vent ne se lève. Seul un léger frisson parcourt sa peau liquide et traduit sa vivacité. Et que penser de ce ciel qui s'harmonise à la couleur de l'eau ? Un véritable dôme de pureté. Là-bas, à l'horizon, on distingue à peine la côte échancrée du Nouveau-Brunswick. On ne voit qu'une ligne qui se perd dans des tons de bleu violacé, laissant présumer une grande

distance. Puis, Loretta tourne la tête et contemple son jardin. Pourtant, la saison est assez avancée pour qu'elle puisse y travailler. Il faudrait retourner la terre et y planter quelques semences. Mais cette année, elle n'a pas le cœur à jardiner. Depuis le décès de Benoît et la perte de son fœtus, elle se sent brisée et se fatigue rapidement. Et pourtant, le travail ne manque pas. Soudain, sa préoccupation revient vers la lettre. Si sa sœur acceptait, Loretta en vient à se demander comment elle se passerait des services de Victoire. Comme elle se sent fragile et au bout de ses ressources physiques ! De là à se tourmenter, le pas est vite franchi. Détournant légèrement la tête afin de ne pas voir le jardin qui lui rappelle son manque d'énergie, Loretta ferme les yeux et appelle des pensées positives. Difficile de faire le vide quand on tient la baguette de chef d'orchestre d'une maisonnée et où chacun compte sur vous pour jouer la moindre note. Une mouche lui taquine la joue et la tire de sa bulle.

— Hé, madame Loretta ! Une lettre pour vous ! crie Jude à Jonas.

— Hein ? Quoi ?

— D'après moi, vous étiez ailleurs, reprend en souriant l'employé de la municipalité.

— Une lettre ? Depuis quand distribuez-vous le courrier ?

— Une exception, répond l'homme disgracié. Imaginez-vous donc qu'un bris sur la voie ferrée, à la hauteur de New Richmond, a un peu dérangé les affaires. J'ai dû atteler ma Brunette pour aller chercher le sac postal. Je me rendais au comptoir Robin quand j'ai aperçu une enveloppe vous étant destinée. Je me suis dit : « Ça lui éviterait des pas, à madame Loretta, si j'arrêtais ». Voilà, termine-t-il en lui tendant une enveloppe.

— Mais vous n'aviez pas droit de fouiller dans le sac de courrier, s'insurge la jeune femme, bien que je vous remercie.

Effectivement, cela va m'empêcher de faire un aller-retour au magasin général.

— Excusez mon sans gêne, madame Loretta, mais je boirais bien un verre d'eau.

— Ça vaut bien ça, dit-elle en se levant.

Au moment où la mère délaisse sa chaise pour ouvrir la porte-moustiquaire, André lui tombe dessus en hurlant et s'accroche à sa jupe.

— Viens vite, maman, Arthur s'est fait mal.

— Seigneur Dieu, déclare Loretta en fourrant la lettre dans sa poche de tablier, qu'avez-vous encore fait ?

— Rien, mais une chose m'a l'air bizarre, le bras d'André a crochi. On jouait sur le tas de bois et il a glissé.

Abandonnant Jude à Jonas sur le bord de la porte, Loretta emboîte le pas et suit son fils jusqu'au hangar. Arthur est écrasé en bas de la corde de bois et se tord de douleur, hurlant à qui veut l'entendre que son frère lui a cassé un membre. Barbouillé de larmes, le nez morveux, l'aîné joue la grande scène, s'assurant ainsi que sa mère punisse sévèrement le coupable. Mais Loretta n'est pas encore rendue à cette étape et cherche de l'aide.

— Monsieur Jude, monsieur Jude, s'égosille-t-elle. Comme de raison, quand il peut se rendre utile, il ne se trouve jamais là.

Se reprenant rapidement, la voix cassée, elle demande à André d'aller chercher le Jude à Jonas.

— Il doit traîner dans la cuisine, à moins qu'il ne soit déjà reparti.

Cette fois, André ne discute pas les ordres de sa mère. En vérité, il se sent en fort mauvaise position pour rouspéter, car le croc-en-jambe qu'il a administré à son frère aîné s'est avéré fatal. Prenant ses jambes à son cou, le garçon pénètre dans la maison. Personne. Ressortant à la même vitesse, il aperçoit le

bonhomme Jude, grimpé dans sa voiture, le derrière en l'air et qui fouille dans une poche.

— Monsieur Jude, venez vite, maman a besoin de vous.

Toujours prêt à rendre service, le postillon d'occasion redescend et se met en frais de suivre le jeune commissionnaire.

— Attends, petit gars... trop vif pour moi.

Durant ce temps, Loretta a réussi à retrouver ses sens et a sorti l'enfant de sa mauvaise position. Lorsque Jude arrive finalement à sa hauteur, le souffle coupé, la main droite campée sur la poitrine, il articule enfin :

— Ouais, ça ressemble à une cassure. Je vous amène chez le docteur Castillou ?

— Non, conduisez-moi plutôt à la cabane de la vieille Micmac, coupe Loretta.

— Hilda Jérôme ?

— Bien oui, vous avez compris. Je ne me sens pas le cœur à niaiser et lui non plus, rajoute-t-elle en montrant Arthur.

— Comme vous voudrez ! Va pour Hilda...

Il faut peu de temps à la Brunette pour franchir la distance qui les sépare de la cahute de l'Indienne.

— Laissez-moi ici, ordonne sèchement Loretta et ne vous inquiétez pas pour nous, on va se débrouiller pour le retour.

Déjà Loretta enjambe le marchepied et sans plus attendre, disparaît avec l'enfant derrière un rideau de cotonnade crasseux qui tient lieu de porte-moustiquaire. Chanceuse comme un bossu, la sorcière micmaque se trouve à la maison, car elle aurait pu s'adonner à la cueillette des fleurs. Le temps de s'habituer à la lumière ambiante, Loretta présente son fils à la vieille soigneuse. Voyant l'endroit où il se trouve, Arthur commence à regretter la décision intuitive de sa mère. Franchement, elle aurait pu l'amener chez le docteur.

— Une mauvaise cassure, conclut Hilda. Montre-moi ça de plus près, petit.

Arthur hésite un moment et, jetant un regard incertain du côté de Loretta, il avance son avant-bras. À peine Hilda a-t-elle palpé le membre fracturé que le garçon le retire violemment en criant.

— Écoute, mon petit, attaque la voix éraillée de l'Indienne, si je ne peux pas te toucher, repasse la porte. Je ne soigne personne de force. Par contre, si tu me laisses manipuler ton bras, je te garantis que dans deux minutes il ne te fera plus mal.

Affichant un air de chien battu, Arthur regarde à nouveau sa mère. Il faut que la douleur cesse, sinon il va devenir fou. Comprenant l'incapacité de l'enfant à prendre toute décision concernant sa cassure, Hilda s'avance et, doucement, referme ses mains fripées sur le membre accidenté. Puis, la vieille ferme les yeux, comme si elle implorait quelque esprit bénéfique, et à l'aveuglette, promène ses doigts crochus sur la peau sensible. D'un coup sec, Hilda exécute une manipulation et remet l'os brisé à sa place. L'effet semble immédiat, Arthur ne souffre plus.

— Voilà ta fracture réduite, jeune homme. Maintenant, il faut empêcher les deux parties de l'os de se déplacer à nouveau. Je vais donc te fabriquer une attelle, conclut-elle en cherchant deux petits bouts de planches dans un tas de bois.

Arthur se laisse faire, il n'a pas d'autre choix, mais cette fois, il se sent en confiance. Puisque la vieille bonne femme a réussi à le soulager, il accepte de se soumettre à n'importe quelle expérience de sorcellerie. Une fois le membre bien protégé par deux éclisses de bois et par une guenille qui tient l'appareil en place, Hilda Jérôme accepte la promesse de paiement que lui sert Loretta. La vieille exige bien peu en matière d'émolument. Parfois elle reçoit une poule, quelquefois des patates, une poche de sarrasin ou une robe démodée, tout dépendant de la saison et de la richesse des gens. Quand on vit de charité publique, on doit se contenter de ce qui passe...

Au retour, Loretta impose une marche forcée à son fils et profite de l'occasion pour enquêter sur l'accident. Bien entendu, Arthur blâme son frère. Et le jeune garçon y va avec force détails, narrant la jambette qui vient de lui coûter un bras. Il faut attendre son entrée dans la maison pour que Loretta reprenne le fil des événements et se souvienne de la lettre enfouie dans la poche de son tablier. Laissant Arthur à lui-même, la mère s'isole dans sa chambre à coucher et fébrilement, saisit l'enveloppe aux coins déjà cornés. Une angoisse soudaine s'empare d'elle, car une fois la lettre ouverte, elle ne pourra plus reculer. Il se peut que la vie de sa fille, et forcément la sienne, prenne un tournant différent. Lentement, elle porte le papier à ses lèvres et secrètement fait un vœu : qu'Alice refuse de recevoir Victoire et que la tourmente qu'engendrerait son départ s'éloigne au plus vite. Ce désir exprimé, elle se décide à soulever le rabat et, sans plus de précaution, en tire un court message. Seigneur ! Depuis le début, elle le savait ! D'un coup sec, son sang déserte ses veines pour revenir subitement vers son cerveau et transformer son vertige en colère. Dès le jour où Marie-Ange lui a donné cette petite fille, Loretta a toujours su que les complications accompagneraient ses pas. Et voici venu le moment d'y faire face.

Loretta éprouve de la difficulté à renouer avec le cours normal des choses. L'accident d'Arthur lui a fait prendre du retard, sans compter que bientôt Nérée rentrera pour le souper. Sans trop penser, elle sort de l'armoire quelques pommes de terre germées et rabougries et, sans grande conviction, commence à les éplucher. Voilà quelque chose de chaud à leur mettre dans le ventre. Pour le reste, du pain et de la mélasse devraient faire l'affaire. Le bon sens de Loretta ne refera surface qu'une fois les enfants couchés. À ce moment, elle rejoint Nérée sur la galerie. Une fesse appuyée sur la rampe, la tête auréolée de boucane, l'homme fume tranquillement et fixe la

mer. Loretta s'installe dans sa grosse chaise de bois et, sans dire un mot, tire la lettre d'Alice de sa poche.

— Pour moi ? demande Nérée.

— Lis d'abord, ordonne Loretta.

— Tu t'es enfin décidée !

Et d'un signe, sa femme l'incite à ouvrir l'enveloppe.

Malgré sa lecture hésitante, Nérée commence à décrypter le message et au fur et à mesure qu'il avance, ses yeux deviennent de plus en plus rieurs.

— Voilà une bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

— Tu trouves ? Je me sens trahie, dépossédée pour une question d'alphabet.

— Voyons, Loretta, tu dramatises.

— Tu crois ? Alors, calcule avec moi. Qui a pris soin de cette enfant depuis sa naissance, qui l'a torchée et nourrie ? Qui lui a donné son nom ? Qui s'est inquiété pour elle ? Certainement pas mademoiselle Alice qui, aujourd'hui, s'arroge le beau rôle. Et que dira la famille dans tout ça ? Et les gens du village, ils ne souffrent pas de cécité et ils reconnaîtront en Victoire les traits de Marie-Ange. Elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau !

— Tu exagères, ma femme, ça fait une éternité de ça.

— À peine, Nérée, à peine ! S'être tue durant tant d'années...

— Pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour lui avouer la vérité ?

— Jamais dans cent ans, coupe sèchement Loretta. J'ai promis à Marie-Ange de garder le secret et crois-moi, je mourrai avec lui. Tu voudrais que Victoire sache que son véritable père est une crapule de la pire espèce et que sa mère s'est suicidée ? Personne ne souhaiterait venir au monde avec pareille tare.

Et Loretta se retire dans un silence malsain, un silence qui

gruge toute son énergie. Au lieu de se réjouir pour sa fille, elle devient la victime et mis à part cette tocade de la part de Victoire, tout serait demeuré dans l'ordre difficilement établi.

Nérée prend en charge la communication de l'excellente nouvelle, car Loretta se sent totalement incapable de l'accompagner dans cette décision. Le père réutilise la route formelle que la fillette avait empruntée lors de sa demande officielle. Confortablement installé sur le divan du salon, Nérée dévoile à Victoire le fruit des démarches entreprises par sa mère auprès de sa sœur Alice afin qu'elle puisse étudier à Carleton. Surprise, Victoire n'en croit pas sa bonne fortune. D'abord, elle vient de gagner une tante qui n'existait pas et elle ira au couvent dans un village dont elle ne connaît que le nom. Rien que du nouveau ! N'y a-t-il pas de quoi s'exciter ? D'un coup, la fillette se lève et court embrasser son père, mais dès qu'elle appuie sa tête sur l'épaule paternelle, elle mesure le coût de son départ. Un sentiment d'ambivalence s'empare de son jeune cœur. D'un côté, son père démontre autant d'enthousiasme qu'elle devant cette aventure qui devrait la lancer sur le chemin de la vie et de l'autre, sa mère pleure tout autant qu'elle-même parce qu'elle se sent triste de les laisser. Pourquoi ? Finalement, la peine de Loretta se montre la plus forte et finit par freiner le plaisir de la petite qui doit se retenir pour que sa joie n'éclabousse pas. Le soir, dans son lit, Victoire se permet de rêver. Demeurer chez une tante à peine âgée de vingt ans, il y a de quoi devenir insomniaque ! Puis, elle prête à Alice les traits de sa mère et suppose que les rues et les bâtiments de Carleton ressemblent à ce qu'elle connaît ici. L'été me paraîtra interminable ! pense Victoire, à moins que sa mère accepte qu'elle déménage tout de suite.

— Pas question, ma fille, déclare Loretta sèchement. Je dois te coudre de nouveaux vêtements et je ne peux tout de même pas les ajuster dans les airs. On n'est pas riches, mais ce

n'est pas une raison pour manquer de distinction, clôt rapidement Loretta.

À la fin d'août, Victoire quitte donc sa famille avec un sentiment d'ambiguïté.



Pour la première fois de sa vie, Victoire délaisse le cocon familial. Les émotions à fleur de peau, elle ne sait si elle doit manifester sa joie ou la retenir devant la face de carême de sa mère. Visiblement, celle-ci ne démontre aucun enthousiasme. Au dépôt du train, Nérée se montre enjoué et place les deux petites boîtes de carton, résumant le trousseau de Victoire, sur le support à bagages. Le père tente de la rassurer et promet d'aller la chercher pour les vacances de Noël, mais ses belles promesses ne réussissent pas à la détendre. Arrive enfin le moment où Loretta remet à la fillette son dîner soigneusement enveloppé dans un linge et profite de la proximité pour réitérer ses instructions et particulièrement celle d'obéir à sa tante en tout temps. En la serrant trop fort contre elle, Loretta n'arrive qu'à lui transférer son angoisse.

— Si jamais quelqu'un te racontait des histoires à propos...

— Apprends vite à lire et à écrire, ma fille, coupe rapidement Nérée, craignant que sa femme ne perturbe encore plus la petite avec ses peurs non fondées. Allez, fillette, l'heure est arrivée. Reste toujours prudente... ta mère et moi t'aimons beaucoup et tu nous manqueras... Écris-nous...

Les dernières paroles du père se perdent dans la boucanne et le mouvement engendré par les premiers tours de roue. Des mains s'agitent de part et d'autre d'une vitre sale, puis plus rien. On entend que le bruit du train qui prend difficilement

son erre d'aller. Victoire ne s'est jamais retrouvée seule, seule devant l'inconnu, sans règle, sauf peut-être celles des étrangers. Pour l'instant, ce qui l'inquiète le plus se résume à ce gros train noir qui l'amène vers une ville dont elle ne connaît que le nom et où l'attend une tante qui, il y a quelques semaines encore, n'existait pas. Si le prix à payer pour s'instruire se limite à ces papillons dans l'estomac, alors elle accepte. Avant que la trouille ne la désoriente totalement, elle suit les sages conseils de sa mère et déniche un siège à l'avant du train, puis se glisse jusqu'à la fenêtre. Pourquoi ses yeux sont-ils mouillés alors qu'elle réalise le vœu qui lui tenait tellement à cœur ? Pourquoi s'ennuie-t-elle déjà de sa famille alors qu'elle vient à peine de la quitter ? Heureusement, un contrôleur entre dans le wagon et la distrait de sa tristesse en lui demandant son billet. Encore une fois, agissant selon les recommandations de Loretta, Victoire tire vigoureusement sur son gant droit et, dans sa main, apparaît le ticket réclamé. Après que le vérificateur eut passé en revue le titre de voyage des passagers, l'homme disparaît derrière une porte laissant le vent s'engouffrer dans l'étroit couloir. Timidement, la fillette se colle un peu plus à la fenêtre et plaque son front contre la vitre fraîche. Son regard tente de s'attacher à quelques éléments du décor qui se déroule tel un ruban vivement coloré. Sans difficulté, le corridor de rails se fraie un chemin sous le couvert d'arbres, teintant l'environnement immédiat de vert. À l'occasion, un rayon de soleil réussit à passer à travers l'enchevêtrement de branches et de feuilles, divisant la lumière en millions de parcelles lumineuses. Puis, un peu comme un colporteur, le train entre dans une ville, puis une seconde, où transitent marchandises et passagers. Et le tortillard recommence sa recherche de décor, mêlant sans retenue les clairs-obscurs et la clarté aveuglante. Lorsqu'enfin la locomotive reprend sa vitesse de croisière, ce n'est que pour mieux ralentir et stopper de nouveau dans un autre village

inconnu. Les minutes n'en finissent plus de s'étirer et Victoire en vient à comparer son moyen de locomotion à la marche d'une chenille qui avance en s'allongeant et en se contractant. À force de s'arrêter à toutes les stations, on arrive nécessairement à destination.

— Carleton ! crie le contrôleur.

Victoire attend que le train s'arrête complètement et suit le mouvement général vers la sortie. La fillette se sent soudainement prise de panique, car pour la troisième fois, les indications de sa mère la ramènent à la réalité. Les boîtes ! Comment va-t-elle les descendre du porte-bagage ? Son père a peut-être trouvé une idée géniale en les grimant sur le support, mais il n'a pas pensé qu'elle serait seule au moment de les reprendre. Ouf ! L'autonomie perd un point ! Revenant à contrecourant jusque vers son siège, Victoire pose un pied sur le banc dans le but de se hisser de quelques pouces. Elle ne peut quand même pas partir en laissant les beaux vêtements cousus par sa mère dans le train. Victoire tente désespérément de mettre la main sur ces fichues boîtes. Et la nature humaine étant ainsi faite, l'enfant commence à s'énerver.

— Mademoiselle, puis-je vous aider ? lui demande un monsieur.

Jamais on ne l'a interpellée ainsi. Évidemment qu'elle a besoin d'un coup de pouce ! Le train amorce son départ et elle se trouve toujours à l'intérieur avec ces satanés cartons.

— Contrôleur ! Arrêtez la locomotive, crie le bon samaritain. Une jeune fille doit descendre ici.

Ramassant les deux boîtes comme s'il s'agissait de fétus de paille, le gaillard passe ses doigts entre les cordes et les rassemble dans une main, tandis que de l'autre, il prête assistance à sa protégée. Enfin, la voilà sortie de ce satané teuf-teuf ! Victoire remercie timidement son sauveur, pendant que celui-ci tente de mettre le pied sur la marche du wagon qui avance déjà.

Personne. Victoire est plantée comme une chandelle sur le quai de gare. Pas un chat et encore moins de tante. Indifférent aux conflits d'horaire du comité d'accueil de la voyageuse, le train a filé tout droit. Refusant de s'alarmer inutilement, Victoire s'installe le plus confortablement possible, soit en s'assoyant sur une de ses boîtes et prend le parti d'attendre. A-t-elle autre chose à faire ? Elle ne sait ni où aller, pas plus qu'elle ne connaît celle qu'elle doit rencontrer. À peine a-t-elle fini son installation primaire, qu'elle voit arriver une jeune femme qui court en tenant son chapeau d'une main et sa sacoche de l'autre. La voilà qui s'arrête brusquement aux pieds de la fillette et se permet de lâcher son bibi fleuri.

— Victoire ? s'informe la dame en présentant une main gantée.

— Oui, Victoire Leblanc. Vous devez être Alice Boudreau ?

— Pour vous servir, mademoiselle, reprend Alice en entamant un petit salut. Je ne savais pas que je possédais une nièce aussi jolie. Tu viens ?

— Et qu'est-ce que je fais de ça ? demande Victoire en montrant les cartons.

— Es-tu forte ? On pourrait en prendre chacune un et l'affaire serait vite réglée.

C'est donc en transportant des boîtes drôlement lourdes que tante et nièce font connaissance. Elles commencent par des sujets de conversation des plus simples, comme débiter leur âge respectif et, une fois la glace cassée, Alice y va de déclarations banales et sans éclat qui, petit à petit, amenuisent leur méconnaissance respective. Arrivée en face de la marchande de coupons à deux pas de l'église, Alice ralentit sa marche et s'arrête.

— Tu habiteras ici, déclare la tante en montrant du menton une petite maison retirée. On y va ?

Timidement, Victoire emboîte le pas et pénètre dans un portique sombre.

— Tiens, débarrasse-toi de ta boîte et suis-moi. Bien sûr, l'appartement ne te semblera pas très grand, mais il possède tout le confort moderne.

Victoire dépose son lourd fardeau et entre dans le petit logis entièrement peint en blanc. En cette fin d'après-midi, une lumière dorée s'infiltré par toutes les fenêtres et prête vie à une série de plantes en pots. Les yeux de la fillette font rapidement le tour de l'étroite cuisine, garnie d'une table, de deux chaises, d'un calendrier, de deux ou trois cadres quelconques et d'un comptoir percé d'un évier de porcelaine blanche.

— Surprise ? demande Alice en surveillant l'expression faciale de la fille de Loretta.

— La blancheur me surprend.

— Eh bien, continuons. Je te montre ta chambre.

Et Alice se faufile jusqu'à l'autre bout de la maisonnette, soit près du vestibule de l'entrée avant, et entrouvre une porte. Encore de la lumière ! Ici, la minuscule pièce est peinte en rose, si bien qu'on dirait qu'une princesse y habite. Un grand lit recouvert d'un couvre-lit blanc remplit presque tout l'espace, n'accordant qu'un peu de place à un bureau et à une chaise droite où repose un coussin rose en forme de cœur. Des rideaux de tulle de même couleur se croisent dans une orgie de frisons, tout en laissant passer toute la clarté du jour.

— Oh, merci, ma tante ! dit Victoire une larme accrochée à ses cils.

— Quand j'ai su que tu habiterais avec moi, j'en ai profité pour repeindre la chambre et rafraîchir la décoration. Il me faut avouer que Grace, la marchande de coupons, m'a grandement aidée. Comme tu demeureras ici quelques années, autant t'installer convenablement dès le départ.

— Je ne mérite pas tout ça, reprend Victoire en faisant le tour de la pièce.

— Je pense que oui, mais viens, tu dois mourir de faim après ce long trajet.

Autour d'un délicieux bouilli de légumes, Victoire continue de faire la connaissance de sa tante.

— Tu dois en avoir des choses à me raconter, à commencer par me donner de nouvelles de ta mère.

En ramenant la conversation à sa sœur, Alice a rompu la magie et l'originalité de cette première rencontre. Victoire tente de faire dévier l'échange des propos, mais quoi que dise la fillette, Alice en revient toujours à Loretta.

— Maman va bien, déclare Victoire, ne sachant jusqu'où ouvrir le livre de la famille Leblanc.

Si elle parle de ses frères, doit-elle taire la mort de Benoît et la perte du bébé ? Si elle parle de Nérée, va-t-elle s'humilier en révélant la misère qui garde son père captif de la mer et de la forêt ? Et si elle parle d'elle... Sa petite vie sans fantaisie n'intéresse personne...

— J'aimerais tellement que tu me décrives Loretta, demande à nouveau Alice. La dernière fois que je l'ai vue, c'était quelques jours après son mariage, déjà neuf ans de ça. Elle semblait en pleine santé, bien que tracassée.

— Maman s'inquiète toujours pour quelque chose, confirme Victoire, et sourit trop rarement. On dirait que depuis la mort de mon petit frère, quelque chose s'est cassé en elle.

À ce moment, la voix de Victoire descend d'un ton, car elle est persuadée d'en avoir trop dit. Peut-être vaut-il mieux garder le silence. Devant ce retrait délibéré, Alice n'insiste pas et déduit que, tôt ou tard, elle découvrira ce qui empêche l'enfant de parler librement. On ne peut forcer la confiance. À voir l'attitude craintive et les grands yeux noyés de larmes, Alice se félicite d'accueillir sa nièce et de lui offrir une éducation convenable. Mais elle ne s'illusionne pas et pense encore qu'une lourde tâche l'attend.

— Tu aimerais qu'on fasse une petite marche de santé en bordure du barchois ? demande Alice, une fois la vaisselle terminée.

— Le soir ? Est-ce dangereux ?

— Non, pas à cette heure-ci. Le soleil ne se couche pas avant huit heures, alors on peut se permettre de flâner un peu. Par contre, en revenant, pas d'excuses, je t'aiderai à défaire tes bagages.

Au bout du petit chemin qui les conduit en face de chez Grace, on accède déjà au premier bras de mer ceinturant le barchois. Un sentier mène tante et nièce sur le bord de la grève, et de là, on peut marcher, soit du côté du banc de sable, soit vers le centre du village. En habituée, les deux mains dans le dos, Alice entame une marche lente et cherche un bâton qui lui servirait à dénicher quelque trouvaille enfouie dans le sable, laissant à la fillette le loisir de l'accompagner.

En suivant la jeune femme à peu distance, Victoire s'interroge. Jamais, elle n'aurait soupçonné l'existence d'une telle parente. Pourquoi lui avoir caché sa présence et combien d'autres personnes comme Alice risque-t-elle encore de découvrir en venant ici ? Des deux sœurs, comment se fait-il que l'une brûle de curiosité pour l'autre, tandis que cette dernière a tout fait pour dissimuler cette réalité ?

— Chez nous, déclare spontanément Victoire, la maison est directement construite sur le bord de la mer. On descend une petite crête recouverte d'herbes folles et nous voilà immédiatement sur la grève. Es-tu déjà venue à Paspébiac ?

— Non, mais il y a quelques années de ça, je me suis rendue jusqu'à Bonaventure. En fait, voilà l'endroit le plus éloigné où je me suis rendue.

— Dommage ! Tu étais presque arrivée à Paspébiac.

Sachant sa prochaine remarque pas très à propos, Victoire profite de l'ouverture créée pour clarifier un point qui la tourmente et la met mal à l'aise.

— Tante Alice, je te remercie de m'accueillir. Maman m'a expliqué jusqu'où allait ta générosité. Même si tu ne demandes aucune compensation financière pour ce que je coûterai, j'aimerais en retour contribuer et te montrer ma gratitude. Je suis habituée d'accomplir presque tous les travaux dans une maison et tu pourrais me confier les tâches qui te déplaisent. Chez nous, depuis très longtemps, j'aide ma mère et je m'occupe également de mes petits frères.

— Je n'exige rien de tout ça, ma chérie, sauf de te consacrer entièrement à tes études. Je connais l'enseignement des sœurs et je suis heureuse de t'offrir l'un des meilleurs. Au fond, je ne désire que de bons résultats scolaires, ce qui me paiera largement des dépenses encourues. Je suis persuadée qu'avec un diplôme en main, tu pourras te débrouiller et choisir un métier convenable. Peut-être n'y as-tu pas encore réfléchi, mais que voudrais-tu faire en sortant du couvent ?

— Tu ne riras pas si je te le dis ?

— Certainement pas.

— J'aimerais devenir une infirmière et soigner les malades.

— Voilà un métier honorable, s'étonne Alice. Dans ce cas, va pour les études de garde-malade. D'ici là, tu peux changer d'avis.

— Je suis tellement empressée d'entrer au couvent et d'apprendre à lire et à écrire.

Soudainement, une question s'impose à Alice. Comment se fait-il que Loretta n'ait pas enseigné à sa propre fille ? Pourtant, les compétences ne lui manquaient pas. Qu'elle ne puisse pas payer des études chez les Sœurs de la Charité, va, mais qu'elle ait gardé Victoire dans l'ignorance la surprend encore plus. Puis, tout bonnement, Alice reprend la conversation :

— Il ne reste que quelques jours avant la rentrée. Demain, si tu veux, nous irons au magasin général afin de t'équiper convenablement pour l'école. Il te faudra un sac, des cahiers, une règle, une efface, des crayons...

Et la tante de se perdre dans une liste qui n'en finit plus.

— Merci, articule humblement Victoire. Je promets que tu te montreras fière de moi.

— Que dirais-tu de m'appeler Alice ?

— D'accord, Alice.

La première nuit que Victoire passe dans la chambre rose est meublée d'ennui et de regrets. Déjà elle se morfond pour ses parents et pour ses frères. Faut-il croire que la solitude du voyage et son arrivée à la gare, où personne ne l'attendait, l'ont stressée ? Pourtant, une fois ses boîtes défaits et ses vêtements placés, Alice lui avait fait couler un bon bain chaud, luxe des riches, afin qu'elle se détende et dorme bien. Qu'a-t-elle donc à virailier d'un bord puis de l'autre ? Ce n'est certainement pas le bruit qui la dérange, tout semble si paisible. Quand, à Paspébiac, une pareille insomnie la surprenait, elle descendait à la cuisine et grignotait un petit bout de pain, ce qui la réconfortait à coup sûr, ensuite, elle remontait à l'étage et s'endormait comme un bébé. Sa mère éprouvait le même problème et il leur arrivait de se retrouver autour de la table à jaser un peu avant de remonter. Ici, Victoire ne peut tout de même pas se lever et fouiller dans l'armoire à la recherche d'un quignon et encore moins réveiller sa tante pour lui demander la permission. Et si elle allait à la toilette et se permettait un petit détour ? Il n'y a rien de mal à avoir envie de pipi. Lentement, se gardant de faire grincer son sommier, Victoire pose ses pieds sur le prélat tiède et se dirige à tâtons vers l'endroit où la salle de bain devrait normalement être située. Aucune lumière et aucun rayon de lune n'éclairent son équipée. Les bras tendus en avant, comme une aveugle, tâtant le sol du bout du pied afin d'éviter de trébucher, elle avance tranquillement. Confiante d'avoir trouvé la toilette, elle descend le pantalon de son pyjama quand soudainement, elle touche un obstacle. Un cri de terreur lui perce les oreilles auquel elle fait écho.

— Victoire ! s'écrie Alice.

— Oui, répond craintivement l'autre.

— Seigneur que tu m'as fait peur ! Une chance que j'ai le cœur solide, sinon... Excuse-moi, je suis habituée de vivre seule.

— J'avais envie, reprend faiblement Victoire, taisant délibérément sa fringale nocturne.

Une fois soulagée, Victoire renonce à sa collation et regagne son lit. Le mieux reste de faire taire son estomac et d'oublier les excursions nocturnes dans le garde-manger. Le lendemain matin, la fillette se lève tôt. Affamée, elle ne pense qu'à une chose : manger. Mais elle doit encore patienter et attendre le réveil de sa tante, il serait mal vu de fouiller. À sept heures pile, répondant au timbre agressif d'un cadran, Alice se lève et entreprend de faire sa toilette. Une nouvelle fois, elle oublie la présence de Victoire et en arrivant dans la cuisine elle sursaute devant son invitée patiente.

— Victoire, tu dois être affamée ? s'alarme la tante.

— Un tout petit peu, ment la fillette.

— Je ne peux t'offrir que des rôties ou de la soupagne.

Ah ! Attends, je vais te donner quelque chose que tu vas adorer. Regarde ceci, dit Alice en sortant une boîte de carton sur lequel un coq vert au torse bombé et à la crinière rouge vif prend toute la place. Louant la modernité, Victoire s'installe au bout de la table et, suivant les indications de sa tante, se prépare un grand bol de Corn Flakes. Pourquoi ici, trouve-t-on des céréales froides et du sucre blanc, tandis qu'à Paspébiac, on n'achète rien de tout ça ? Les Paspéyas sont-ils si pauvres ou si arriérés qu'ils ne peuvent se permettre d'évoluer au même rythme que les autres ou est-ce la Robin qui n'achète aucun de ces produits ?

Il faut peu de temps à la fillette pour prendre les airs de la maison et se sentir à l'aise. De commerce agréable, elle devient

vite une compagne amène pour Alice qui, elle doit l'avouer, s'ennuyait toute seule à l'occasion. Une fois la journée de travail de la secrétaire du notaire Bujold terminée, on peut voir les demoiselles Leblanc et Boudreau, entrer au magasin général Bourg leur cabas sous le bras, sortir de la poissonnerie avec quelques filets de morue ou encore, flâner sur le quai, histoire de respirer simplement l'air salin. Alice a acheté tout le matériel nécessaire à la rentrée scolaire de sa filleule et il ne reste qu'à attendre le jour fatidique. Enfin, un lundi matin, les cheveux proprement nattés, les ongles bien récurés, son uniforme sur le dos et son sac de cuir en main, Victoire Leblanc se présente dans la cour de récréation du couvent des Sœurs de la Charité. Perdue au milieu de dizaines d'élèves de tous les âges, Victoire ignore où aller et si ce n'était de sa soif démesurée d'apprendre, elle serait retournée en courant au logis d'Alice. Plantée comme une statue de sel parmi les autres jeunes filles, elle attend qu'on lui indique ce qu'elle doit faire. Par chance, une grande religieuse apparaît dans la cour et, cloche en main, invite les couventines à prendre leur rang. Une seconde institutrice arrive à la rescousse de la première et appelle les classes par numéro, pointant du bras la ligne imaginaire à suivre. Victoire intègre donc la rangée de fillettes inscrites en première année. Maintenant, il s'agit de mettre un peu d'ordre là-dedans et d'y ajouter un brin d'esthétisme en plaçant tout ce beau monde en ordre de grandeur. Voici qu'une main ferme agrippe Victoire par l'épaule et la dirige à la toute fin du rang, puis s'adressant à toutes :

— Voilà, mesdemoiselles, retenez bien votre place, car elle ne changera pas du reste de l'année.

Déjà Victoire goûte à la discipline des religieuses, non pas qu'elle rechigne, car à la maison, sa mère ne lui laissait pas faire ses quatre volontés, mais il reste que les directives ne permettent pas de rouspétance. Lentement, la titulaire invite ses élèves à la suivre. S'ensuit alors une courte procession à travers les cor-

ridors du couvent qui conduit les quinze fillettes à leur classe. Respectant une certaine logique, les sœurs ont réparti les salles de la façon suivante : les aînées de niveau supérieur logeront à l'étage, tandis que les groupes du primaire occuperont le rez-de-chaussée. En accueillant les petites, sœur Sainte-Cécile ne se doute pas qu'une de ses élèves se distinguera et prendra rapidement la tête du peloton. Pour la première fois de sa vie, Victoire pénètre dans un local uniquement consacré aux études. Au lieu d'apprendre sur le bout de la table comme elle le faisait chez elle, elle entre dans un lieu complètement dédié au savoir. Ici, tout l'invite à se dépasser et elle s'oblige à performer ne serait-ce que pour elle-même et par respect et reconnaissance envers Alice. Devant elle, un mur est presque entièrement accaparé par un tableau noir et au-dessus duquel une série de cartons blancs portent les lettres de l'alphabet. Un énorme boulier meuble le coin gauche et juste au beau milieu du mur opposé, une tribune sur laquelle trône le bureau de l'enseignante. Tout l'espace restant est occupé par des pupitres auxquels sont attachés des bancs.

— Mesdemoiselles, commence sœur Sainte-Cécile, je vous assigne chacune une place. Vous l'occuperez pour une période de trois mois. À l'appel de votre nom, installez-vous et placez vos effets scolaires sur la tablette qui se trouve sous votre pupitre.

Et d'une voix haute et claire, la grande religieuse cite par ordre alphabétique le nom de famille et le prénom de chacune des fillettes. Lorsque tout le monde a bien aménagé son coin personnel, la jeune nonne s'octroie enfin le droit de commencer sa première journée d'enseignement.



Pendant que Victoire découvre le monde du savoir et assimile les règles de la discipline, l'existence des Paspéyas se déroule au rythme infligé par les derniers jours de l'été. Chaque matin, Nérée reprend son doris et, avec l'aide de Lebrasseur, continue de percer l'horizon et de risquer sa vie pour rapporter des morues. Parfois, vers la fin de l'après-midi, quand la mer semble d'huile, il lui arrive de retourner sur l'eau et, à ce moment, il prend Arthur avec lui. On ne forge pas un pêcheur en le gardant sous les jupes de sa mère. Il doit sentir l'odeur du poisson, ressentir la marée, flairer le vent et apprendre à lire la mer. Ces jours-là, Arthur sourit plus que d'habitude, car pour lui le geste de son père parle de confiance. Les bras encombrés de filets, l'enfant suit fièrement son paternel et tente de faire des enjambées aussi longues que celles de son modèle. Loretta trouve le garçon trop jeune pour partir à l'aventure, mais reconnaît également que le contact rapproché de Nérée a mis un baume sur le cœur du petit homme qui ruminait beaucoup de culpabilité suite au décès de Benoît. Arthur s'ennuie aussi de sa grande sœur et l'envie un peu de pouvoir étudier, mais le destin d'un enfant de la Gaspésie n'est-il pas d'assurer la relève de son père et de pêcher ? Il serait mal vu que le fils qu'un pêcheur pense faire sa vie autrement. L'homme de mer ouvre le chemin devant lui et se bat pour de meilleures conditions, il serait malsain de détourner le regard pour suivre une autre route.

Loretta a repris son allant et se sent libérée d'un poids qu'elle n'avait jamais évalué. Il a suffi qu'elle transfère le soin de l'éducation de sa fille à quelqu'un d'autre pour le constater. Elle sait que le déménagement de Victoire à Carleton reste le

mieux qui pouvait arriver à la fillette. Pour la troisième fois, Loretta sort une enveloppe pliée de sa poche et relit la lettre envoyée par l'élève des Sœurs de la Charité. Son écriture, même hésitante, confirme de rapides progrès. Du coin de son tablier, la mère essuie ses yeux et se félicite d'avoir passé outre ses scrupules et d'avoir demandé de l'aide. Victoire méritait plus que ce qu'elle pouvait lui offrir. Et Loretta y va également d'une larme sur son propre sort, laissant monter les réminiscences. Avant son mariage, la maîtresse d'école du deuxième rang était considérée comme une femme utile à la petite société de Carleton. Son travail d'enseignante la comblait et la valorisait. Maintenant, elle est envahie par l'impression de ne pas valoir tout autant... Finis les beaux vêtements. Ses cheveux coupés au carré et rarement coiffés lui donnent l'air d'une pauvre. Elle a même perdu le goût de la coquetterie. Et comment qualifier l'état de ses mains ? Lamentable. Ces mains faites pour enseigner, aimer et consoler sont fissurées de larges crevasses qu'elle entretient grâce aux durs travaux ménagers et au ravaudage des filets. Bien sûr, elle a marié un homme exceptionnel et elle a hérité de deux beaux garçons, mais sa vie se déroule avec la régularité monotone des marées. Chaque jour, quand Nérée part au large, elle craint l'accident qui, tôt ou tard, la privera de sa présence et mettra son amour en quarantaine. Dans sa tête, il est impensable que Nérée meure dans son lit, de sa belle mort, car son intrépidité ne peut éternellement défier la grande baie. Un jour ou l'autre, il devra payer son écot et redonner à la mer ce qu'il lui a tiré du ventre. Loretta en vient à regretter sa vie d'avant. Que dirait Nérée si elle lui avouait ce sentiment d'échec ? Non pas qu'elle ne veut plus de cette vie, mais entre hier et aujourd'hui, il devrait y avoir de la place pour une existence plus facile.

Pour se changer les idées, elle se rend dans le jardin et choisit les plus belles tomates rouges, soit de quoi fricoter un

souper qui améliore l'ordinaire. Puis un long soupir la ramène encore dans une bulle d'ennui. Elle devrait se trouver une activité intéressante qui la tirerait de sa morosité et la ferait revivre. La réponse à son désir d'évasion lui vient par le biais d'une amie qui l'invite à se joindre à la chorale paroissiale. L'offre reste tout de même relativement simple et peu exigeante. Il s'agit de chanter le dimanche à la messe de dix heures et aux funérailles. La proposition trouve rapidement preneur.

Voici donc la nouvelle soprano qui, feuille de musique en main, trouve place au milieu des autres choristes qui, tant bien que mal, décortiquent les petites notes crochues qui salissent la portée. Soudainement, la féerie de l'harmonie traverse Loretta, soulève son âme épuisée et la transporte hors de son corps et de sa médiocrité. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un Agnus Dei ou un Magnificat puissent provoquer pareil effet. Son énergie, jusqu'alors chancelante, se décuple en se joignant à celle du groupe. Avec assiduité, Loretta s'astreint aux séances de pratique, grimpe dans le jubé pour chanter à la messe dominicale, ne rechignant pas devant les sorties imprévues occasionnées par les décès. Chez elle, n'importe qui peut la surprendre en train de vocaliser comme un oiseau ou de fredonner des psaumes pendant qu'elle lave la vaisselle et, candidement, elle laisse remonter du fin fond de sa mémoire des vieux airs du pays oubliés depuis longtemps. Nérée la félicite de ce changement et se porte volontaire pour garder les garçons quand le mardi soir elle retrouve ses compagnes à la sacristie.

— Aujourd'hui, commence Nérée, j'ai entendu dire qu'un groupe de pêcheurs de la baie ont réussi à s'organiser en coopérative.

— Voyons donc, quelqu'un t'a certainement fait une farce, reprend Loretta en mettant son chapeau. Tu sais bien que la seule personne qui puisse acheter le poisson, c'est...

— Ils seraient une poignée d'hommes à avoir développé

un marché parallèle, coupe Nérée. J'ignore comment ils s'y sont pris, mais j'aimerais ça les rencontrer.

— Ne rêve pas en couleurs, mon mari.

— Prendre des renseignements ne coûte pas cher, conclut le pêcheur. En attendant, chenaille, tu vas arriver en retard à ta pratique.

CARLETON

Comme promis à la population gaspésienne, le ministre des Mines, de la Chasse et des Pêcheries, l'honorable Onésime Gagnon, effectue une visite éclair dans les comtés de la péninsule. Bien qu'il colporte de bonnes nouvelles, en tous lieux on le reçoit de façon polie, bien que distante. Dans les faits, ce dernier est soupçonné de jouer double jeu, soit celui du gouvernement et de la Robin. Depuis son assermentation, l'élu n'a démontré aucun bilan positif, tant et si bien que sa feuille de route demeure toujours vierge. De là à se demander si l'état n'a pas mis une marionnette au poste des ressources naturelles, il ne reste qu'un faible à pas. Que l'on parle du dossier de l'exploitation des pêcheurs par le Jersiais ou encore celui de l'aide aux familles dans le besoin, l'action ministérielle se résume à une kyrielle de promesses électorales non tenues. Par contre, usurpant les résultats du travail de ses collègues, Onésime Gagnon se pète les bretelles et clame sur tous les tons qu'il s'agit d'une question de mois avant que tous les foyers soient électrifiés. Les Gaspésiens ne se laissent pas duper et savent trop bien que cette électricité, annoncée en grandes pompes, ne leur sera pas donnée et qu'ils ne pourront certainement pas la payer avec des morues ou des bons de ravitaillement. Depuis

le début de sa tournée, le parlementaire fait face à des assemblées pour le moins animées, voire houleuses, et comme les pêcheurs possèdent la réputation d'être capable de brasser la cage et d'acculer au pied du mur les hommes dépêchés par le gouvernement, voici que dorénavant, le ministre des Pêcheries exige d'être accompagné par son allié Henri Jolicoeur. Connaissant le sang bouillant des Paspéyas, le député de Bonaventure ne se fait pas prier pour seconder son collègue et ami.

Ce 24 octobre 1939, profitant d'une courte période d'accalmie dans le domaine de la pêche, soit entre la fin de la saison du hareng et le départ des hommes pour les chantiers, Onésime Gagnon s'installe sur la tribune de la salle paroissiale du village de Paspébiac. Dans le local surchauffé, aucune place de libre, même qu'une bonne dizaine de pêcheurs se voient obligés d'écouter le discours du ministre accotés au chambranle de la porte principale. Par contre, à cette importante réunion, on doit tout de même compter un grand absent : Charles Robin. Ne se sentant nullement concerné par le sujet et craignant de se retrouver au milieu d'une foule hostile, le magnat de la morue a préféré rester chez lui. D'ailleurs, l'hiver dernier n'a-t-il pas reçu ce même membre du cabinet dans sa demeure ? Dans ce cas, il n'a plus rien à entendre.

Après une courte présentation de son confrère, le ministre se racle la gorge et met en ordre les quelques feuilles de son discours pour finalement entamer sa harangue.

— Mes amis, commence Onésime Gagnon, vous savez certainement que le mouvement coopératif québécois renaît de ses cendres. Après une première tentative née sous l'effet d'une loi votée en 1921 et qui a lamentablement échoué, ce premier effort a tout de même donné certains résultats et nous a livré un enseignement des plus riches. Grâce à cette démarche, nous pouvons conclure aujourd'hui que les quelques coopératives créées dans la foulée de la grande dépression ont manqué

d'encadrement. En quelques mots, voici les raisons qui ont mené les petites coops de la Fédérée à l'échec. Dans un premier temps, face à une pénurie d'acheteurs et la perspective de tout perdre, les sociétaires ont préféré vendre leur production à la Robin & Co. En second lieu, les associations ont gaspillé une part importante de leur clientèle par manque de soins au moment de la préparation ou de la classification des stocks. Voilà pourquoi, dix-huit ans plus tard, le ministère des Pêcheries se dit prêt à vous soutenir quant à la réalisation de nouvelles coopératives et aider au développement de vos exportations. De plus, grâce à l'appui inconditionnel de monseigneur Ross, évêque de Gaspé, ainsi que de l'Université Laval de Québec, le mouvement coopératif reprend de l'autorité. Nous comptons déjà 54 pêcheurs qui étudient à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Ces derniers se prévaudront de la connaissance de la pêche commerciale et deviendront des phares pour vous.

— Depuis quand doit-on se traîner le derrière sur les bancs d'école pour apprendre à pêcher ? crie Jean Babin du fond de la salle. Si vous pensez qu'on va s'en laisser imposer par des gars qui ont usé leur fond de culotte derrière un pupitre, vous vous trompez. Nous autres, en Gaspésie, on a appris de nos pères et nos pères de nos grands-pères. Faut croire qu'on a la pêche dans le sang. Ça nous grouille partout dans le corps tant qu'on ne se retrouve pas sur l'eau à bord d'une barge.

Sans accorder d'importance à la remarque du protestataire, Onésime Gagnon reprend la parole et mentionne avec fierté que depuis 1929, la coopérative de Carleton, malgré une baisse d'achalandage circonstancielle, n'a jamais cessé de fonctionner.

— Voici la preuve que le coopératisme, ça marche, déclare Onésime Gagnon avec emphase. Il faut ajouter qu'une fois le stock de morues écoulé sur les marchés internationaux, la coop devient également un magasin d'approvisionnement familial. En plus de garnir les assiettes des familles gaspé-

siennes, elle vend au plus bas prix possible des agrès, des filets et toute une panoplie d'articles que vous connaissez mieux que moi.

— Mais la Robin fait déjà ça pour nous, réplique un grand gaillard assis au premier rang. Expliquez-moi donc ce qui différencie votre association de ce que le Jersiais nous offre déjà. Nous ne changerons que de maître !

— L'Anglais nous plume bien raide, intervient immédiatement Nérée, court-circuitant ainsi le ministre. Actuellement, nous sommes coincés par ce maudit rat d'eau. En nous associant, nous deviendrons les propriétaires et les chefs de notre commerce. Il me semble, Isaac, que la différence parle d'elle-même.

Dans la salle, un murmure monte et enfle dangereusement jusqu'à ce qu'Onésime Gagnon reprenne la situation en main.

— Combien de fois avez-vous reproché l'inaction du gouvernement ? Combien de vos lettres atterrissent sur mon bureau, dénonçant l'abus de la Robin & Co ? Aujourd'hui, la balle se trouve dans votre camp.

Pour un moment, la salle devient muette et attentive.

— Écoutez ceci : depuis le mois d'avril, à Rivière-au-Renard, monsieur le curé Narcisse Riou préside la destinée de la Fédération des Pêcheurs Unis. Cet homme se révèle être une grande ressource. D'autre part, le poste de radio CHNC de New Carlisle diffuse actuellement sur ses ondes des conférences vous étant destinées. Les journaux locaux peuvent également vous informer et dans votre entourage immédiat, vous pouvez compter sur les agronomes, les prêtres, les institutrices et les fonctionnaires. Tous ces gens peuvent vous aider, et ce, gratuitement. Messieurs, dans cette affaire, je vous réitère mon entière disponibilité ainsi que celle de mon collègue Jolicœur.

— Pour écouter la radio, faudrait l'électricité, rétorque Romain Leblanc qui s'amuse au détriment du parlementaire.

— Et Charles Robin dans tout ça ? s'inquiète subitement

Nérée. Dévoilez-nous donc l'objet de votre rencontre de l'hiver dernier, monsieur Gagnon ? Honoreriez-vous deux maîtres à la fois ?

Piqué au vif, le ministre s'en prend aux feuilles de son discours et les triture jusqu'à ce qu'elles racornissent et deviennent inutilisables.

— Quoi que vous en pensiez, messieurs, je ne mange pas à deux écuelles et je porte orgueilleusement le titre de député, obtenu grâce à une campagne propre et honnête.

— Parlons-en, crie Jean Babin qui commence à s'exciter. Ici, en Gaspésie, on a pour notre dire que la clique à Maurice Duplessis...

— Suffit, coupe Donald Landry. On n'est pas réunis pour faire le procès des bleus et des procédés utilisés durant la période électorale. Il s'agit de comprendre les avantages du coopératisme.

— Messieurs, reprend Onésime Gagnon, vous devez exercer un choix. Maurice Duplessis croit en la force des coopératives et, je vous le répète, n'hésitez pas à vous entretenir avec les sociétés existantes.

Le mot de la fin prononcé, Onésime Gagnon et Henry Jolicœur contournent la tribune et s'appêtent à disparaître par la porte de côté. Vivement rattrapés par le curé Guité, les élus doivent néanmoins consentir à lui accorder quelques minutes avant de s'effacer pour de bon.

Il faut un certain moment avant que la salle se vide complètement, car des groupes se forment ici et là et discutent de la pertinence de fonder une coop à Paspébiac. Touchés par l'orateur, les faibles d'hier se sentent soudainement capables de soulever le joug imposé par Charles Robin.

— Si la coopérative de Carleton existe depuis presque dix ans et que les gars ont réussi à passer à travers les coups durs de la dépression, les Paspéyas ne sont pas plus niaiseux. On

peut s'organiser, annonce Nérée et je m'engage à prendre des renseignements auprès des coopérants. Je possède des sources, termine-t-il sèchement.

Dans un autre coin de la salle, on peut entendre des éclats de voix féminines qui ressortent de cette réunion populaire. Les femmes, secondant quotidiennement leur mari dans leur travail, prétendent avoir droit au chapitre. Ici, en Gaspésie, le labeur ne regarde par la largeur de la main. Pour sa part, Loretta a tenu à assister au discours du ministre et ne cache pas son scepticisme face à ces paroles qu'elle qualifierait de prophétiques. Au fond, rien ne la choque plus que lorsqu'elle voit des personnes se laisser berner par la facilité. À les entendre, aucun écueil à l'horizon... Mais que dira le principal concerné, Charles Robin, quand il s'apercevra que les pêcheurs jouent dans ses plates-bandes et ouvrent de nouveaux marchés ? L'homme commencera par ramasser ses billes et exigera que tous les sociétaires lui remboursent le crédit avancé.

— Robin tient le gros bout du bâton, car la majorité d'entre nous lui doivent notre maison et certains, jusqu'à leur chemise.

En rentrant chez elle, Loretta demeure silencieuse et porte son attention sur les propos de son mari. Dans un état d'euphorie contagieuse, ce dernier expose les avantages de fonder une coopérative, ici même, sur les bancs de Paspébiac. Certes, les nombreux bénéfices profiteraient à l'ensemble de la population, toutefois, on ne doit pas oublier que les obstacles restent de taille. Charles Robin ne se laissera certainement pas manger la laine sur le dos. Il faudra plus qu'une poignée de pêcheurs gonflés à bloc et les belles paroles d'un homme du gouvernement pour le déposséder et lui faire perdre le monopole des exportations.

— Imagine, Loretta, nous jouirions d'une latitude jusqu'alors jamais égalée. Nous travaillerions en commun et fixerions nous-mêmes le prix de notre poisson.

— Et à qui la vendrez-vous cette morue ?

— Aux Européens, aux Brésiliens, ou bien à qui en voudra, bon Dieu !

Loretta préfère se concentrer sur son souper et abandonner son homme aux palabres du ministre. Ainsi, l'écran de fumée créé par la séance d'information se dissipera un peu et refroidira son esprit échauffé. Une fois les enfants au lit, Nérée revient dans la cuisine avec une lampe à l'huile dont il a légèrement remonté la mèche. Une plume entre les dents, une feuille de papier dans une main et l'encrier dans l'autre, il va aux nouvelles :

— Loretta, quand as-tu écrit à Victoire pour la dernière fois ?

— La semaine passée, réplique la mère.

— Comme il y a pas mal de nouveau par ici, j'aimerais l'en informer, poursuit Nérée.

— En quoi veux-tu qu'une coopérative de pêcheurs intéresse une enfant de neuf ans ?

— Bien sûr, une réunion captive beaucoup moins que n'importe quel autre commérage, mais ici et maintenant, on parle de la survie de notre communauté et j'ai besoin d'elle.

— Je t'interdis de la distraire de son couvent, s'insurge Loretta. De part et d'autre, on s'impose des sacrifices difficiles, il ne manquerait plus qu'ils ne portent pas fruits.

— Dans ce cas, reprend Nérée, ta sœur Alice pourrait nous renseigner. Elle doit certainement connaître un pêcheur qui travaille à la coopérative. Je dois absolument savoir comment m'organiser pour en fonder une du même genre, marmonne-t-elle. J'y vois là le salut de notre communauté.

— Dites-moi donc, cher membre fondateur, comment négociez-vous avec le Jersiais ?

— Pas question de traiter avec l'ennemi. On monte notre affaire discrètement et...

— Et où prendrez-vous l'argent ? coupe Loretta.

Si Loretta avait voulu mettre des bâtons dans les roues de son mari, elle n'aurait pas fait autrement.

— Dans le temps comme dans le temps, ma femme, tu places la charrue devant les bœufs. À ce que je sache, il n'y a rien de décidé et les plans sont loin d'être tirés. Tu l'écris cette lettre, oui ou non, demande-t-il en s'assoyant tout près d'elle ?

— Tu sais bien... soupire-t-elle.



Une fois sa journée scolaire terminée, Victoire retourne sagement au logement et change de vêtements. Comme Alice ne rentrera pas du travail avant une bonne heure et demie, il a été convenu entre elles que la jeune fille se rendrait au village pour faire les courses. Bien en vue sur la table de la cuisine, Alice a laissé une liste ainsi qu'une petite somme d'argent. Aujourd'hui, le temps fraîchit et Victoire en profite pour étrenner le nouveau chandail tricoté par sa tante. De couleur bleu poudre, il est assez épais pour qu'on puisse le porter seul, sans manteau. Son col monte haut et les manches paraissent suffisamment longues pour passer à travers quelques saisons. Victoire enfle donc le précieux lainage et tire sur ses nattes afin de les extraire de l'étroite encolure. Ensuite, elle attrape le cabas suspendu au crochet derrière la porte du garde-manger et s'apprête à partir. Dans la poche de sa jupe de laine, elle fourre la liste de commissions et le billet de deux dollars qui l'accompagnait. Comme la vie lui semble douce et facile depuis qu'elle vit à Carleton. Rapidement, elle a acquis une nouvelle assurance et sa tante la traite comme son égale, ne faisant pas grand cas de leur différence d'âge, l'une se vieillissant et l'autre se rajeunissant. Ici, les corvées quotidiennes ne lui pèsent pas. Et l'école ! Victoire adore apprendre. Elle questionne sans

cesse son enseignante qui, patiemment, répond à tous ses pourquoi et tous ses comment. Après seulement quelques mois, l'élève sait lire et écrire couramment, si bien que, de concert avec la directrice du couvent, sa titulaire la fait monter en deuxième année. Le seul regret l'opposant à cette progression rapide se résume à abandonner ses amies, mais rien ne lui interdit de les retrouver lors des récréations. Dans sa nouvelle classe, la fillette trouve en son enseignante, sœur Sainte-Marie, une précieuse confidente. Fièrre de sa réussite, Victoire annonce sa promotion à sa tante et à ses parents.

— Je le savais, ma nièce est une fille exceptionnelle, s'écrie Alice.

Loin de prendre tout le crédit de ses succès scolaires, Victoire explique que sans le soutien d'Alice et de son encouragement, elle n'inscrirait pas de belles notes dans son bulletin.

Distraitement, la tête dans les nuages, Victoire quitte le logement pour se rendre au magasin général Bourg. Aujourd'hui, elle décide de marcher sur le bord de l'eau, ce qui la mène directement dans la cour arrière du commerce. Depuis qu'Alice lui a fait découvrir le sentier longeant le barachois, elle le préfère à tout autre chemin. Souvent, elle rencontre un homme qui laisse courir son chien sur la grève. Poliment, il lui adresse un salut auquel elle répond, sans plus. D'autres fois, elle croise des compagnes de classe qui s'offrent un peu de bon temps après une longue journée passée derrière leur pupitre. Trop sage pour les rejoindre et lâcher son fou, elle accélère le pas, craignant que la marée ne cerne son parcours. La fillette arrive finalement au magasin de Napoléon Bourg. Dès qu'elle pénètre dans le commerce, qu'elle s'amuse à comparer à la caverne d'Ali-Baba, elle se dirige immédiatement vers le comptoir postal, car il ferme dès quatre heures trente.

— Bonjour, monsieur Léopold, salue poliment la couventine. Avez-vous du courrier pour Alice Boudreau ?

— Mmm... Mademoiselle Alice ? reprend le vieux garçon en fouillant dans un des petits casiers accrochés au mur. Non, rien.

Dès qu'elle a obtenu sa réponse, Victoire tourne les talons.

— Mais j'en ai reçu pour vous, mademoiselle Leblanc, continue Léopold Arsenault en tendant une enveloppe blanche. Il me semble reconnaître cette écriture, termine le curieux.

Victoire revient vers le comptoir postal et s'empare de son courrier.

— Vous ne l'ouvrez pas tout de suite ? ose l'indiscret. Des fois... on ne sait jamais...

Victoire déteste ce petit commis à la gomme qui se prend pour le nombril du monde. Chaque fois qu'il lui remet la malle, l'indiscret y va d'un commentaire mal venu. Rapidement, la fillette ouvre son sac et y enfourne la précieuse lettre qui, d'après le cachet postal, semble vraisemblablement provenir de Paspébiac. Quand elle reçoit des nouvelles de ses parents, Victoire se sent toujours mal à l'aise. Elle revoit la petite maison jaune sur le bord de la grève et l'état de pauvreté dans laquelle vit sa famille, tandis que pour elle, la vie se montre si douce. Sortant le bout de papier qui logeait dans sa poche de jupe, la fillette s'adosse au comptoir de vente et s'attarde à contempler les nouveautés pour l'hiver.

— Pardon, mademoiselle, l'accoste poliment une dame qui ressemble à s'y méprendre à Loretta.

Rapidement, Victoire la questionne du regard, se demandant d'où sort cette femme élégante.

— Êtes-vous Victoire Leblanc ?

— Oui.

— La nièce d'Alice Boudreau et la fille de Loretta ?

— Oui, s'étonne Victoire, surprise d'entendre parler de sa mère et, du même coup, constater que cette femme lui ressemble tellement.

— Je suis madame Céline Bernard, la maman de votre amie Fernande. J'ai bien connu votre mère du temps où elle travaillait comme maîtresse d'école et je l'aimais beaucoup. Presque tous les dimanches, j'accompagne également votre grand-mère Boudreau, une bien bonne personne ! Mais j'y pense, vous devez connaître Paulo, le dernier de mes fils ? Il entretient la pelouse chez Alice. Bon, je vous ai assez retardée, j'y vais, termine la femme en resserrant son manteau autour d'elle.

Quelques instants plus tard, on entend tinter la clochette de la porte.

Victoire se demande si elle doit reconnaître en cette personne la maman de la douce Fernande. Et cette ressemblance avec sa propre mère, Loretta, elle n'en revient tout simplement pas ! Et puis, elle n'a pas rêvé, cette bonne femme lui a tout de même parlé d'une grand-mère ? Pourquoi sa mère ne lui a-t-elle jamais dit quoi que ce soit au sujet des Boudreau, même qu'elle avait été surprise quand ses parents lui avaient révélé qu'une de ses tantes vivait à Carleton. Une des sœurs de Loretta... Et comment se fait-il qu'Alice n'ait jamais dévoilé quoi que ce soit concernant la famille Boudreau ? Victoire ne doit s'en prendre qu'à elle-même, car l'idiote n'a jamais posé la moindre question. Maintenant, il faut absolument rencontrer sa grand-mère. Qu'est-ce que cette histoire de cachotteries ? Pourquoi Loretta serait-elle gênée de parler de sa lignée ? Bien entendu, il semblait plus facile de connaître, de visiter ou de croiser les Leblanc de Paspébiac, ils vivaient tous dans le même patelin. Ici, ça ressemble au bout du monde, il doit être aisé de se perdre de vue. Sans cette liste d'achats, qu'elle tenait toujours dans ses mains, Victoire aurait complètement oublié ce qu'elle était venue chercher au magasin. De retour à la réalité, la fillette consulte le papier et achète une livre de viande, du sucre et une poignée de noix. Il y aura assez pour le souper et demain, elle reviendra.

Pour le retour, Victoire prend le boulevard Perron, car le chemin de la grève est certainement inondé par la marée. Près de la maison, une femme en salopette et blouson d'homme, des cheveux gras cachés sous un filet grille une cigarette. Dora Allard occupe le minuscule logement situé sous celui d'Alice Boudreau et travaille à la coopérative des pêcheurs. Son boulot consiste à éviscérer et étêter la poissonnerie. Debout à longueur de journée, Dora voit passer devant elle des morues, des plies, des harengs et quoi encore. D'une main sûre, elle insère la pointe de son couteau dans le ventre du poisson, l'ouvrant de l'anus aux branchies. De ses doigts experts, elle fouille la plaie béante et tire sur tout ce qui s'accroche à la chair. Les entrailles sont rejetées, sauf les précieux foies qui contiennent une huile riche, réputée pour rendre la vie aux plus cachectiques. Puis d'un geste rapide, elle prive de leur tête les malheureuses victimes du filet. Ce travail n'a pas porté profit à celle qui manie l'instrument tranchant comme pas une, car elle est demeurée célibataire. Quel garçon s'approcherait d'une fille attifée comme un homme et qui sent la morue à plus de cinq pieds ? Même si dans sa poitrine colossale se cache un cœur d'or, aucun mâle n'a encore démontré assez de ténacité pour le découvrir. Mais une artiste vit et ne demande qu'à grandir sous ces dehors de garçon manqué. Sous ses doigts, raidis par les écailles de poissons, naissent de magnifiques tableaux modernes que l'artiste expose dans les studios d'art de Gaspé. Qui le croirait ?

— Salut, la petite, commence Dora en exhalant une bouffée de fumée. J'ai enfin fini mon quart de travail et j'en profite pour relaxer. Tu supportes la boucanne, au moins ?

— Non, hésite Victoire, et je trouve bizarre qu'une femme fume comme un homme. D'ailleurs, les religieuses condamnent...

— Laisse faire les pisseuses, coupe Dora. Qu'elles se mêlent de leurs affaires ou se taisent. Veux-tu voir mon dernier tableau ?

— Pas ce soir, je suis pressée, Alice va rentrer d'une minute à l'autre. Demain peut-être ?

— Pas de problème, ma grande, demain ou après-demain si tu veux.

Soulagée, Victoire entre dans l'appartement. Pourquoi a-t-elle menti à Dora en lui disant que sa tante arriverait bientôt ? En fait, elle ne reviendra pas avant trente minutes, mais Victoire préférerait rester seule pour quelque temps. Sa rencontre au magasin général l'a grandement perturbée. Son trouble n'est pas simplement causé par le fait que cette femme prétend être la mère de Fernande, mais plutôt par son discours. Madame Bernard aurait bien connu Loretta et verrait régulièrement sa grand-mère Boudreau. Et cette ressemblance... Distraitemment, Victoire range ses achats et une fois son cabas vidé, elle se rappelle la lettre toujours au fond du sac. Vivement elle la récupère et découvre l'écriture de sa mère qui, encore une fois, lui livrera son ennui.

Ma chère fille,

Même si je t'ai écrit récemment, ton père désire t'adresser ces quelques mots. Ici tout va bien, même que les choses commencent à bouger. Aujourd'hui, le village de Paspébiac peut se vanter d'avoir reçu de la visite. Le ministre des Pêcheries, monsieur Onésime Gagnon, accompagné du député de Bonaventure, nous a livré de bonnes nouvelles. Il encourage fortement les pêcheurs de la région à fonder une coop et à se distancer de la Robin & Co. En seulement, nous possédons peu ou pas d'information sur le fonctionnement de ce regroupement et nous avons été étonnés de savoir que, depuis 1929, il existe une coopérative à Carleton. Ton père apprécierait connaître le nom d'un travailleur qui le renseignerait sur les comment et les pourquoi d'une telle association. Dans un premier temps,

nous pourrions lui écrire et lorsque Nérée ira te chercher à la fin de l'année scolaire, il pourra le rencontrer en personne.

Je tiens à te féliciter pour ta progression rapide dans tes classes. Continue et ne lâche pas.

Ta mère qui t'aime,

Loretta.

P.-S. Papa te remercie d'avance.

Victoire laisse tomber la lettre sur ses genoux. Elle craint d'avoir mal saisi le sens de la missive. Une coopérative ? Elle sait que Dora travaille dans ce genre de société, mais pas beaucoup plus. Peut-être qu'Alice en connaît davantage du fait qu'elle travaille chez un notaire, elle pourrait lui expliquer certains termes utilisés par Loretta ?

Effectivement, il faut moins de trente minutes pour qu'Alice revienne à son appartement et se retrouve bêtement devant un barrage de questions. Victoire commence par lui montrer la lettre reçue de sa mère et demande de lui en expliquer la teneur.

— Rien de plus simple, ma chouette. Ici, à Carleton, la plupart des hommes qui pêchent ont uni leur force afin de développer des marchés pour vendre leurs poissons. Ainsi, les profits sont répartis entre les sociétaires, c'est-à-dire les pêcheurs, et chacun y trouve son compte. Ça fait longtemps qu'on a mis les Robin dehors et personne n'est réduit à la pauvreté pour autant, au contraire, aucun ne roule sur l'or, mais tous vivent bien. Ton père a raison de vouloir fonder une coopérative à Paspébiac et je vais lui donner le nom d'Aldoria Rivière avec qui il pourra correspondre. De plus, lorsqu'il viendra te chercher à la fin de l'année scolaire, si jamais il branle encore dans le manche, je demanderai à Dora de s'occuper de lui et de le guider au moment d'une visite des installations coopératives.

— Alice, commence prudemment Victoire, cet après-midi, au magasin Bourg, j'ai rencontré une dame qui se disait la maman de ma meilleure amie, Fernande Bernard.

Cette fois, les joues roses de la jolie secrétaire perdent toutes couleurs.

— Elle m'a affirmé avoir connu ma mère durant sa jeunesse et le fait qu'elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau me trouble énormément...

— Possible... coupe Alice.

— ...et cette femme côtoie ma grand-mère tous les dimanches. En plus, son fils Paulo s'occupe de l'entretien extérieur.

La tante se retient de rajouter quoi que ce soit. Que dire ? Elle a promis le silence à Loretta, mais elle ne peut tout de même pas contenir Victoire en la mettant sous une cloche de verre. Impossible de contrôler toutes les rencontres de sa nièce et encore moins les déclarations des autres. De l'intervention peu judicieuse de cette madame Bernard, en réalité sa sœur Céline, Alice doit conclure que cette dernière n'a pu s'empêcher de questionner Victoire. Combien de temps peut-elle garder la fillette dans l'ignorance de sa famille, alors que tout le clan Boudreau vit au village ? Loretta avait raison de craindre la divulgation du terrible secret concernant Victoire, et dire que le responsable de tout ce gâchis demeurerait à quelques rues d'ici. Jugeant la vérité supérieure à n'importe quelle autre solution mensongère, Alice décide de lever le voile sur la partie la plus acceptable et la moins brutale.

— Tu veux savoir, ma chérie, et tu te poses des questions qui me semblent tout à fait honnêtes. Comme tous les enfants, ta mère et moi ne sommes pas sorties des limbes et, comme tout le monde, notre famille compte des parents, des frères et des sœurs. La femme que tu as rencontrée au magasin général se nomme Céline et elle est notre sœur. Voilà donc la raison de

la ressemblance. De plus, depuis toujours, elle assiste à la messe du dimanche en compagnie de ta grand-mère.

— Cette femme était ma tante ! s'exclame Victoire.

— Oui, laisse tomber Alice.

— Par conséquent, Fernande devient ma cousine. Combien de personnes devrais-je découvrir comme ça ? s'impatiente soudainement Victoire. Pourquoi ma mère ne m'a-t-elle jamais touché un mot à propos de sa famille ?

— Loretta a été obligée de faire un choix et elle devait avoir ses raisons, rétorque Alice. En fait, je t'ai révélé le nom de Céline, mais j'aurais préféré que ce soit Loretta qui te divulgue elle-même notre réalité familiale.

— Au diable sa permission ! Je veux connaître mes grands-parents. Pourquoi tous ces détours et entourloupettes infantilisantes ? Je veux savoir à quelle famille j'appartiens. Alice, si tu refuses de me renseigner, je rencontrerai la mère de Fernande. Elle me dira certainement ce que vous essayez de me cacher.

— Rien, ma chérie, rien ! Nous obéissons aux ordres de Loretta.

Et comme par magie, à part Alice et Céline, Victoire découvre des grands-parents, six oncles et tantes, plus de vingt cousins et cousines ainsi que de la parenté plus éloignée. Ouf ! De quoi devenir dingue !

Ce soir-là, au moment où Victoire décide d'aller se coucher, sa tête ressemble à un carrousel. Elle avait insisté pour qu'Alice lui parle de sa nouvelle famille. Pour se déculpabiliser d'avoir failli à sa promesse, Alice conclut qu'il devenait intenable de garder Victoire dans le secret et, à voir la mine réjouie de sa nièce, elle ne regrette rien. La fillette dit se sentir riche et ne plus vivre en exil, sachant maintenant que la plupart des Boudreau vivent dans le deuxième rang, à deux pas. Maintenant, Victoire se bute à une seule idée : les rencontrer et se faire connaître, car

mis à part sa tante Céline, tout le monde ignore qu'elle vit ici, si proche d'eux.

Le dimanche suivant, le désir de Victoire est enfin exaucé. En compagnie de sa tante, elle assiste à la première messe et s'installe dans le banc derrière la vieille dame qu'Alice a identifiée comme étant sa grand-mère. Selon son habitude, Céline Bernard l'accompagne. Il faut peu de temps pour que l'une des deux femmes se retourne, suivie de l'autre, et aperçoive Victoire et Alice. Cordélia Boudreau reconnaît tout de suite le visage de sa fille Marie-Ange, morte de désespoir et en disgrâce. Puis froidement, l'aînée détourne la tête et s'applique à retrouver le fil de ses dévotions. Pour sa part, Céline a passé une partie de la messe le cou accroché dans le dos. Une fois l'office terminé, Alice arrête sa mère qui s'apprête déjà à monter dans la voiture où l'attend son mari Athanase. Visiblement, ce dernier n'a pas assisté au prône pas plus qu'à l'*ite missa est*.

— Maman, je te présente Victoire, la fille aînée de Loretta, l'apostrophe Alice.

Cordélia Boudreau adresse un rapide signe de tête à la fillette. Son cœur de mère lui fait tellement mal qu'elle ne peut se résoudre à pousser plus loin sa démonstration d'affection.

— Viens, Athanase, dit Cordélia.

Légèrement sourd, l'homme tarde à bouger. Même la jument demeure plantée sur ses quatre pattes.

— Hue, Germaine ! lance la grand-mère.

— Depuis quand parles-tu à Germaine ? s'étonne Athanase. Tu es bien pressée ce matin, d'habitude tu restes à jaser avec tout un chacun.

Alice profite des scrupules du cheval et s'approche de son père.

— Papa, je te présente Victoire, la fille de Loretta.

Plus sociable et facile à vivre, Athanase tend déjà la main à sa petite-fille et se dit très heureux de la rencontrer. L'homme

est également saisi par la ressemblance étonnante qui existe entre Marie-Ange et la jeune fille devant lui. Il a l'impression que celle qu'il a perdue, voilà déjà neuf ans, vient de lui être restituée.

— Monte, fillette, et toi aussi, ma belle Alice, je vous invite à déjeuner à la maison. J'ai une faim de loup. Et toi, Victoire ?

L'enfant accepte l'aide du vieil Athanase pour grimper dans la voiture. D'un coup sec sur le bras, la voici assise entre sa grand-mère et son grand-père. Quant à Alice, elle a trouvé refuge sur le banc d'en arrière. Cette fois, Germaine daigne avancer et, comme si elle sentait déjà l'odeur de l'avoine, elle active le pas. En moins de quinze minutes, tous les passagers sont rendus devant la maison du deuxième rang. De tout le parcours, Cordélia n'a pas desserré les dents, refaisant le même coup lors du déjeuner. Elle ouvre à peine les mâchoires, picorant dans son assiette. Vaut mieux qu'elle se taise et laisse à Athanase faire les frais de la conversation.

— Et comment se porte le monde de par chez vous ? attaque le grand-père.

— Ma mère va bien, commence Victoire. Elle a traversé une passe difficile, mais actuellement, tout semble rentrer dans l'ordre. L'hiver dernier, après la mort de mon petit frère Benoît, elle pleurait souvent. Quelques mois plus tard, elle a fait une fausse couche et elle a durement accusé le coup. Alors, pour un grand bout de temps, elle a perdu le sourire. Je l'ai aidée du mieux possible, termine fièrement la fillette.

— Et ton père, il pêche toujours ? poursuit le vieil homme qui se sent mal à l'aise quand sa progéniture éprouve de la misère.

— Bien sûr et il est considéré comme un des meilleurs pêcheurs de la région. Personne ne va aussi loin que lui sur les bancs, il se rend parfois jusqu'à Miscou. Papa m'a encouragée

à venir étudier ici. Maman rejetait l'idée et craignait quelque chose. Peut-être est-ce pour cette raison qu'elle n'a jamais parlé de vous ?

— Qui sait ? répond la grand-mère, Loretta devait avoir de saprés bons arguments.

Une fois le repas terminé, Alice cherche un prétexte pour partir. Heureusement, son regard s'accroche à l'horloge murale et sauve tout le monde d'un certain malaise.

— Bonté divine, Victoire ! Il faut partir.

— Bon, bien, greyez-vous, les femmes, Germaine va vous reconduire chez vous.

Cette fois, Cordélia adresse un au revoir plus chaleureux, tandis qu'Athanase les invite déjà pour le déjeuner de dimanche prochain.

— Je dois rattraper les années perdues, annonce-t-il à Cordélia qui s'inquiète d'un rapprochement trop rapide. Cette petite n'a rien fait de mal et je refuse qu'elle ne devienne victime de notre indifférence. On dirait que notre Marie-Ange nous est restituée par le biais de Victoire. Passons par-dessus ce qui nous a si profondément blessés, faisons-le pour notre fille et notre petite-fille.

— Mais ce n'est pas ce qui avait été entendu quand Marie-Ange a donné le bébé à Loretta. Elle ne devait jamais savoir d'où elle venait. Loretta l'avait juré.

— À ce que je crois, elle l'ignore encore et personne n'a trahi le secret. Elle reste la fille légitime de Loretta.

— Mais quelqu'un va finir par s'ouvrir la trappe. Parfois il ne s'agit pas d'en dire beaucoup, un seul mot suffit. La petite est futée et regarde le résultat. Céline ne lui avait que demandé son nom.

— Et ce n'est pas terminé, ma vieille, parce que j'ai l'intention de la faire connaître à tout le monde. On ne la rejettera pas une seconde fois.

— Pense ce que tu veux... Elle ne traîne pas dans la rue et vit dans une bonne famille. Il ne fallait tout simplement pas qu'elle vienne du côté de Carleton.

La personne la plus heureuse de cette rencontre fut certainement Victoire qui, du coup, vient de gagner des grands-parents. Nonobstant le manque d'enthousiasme de sa grand-mère Cordélia qui lui rappelle la froideur de sa mère, la fillette apprécie grandement son nouveau grand-père. En fait, tout de suite il l'a reconnue comme étant une des leurs, l'a invitée à déjeuner et n'a pas hésité à la réinviter pour la semaine suivante. Si elle se fie à la courte conversation échangée lors de son retour, l'homme se chargera de lui présenter ses oncles et tantes et l'accompagnera lors des visites. Que demander de mieux !

Pour un bon moment, Victoire flotte sur un nuage, un nuage de beau temps. Rien de malveillant ne se pointe à l'horizon. En un rien de temps, la famille Boudreau prend place dans la vie de la couventine et l'avantage de neuf oncles et tantes encore vivants et du double de cousins et cousines. Tous, à l'exception de Loretta, habitent la région immédiate de Carleton et bouillent d'impatience de rencontrer la fille de leur sœur. Parmi ces parents sortis du deuxième ou du quatrième rang, de la rue Lacroix, de celle de la Gare ou du boulevard Perron, Victoire s'attache très vite à son cousin, Paulo Bernard. Dorénavant, elle surveille la venue du jeune jardinier et aussitôt qu'elle le voit, lui offre candidement son aide. Un râteau à feuilles entre les mains, Victoire l'entretient de ses études et lui livre volontiers les aléas de sa vie de couventine. Tout en guettant le tas de détritiques qui flambe doucement, Paulo écoute patiemment et relèque du même coup la nouvelle cousine.

— Je te trouve pas mal chanceuse d'aller à l'école. Quand

Fernande et toi me racontez vos histoires de pisseuses, je me dis que vous devez vous amuser chez les nonnes. Pour moi, fils d'un habitant, le seul métier que la vie me réserve reste de m'échiner sur une terre de roches. Nous autres, les gars, on ne choisit rien. Ou on reprend la barque de notre père ou on laboure les quelques arpents qu'il nous a laissés. De gré ou de force, on finit par faire comme eux. De toute façon, chez nous, le bonhomme est mort depuis un bout de temps.

— Mais tu peux tout de même démontrer de l'ambition. L'agriculture ne t'intéresse-t-elle pas ? Pourtant, tu accomplis des merveilles. Tu pourrais dépasser ton père et même découvrir de nouvelles cultures propres au sol pauvre dont tu as hérité ou bien vendre les fruits de ta récolte. Dans ce cas, il s'agit de semer un peu plus et de proposer le surplus au magasin général ou encore à ceux qui ne peuvent pas cultiver. Les mères de famille travaillent tellement que si tu arrivais à mettre sur le marché de quoi cuisiner un souper rapide, elles t'encourageraient, j'en suis persuadée.

À force de discuter et de travailler côte à côte, les deux jeunes gens en viennent à y prendre plaisir. Ces sentiments, alliés au fait d'être bien ensemble, ont fini par se transformer en amourette, l'un cherchant constamment la présence de l'autre. Oh ! Rien de très malin dans cette aventure galante, mais parfois, au lieu de s'affairer, Paulo prend la main de Victoire et l'entraîne sur le banc des Maisons ou sur le quai, et là, il lui raconte des histoires de marins, de naufrages et de bateaux fantômes. Il brosse un tableau tellement précis de ses récits qu'inévitablement, ils deviennent plus grands que nature. Il commence ainsi : un jour, au temps de la conquête, un navire anglais sombra corps et biens dans la baie des Chaleurs. Encore de nos jours, occasionnellement, on voit ses voiles en feu entremêlées de fumée réapparaître au large. Ces soirs-là, chacun reste chez soi et un mouvement de frayeur étrange se répand

sur la baie. Entre 1912 et 1914, une vieille dame qui se nomme Marie-Stella Bourg a aperçu le bateau fantôme à plusieurs reprises et a témoigné de sa malfaisance. Parfois, Paulo étaye ses histoires de gigantesques diables tels qu'Outikou, ce géant mangeur d'hommes aussi haut que les monts Chic Chocs ou encore de Gou-Gou, la hideuse ogresse qui habite l'île de Bonaventure. Cette sorcière paraît si grande de taille que le mât des navires amarrés dans la baie de Percé lui arrive à peine à la ceinture. Pendant ce temps, Victoire écoute religieusement et se met à rêver aux personnages sortis droit des horribles contes de son cousin.

Plus l'amour apparaît simple et plus il complique la vie des autres. Après avoir provoqué une profonde onde de choc au sein de la famille Boudreau, la tante Céline voit maintenant d'un très mauvais œil le fait que son fils passe une partie de son temps avec la jeune Victoire. En vérité, elle ne se gêne pas pour condamner vertement cette relation naissante et implore Paulo de ne plus se rendre chez Alice et de se trouver un autre travail. Trop tard, Casanova est devenu sourd aux récriminations maternelles !



Pendant qu'à Carleton Victoire affronte le clan Boudreau, Loretta implore tous les saints du ciel, et ceux à venir, de préserver son précieux secret. Jusqu'à ce jour, personne n'avait encore parlé et tout le monde s'était tenu à bonne distance des Leblanc, protégeant ainsi la véritable identité de la petite. Comme le contact avait été coupé entre les deux familles, Loretta avait coulé des jours tranquilles, mais voilà que cette maudite histoire de couvent chamboule l'ordre établi. Dans la situation actuelle, le secret est encore inviolé, mais Dieu fasse

qu'il le reste ! pense Loretta. Depuis que sa fille connaît ses oncles et ses tantes, ses lettres sont remplies de reproches. Et pour empirer les choses, pourquoi fallait-il que sa meilleure amie soit la gamine de cette bécasse de Céline ? Et comment ne pas s'inquiéter quand on voit Paulo s'accrocher aux jupons de Victoire ? D'après les lettres d'Alice, la responsable de cette déferlante qui pourrait tous les emporter reste sa propre sœur, la femme de ce maudit Théo Bernard. De son côté, Nérée ne trouve rien de mal à ce que Victoire côtoie son autre famille.

— Du monde qui appartient à la terre ne peut rien apporter de mauvais, s'amuse-t-il à répéter à une Loretta au bord de la crise de nerfs.

— Tu m'as pourtant vu prêter serment, s'énervé celle-ci.

— Tu ne pourras pas garder cette enfant bien longtemps dans de la ouate ou sous ta jupe. Souhaite seulement qu'un jour elle ne t'en blâme pas. À ce moment-là, tu regretteras de ne pas avoir ouvert les bras pour lui permettre de s'envoler.

— Alice m'écrit qu'elle s'attache sérieusement à Paulo. Ai-je besoin de te rappeler le mal que son père a fait à notre famille ? Victoire ne peut aimer son propre frère, crache Loretta.

— Voyons, laisse-la tranquille. Pour elle, Paulo reste son cousin et une amourette d'adolescence ne mène pas nécessairement au mariage. Nous aviserons si les choses se compliquent. En attendant, je voudrais que tu m'aides à répondre à mon correspondant de la coopérative. Je désire lui poser quelques questions.

À contrecœur, Loretta écrit une longue lettre dictée par Nérée. En ce qui concerne le cheminement de la future coopérative, le pêcheur se montre plus que satisfait de la tournure des événements. Aldoria Rivière lui fournit des informations pertinentes, lesquelles sont ensuite retransmises à la vingtaine d'hommes désirant fonder une coop. Cela fait du bien au moral quand on se sent capable de prendre sa destinée en main

et, par le fait même, d'adresser un pied de nez à l'exploiteur. Bien entendu, Charles Robin a fini par avoir vent de cette association et réagit en durcissant ses positions. Le Jersiais abaisse donc le prix d'achat de la morue et se justifie en alléguant la mauvaise qualité du poisson rapporté. Les marins renforcent leurs arguments et ramènent une quantité minimale de stock au quai de la Robin, ce qui force la compagnie à annuler plusieurs commandes, ternissant ainsi son image de marque. Le Jersiais contre-attaque en haussant le coût de la marchandise en magasin. À cette guerre, plusieurs perdent des plumes et il devient plus compliqué de recruter d'éventuels coopérants. Ceux qui gardaient un petit coussin pécuniaire pour les au cas où, ils ne sont pas légion, peuvent se permettre durant un certain temps de résister aux moyens de pression de Charles, deuxième du nom. S'ensuit alors une période d'appauvrissement difficile à supporter et si devant un garde-manger vide les hommes tiennent bon et ne changent pas d'idée, les femmes les ramènent rapidement à la raison. Finalement, la Robin & Co sort gagnante de cette partie de bras de fer et voit revenir sur ses étals les belles grosses morues rapportées par les mêmes pêcheurs qui, hier encore, prétextaient la diminution de la ressource.



Puis viennent enfin juin et la fin de l'année scolaire. Victoire a tellement hâte de revoir ses parents qu'elle ne tient plus en place. La fillette conclut que les dix mois passés au couvent furent une expérience des plus enrichissantes et des plus passionnantes jamais vécue. Alice a déployé des trésors de diplomatie afin qu'elle se sente chez elle, allant même jusqu'à la traiter comme une sœur. Victoire a également forcé les barrières

érigées autour de la famille Boudreau qui, sans fausse joie, l'a reconnue comme une des leurs, cherchant dans ses traits des ressemblances avec une certaine Marie-Ange. Si ce n'était de sa tante Céline qui condamne l'amitié qu'elle éprouve pour son fils, elle pourrait qualifier son bonheur de presque parfait. Et Paulo, ce cher cousin et ami ! Rapidement, il est devenu quelqu'un d'important et de précieux pour elle. La couventine met difficilement des mots sur ses sentiments et s'estime trop jeune pour parler d'amour, mais chose certaine, elle prend conscience qu'une douce sensation de bien-être l'envahit quand elle se trouve avec lui. Hier, au moment où le soleil s'apprêtait à rougir l'horizon et pendant qu'ils pêchaient tous les deux la plie au bout du quai municipal, le polisson a poussé l'impudence jusqu'à l'embrasser sur la bouche. Surprise, Victoire a réagi en s'éloignant de lui, mais bien vite, elle est revenue sur son comportement radical et s'est rapprochée tout doucement de son cousin. Comme l'été passera lentement sans lui !

Carleton, rue de la gare, le train en provenance de Gaspé laisse descendre deux personnes. Pour une durée de trois jours, Nérée et Loretta Leblanc ont confié André et Arthur aux grands-parents Leblanc et se permettent des petites vacances, question de reprendre contact avec la famille Boudreau. Profitant du fait que Victoire a déjà fait la moitié du travail en rétablissant les ponts, tout devient plus facile pour Loretta. Depuis neuf ans, soit le jour où on a déposé le bébé dans ses bras, elle n'a pas revu ses parents. Mis au courant de sa venue, Athanase n'a pas hésité un seul instant à la recevoir et a invité le couple à crêcher au deuxième rang et à reprendre la petite chambre rose. Dans la maison, tout est fin prêt pour recevoir Loretta et Nérée. Germaine fut donc chargée de conduire les Paspéyas à la ferme familiale. Après des retrouvailles émouvantes, des embrassades à n'en plus finir et des reniflements dans le mouchoir, tout le monde grimpe dans la voiture,

alourdissant le bolide de Germaine d'une grosse valise. Pour une rare fois, Athanase laisse glisser les cordeaux sur le dos de sa vieille jument, lui permettant de les ramener au pas. Durant le trajet, père et fille se dévisagent, chacun cherchant chez l'autre les changements survenus au fil du temps. Mon Dieu, comme son père a pris un sérieux coup de vieux ! pense Loretta. Rapidement, comme si soudainement elle craignait de le perdre, Loretta s'informe de la santé du paternel.

— Quand on approche les soixante-dix ans, ma fille, on doit accepter les petits bobos tout en se trouvant chanceux de tenir encore, lance Athanase. Ne t'en fais pas, ta mère me dit souvent que rien ne peut me tuer et, comme elle a toujours raison, je commence à le croire. Et toi, mon gendre, comment ça va ?

— Oh, vous savez, tant que la morue frétille dans la baie, nous autres prêcheurs, on ne se plaindra pas.

Il faut à peine quinze minutes à Germaine pour déposer ses visiteurs devant la grande maison blanche du deuxième rang. Plantées comme des statues de sel en face de la porte d'entrée, Cordélia, Alice et Victoire attendent qu'Athanase daigne enfin les laisser descendre. Courant l'une vers l'autre, Cordélia et Loretta se serrent dans leurs bras, puis s'éloignent afin de mieux s'observer, pour ensuite se rapprocher l'instant suivant, finissant par se barbouiller mutuellement les joues de larmes de joie. Comme le temps a filé... Victoire regarde cette scène et sent une flèche de jalousie se ficher droit dans son cœur d'enfant. C'est elle qui devrait se blottir contre sa mère, mais encore une fois, elle passera en second. Voyant la tristesse s'inscrire dans les yeux de sa fille, Nérée vient à la rescousse.

— Viens là, ma belle, dit-il en découvrant une large poitrine. Comme tu as grandi ! Est-ce Alice ou les petites Sœurs de la Charité qui te font cet effet-là ?

Et Victoire niche sa tête dans le creux de l'épaule offerte, laissant au puissant homme le soin de la tenir haut dans les airs. Comme son père sent bon. Une odeur de mer et de sel est accrochée à ses cheveux et à sa peau. Au moment où les pieds de Victoire retouchent terre, Loretta s'avance et l'embrasse chaleureusement sur les joues. La fillette reste figée. On dirait que le mince lien qui la retenait à sa mère s'est fragilisé et se retisse tranquillement en faveur de sa tante Alice.

— Comment vas-tu, ma grande ? s'informe Loretta.

— Bien, maman, répond sèchement Victoire.

Loretta a reçu et décodé le message non verbal de sa fille. Cette enfant sait lire les lignes de l'âme. Il suffit parfois de gestes anodins pour laisser voir la place qu'on tient dans la vie des autres et Victoire a découvert que jamais elle n'occupera la première place dans le cœur de sa mère, et elle se met à douter de sa naissance hors du ventre maternel. Déjà, Athanase invite tout le monde à entrer à l'intérieur et houspille Cordélia pour qu'elle serve un bon verre de limonade à la grande visite. Et le flot des informations si longtemps interrompu entre les parents et leur fille aînée reprend de la vigueur. Victoire se tasse à côté d'Alice et déguste tranquillement sa citronnade, tout en écoutant son père discourir. Ce dernier monopolise toute l'attention de son beau-père et l'entretient de son projet coopératif. De son côté, le vieux ne se fait pas prier pour lui fournir quelques renseignements utiles et, avec passion, il raconte le jour où ils ont foutu le Jersiais à la porte de Carleton.

— Tu aurais dû le voir, commence Athanase, le Jersiais semblait si piteux qu'on se demandait s'il ne se mettrait pas à brailler comme une femme. Rendu aux confins du quai, il a carrément tourné le chignon vers le large et a aboyé quelques ordres en anglais aux hommes qui patientaient sur la goélette toujours parée. Ainsi, est-il allé porter la misère ailleurs.

— En tous les cas, monsieur Boudreau, continue Nérée, nous autres on a déjà contacté les coopérants de Rivière-au-Renard et on a obtenu le soutien du curé Guité de Paspébiac. De plus en plus de pêcheurs désirent s'impliquer dans la coopérative, bien que Charles Robin ait mis en œuvre un système de prix qui a presque ruiné les plus pauvres. Je pense qu'après la visite de l'usine de Carleton, nous en saurons assez pour démarrer notre propre commerce.

— Sur ce point, lance Alice qui sans avertissement s'insère dans la conversation masculine, Dora Allard passera te chercher demain matin.

Le reste de l'après-midi se déroule au son des rires et des tête-à-tête animés. Le soir ramène Alice et Victoire dans leur modeste logis, abandonnant Nérée et Loretta aux bons soins parentaux. Le doux visage de Victoire affiche de la tristesse, car après-demain, elle retournera à Paspébiac et ne reviendra qu'en septembre. La fillette pense profiter des vacances scolaires pour continuer à lire et à écrire. D'ailleurs n'a-t-elle pas promis à Paulo de lui composer une belle lettre toutes les semaines ?

Le lendemain matin, Dora, vêtue d'un pantalon d'homme et d'une chemise propre, vient frapper à la porte du cultivateur Boudreau. Dans la cuisine, tout le monde s'attarde devant une tasse de thé refroidi.

— Entrez, Dora, ne restez pas dehors. Tenez, tirez-vous une chaise, insiste Athanase en approchant déjà un siège. Un thé ?

— Non, merci, monsieur Boudreau. Monsieur Nérée est-il prêt ? s'informe l'artiste.

— Pas tout à fait, reprend ce dernier encore en camisole. Donnez-moi une minute et j'arrive, dit-il en grimpant l'escalier.

— Dans ce cas, assoyez-vous, s'entête le cultivateur.

Devant l'insistance d'Athanase, Dora finit par accepter et se retrouve en compagnie de madame Cordélia et d'une inconnue.

Probablement l'épouse du Paspéya. À peine la jeune femme a-t-elle posé son derrière sur la chaise de cuisine que Nérée réapparaît. Visiblement, l'homme semble dans une forme superbe et, dans ses yeux et à travers ses gestes, on peut reconnaître la passion qui l'anime. D'un mouvement brusque, Dora ouvre la porte :

— Vous venez, monsieur Nérée ? Si ça ne vous dérange pas, nous marcherons jusqu'à l'usine. Je travaille dans la poissonnerie toute la semaine et je recherche toujours un peu d'air pur.

Prenant son rôle de guide au sérieux, Dora Allard met à profit cette marche rapide pour renseigner son invité sur les différentes étapes et manœuvres inhérentes à la transformation du poisson. Finalement, au bout de quarante-cinq minutes, ils arrivent à la poissonnerie. À quelques pas du quai fédéral, un long bâtiment de bardeaux gris a été divisé en deux parties. Donnant directement sur la rue, un petit comptoir offre des produits frais aux résidents de la ville ainsi que quelques gâteries, comme des pétoncles, des langues et des bajoues de morues, des œufs de lompes ou quelque pâté marin mitonné par la meilleure cordon-bleu de la région. Dans la deuxième section, soit celle en arrière du magasin-comptoir, deux longues tables étroites sur lesquelles des trancheurs s'affairent à ouvrir le ventre des poissons, à les vider, à les décoller pour ensuite les transférer à l'effiloteur. Les larges filets sont immédiatement mis à tremper dans la baille, tandis que les goujonnettes, les petits et les moyens filets seront séchés sur les vigneaux.

— Si je vous disais, monsieur Leblanc, explique Dora, qu'en 1926, la coopérative de Carleton livrait à la Fédérée près de cent mille livres de morues.

Nérée n'en revient tout simplement pas et il tente de photographier dans sa mémoire la disposition des installations. Rien ne sert de réinventer la roue. La tête pleine d'images et d'intentions, il retourne chez son beau-père après

avoir gentiment remercié Dora et lui avoir promis une invitation lors de l'ouverture officielle de la coop des Paspéyas. Bizarrement, il constate que la maison du deuxième rang a été désertée par ses habitants. Nérée met donc à profit cet instant de solitude imprévu et se permet un peu de repos, abdiquant de bonne grâce devant Galarneau. Il s'arrête rarement pour profiter du soleil de cette façon, béatement canté dans une chaise, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés et le cou offert aux chauds rayons, comme tout vacancier. À vrai dire, d'habitude le soleil cuit sa peau tannée et le vent termine le travail, la desséchant complètement et creusant des profondes rides où se lit une vie de labeur. Aujourd'hui, au lieu de sentir l'air salin, le goémon ou l'iode des embruns, une odeur de foin fraîchement coupé remplit ses narines. Tout à coup, il entend un bruit de pas sur les planches disjointes de la galerie. L'homme lève un œil curieux et aperçoit un adolescent qui le fixe, la figure marquée par une barbe naissante. Nérée se redresse à demi et salue gauchement le visiteur.

— Bonjour, monsieur, je dois rencontrer Victoire cet après-midi.

— Bien, mon garçon, prends un siège et fais comme moi, attends. À qui ai-je l'honneur ?

— Paulo Bernard, reprend placidement le jeune gringalet.

— Enchanté, dit Nérée en présentant la main. Je m'appelle Nérée, le père de Victoire.

Les deux hommes laissent le silence s'installer entre eux. Difficile de tenir une conversation intelligente quand on ne connaît de l'autre que son prénom, mais heureusement, ni l'un ni l'autre ne semble disposé à discourir. Par bonheur, on entend le roulement des roues sur le gravier et Germaine pointe enfin le museau dans le dernier détour du chemin, mettant ainsi fin au malaise naissant. Bien fait, car la patience n'est pas la qualité première de Nérée. Dès qu'Athanase peut apercevoir clairement

les personnes qui flânent sur sa galerie, la face lui tombe d'un coup sec.

— Veux-tu bien m'expliquer ce que ce scélérat fabrique chez nous ? s'énervé Athanase.

— Celui qui se tient à côté de Nérée ? demande Loretta.

— Ouais, le fils de Théo Bernard et de Céline, ta chère sœur grogne le vieux.

Cette fois, Loretta perd non seulement le sourire, mais le souffle.

— Paulo ! s'exclame Victoire. Paulo est venu me faire ses adieux...

— Ne me dis pas que tu le fréquentes ? hurle la mère.

— Oui, qui a-t-il de mal à parler à son cousin ?

Dans la voiture, plus personne ne souffle mot et un lourd silence s'installe, annulant du même coup tous les bienfaits de la visite de la petite école du rang où enseignait Loretta. Germaine s'arrête devant la galerie, même si personne ne lui en a donné l'ordre. À peine la jument est-elle immobilisée et au risque de tomber, Victoire passe par-dessus sa grand-mère et court à la rencontre de Paulo. Tous les yeux fixent le couple interdit et toutes les lèvres refoulent un flot de condamnations. Malgré lui, Nérée devient spectateur d'une scène d'amour où vraisemblablement, Victoire et ce Paulo comptent pour les deux seuls acteurs. Mais sa fille se trouve bien trop jeune, même pour une amourette !

— Va-t'en d'ici, vocifère Athanase en descendant de la voiture, et laisse la petite tranquille. Qui t'a permis ?

— Je voulais simplement lui dire bonjour, insiste le pauvre garçon. Voyons, grand-père, je ne vois rien de mal à saluer ma cousine.

Et subrepticement, Paulo soustrait Victoire des menaces de l'aïeul, mais avant que cette dernière n'ait fait le moindre geste, on entend un long cri s'apparentant à une plainte :

— Nooon... hurle Loretta.

— Maman !

— Je t'interdis de parler à ce chacal, et toi, fils d'assassin, n'y touche pas, tu entends, laisse ma fille tranquille !

Complètement médusés, Victoire et Paulo voient dans les yeux de Loretta une violence jusqu'alors jamais exprimée. Hystérique, la mère enjambe le banc qui la retient toujours prisonnière et la voix rauque de colère, elle râle :

— Je le savais que ce jour arriverait. Ton soulon de père n'avait pas fait suffisamment de mal autour de lui, il fallait que tu viennes terminer son travail en t'attaquant à ma Victoire ?

Comme le jeune homme ne comprend rien aux paroles démentes de cette femme inconnue, il tarde à s'exécuter et à s'éloigner de sa cousine. Dans un geste de folie, Loretta attrape Victoire par le bras, le serre violemment, puis la pousse rudement avant de la rejeter sur son père.

— Calme-toi, Loretta, dit Nérée en tentant de raisonner sa femme.

— Connais-tu ce gibier de potence, ce Paulo ? Son fils... son fils à lui...

— Oui, mon père se nomme Théo Bernard et non « lui », brave Paulo, et pourriez-vous m'expliquer ce que mon père a fait de si répréhensible pour vous rendre hystérique à ce point ?

— Éloignez-le de moi ou je lui arrache les deux yeux, termine Loretta en enfouissant les deux poings dans les plis de sa jupe.

— Maman, excuse-toi, exige Victoire qui, à son tour, prend position.

— M'excuser ! En voilà une bonne ! On sort cette enfant de la dèche et aussitôt le dos tourné, elle s'acoquine avec la pire racaille. Tu peux calculer que tu as passé ta première et ta dernière année à Carleton. Viens-t'en, Nérée, nous n'avons plus rien à faire ici.

Complètement décontenancée, Alice prend la défense de sa nièce et tente de tirer Victoire des griffes de sa mère.

— Je t'en prie, Loretta, laisse-la. Cette enfant fait preuve de talent et elle doit continuer à étudier...

— Toi, pas un son, coupe l'autre sèchement. Tu n'as pu la retenir. Quand on pense que tu as employé le fils de ce rapace...

— Je te ferai remarquer qu'il se trouve également à être celui de notre sœur Céline.

Cette fois, Loretta serre les dents et ne prononce plus un mot. Elle entre dans la maison, fait ses valises et ordonne à Nérée et à Victoire de la suivre jusqu'à la gare.

— Attends, dit Athanase, je vais au moins te reconduire.

Inutile, Loretta est déjà partie, le chignon raide, les ongles plantés dans le bras de sa fille et un Nérée désabusé qui tente, tant bien que mal, de suivre la cadence imposée. Heureusement, pense le pêcheur, j'ai visité la coopérative de justesse...



Le retour à la maison jaune s'avère un véritable calvaire. Seuls Nérée et Victoire réussissent à échanger quelques mots sous le regard acide de Loretta. Sa cuisine retrouvée, la femme reprend sa routine journalière et rapatrie André et Arthur laissés aux bons soins de Béatrice et de Romain. L'attitude fermée de leur mère ne les rassure en rien et les garçons ripostent en fuyant le bercail, préférant passer leur temps à ramender les filets dans le hangar en compagnie de leur père.

Victoire vit une véritable torture et se demande pourquoi sa mère ne décolère pas. Elle repasse dans son esprit la scène disgracieuse jouée lors de leur départ de Carleton et ne voit toujours pas où elle aurait pu fauter. Elle a simplement

exprimé sa joie de revoir son cousin. Les paroles méchantes et blessantes prononcées par Loretta et Athanase ne cessent de lui tourner dans la tête. Sa mère était tellement fâchée qu'elle a confondu tous les degrés de parenté, s'attaquant même au père de Paulo. Pire, elle lui interdit de retourner chez les Sœurs de la Charité. Si au moins Loretta arrivait à desserrer les mâchoires. Victoire ne lui demande pas de rire, de sourire ou de reprendre une vie normale, non, seulement de lui adresser un mot ou deux. Vraisemblablement, la boudeuse préfère soumettre sa famille au supplice de sa mauvaise humeur. Victoire ne peut en supporter davantage et se réfugie sur le bord de la grève. Tant que sa mère ne lui parlera pas, elle ne l'aidera pas et ne lèvera pas une épingle. Que sa tortionnaire se débrouille toute seule. Par contre, la fillette recherche constamment la compagnie de son père et consent volontiers à lui donner un coup de main. Au moins, il ne trahit pas ses propres enfants.

— Papa, peux-tu m'expliquer ce que j'ai fait de mal ? demande une Victoire en quête d'amour.

— Rien, ma fille, rien. Tu es née dans la mauvaise famille, au mauvais moment et au mauvais endroit, reprend Nérée.

Cette fois, elle comprend encore moins.

— Maman m'aime-t-elle vraiment ?

— À sa façon, oui, affirme le grand pêcheur.

Un lourd silence s'installe entre eux. Dans la tête de Victoire vient de germer une idée. Il lui faut partir pour un endroit où on l'aime vraiment et où on l'apprécie.

La nuit suivant la brève discussion avec son père, Victoire vole à ses parents une petite somme d'argent pour prendre le train. Sans bruit, elle entreprend de se rendre au village en marchant sur le bord de la grève, question d'éviter les rencontres inopinées. À 11 heures du soir, et pour quelques minutes seulement, un convoi de marchandises s'arrête à la gare de Paspébiac et Victoire montera dans celui-là. Cette fois, pas

d'adieu et encore moins de regrets. Demain matin, elle sera arrivée à destination et ira chercher de l'aide chez Paulo. Lui saura quoi faire. Et ce qui fut pensé fut fait.

Au petit matin, Victoire frappe à la porte de Céline et sans le chien qui aboyait sans cesse, personne n'aurait découvert une fillette fatiguée, affamée et en larmes affalée sur la galerie.

— Victoire ! Que fais-tu ici, s'inquiète Céline ?

— Personne ne m'aime ! pleurniche Victoire en se lançant dans les bras de sa tante.

— Là, là ! Viens te réchauffer un peu et tu m'expliqueras ce qui se passe. J'imagine que tes parents ignorent tout de ta fugue.

En s'essuyant le nez du revers de sa manche, Victoire fait signe que oui. Céline ignore la raison exacte de cette visite imprévue, mais elle se doute bien de ce qui a pu arriver. Alice lui avait glissé un mot sur la lamentable scène du 24 juin et de la charge de Loretta contre son fils Paulo. Tout en essayant de reconforter la fillette en fuite, Céline l'installe devant une tasse de thé bouillant et un bol de gruau. Lentement, Victoire reprend confiance en la vie et ose la question qui lui brûle les lèvres.

— Paulo est-il ici ? demande-t-elle entre deux bouchées.

La mère du garçon fait signe que non sans rien rajouter. Voici venu le temps d'apprivoiser cette enfant qui semble perdue et qui a démontré beaucoup de courage pour se rendre jusqu'ici. Céline jurerait que sa sœur Marie-Ange se tient devant elle, tant Victoire lui ressemble. Théo a fait tant de mal et provoqué tant de douleur autour de lui qu'elle se doit de réparer et de recueillir correctement l'enfant qu'il a engendrée dans sa folie. De plus, sans son intervention au magasin général, rien de tout ce chiard ne serait arrivé. Tôt ou tard, la coupe de verre sous laquelle Loretta protège sa fille adoptive brisera.

— Tu sais, Victoire, j'aimerais bien satisfaire ta curiosité, mais avant, je voudrais faire une petite visite avec toi. Finis ton déjeuner.

La fugueuse obéit. Pour une fois, quelqu'un daigne lui répondre et la sortir de la noirceur dans laquelle elle se débat. Son repas terminé, l'enfant fait taire son envie de sommeiller et suit sa tante.

— Avant de partir, nous allons couper quelques fleurs, propose Céline.

Et Victoire se laisse mener vers le cimetière. Bizarrement, elles ne pénètrent pas à l'intérieur du lieu sacré, mais se rendent devant une petite croix blanche en dehors de ses limites. Puis elle lit :

Marie-Ange Boudreau 1914-1929

— Qui est-ce ? demande Victoire.

— Ta véritable mère.

D'un seul coup, les jambes de Victoire amollissent et la supportent à peine.

— Ma...

— Oui, la dernière des sœurs Boudreau et ta vraie mère.

— Mais...

— En fait, Loretta se trouve ta tante et ta mère adoptive.

Tranquillement, Céline raconte l'histoire de Marie-Ange et s'efforce d'utiliser des mots simples et compréhensibles pour une jeune fille.

— Marie-Ange, la benjamine de la famille, fêtait ses quinze ans. Quel jour d'été merveilleux ! Lors d'une fête champêtre chez nos voisins, Marie-Ange s'est retirée quelques instants dans sa chambre afin de se reposer. Théo, mon mari, sortant de l'hôtel Les sables rouges, s'est alors dirigé vers la maison d'Athanase. Dans un geste impardonnable, il a forcé la porte de ma jeune sœur. Ce qu'il a fait reste innommable et inqualifiable, articule péniblement Céline. Théo a violé Marie-Ange et a continué à boire, articule péniblement Céline. Il est revenu ici, laissant sa victime dans un état proche du coma. Quand on s'est inquiété de ne pas voir réapparaître Marie-Ange, mon

père s'est rendu à sa chambre et l'a trouvée. On aurait dit une poupée cassée et désarticulée. Je n'ai jamais pardonné le geste posé par Théo, soupire Céline. Lorsque la petite fut rétablie, ma mère s'aperçut qu'elle était enceinte de mon mari. Marie-Ange est alors entrée dans une profonde dépression et on l'a presque gardée en vie de force, car elle ne voulait que mourir. Dès ta naissance, elle t'a confiée à Loretta nouvellement mariée. Puis notre petite Marie-Ange a mis à exécution son funeste projet et s'est pendue à une des poutres de la grange. Quant à Théo, ton véritable père, le diable est venu le chercher deux ans plus tard. En voulant aider un ami, il est tombé dans un silo à grain. Le Diable garde son âme !

Céline s'arrête quelques instants, le temps de respirer, car revivre cette triste histoire lui fait toujours aussi mal. Elle aussi a subi le contrecoup de cette pénible affaire, soit le rejet de la famille. Elle n'éprouve aucun remords à livrer son tragique secret et, selon elle, Victoire semble suffisamment mature pour comprendre et ne peut vivre éternellement avec des questions qui la torturent. Céline a également constaté, lors d'une courte visite de sa sœur, que Loretta ne démontre aucune affection maternelle. Si Victoire apprécie Paulo, il faut que ce soit en tant que frère et non comme un ami de cœur. Pauvre petite ! Avec son bouquet de fleurs dans les mains, elle paraît tellement fragile. Il serait tellement facile de la garder ici et de l'élever avec Paulo et Fernande, sa véritable famille. Tendrement, la femme l'invite à garnir la sépulture. Avec une économie de geste, la fillette s'avance vers la croix de bois blanche et y dépose ses œillets de poète, puis se met à pleurer doucement. Affectueusement, Céline la prend par les épaules et la ramène chez elle.

Pendant que Céline console la fille de Loretta, à Paspébiac, Nérée découvre le lit de l'enfant encore intact. Il conclut qu'elle s'est levée très tôt. Depuis son retour de Carleton, rien ne va plus avec Victoire. Puis, il doit forcément constater que la

fillette ne se trouve ni avec sa mère ni avec ses frères. D'habitude, elle rôde dans la cuisine et prépare le déjeuner des garçons. Questionnée, Loretta ignore également où se trouve Victoire, mais ne s'en fait pas outre mesure. De ce temps-ci, l'enfant la boude et passe une partie de sa journée sur la grève. Quand la faim se fera trop sentir, elle rentrera, conclut Loretta. Mais Victoire ne revient pas et les parents commencent à prendre l'affaire plus au sérieux et interrogent André, Arthur ainsi que les voisins. Rien. L'affolement devient alors maître de la raison et l'angoisse envahit le bon sens.

— Elle est partie, déduit Arthur. À sa place, j'aurais fait comme elle.

— Tais-toi, hurle Loretta.

— Impossible, elle doit se terrer quelque part, reprend le père, conscient que sa déclaration sonne faux.

Il faut que l'horloge sonne midi pour que les parents Leblanc admettent le départ de leur fille.

— Mais où, bon Dieu ? Où une fillette de neuf ans peut-elle se réfugier ?

Nérée se rend jusqu'à la maison du vieux Roméo Leblanc, peut-être que Victoire s'y trouve et ne rentre pas par crainte de représailles. Il admet que Loretta peut lui inspirer de la crainte. Apparemment, chez les Leblanc, tout semble normal et Nérée hésite à alerter tout le monde. L'homme revient bredouille et comme tout ce chamboulement l'a retardé pour la pêche, il décide de partir quand même. Là, il trouvera la réponse qui lui manque. Comment se fait-il que Loretta montre si peu de générosité envers cette enfant ? Visiblement, elle chérit Arthur et André et, de l'autre côté, elle offre un cœur sec à sa fille. Cette petite ressemble à une arête dans la gorge de Loretta.

Nérée rapaille son attirail de pêche et descend sur la grève. Hier, il y avait laissé son doris comme s'il avait prévu sortir en retard. À grands efforts, l'homme de mer réussit à pousser sa

lourde embarcation de quelques pieds, puis lorsque l'eau commence à porter la structure, les deux mains sur le bordage, il y va d'une large enjambée suivie d'un saut et grimpe dans son bateau. Nérée s'installe sur le banc du milieu, attrape la paire de rames qui gisait au fond de la barque et tranquillement, s'éloigne du rivage. Le vent se met de la partie et fait tant et si bien, qu'en peu de temps, le pêcheur est rendu au large. Les cheveux ébouriffés, le souffle court, Nérée décrète qu'il a atteint la bonne profondeur pour jigger. Le geste assuré, l'homme accroche un morceau de maquereau au crochet, le laisse descendre et commence alors un mouvement de va-et-vient vertical qui excite le poisson. Au fur et à mesure qu'il sort les morues de la mer, Nérée cherche à comprendre ce qui a bien pu passer par la tête de Victoire. Si seulement il connaissait les raisons qui ont provoqué cette fugue, peut-être arriverait-il à découvrir où elle se cache. Pourvu qu'elle n'ait pas pris une direction d'où on ne revient jamais, pense-t-il.

Il faut deux jours avant que la famille Leblanc reçoive une réponse à ses questions, deux jours d'angoisse indicible. Par le biais d'une lettre adressée à Loretta arrive la première salve accusatrice.

Chère sœur,

Voici quelques mots pour te dire de ne pas t'inquiéter de Victoire. Rassure-toi, ta fille va bien et se repose. Voilà deux jours, une fillette en larmes et cherchant l'amour maternel s'est présentée à ma porte. J'ai cru bon la recueillir. Toi qui voulais la protéger à tout prix de la famille et des frasques de certains, tu n'as réussi qu'à la blesser. En lisant ces mots, tu découvriras que sans ton sacro-saint consentement, j'ai invité Victoire à effectuer une courte visite au cimetière paroissial. Sur la sépulture de Marie-Ange, Victoire

a déposé un modeste bouquet de fleurs. Si elle doit aimer Paulo, que ce soit comme un frère.

Ta sœur qui ne comprend pas,

Célina.

D'un geste qui traduit sa rage, Loretta entreprend de déchirer la lettre de cette pétasse en mille miettes et sans sa rapidité à la récupérer, Nérée n'aurait jamais su le fin fond de l'histoire. Jusqu'à quand les Bernard leur feront-ils du mal ? En plus d'avoir sciemment détruit la vie de Marie-Ange, voilà qu'ils volent l'enfance de Victoire en lui dévoilant le drame entourant sa conception et celui qui suivit sa naissance. Comment cette enfant jugera-t-elle leurs actions ? Par sa conduite, son père biologique a donné à sa pauvre mère la corde avec laquelle elle devait se pendre. Tout marchait si bien avant que Victoire ne se mette en tête de vouloir étudier et que Nérée fasse de ses pieds et de ses mains pour qu'elle déménage à Carleton. Son mari devient aussi coupable que les autres, tranche froidement Loretta. Ainsi, cette jeune demoiselle a tenu à retourner à Carleton, eh bien, qu'elle y reste ! Pas question qu'elle dépense la moindre goutte de salive pour la persuader de revenir à la maison, pas plus qu'elle ne fera d'effort pour la récupérer. Célina a cru bon de lui dévoiler ce qu'elle avait juré de garder secret, eh bien, maintenant, qu'elle s'arrange avec les conséquences. Point final.

— Dieu merci, elle me paraît en sécurité, soupire l'homme, je commençais à perdre espoir. Il faut aller la chercher...

— Non, coupe Loretta sur un ton qui ne souffre pas de contestation, elle a choisi de se réfugier auprès de cette gré-biche, alors qu'elle y reste. Chez moi, on ne retient personne de force.

— Chez moi, reprend tout de suite Nérée, on accorde une chance à une fillette qui ne se sent pas bien et à plus forte raison si on l'a librement adoptée. Victoire demeure notre fille.

— Il faut croire que mademoiselle s'est trouvé une nouvelle famille, crache Loretta.

L'homme ne répond pas. La femme qui se tient devant lui ne ressemble en rien à celle qu'il a mariée. On dirait que depuis la perte de Benoît, Loretta ne démontre plus d'empathie et oppose hargne et méchanceté aux mauvais coups de la vie. Tout comme ses fils, Nérée choisit de laisser la pie-grièche seule dans sa cuisine. Si la vie lui inflige la perte de sa fille, il doit redoubler d'amour envers ses garçons et les surveiller afin qu'ils ne suivent pas l'exemple de leur sœur. Le cœur serré, Nérée se réfugie dans le hangar et découvre Arthur et André qui s'amusent.

— Que diriez-vous de m'accompagner à la pêche demain ? Joseph Levasseur file un mauvais coton et j'ai besoin d'un coup de main.

Les yeux grands comme des billes, les futurs marins n'en reviennent pas de leur chance. Les paternels ne démontrent pas tous autant de confiance envers leurs jeunes flos. Le soir surprend vite les garçons et, la tête pleine de rêves, ils s'endorment avec la promesse que leur père les réveillera à la barre du jour.

Normalement, personne ne pêche le dimanche, car cela porte à malchance. Nérée ne se formalise pas de cette interdiction servie par les bonnes femmes et les curés. Aux premières lueurs du jour, celles-là mêmes qui barrent l'horizon et rosissent déjà le ciel, cachant dans ses teintes l'espérance d'une belle journée, les Leblanc père et fils prennent le large. Confortablement installé sur le banc d'en arrière, Nérée tient le rôle de maître de barge, abandonnant la banquette médiane aux deux jeunes mousses qui, pour le moment, se contentent

d'observer les manœuvres du capitaine. Afin d'éviter de ramer et dans le but avoué d'impressionner ses garçons, le pêcheur dresse le mât et tend la voilure. Un vent léger gonfle la voile et, défiant la mer, force le passage vers l'horizon. À point nommé, Nérée redresse sa barque et donne du mou sur l'écoute de grand voile, puis il invite ses fils à le rejoindre. Combien de fois dans leurs jeux, les gamins ont-ils mimé les gestes à accomplir ? Et comme s'ils étaient venus au monde dans une embarcation, les enfants se laissent bercer par les ondulations de la houle et profitent de la quiétude que seule une mer saphir peut offrir.

— On dirait que vous êtes nés pêcheurs, mes petits diables.

Nérée ne peut que démontrer de la fierté, car sa progéniture est tissée dans l'étoffe dont on fait les bons marins. Ne lui reste que le plaisir de leur enseigner les rudiments du métier. Et l'homme de mer se met à rêver à l'indispensable rapprochement entre père et fils, aux pêches miraculeuses, à la coopérative qui assurera leur avenir, puis s'abandonnant au roulis, il en oublie presque l'escapade de sa fille et le coup de gueule de sa femme.

Sous l'œil attentif du pêcheur, André attrape une petite morue et, à voir sa mimique, on jurerait que Moby Dick ou quelque monstre abyssal gigote au bout de sa ligne. Arthur tente d'aider son cadet et rapidement lui présente la salebarde. Il faut quand même une bonne force physique pour qu'André dirige le poisson vers la puiſe que lui tend son frère. Finalement, les deux gamins réussissent à remonter leur trophée sous les encouragements du maître de barge. Les apprentis pêcheurs ne se contentent pas de ce premier succès et plongent à nouveau leur ligne. S'amusant ferme, ils ne ralentissent l'allure que lorsque la faim commence à les tirailler et qu'ils alignent dix belles morues dans le fond du doris. Alors, Nérée sort de sa musette un morceau de lard salé, un bout de pain ainsi qu'une

gourde d'eau encore fraîche. Voilà de quoi restaurer ces petits monstres.

— Dès notre retour à la maison, nous mangerons une bonne soupe chaude. En attendant, contentez-vous de ceci, dit-il en coupant la salaison en trois parts.

À peine les enfants ont-ils grignoté leur quignon, qu'à l'horizon le ciel s'obscurcit et le vent d'est commence à souffler. Nérée comprend l'avertissement et abdique devant la menace à venir.

— Ramassez vos affaires, les garçons, et prenez cette bâche, étendez la sur tout ce qui pourrait bouger, puis installez-vous sur votre banc, on rentre.

— Déjà ? s'étonne Arthur.

— Oui, on va montrer vos prises à Loretta, reprend Nérée. Nous lui ferons une belle surprise, car elle ignore que nous étions partis à la pêche. Il ne faudrait tout de même pas trop tarder.

— Bah, tu sais, on ne doit pas lui manquer tant que ça, lance Arthur.

Nérée hisse la voile et se dirige franc nord vers la côte. Mais la tempête ne l'entend pas de cette manière et voit dans la frêle embarcation matière à jouer. Au début, elle commence par forcer le vent, question de s'imposer en tant que maître du jeu et, soudainement, change de direction, frappant de plein front. Comme un chat qui s'amuse avec une souris, la rafale permet au marin prendre un peu de distance et, juste au moment où ce dernier pense s'être tiré d'affaire, elle y va d'un puissant souffle, forçant les vagues à malmener l'esquif. Encouragée par Éole, la mer se ride, pliant et dépliant sans retenue sa surface infinie, puis elle augmente la cadence et laisse courir ses moutons blancs, engendrant une instabilité épouvante. De lourds nuages noirs tapissent le ciel, abaissant la voûte si bas qu'on pourrait presque la toucher. Et comme lorsqu'on met le

doigt sur une bulle de savon, les vannes célestes éclatent, déchargeant subitement des trombes d'eau.

— Les enfants, vite, assoyez-vous dans le fond du bateau et couvrez-vous de la bâche, crie le père qui essaie de descendre la voilure avant que le vent ne démâte le mât central.

Vivement impressionnés par la hauteur des vagues, les deux mousses ne discutent pas et vont se réfugier près de l'étrave, se serrant instinctivement l'un contre l'autre.

À force d'efforts surhumains, Nérée réussit à baisser la voile, saisit sa paire de rames et tente de les fixer dans les tolets. Soudainement, arrivée d'on ne sait où, une immense vague de fond soulève dangereusement la moitié de la barge pour la laisser plonger brutalement l'instant d'après. Secoués, Arthur et André commencent à trembler. Ils espèrent que leur père les sortira de cette tempête. Nérée se bat contre la mer, maudissant la pluie et le vent qui se sont alliés pour lui faire passer un mauvais quart d'heure. Voici qu'une seconde lame de fond anéantit ses efforts et le propulse dans les entrailles de la mer. Suivant le mouvement de l'eau, la barge ressourd et émerge, ne gardant qu'à son bord le maître fermement accroché à ses rames. Seul dans son bateau, Nérée vient de perdre ses deux fils. Fou de désespoir, il abandonne ses godilles et se penche par-dessus bord, cherchant inutilement ses enfants. Il hurle leur nom, mais le vent emporte ses appels, il pleure, mais la pluie délave ses larmes, il implore, mais ses prières ne montent pas au ciel. Abattu, l'homme s'écrase dans le fond de son doris et se laisse porter par la mer. Celle qui l'a nourri vient de garder dans ses entrailles les deux fils qui lui restaient.

— Maudite mer, braille-t-il, tu m'as tout pris. Au moins, sois conséquente et reviens me chercher. Nous serons quittes.

Puis il s'affaisse à nouveau et attend que l'orage passe. Il refuse de se battre encore et encore pour arracher quelques poissons à cette voleuse d'enfants. À quoi lui sert de combattre ?

Aucun de ses trois fils ne bénéficiera de ses efforts. Autant mourir...

Il a fallu deux jours avant que le doris de Nérée ne touche terre. Un matin clair et ensoleillé, le vent et la vague ont fini par ramener Nérée Leblanc devant la demeure Léopold Allard. Sa femme, la première, voit une barque que le courant marin a déposée sur la grave. Au fond de l'embarcation, un homme, physiquement et moralement effondré, râle. Le temps de se rendre près du naufragé, Léopold reconnaît le pêcheur qui habite la maison jaune.

— Nérée, Nérée, réveille-toi, ordonne-t-il en lui poussant le bras. Veux-tu bien me dire ce qui t'est arrivé ? Tout le monde te cherche depuis deux jours.

— Laissez-moi mourir, braille le rescapé.

— Pas question, reprend le sauveteur. Allez, aide-toi, il faut sortir de la barge.

Forçant comme un diable, Léopold réussit à dégager le grand gaillard. Mais attention, ce dernier a les jambes molles et, cette fois, le bon Samaritain doit demander l'aide de sa femme.

— Rosa, viens me donner un coup de main, je n'y arriverai pas tout seul. Il est mou comme de la guenille !

Imitant les gestes de son mari, Rosa place l'avant-bras du géant autour de son cou et de son bras libre ceint la taille du réchappé et, en clopinant, ramène Nérée dans la maison.

— Un verre d'eau ? propose Léopold.

— Laissez-moi mourir, bourrasse Nérée.

— Rosa, commande Léopold, demande à quelqu'un d'avertir Loretta. Cette pauvre femme doit se trouver dans tous ses états. Je m'occupe de lui, termine-t-il en tendant une tasse de thé au pêcheur.

Nérée refuse de boire et s'affaisse sur le fauteuil.

— J'ai déjà bu toute la mer...

Toute force l'ayant abandonné, il ne peut plus pleurer ni combattre. Sa vie ne sert plus à rien et si le Bon Dieu ne se décide pas à venir le chercher, il va s'arranger... À quoi bon élever des enfants s'il faut leur succéder ?

Rosa confie son précieux message à Garnote, l'idiot du village qui, pour un sou ou deux, fait les commissions aux alentours. Garnote fait preuve de fiabilité et d'efficacité. Il se met donc à courir le long du chemin principal et au bout de quelques minutes arrive devant la petite maison jaune. L'imbécile ignore qu'il doit passer par en arrière et, imitant le curé, il frappe à la porte d'en avant. Pas de réponse. Cette fois, il commence à s'énerver. Il a un message à livrer et il ne veut pas faillir à sa mission. D'après ce qu'il a compris, il s'agirait de monsieur Nérée que tout le monde cherche depuis deux jours. De plus en plus fébrile, le pauvre garçon se met à varger sur la porte, ce qui alerte Loretta qui vient tout juste de s'assoupir. Lorsqu'elle aperçoit le fou du village, une décharge électrique lui traverse le corps.

— Madame Loretta, madame Loretta, suivez-moi, on a retrouvé votre mari, s'énerve le commissionnaire.

— Et les enfants ? s'inquiète aussitôt la mère.

— Sais pas.

Et Garnote se remet à courir, oubliant une Loretta qui traîne de la patte, car elle aussi n'a pas dormi depuis le départ de Nérée. Au moment où elle voit son mari, elle se jette à ses genoux et l'embrasse partout. Finies la querelle et la bouderie, elle vient de récupérer son homme, celui qu'elle aime tant. Mais le revenant ne répond pas au traitement de survie imposé. Son âme semble trop lourde et la perte trop grande.

— Vous avez aussi retrouvé les enfants ? s'alarme soudainement la mère.

La tête tournée vers les sauveteurs, elle capte des visages qui veulent en dire long.

— Nérée, crie-t-elle, où sont Arthur et André ?

Un murmure lui sert de réponse. Elle tend l'oreille et le force à répéter.

— Au fond de l'eau.

Au tour de Loretta de perdre contact avec la réalité. Quel pacte secret a-t-elle signé avec le Diable pour que tous ses enfants lui soient enlevés de façon si brutale ? Et ce Dieu supposé protéger chacune de ses créatures, que fait-il ? Les a-t-il tous abandonnés ? Loretta voudrait hurler, mais aucun son ne sort de sa gorge. On dirait qu'un étau a pris d'assaut ses cordes vocales, tandis qu'une boule de rage lui bloque le gosier. Rassemblant l'énergie générée par la colère, elle se lève et ordonne à son mari de la suivre. Celui-ci serait mal venu de contester le commandement. Nérée ramasse ses longs membres et fournit l'effort nécessaire pour se mettre debout. Loretta adresse un bref merci aux Allard. Le couple qui s'en va sur la route fait pitié à voir. En peu de temps, ils viennent de perdre ce que la vie offre de plus beau. Se soutenant mutuellement, ils parviennent à la maison jaune, celle qu'ils voulaient gaie et accueillante. Maintenant, elle symbolise le malheur, la désertion et l'abandon. Finis les voix d'enfants, les rires cristallins et les tiraillages, finis les projets d'avenir. À partir d'aujourd'hui, Loretta ferme les volets, empêchant toute lumière d'égayer cette maison sur la grève.

GASPÉ

Aujourd'hui, après 10 ans de brillantes études chez les Sœurs de la Charité, Victoire entame sa dernière journée. En septembre, elle entrera chez les Augustines de la Miséricorde de Jésus de Gaspé pour y suivre un cours d'infirmière. L'élève a réussi un parcours sans faute et son certificat d'études secondaires affiche la mention « Très Grande Distinction ». Pour la collation des grades, aux côtés de Victoire se tiennent sa tante Alice, la première à la recevoir et à l'encourager, Céline qui l'a recueillie au moment de sa fugue, sa demi-sœur Fernande, son demi-frère Paulo ainsi que son grand-père Athanase qui tient à applaudir les succès de ses petits-enfants et plus particulièrement ceux de sa petite Paspéya. Fernande apparaît plutôt comme une jeune fille introvertie qui a décidé de consacrer les plus belles années de sa vie aux Oblates de Marie Immaculée qui se dédient aux plus démunis de la terre, en l'occurrence, ceux de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud. Ainsi, chacune des deux sœurs Leblanc et Bernard font don de leur vie, l'une à soigner les malades, l'autre à soulager les lépreux. Personne de Paspébiac n'a jugé bon d'accompagner Victoire dans sa démarche de fin d'études, ni Loretta ni Nérée.

Malheureusement, la vie a pris de rebours le destin des parents adoptifs de Victoire et après le décès accidentel de ses deux frères, son père et sa mère se sont refermés sur eux-mêmes, refusant même de disputer aux Boudreau de Carleton la garde légale de leur fille. Loretta et Nérée ont vieilli d'un coup et vivent comme ils peuvent, acceptant la charité lorsqu'elle passe. Nérée a cessé de pêcher et quand il tourne son regard vers la mer, ses yeux se remplissent d'eau. Sans cesse, l'homme réclame la mort et lui demande de venir le chercher. Le ciel lui résiste depuis neuf ans. Suite au jour fatidique, toute idée de coopérative fut définitivement abandonnée et les Paspéyas pêchent toujours pour le Jersiais, leurs conditions de travail et salariales ne s'étant nullement améliorées. Comme une âme en peine, Loretta va et vient entre son comptoir de cuisine et son vieux fauteuil qui se délabre un peu plus de jour en jour. Elle ne jardine plus et si elle doit sortir c'est pour se traîner jusqu'au magasin général pour y acheter de quoi ne pas mourir de faim. Parfois, elle pousse la fantaisie et s'installe dans la vieille chaise de parterre toute dépeinturée et reluque la baie, mais rien de plus. Cette maudite baie lui a pris le meilleur de sa vie, ne lui laissant que les rognures. Quand l'hiver vient, les Leblanc hibernent, passant la plus grande partie de leur temps terrés comme des marmottes dans leur maison jaune. La vie ne semble plus leur sourire et ils ne sourient plus à la vie.



Fièrement, Victoire exprime sa joie et ne regrette pas les efforts fournis pour obtenir son diplôme d'études. Il ne lui reste qu'un été pour jouir des beautés de la Baie des Chaleurs, des flâneries sur le barachois, des pêches sur le quai, des promenades au clair de lune, de l'âpre montée jusqu'au mont

Saint-Joseph et de la douce complicité avec son frère Paulo. Comme elle a trouvé difficile d'échanger un quasi amoureux pour un cousin et ce même cousin pour un frère, mais aujourd'hui, soudés un à l'autre, ils ressemblent aux deux doigts d'une même main. Toute la laideur engendrée par ce viol a été volontairement bannie de leur vie d'adolescents.

Céline n'a pas disputé à Alice la garde de Victoire. Maintenant, elle se montre fière de sa famille, car elle a récupéré une fille tout élevée. Il faut donner une partie du crédit à Loretta qui a bien fait les choses. Rentrée dans les bonnes grâces de la famille Boudreau à cause de la prise en charge de la fille de Théo, Céline a profité de la remise du certificat de Fernande et de Victoire pour convier tout le clan à venir prendre un en-cas. Sur le gazon, elle a installé une grande table, l'a garnie d'une nappe immaculée et attend que tous ses invités soient arrivés avant de sortir les victuailles de son nouveau réfrigérateur Bélanger. Victoire troque donc sa sévère robe de couvent pour une jolie dentelle blanche. Ses boucles brunes tranchent avec la pureté de la tenue. Comme elle est jolie ! Tout de suite son regard s'allume pour celui qu'elle rejoint sur la terrasse. Les yeux de Paulo traduisent son profond amour, mais également un immense respect qui ne s'est jamais démenti au fil des années.

Enfin, tout le monde est arrivé et la fête peut commencer. Jamais Victoire n'a démontré pareille joie, car autour d'elle, il n'y a que des gens qui l'aiment et qu'elle affectionne. Pour la première fois, elle se sent maîtresse de sa vie. Plus rien ne lui sert de regarder en arrière sauf pour constater le chemin parcouru. Maintenant, elle doit regarder en avant. Le vieil Athanase la surprend donc dans cet esprit de détermination.

— À quoi penses-tu, fillette ?

— À la place que vous tenez dans mon cœur. Vous rappelez-vous le jour où vous m'avez pris la main pour me faire grimper dans votre voiture.

— Si je m'en souviens ! Regretterais-tu d'y être monté ?

— Non, au contraire, répond Victoire en plaçant la vieille main fripée dans la sienne. Vous m'avez permis de découvrir votre monde, celui des gens de la terre.

Et Victoire accroche le bras de l'aîné au sien et se dirige vers la table où chacun s'installe. Comme le premier jour où elle les a rencontrés, soit au sortir de la messe, Victoire se cale entre Athanase et Cordélia. La grand-mère a finalement accepté la fille de Marie-Ange, passant par-dessus l'insulte et le mal causé dix-huit ans auparavant et comme dit son mari : « Un peu de notre petite fille nous est restitué ». Tranquillement, Cordélia a pris la fillette sous son aile et l'a assise devant le métier à tisser pour lui apprendre l'art des ancêtres, puis elle a descendu le métier à piquer du grenier et lui a enseigné la récupération des tissus par le biais de la courtepointe. Tous les samedis matin, l'aïeule donnait rendez-vous à sa descendante ; toutes les deux s'installaient côte à côte dans le salon et maniaient l'ourdissoir, la vieille surveillant la jeune. Au cours de ces heures de complicité, Victoire a réussi à se confier à sa grand-mère, racontant son enfance difficile à Paspébiac.

— Maman a probablement fait un beau geste en m'adoptant, mais elle s'est montrée incapable de m'aimer. Heureusement, papa m'a souvent défendue, comme s'il comprenait le malaise qui existait entre nous. Pourquoi ma mère n'a-t-elle jamais pris la peine de m'expliquer ?

— Parce qu'elle ne le pouvait pas, reprend patiemment Cordélia, elle avait juré.

Et puis, à un moment donné, Athanase mettait fin à la conversation.

— Allez, les femmes, fini le placotage, criait-il, je crève de faim.

Parfois, le grand-père était réellement affamé. Mais la plupart du temps, il faisait exprès pour interrompre les

épanchements d'émotions pouvant blesser la petite. Selon lui, toutes ces confidences tournaient facilement au tord-boyaux. Rien ne sert de revenir sur le passé...

L'été passe trop vite au goût de Victoire. Elle voudrait économiser les jours qui la séparent de son départ. Malheureusement, une fois les foins coupés et rentrés, les grandes chaleurs devenues choses du passé, lentement, mais inexorablement, les journées raccourcissent et le soleil se couche de plus en plus bas et de plus en plus tôt derrière le mont Saint-Joseph. Déjà septembre annonce les soirées fraîches, colore les forêts et sonne le glas des vacances. Plantée devant le quai de gare, une valise de carton à ses pieds, Victoire adresse ses derniers bonjours à Paulo et à Céline. La femme y va d'une série de conseils, tandis que Paulo promet à sa demi-sœur de reprendre la terre abandonnée par son père, voilà plus de quinze ans.

— Écris-moi, Paulo. Tu sais, je n'entre pas en religion.

— Dieu nous en garde ! pleurniche Céline. Il y en a assez d'une qui a pris le voile...

Puis on entend un bruit aigu qui découragerait n'importe quelle conversation. Le Chaleur arrive sur le quai de gare, direction Gaspé. Afin de couper court aux effusions sentimentales et aux pleurs inutiles, Céline déclare :

— Allez, monte, tu vas manquer ton train.

Galamment, Paulo entre avec Victoire dans un wagon et range sa valise sur le porte-bagage. Victoire se rappelle un geste semblable posé par son père il y a quelque dix ans.

— J'irai te voir, lui glisse à l'oreille son frère juste avant de la quitter.

Les yeux de Victoire se remplissent de ces larmes qui font hésiter entre la joie et la tristesse. À travers la vitre sale, la jeune fille envoie la main et laisse le train l'emporter vers l'inconnu. Peut-être part-elle pour ne jamais revenir ? Que de chemin parcouru depuis sa petite enfance jusqu'à Carleton et combien

de routes reste-t-il à explorer avant que son rêve ne se transforme en réalité ? Elle devra consacrer trois longues années à l'étude de l'anatomie et de la pathologie avant de recevoir sa coiffe d'infirmière. Accordant sa pensée au roulis du train, Victoire s'abandonne et finit par somnoler. Dès que le convoi entre dans une nouvelle gare, elle ouvre un œil hagard et le referme l'instant suivant pour replonger dans un monde flou, un espace qui n'appartient qu'au brouillard de l'endormissement. Et passent les villes de New Richmond, de Caplan et de Bonaventure, de New Carlisle et de Paspébiac. À ce moment, Victoire se réveille brutalement, se redresse sur son banc et colle le nez sur la vitre, comme si elle cherchait quelqu'un qu'elle sait pourtant absent. Puis elle retombe sur son siège, encore une fois déçue... Le reste du voyage devient plus excitant et la garde éveillée. Jamais elle n'a dépassé la limite est de son village. Devant elle, processionnent l'interminable golfe et un chapelet de petits havres rivalisant de coquetterie. Plus loin, elle aperçoit le grand rocher Percé, celui qui ressemble à un intrus écrasé devant la frange de la pointe maritime et, en retrait de ce monstre de pierre, sa compagne d'infortune, l'île Bonaventure. Quelle beauté !

Victoire commence à ressentir des fourmis dans les jambes, car voilà près de six heures qu'elle est assise dans ce tombereau sur rail. À la prochaine et dernière étape, elle retrouvera la terre ferme. Au même moment, un sentiment d'ambivalence s'empare d'elle, lui tordant l'estomac et lui donnant une vague nausée. Victoire ne s'inquiète pas outre mesure, cette manifestation d'angoisse elle l'a déjà éprouvée quand, voilà déjà huit ans, elle était venue frapper à la porte de sa tante Céline.

Et maintenant, la grande baie de Gaspé prend d'assaut la fenêtre de côté et se livre dans toute sa splendeur. Le bleu de la mer est si dense, qu'on le croyait né de la palette d'un peintre, tandis qu'ici et là, des sapins et des épinettes s'amuse à

découper la bordure du joyau. Lentement, le train amorce une descente, puis ralentit sa course et finalement, utilise tout son pouvoir de freinage. Un bruit infernal accompagne les puissantes roues qui se bloquent pendant que, dans un nuage de poussière et d'étincelles, la lourde locomotive stoppe son élan devant une grande plateforme de bois usé par les pas perdus.

— Gaspé ! Tout le monde descend, crie le contrôleur en ouvrant la porte du wagon.

Victoire attrape sa valise et, désorientée, se retrouve en plein soleil. Sur le quai, il n'y a pas foule, car à peine quelques personnes avaient à faire à Gaspé. Tout près, une voiture taxi dans laquelle un homme lit le journal attend un éventuel client. La jeune fille lève son bras et tout de suite le chauffeur la prend en charge, direction : l'école des infirmières.

Il faut peu de temps avant que l'automobile s'arrête devant un petit édifice de pierre grise et que le conducteur invite sa passagère à descendre. Quelques billets échangés, puis Victoire se retrouve sur le trottoir. Cette fois, le trac semble presque incontrôlable et les quelques marches qui la séparent de sa nouvelle vie ressemblent à l'Everest. Alors, Victoire prend une profonde respiration et monte les degrés qui mènent à une porte vitrée. Derrière, l'inconnu lui a donné rendez-vous.

Les premières journées que Victoire passe à l'école des infirmières de Gaspé, la jeune fille se les rappelle à peine tant son existence fut bouleversée. Elle se souvient qu'une religieuse vêtue de blanc l'avait introduite dans une petite chambre.

— Vous habitez ici, avait dit la sœur en ouvrant largement une des nombreuses portes perçant le long corridor beige comme autant d'yeux fermés sur le monde extérieur.

Puis elle était repartie, lui laissant le soin de s'installer. À moitié découragée, Victoire avait posé sa valise sur l'étroit lit de fer et avait examiné la pièce exiguë et sans âme qu'elle occuperait pour les trois prochaines années. Ici, pas de fanfreluches, de

falbalas ou de bibelots inutiles. Victoire se souvient d'une fenêtre sans rideaux, mais tout de même équipée d'un store horizontal, qui reluquait du côté de la porte de l'institution, d'un minuscule lavabo au-dessus duquel était suspendu un miroir au tain largement piqué, d'une petite penderie garnie de quelques tablettes, de cintres de broche déformés et d'un pupitre ainsi que d'une chaise droite. Et puis elle avait rencontré la supérieure de l'école qui l'avait immédiatement rassurée, démontrant une certaine compassion envers la nouvelle étudiante. En quelques mots, la religieuse lui avait souhaité la bienvenue et l'avait immédiatement renseignée sur les règlements à ne pas transgresser. Le lendemain matin, visite éclair de l'hôpital. Victoire se rappelle bien des effluves qu'exhalaient certains départements, soit une odeur tenace d'urine mêlée à celle d'un aseptisant quelconque, le tout baignant dans une chaleur suffocante et un manque chronique d'aération. Du reste, Victoire ne s'en souvient plus. Dans les sombres dédales de corridors elle découvre les Stella, Ilda, Joséphine, Ruth et Annette, ces jeunes péninsulaires venues de petits villages aux noms charmants, et qui deviendront ses meilleures compagnes.

L'édifice hospitalier surplombe la magnifique baie de Gaspé, détail qu'elle n'avait pas retenu au moment de son arrivée. De sa fenêtre, Victoire cherche un coucher de soleil, mais même en sortant sur le parterre, elle ne découvre rien, sauf une noirceur qui s'installe lentement, commençant par assombrir l'eau salée, puis ombrant les maisons les unes après les autres et imposant un sombre voile pudique aux rues étroites. Quelques minutes plus tard, une luciole, sous l'effet d'une folie passagère, prend d'assaut chacun des logis et incendie le vitrage, lui donnant un second souffle, le dernier avant la nuit. Et la lune se joint aux ténèbres, montant paresseusement vers la Voie lactée et allumant au passage son propre reflet dans l'eau de la grande baie de Jacques Cartier.

Ici, les études restent des plus sérieuses et de la compréhension exacte de la maladie dépend le bon traitement et de là, la guérison. On retourne donc sur les bancs d'école et pour une durée de dix mois, Victoire et ses compagnes démêleront le jargon médical, reconnaissant les symptômes spécifiques à chaque affection et appliquant la procédure correspondante. Les jeunes filles acquièrent également la compréhension de la personne malade ainsi que le respect de son intégrité physique. Le soir, lorsqu'une difficile journée d'étude rassemble les étudiantes dans le petit salon, la détente et la rigolade s'invitent automatiquement. D'instinct, les groupes se forment et Victoire se range au côté de Ruth Chalmers. Un peu comme sa nouvelle compagne, Ruth ne semble pas avoir été privilégiée par la vie et encore moins par la nature. Grande et grosse fille, la Gaspésienne serait presque passée inaperçue dans un chantier forestier tant elle était bâtie carrée et sa voix rauque. Cette fille vient de Gaspé et, jusqu'au moment de son arrivée à l'école des infirmières, elle vivait avec sa famille dans un modeste logis situé au-dessus d'une taverne tenue par ses parents. Selon l'usage du temps, La Chaloupe servait uniquement une population masculine et, sous aucun prétexte, les femmes ne s'y seraient présentées, se contentant de maugréer dans leur chaumière contre ce lieu discriminatoire. À l'occasion et sous l'ordre exprès d'une mère enragée, un enfant mâle pouvait s'y pointer le nez et tenter de convaincre son paternel récalcitrant de rentrer souper. Gaspé compte quelques établissements de ce genre et la compétition entre eux demeure forte, chacun se disputant le maigre salaire des pères de famille. Dès son adolescence, les parents de Ruth réclamèrent son aide pour le service aux tables, lui faisant valoir que sa laideur la préserverait des malintentionnés.

— À bien y penser, j'aime mieux te voir aux cuisines, lui disait méchamment sa mère, de cette manière, tu nous épargnes ta face ingrate.

Mais un jour, la coupe a débordé et la fille de peine refusa de travailler à la taverne. Lorsqu'elle raconte cet épisode de sa vie, Ruth en tremble encore, non de peur, mais d'indignation et de rage.

— Voici comment j'ai échangé mon tablier de waitress pour celui d'infirmière, conclut Ruth en riant jaune.

Mise en confiance par les déclarations de sa nouvelle amie, Victoire déballe à son tour son bagage affectif, soit son adoption dès sa naissance ainsi que sa petite enfance de mal-aimée, sa fugue qui l'a conduite chez sa tante Céline et finalement l'amour inconditionnel qu'elle voue à Paulo, son cousin devenu son frère. Ruth répond en écoutant. Les jours de congé, devenant nécessairement jours de sortie, on peut apercevoir la fille disgraciée de Gaspé entraîner la belle de Carleton à travers les rues de la ville, lui faisant découvrir mille et une merveilles. Les deux étudiantes profitent alors de cette escapade pour siroter une orangeade dans un des restaurants bien tenus du port. Puis, un jour, Ruth se sent d'attaque.

— Je t'amène à La Chaloupe, déclare-t-elle en persuadant Victoire de la suivre.

— Mais c'est une taverne !

— Laisse-moi faire, tu vas voir, réplique Ruth en poussant une lourde porte aveugle.

Discrètement, les deux jeunes filles entrent dans l'établissement interdit aux dames, baissent la tête et, grâce à leurs cheveux coupés court, ne sont jusqu'à présent nullement embêtées. Rapidement, elles se dirigent vers la table du fond et évitent de parler de peur de dévoiler leur identité. Après avoir patienté quelques minutes, une femme, aussi mal équarrie que Ruth, se présente devant les clients potentiels. Une paire de savates éculées dans les pieds, une robe aux couleurs délavées sous un tablier taché, ainsi qu'une botte de foin en guise de coiffure dénotent un laisser-aller que la mère Chalmers ne peut cacher.

- Que prenez-vous ? lance une voix enrouée par la fumée.
- Avez-vous de l'orangeade Crush ? commence Victoire.

Cette fois, le visage de Malvina Chalmers délaisse son bloc de factures et observe celle qui demande une liqueur douce, puis son regard se dirige vers la personne qui l'accompagne.

- Ruth ? Que fais-tu ici ? Tu n'as pas le droit...

— Ah non ? Faut-il une permission pour venir saluer ma mère, rétorque la grosse fille.

- Si... reprend l'autre, encore surprise.

— Dans ce cas, nous prendrons deux Crush bien froides, une pour moi et seconde pour mon amie Victoire.

La mère tourne les talons et disparaît derrière le bar. S'en suit une série de chuchotements et Ruth voit réapparaître son père avec un plateau sur lequel il a posé deux bouteilles d'orangeade plantées de pailles.

— Bonjour, Ruth, commence l'homme maladroitement, bonjour, mademoiselle. Comment va ma grande fille ?

— Bien, papa. Ne t'inquiète pas, je ne vous dérangerai pas très longtemps.

— Prends le temps qu'il te faut, tu es tout de même chez toi, ici.

Et les deux jeunes étudiantes en arrivent à comparer leurs parents.

— Je te le jure, Ruth, Loretta aurait réagi comme l'a fait ta mère et, selon son habitude, Nérée aurait compensé pour la sécheresse de sa femme. Encore un point qui nous rapproche, mademoiselle Chalmers, conclut Victoire en levant sa bouteille colorée.

Tous les mardis, les étudiantes se rassemblent pour un cours pratique. Dans un local attenant à la salle d'enseignement régulier, les futures infirmières apprennent à prodiguer une panoplie de soins. Ici, les religieuses ont transporté une couchette d'hôpital sur laquelle repose un mannequin qu'on a

amicalement prénommé Lucie. Il faut dire que Lucie en a vu de toutes les couleurs et enduré plus que son lot de souffrance. Depuis quelques semaines, les étudiantes savent comment faire un lit correctement, soit selon les sacro-saints préceptes de l'esthétisme, à changer un lit occupé, tournant et retournant la pauvre chose de caoutchouc de tous les côtés, à lui administrer un lavement savonneux après avoir glissé sous ses fesses plates une bassine froide. À l'accoutumée, les infirmières travaillent par petits groupes, ce qui fournit autant d'yeux qui vérifient la rectitude de la technique et du même coup apprend aux étudiantes la valeur du travail d'équipe. Aujourd'hui, durant cette séance pratique, tout le monde peut constater que le cercle de jeunes soignantes qui s'activent autour de Lucie s'amuse ferme. Selon son habitude, Ilda fait le clown, ce qui fait rire ses compagnes. Souvent, leur enseignante doit ramener ses filles à l'ordre. Ainsi, en ce moment, elles pratiquent l'injection intramusculaire et Ilda a enfoncé son aiguille avec tant d'ardeur qu'au moment de la ressortir, elle découvre avec horreur que celle-ci a crochi.

— Pardon, Lucie, pleure la comique qui, du même coup, mime une grande compassion. J'ai certainement accroché ton nerf sciatique et à cause de moi, tu risques la paralysie.

Lucie ne répond pas, elle en a vu d'autres et des plus malhabiles. Autour d'une Ilda attristée qui flatte doucement la moumoute de Lucie, on entend des rires et on aperçoit des épaules qui sautent. D'un naturel plutôt taciturne, sœur Des-Sept-Plaies-du-Christ, comme l'appelle ses élèves, arrive à la rescousse et cherche à savoir ce qui peut causer tant d'hilarité. Et cette idiote d'Ilda de lui montrer la seringue.

— Je crois, mademoiselle Lebreux que vous devrez continuer à vous pratiquer dans une orange encore un bon moment, sermonne-t-elle le bec pincé. Allez, cessez de faire le pitre et suivez-moi.

Quand vient le temps de mettre en pratique la technique des intraveineuses, l'affaire devient plus sérieuse, car cette fois-ci, point de recours à Lucie, le mannequin est bel et bien vivant. Deux à deux, les étudiantes démontrent dans leur compagne une confiance quasi aveugle. Le bras tendu, le garrot bien serré, Ruth se soumet à une véritable torture. Victoire tremble comme une feuille et craint de ne pas trouver le vaisseau qui lui permettra de retirer quelques gouttes de sang, preuve irréfutable de son succès.

— Et surtout, gare à ne pas injecter de l'air, répétait sans cesse la religieuse en se promenant à travers les rangs, ainsi vous causeriez une embolie gazeuse, laquelle peut s'avérer mortelle.

La main droite tenant fermement la seringue, biseau vers le haut, l'index gauche fouillant à l'aveuglette la veine rebelle, Victoire finit par insérer son aiguille et traverse de part en part le fin boyau.

— En voilà une de fichue, ne reste qu'à en trouver une autre, s'inquiète Victoire.

Et là, commence la ronde de l'épuisant tâtonnement, de l'inévitable tapotement qui fera gonfler la récalcitrante et de l'inlassable passage du coton ouaté imbibé d'alcool sur la région à attaquer. Finalement, l'aiguille plonge dans un amas de chair blanche. Où s'arrêter ? Dieu seul le sait. Seule la répétition du geste donnera la réponse et la dextérité nécessaire. Le lendemain, presque toutes les étudiantes affichent deux ou trois bleus au creux du bras. Ainsi va l'apprentissage !

Puis vient enfin le jour béni, la première véritable journée de travail à l'hôpital, au département de médecine. Ici sont rassemblés les cas de diabète, de troubles gastriques et entériques, les infectieux ainsi que la gériatrie. Avec un sourire accroché aux lèvres, la coiffe bien plantée sur le sommet de la tête, un tablier blanc protégeant sa robe de coton grise,

d'affreux souliers blancs à talons, bien que suffisamment confortables pour lui permettre de résister aux longues heures en station debout, Victoire se rend au troisième étage. Là, quatre de ses consœurs, ayant reçu la même assignation qu'elle, attendent la responsable de leur petit groupe. Pour une durée de huit heures, chacune d'elle se verra jumelée à une infirmière du personnel régulier chargée d'assister l'étudiante en cas de besoin. Est-ce dans le but de décourager les prochaines infirmières que l'hospitalière leur attribue des malades âgés et impotents ou encore pour soulager l'effectif infirmier, nul ne saurait dire ? Mais une chose reste certaine, le résultat de cette assignation en vaut la peine, car les futures soignantes, ainsi mises à l'épreuve jugeront rapidement de la solidité de leur vocation. Voilà donc que Victoire se retrouve devant monsieur Henri-Paul Gagnon. Depuis quelques mois, ce dernier végète sans espoir de guérison dans la dernière chambre du couloir ouest. Bien que déçue par l'allure générale de son patient, Victoire se présente et n'obtient pour tout contact qu'un regard vide et une mâchoire mal rasée qui tente d'articuler quelque chose d'intelligible. Prenant son courage à deux mains, elle se hâte d'installer Henri-Paul Gagnon pour son petit déjeuner avant que ses plats refroidissent et deviennent immangeables. Lentement, elle verse une cuillerée de gruau dilué dans la bouche grande ouverte. Avec difficulté, le vieillard avale et, patiemment, Victoire recommence jusqu'à ce qu'elle ait vidé le bol. Puis elle lui fait boire la totalité de son café tiède. Fait étonnant, aucun membre du personnel n'a pris le temps de lui faire ingurgiter quelque liquide de ce genre depuis fort longtemps. Vient ensuite le temps du bain complet du malade. À ce moment, voici que les craintes inculquées durant son enfance concernant la nudité masculine refont surface. Pourtant, Victoire a déjà aperçu le sexe de ses petits frères, mais n'a jamais vu un homme adulte nu, si ce n'est que dans son livre de

physiologie. Le mystère lui sera enfin dévoilé... Tant qu'on reste dans les parties comme les membres le thorax ou le dos, le savonnage va bon train, mais lorsqu'arrive la toilette génitale, Victoire doit faire des efforts pour exécuter correctement l'enseignement prodigué. Cette chose qui excite tant de jeunes filles et dont elles parlent en chuchotant ou en ricanant s'avère pour le moins décevante chez un vieillard de plus de quatre-vingts ans. Pourquoi fallait-il qu'Ilda se présente la face à ce moment ? Ayant terminé le bain de sa patiente, sa compagne avait projeté de faire équipe avec Victoire pour le changement de draps, quand soudainement, ses yeux pétillants s'éteignent et à travers un sourire, elle jette à son alter ego un regard de découragement.

— As-tu besoin d'aide ? propose gentiment Ilda.

— Non, pas pour le moment, mais je te remercie quand même, répond Victoire qui retient difficilement son fou rire. Attends-moi dans le corridor quelques minutes et ensuite, on changera le lit ensemble, d'accord ?

Sans avoir dit mot, monsieur Gagnon referme la bouche d'indignation. Il ne manquerait plus que ses parties intimes deviennent la risée de ces jeunes étourdies. Il se dit que même vieux, cela ne fait pas de nous des idiots pour autant et, si insignifiante soit la chose, elle demande tout de même respect, au moins pour les services rendus. Et maintenant, vient le tour Des-Sept-Plaies-du-Christ de se mêler de l'affaire et de vérifier de visu si ses étudiantes exécutent correctement leur travail et appliquent correctement les différentes techniques apprises sur Lucie. Surprise au beau milieu de la toilette génitale de son patient, une débarbouillette savonneuse en main, Victoire sursaute et rabat rapidement la couverture sur le pauvre Henri-Paul Gagnon. Le vieillard lui en sait gré, car il ne désire pas exposer à tout le monde son mâât de fortune, et surtout devant une religieuse. Mais l'enseignante ne l'entend pas de cette

façon et d'une main experte, elle repousse le coin du drap afin de vérifier l'état de la sonde vésicale.

— Activez-vous, Victoire, vous n'allez tout de même pas y passer l'avant-midi.

Ilda et Victoire entament donc la technique, maintes et maintes fois répétée, soit celle de changer un lit occupé. Pauvre monsieur Gagnon ! Pourquoi lui a-t-on envoyé deux novices qui ne cessent de le tourner d'un côté puis de l'autre, assez pour lui faire rendre son bol de gruau, de tirer constamment sur la rude alèse, cherchant quelque pli imaginaire qui pourrait lui occasionner une plaie de lit sans savoir que dans quelques minutes ce bout de guenille se retrouvera immanquablement en accordéon. À présent, voilà donc ses dévouées qui s'obstinent à tracer les coins des draps au compas, le bardassant et soulevant sans cesse le matelas pour réaliser leur caprice. Une fois le bain éponge terminé et la couchette de monsieur Gagnon bien propre, ce qui a grugé une partie de son avant-midi, Victoire s'affaire à l'administration des médicaments, acte qui se fait sous la surveillance de l'infirmière accompagnatrice. Pauvre monsieur Gagnon ! Qu'on lui donne son petit Valium, car après un tel brasse-camarade, il est épuisé. Le pauvre vieux n'aspire qu'à une seule chose : relaxer. Franchement, il l'a bien mérité ! Victoire profite de la sieste de son patient pour se familiariser avec le dossier et le cardex. Sous supervision, elle y inscrit les activités et examens de son patient, la douleur exprimée, le dosage des liquides ingérés et excrétés, ainsi que son attitude et son moral.

Le soir rassemble les étudiantes au petit salon et chacune s'amuse à raconter sa première expérience sur le terrain. Victoire fait état de ses nombreux questionnements ainsi que la visite d'Ilda. Pour sa part, Ruth a été gâtée, l'hospitalière, responsable du département de médecine, lui a attribué le soin d'un jeune homme, véritable beauté grecque, quoique légèrement

ténébreux. La Gaspésienne s'est vue dans l'obligation de surveiller la tension artérielle de son Apollon, sur qui on avait pratiqué une ponction lombaire. Aux quinze minutes durant les deux premières heures, puis aux demi-heures durant les quatre heures suivantes, Ruth devait s'exécuter. Aussi bien dire qu'elle ne pouvait quitter la chambre. Pendant que l'étudiante s'emparait de son bras et pompait la poire permettant au mercure de monter, ce dernier lui adressait des compliments tous aussi bien tournés les uns que les autres, allant même jusqu'à lui déclarer qu'il n'avait jamais vu plus belle femme.

— Voilà bien la première fois qu'une chose semblable m'arrive, s'étonne encore Ruth. Je l'aurais embrassé dans le milieu front tellement il m'a fait plaisir.

— Encore une chance qu'il ne pouvait pas bouger... rétorque effrontément Ilda, car en amour, tu dois devenir dangereuse...

Et on entend une vague de rires cristallins qui proviennent du petit salon. Tout à coup, sortant d'on ne sait où, une bonne sœur, vêtue d'une jaquette de coton blanc et d'un bonnet de nuit, trotte allègrement avec sa tasse d'eau chaude dans les mains. Au moment où elle arrive devant la salle des étudiantes où chacune y allait d'une surenchère sur sa journée de travail, la religieuse ne peut s'empêcher de les apostropher.

— Mesdemoiselles ! Regagnez vos chambres. Fini les propos de second plan.

Le silence qui suit l'admonestation demeure éloquent. Ilda se lève et, imitant la vieille nonne, se dirige vers le corridor destiné aux Augustines de la Miséricorde de Jésus. N'en fallait pas plus pour qu'un fou rire général explose, chacune gloussant afin de retenir tout éclat.



Jour après jour, sous les traits tirés de leurs patients, les futures infirmières découvrent la souffrance à l'état pur et, chaque fois, elles doivent faire preuve de compassion, de patience et d'empathie. Seules les meilleures infirmières survivront à cette saignée d'altruisme et de don de soi.

Pendant plus de deux ans, les infirmières de deuxième et de troisième année deviendront une véritable ressource pour l'hôpital, les religieuses profitant largement de leur compétence à administrer les soins généraux. Une véritable force vive qui ne reçoit aucun salaire sauf le coucher et le manger. Rapidement, les jeunes étudiantes ont acquis expérience et dextérité, tant et si bien qu'au moment de la fin de leur cours, chacune se voit offrir un travail à l'hôpital de Gaspé. Les sœurs Augustines savent très bien ce qu'elles font, car ces nouvelles employées ne nécessiteront d'aucun temps de transition ou d'adaptation à leur milieu. Leur efficacité sera immédiate. Pour sa part, Victoire pense quitter la Gaspésie et refaire sa vie à Montréal. Là-bas, les hôpitaux ne manquent pas et leur besoin en personnel semble éternel. Après trois ans de vie rangée, entièrement consacrés au soin des malades, Victoire ressent un profond besoin d'aller voir ailleurs, de s'épivarder un peu et de se secouer le pleuma. D'ailleurs n'a-t-elle pas promis à son frère Paulo qu'elle irait le rejoindre à Montréal où il vit depuis un an, rue Saint-Clément, ce dernier n'ayant pas tenu sa promesse de reprendre la terre de son père. Mais avant de quitter définitivement la région gaspésienne, Victoire s'est bien juré d'arrêter à Paspébiac, le temps d'une visite à ses parents. Elle ignore combien de temps elle restera dans la Baie des Chaleurs, mais chose certaine, le temps est venu de faire la paix. Voilà déjà

plus de treize ans, elle avait pris le chemin du bord de la grève et, en pleine nuit, fuguait de la maison paternelle.

Une boîte vide posée sur son lit, Victoire retire les décorations de papier appliquées sur les murs et qui lui ont permis de transformer cette petite chambre austère en une pièce sympathique et accueillante. Les marques jaunies laissées sur la cloison murale forment à leur tour des taches qui lui permettent d'apprécier le temps écoulé depuis son arrivée. Puis, un peu à regret, elle vide l'unique tiroir du bureau sur lequel elle s'est acharnée durant tant de soirées et dépose les livres dans le carton. Victoire veut absolument garder toutes ses notes de cours ; elle prévoit les utiliser comme source de références. Le peu de vêtements qu'elle possède tient dans sa valise et déjà elle songe à ce qu'elle devra acheter avant d'aller vivre en ville. Elle ne se présentera certainement pas attifée comme une paysanne. Un dernier coup d'œil par la fenêtre afin de se remémorer la journée de son admission à l'école des infirmières. Tremblante de peur, elle ne savait pas à quoi s'attendre, mais aujourd'hui, alors qu'elle a démystifié le métier, elle peut se dire heureuse de son choix. Si la chose était à refaire, elle y penserait deux fois plutôt qu'une. De ces trois années, elle tire la conclusion suivante : il reste difficile de se consacrer à des personnes malades, dans la mesure où on se donne sans compter, sans rien recevoir en retour et parfois, laisser partir ceux à qui on avait commencé à s'attacher. Victoire éprouve un certain pincement au cœur en repensant à Jean, ce jeune homme dont elle avait soigné la main durant trois semaines et qui était reparti en lui promettant de revenir lui montrer les progrès accomplis. Faut-il croire que le marin l'a oublié. Pourtant, elle l'avait attendu...

Chassant ces souvenirs à saveur d'intrigue sentimentale, Victoire retire les draps de son lit et les jette dans la chute à linge. Dans deux mois, de nouvelles recrues, le cœur bourré

d'espoir, prendront la place de la promotion 1943-1946 et offriront aux religieuses une main-d'œuvre bon marché. Une étudiante anonyme pénétrera dans sa chambre et, à son tour, tentera d'atténuer la déprime des murs beiges en la décorant le mieux possible. Puis la jeune fille s'inclinera sur le même pupitre, découvrant la maladie dans toute son horreur et finalement, anxieuse, se penchera sur son premier patient. Et le prochain groupe d'infirmières fera revivre le petit salon et les histoires qui les porteront à rire varieront certainement dans la forme, mais peu dans le fond.

Avec une pointe de regret au cœur, Victoire prend donc le train pour Paspébiac. Personne de la paroisse ne reconnaîtrait la fillette de neuf ans partie une nuit de fin d'été en marchant sur le rivage. Pour sa part, Victoire s'étonne que le village ait si peu changé, on le dirait figé dans le temps. D'un bord, les installations et les bâtiments de la Robin et en face, les maisonnettes des pêcheurs toujours sans peinture ou vite ment passées à la chaux, des galeries faites de planches disjointes servant de terrain de jeu à une trêlée d'enfants morveux et mal habillés. Du côté des vignes, on voit des hommes s'activer sous les ordres du maître de grave, tandis qu'un peu plus loin les morutiers accostent le long de la jetée édifiée par son père. À la fin juin, la saison de la pêche bat son plein et Victoire présume que Nérée doit se trouver parmi ces hommes qui peinent sur l'appontement. À l'autre quai, celui où on construit des navires capables de transporter la morue séchée dans les vieux pays, un gros ouvrage attire l'attention. Utilisant le bois buché l'année précédente, les maîtres constructeurs tentent de redonner une seconde vie à ce qu'ils ont abattu avec tant d'acharnement. Que de sueurs autour de cette matière ligneuse ! Sa petite valise en main, Victoire marche tranquillement sur la route menant au centre de Paspébiac. Rien n'a changé et le magasin général draine toujours son lot de clients captifs. Comme l'heure du

dîner approche, la jeune femme cherche un endroit pour se restaurer. Inadmissible d'arriver à l'improviste chez ses parents et de leur demander à manger. Ignorant où aller, Victoire s'informe auprès d'une passante, qu'elle reconnaît comme étant madame Gertrude, la sage-femme du village. Dieu qu'elle a vieilli ! pense Victoire. De son côté, Gertrude se montre tout heureuse de la renseigner, lui déclarant qu'une nouvelle place vient tout juste d'ouvrir sur la route du Banc. Manifestement, l'accoucheuse ne se souvient pas de la fille de Loretta et celle-ci ne s'en offusque nullement, du fait qu'elle-même ne s'est pas identifiée. Quand on part de chez soi à neuf ans et que l'on revient à 22 ans, on peut trouver normal que les gens nous oublient. Victoire emprunte donc la route indiquée et repère tout de suite le restaurant l'Ancre.

Le temps de la confrontation est arrivé et plus rien ne peut la retarder. Victoire entreprend le petit chemin de terre qui mène à la maison jaune. Elle a vieilli et son revêtement de bardeaux montre des signes de fatigue. Ici et là, la peinture s'écaille par plaques, affadissant du même coup la brillance de la couleur qui se voulait audacieuse. N'importe quel passant peut également constater que la grange, les hangars à pêche et à bois ne sont guère en meilleur état. Quel dommage que son père laisse ainsi aller son patrimoine ! Victoire grimpe rapidement les quelques marches qui la séparent de la porte arrière. Même si le battant demeure largement ouvert, aucun bruit ou éclat de voix ne provient de l'intérieur. Victoire décide de frapper, après tout, elle ne se trouve plus tout à fait chez elle. Une voix cassée réplique aux coups portés au chambranle extérieur.

— Qui va là ? demande Nérée sans pour autant se donner la peine de se lever.

— Victoire, répond-elle timidement.

Dans la cuisine, le temps vient de s'arrêter. L'horloge oublie même de sonner la demie de l'heure. Nérée et Loretta sont propulsés 13 ans en arrière, au moment où ils espéraient tant retrouver leur fille adoptive partie en cavale. Le père réagit le premier et, après une attente qui lui a semblé une éternité, Victoire entend un raclement de pantoufles sur le prélat et enfin, le clair-obscur lui permet d'apercevoir la silhouette d'un homme. Impossible, ce personnage au dos courbé ne peut être son père ! Pourtant, c'est bien lui, Nérée le champion de la plus grosse morue. Le grand Gaspésien ouvre les bras et sourit à la femme élégante qui se tient encore sur le bord de la porte. À cet instant même, Victoire reconnaît celui qu'elle a appelé papa durant les neuf premières années de sa vie.

— Papa ! murmure-t-elle en se calant contre la poitrine largement offerte.

Plus un mot. Plus rien à dire. Pas d'excuse, pas de reproche, pas de prétexte ou de faux-fuyant, que de l'amour à l'état pur assorti d'un pardon inconditionnel. Au bout d'un bon moment, Nérée retrouve ses esprits et réagit.

— Loretta, viens voir qui nous arrive ! réussit-il enfin à articuler.

Et une femme au regard inquisiteur s'approche. Encore une fois, Victoire ne peut identifier sa mère dans cette dame aux cheveux blanchis et d'une maigreur à faire peur. Pourtant, Victoire reconnaît les vêtements que Loretta portait il y a plusieurs années et qui, maintenant, flottent autour d'elle, trichant sur la minceur réelle. Et cette sempiternelle veste de laine qu'elle revêtait toujours, car de toute évidence aucun gras corporel ne peut parvenir à la réchauffer. La mère reste sur son quant-à-soi et reçoit la fugueuse sans trop de chaleur. Victoire la gratifie tout de même d'une longue accolade ce qui, pour elle, scelle le retour de l'enfant prodigue.

— Loretta, fais-nous donc une bonne tasse de thé, lance Nérée avec enthousiasme.

— Mais on vient juste de finir d'en boire, rouspète cette dernière.

— Je pense, ma femme, que la présence de notre Victoire vaut bien qu'on fasse chauffer une tasse d'eau, reprend Nérée d'une voix qui ne souffre pas de contestation. Assieds-toi, ma fille, et raconte-nous ce qui arrive avec toi.

Et sans ménager la susceptibilité de Loretta, Victoire entreprend le récit des pans de sa vie au sein de la famille de Céline, sa joie d'avoir retrouvé sa sœur Fernande et son frère Paulo, sa réussite scolaire au couvent de Carleton ainsi que ses trois longues années d'étude à l'école des infirmières de Gaspé.

Et comme si Loretta ne pouvait souffrir tout ce bonheur, elle en revient à sa douleur personnelle et à celle de Nérée.

— On t'a certainement mis au courant du décès de tes frères, Arthur et André ? siffle-t-elle méchamment. Ainsi, avec ton départ, des quatre enfants que nous avions, nous voilà tout fins seuls, ton père et moi. Nous avons perdu nos trois fils et, avec eux, notre raison de vivre.

Maintenant, Victoire comprend clairement qu'elle ne pesait pas lourd dans le cœur de Loretta Boudreau, mariée Leblanc, pas plus qu'actuellement d'ailleurs, mais elle tient tout de même à répondre à sa mère et, la face déformée par l'affliction, elle réplique :

— Oui, j'ai su pour les garçons, mais que pouvais-je y faire ?

— Nous envoyer un mot ou nous montrer que tu les pleurais de quelque façon, débite durement Loretta.

Cette fois, Victoire se ferme pour de bon et s'interroge. Loretta a-t-elle versé la moindre larme lorsqu'elle est partie de la maison ? Quoi qu'il en soit, elle n'est pas venue ici pour ressasser de vieux souvenirs ou même demander pardon. Sa tasse de thé terminée, rien ne sert de traîner dans un endroit où on ne veut pas d'elle. Autant continuer son chemin jusqu'à Carleton.

— Ne pars pas comme ça, ma fille, supplie Nérée. Ta mère se montre rude, mais on ne doit pas la considérer comme une mauvaise femme pour autant. Loretta n'a jamais pu traduire ses émotions correctement.

— Je refuse de subir ses humeurs, rétorque sèchement Victoire et, de toute façon, elle n'est qu'une tante. Je regrette de devoir te quitter encore une fois, papa, mais dis-toi que je te considère comme le meilleur des pères et si j'avais pu, je t'aurais choisi. Bientôt, je t'enverrai mon adresse, car je compte m'installer à Montréal et partager le logement avec Paulo. Si jamais le goût te venait de faire un saut en ville, je t'attendrai...

Avec chaleur, Nérée serre son aînée dans ses bras et avec tendresse l'embrasse sur le front. L'homme tente d'imprimer dans sa mémoire les traits de cette belle jeune femme qu'il ne reverra pas avant longtemps. Quant à Loretta, son adieu s'apparente à une attente. Au lieu de se porter vers sa fille, elle reste là à espérer quelque marque d'affection de la part de celle qu'elle avait oublié d'aimer durant neuf ans. Pour ne pas décevoir celle qui l'avait tout de même recueillie à sa naissance, Victoire dépose un bec sonore sur chacune des joues flétries.

Dans le petit chemin qui mène à la bordure de la route, le père et la fille se saluent une dernière fois. Le cœur de l'homme lui fait terriblement mal. Ce coup-ci frappe dur, car pour la deuxième fois, Victoire lui échappe et si Loretta avait démontré un tant soit peu de sollicitude, sa petite aurait résisté à l'envie de partir et se tiendrait encore là à discuter avec eux. Nérée aurait aimé lui raconter la terrible tempête, celle dans laquelle Arthur et André étaient disparus et lui aurait demandé pourquoi cette intense douleur au fond de sa poitrine refuse de s'atténuer. C'est elle la garde-malade après tout ! Bien malgré lui, il demeure seul avec sa peine et la trimballe comme on transporte un fardeau. Sans fils à qui montrer le métier de pêcheur, son existence a perdu son sens et elle ne sert plus à

rien. Il donnerait ce qui lui reste de vie pour retourner dans le passé et retrouver sa famille d'avant. Fièremment il sortirait de la maison, envisagerait la mer en pleine face et défierait le ciel de lui enlever qui que ce soit, et là, il pousserait sa barque sur l'eau, laissant l'écume border ses flancs, passerait au-delà de l'horizon et ramènerait pour les siens les plus belles et les plus grosses morues jamais imaginées. Sa famille vivrait en dehors du besoin et le soir, quand il rejoindrait sa Loretta dans le lit de leurs amours, il l'aimerait jusqu'à ce que le feu qui brûle au fond de ses entrailles s'éteigne.

Victoire est repartie déçue et insatisfaite, abandonnant son père au caractère acariâtre d'une femme renfrognée et désobligeante. Aujourd'hui, la petite fille d'hier a refusé de plier devant la mauvaise volonté clairement démontrée. Loretta avait toujours associé l'enfant au mal, celui causé par son beau-frère Théo, voilà 23 ans. Mais que peut faire Victoire, sinon survivre à la méchanceté et accepter la vie que Marie-Ange lui a si difficilement donnée ? Arrivée en bordure de la route 132. La jeune femme se campe sur le bas-côté et patiemment attend l'autobus pour Matapédia.

— Vous allez du côté de Carleton ? demande-t-elle au chauffeur en posant sa valise sur la première marche du véhicule.

— Montez, ordonne sèchement le conducteur en refermant la porte derrière elle.

Victoire paie son billet et déniche une place libre à l'arrière. Quel avant-gardisme ! Enfin, la Gaspésie se dote d'un transport en commun moderne. La voyageuse s'installe près de la fenêtre et regarde défiler le décor sans réellement le voir. Rien ne peut lui ôter de la tête la dernière image de son père, pas même les éblouissants paysages qui parquent devant sa vitre poussiéreuse ni les scènes champêtres qui font de la Baie des Chaleurs un panorama unique que l'on reconnaîtrait entre mille. Volontairement, elle évite de fixer la mer, cette mer

supposément nourricière et qui s'est alimentée de ses frères, cette mer qui ne cesse d'appauvrir les Gaspésiens au lieu de les enrichir. Victoire tente de reconstituer mentalement le visage de Céline ou s' imagine dans les bras de la belle Alice ou encore quêtant une caresse du vieil Athanase. Combien de fois durant ces trois dernières années s'est-elle alarmée, se figurant son grand-père à l'agonie ? Vite, elle lui écrivait une courte lettre afin de se rassurer et inmanquablement sa grand-mère Cordélia lui répondait par le retour du courrier et louait la résistance de son homme.

L'autobus ressemble à un véritable escargot et, à force de s'arrêter un peu partout, Victoire finit par s'endormir. Fortuitement, une femme assez corpulente, traînant un enfant braillard par la main, s'installe dans le banc à côté du sien, réveillant ainsi la voyageuse. Et le bus reprend son interminable procession, quittant la route qui longe la grève de Maria puis entreprend la lente montée des caps. Ici, les Lacroix de Carleton ont érigé un ranch sur de grandes terres adossées aux puissants monts Chic Chocs. Une fois ces grands espaces dépassés, la route descend durant deux milles et demi et croise Tante Jeanne. Cet hôtel, très prisé par les gens de la place, n'en accueille pas moins les nombreux touristes qui tirent plaisir de l'impressionnante vue sur le barachois et sur l'île aux Fantômes. Puis l'autobus ralentit devant l'église Saint-Joseph et la Caisse populaire du même nom pour finalement s'arrêter à côté de la boutique de coupons de Grâce. Ici, le voyage de Victoire prend fin. D'un pas mal assuré, la jeune fille avance dans l'étroit couloir du bus et descend. Ne reste plus qu'à emprunter le petit chemin qui mène à l'ancien couvent des Sœurs de la Charité. Rapidement, Victoire dépose sa valise sur la dalle de ciment qui sert de galerie et frappe à la porte d'en arrière. Une femme toujours aussi belle, mais ayant légèrement pris de l'âge entrebâille doucement la porte.

— Victoire ! Quelle joie ! s'exclame Alice en ouvrant largement le battant. Je ne t'attendais pas de sitôt.

— Ma visite à Paspébiac s'est avérée plus courte que je ne le pensais, jette-t-elle froidement.

Alice ne rajoute rien, sachant que le conflit mère fille s'apparente à un véritable nid de guêpes et qu'elle doit éviter de s'y fourrer le nez.

— Entre, voyons ! Fais comme chez toi. Tiens, assieds-toi, lance-t-elle en tirant une chaise, je nous fais une bonne tasse de café et ensuite on jacassera comme dans le temps. Il y a si longtemps que je t'ai vue. Trois ans, tu parles !

— J'accepte avec plaisir, celui des sœurs goûtait le jus de chaussette. Imbuvable !

Et tout en préparant la boisson chaude, Alice s'informe.

— Comme ça, tu es devenue une vraie garde-malade ?

— Les Augustines nous ont dit ça, s'amuse Victoire.

— As-tu trouvé ça difficile de voir continuellement des malades ? Moi, je ne pourrais pas.

— Heureusement, il existe une indéniable récompense de constater que, grâce à tes soins, le patient s'engage sur le chemin de la guérison et retourne dans sa famille. Mais il existe une contrepartie, le lendemain, un autre a pris sa place et tu dois tout recommencer. On ne s'habitue pas à la misère et le jour où cela m'arrivera, je laisserai tout tomber pour aller planter des tomates.

— Là je te reconnais, dit Alice en versant un peu de lait dans le café. Combien de temps penses-tu nous honorer de ta présence ?

— Environ deux jours, je visiterai Céline et grand-père, ensuite je pars pour la ville.

— Montréal ? Comme le Paulo à Céline ?

— Oui, je crois même pouvoir loger avec lui durant quelques semaines, le temps de dénicher un travail dans un hôpital de même qu'un appartement convenable.

Tante et nièce remettent donc le placotage au goût du jour. Imaginez, trois longues années à combler. Une fois le souper terminé, Alice insiste pour la garder à coucher. Victoire accepte, question de se rappeler le bon vieux temps et de profiter du confort de la chambre aux frisons roses.

Le lendemain, Victoire reprend le chemin menant chez Céline. En fait, quelques rues séparent les deux sœurs Boudreau. Visiblement, l'aînée ne s'attendait pas à pareille visite.

— Entre, pour l'amour du Bon Dieu, ne reste pas dehors, débite Céline en boitillant à cause de son arthrite à la hanche. On dirait que le Seigneur t'envoie juste au bon moment. Je m'ennuyais à mourir.

Sur-le-champ, la tante commence son chapelet de récriminations.

— Ce n'est pas très sensé de laisser toute seule une vieille femme comme moi. Paulo a délaissé la terre et est parti en ville. Faut pas lui en vouloir, il ressemble à son père, il n'a pas ça dans le sang, par contre, ce qui me désole tout autant, c'est que le vaurien ne m'écrit presque jamais. Quant à ma belle Fernande, là-bas dans son couvent, les sœurs ne lui permettent même pas de me donner de ses nouvelles. Je te dis que les Oblates tiennent les cordeaux serrés. Peut-être les préparent-elles à couper le cordon avant de les disperser en Afrique noire, mais de là à leur faire oublier leur mère... Et toi, même si tu vivais au diable vauvert tu m'envoyais toujours un mot... Bon, j'ai fini de me plaindre, tu vas croire que je vieillis mal. À toi, ma belle fille, je t'écoute.

Céline s'installe dans la chaise berçante près de la porte et désigne une seconde chaise pour sa visiteuse. Pourquoi Victoire se sent-elle mal à l'aise ? On dirait qu'elle a perdu sa place dans cette cuisine et elle n'entend plus la voix de Paulo et Fernande, ses merveilleux complices. Malgré le silence engendré par la défection de ses alliés, Victoire tente de se concentrer sur sa

tante Céline débitant sa litanie. Puis la jeune infirmière change la donne en racontant ses trois années passées à l'ombre des murs de l'hôpital, décrivant ses bonnes amies, jugeant de la sévérité des Augustines, louant leur excellent enseignement pour finalement lever le voile sur la vie qui prévaut dans la grande baie de Gaspé.

— Je pense partir pour Montréal et me trouver un travail en ville.

— Pourquoi ne restes-tu pas dans le coin ? On construit un nouveau centre hospitalier à Maria et on recrute des gardes-malades. Tu te trouverais certainement un poste.

— Non, reprend immédiatement Victoire. Je veux sortir de la Gaspésie, découvrir d'autres régions et vivre dans un endroit où ça bouge, où ça danse, où ça chante. Ici, je me sens à l'étroit.

— À l'étroit ! Seigneur, j'aurai tout entendu ! La Baie des Chaleurs n'est pas assez grande pour toi ?

— J'ai promis à Paulo de le rejoindre, avoue-t-elle en jetant un regard de travers à Céline. Pour quelques semaines, je demeurerai chez lui.

— Attention, ma fille ! Ne joue pas avec le feu !

— Paulo s'est engagé à me faire visiter les coins chauds de Montréal et en même temps, j'en profiterai pour proposer ma candidature dans différents hôpitaux.

— Qui vous surveillera ? Ah, et puis fais donc ce que tu veux, je t'aurais avertie, termine sèchement Céline.

La tante sert à sa visiteuse un repas vite concocté et lui offre de l'accompagner chez ses grands-parents Boudreau. Céline n'aime pas l'idée que Paulo et Victoire se retrouvent seuls en appartement. Jamais son fils ne lui a énoncé cette possibilité. Il s'en est bien gardé, le snoreau ! S'il avait repris la terre de ses ancêtres, comme il l'avait promis il y a trois ans, sa vie aurait gagné en tranquillité. Mais non, il a préféré courir

par monts et par vaux afin de gagner sa croûte. Il détestait l'agriculture autant que son père et s'est poussé à Montréal le plus vite qu'il a pu. Qu'est-ce qui attire tant les jeunes dans cette grande ville et qui les poussent à désertier la Gaspésie ? Et ici, que restera-t-il ? Des jeunes enfants et des petits vieux. La jeunesse, cette force vive qui fait avancer les choses, a complètement déserté les côtes gaspésiennes. Nous ne sortirons certainement pas du trou de cette façon...

La visite chez Cordélia et Athanase dure peu. Céline et Victoire trouvent Athanase couché. Une fièvre soudaine s'est emparée de lui au moment où il combattait un virus qui s'est sournoisement attaqué à ses intestins. Cordélia sait comment traiter ce mal récurrent et affirme que, dans deux jours, son homme la fera enrager.

— Comme ça, te voilà infirmière, ma belle fille ! Ta mère doit être contente...

— Laquelle ? interroge la jeune femme.

Céline vient à la rescousse de Cordélia.

— Imaginez-vous donc, sa mère, que notre Victoire nous quittera pour aller soigner les riches de la ville.

— Et pourtant, il y a tant à faire ici, rétorque la vieille.

Victoire explique pour la nième fois son besoin d'évasion, de se perdre dans un monde à part et stimulant. Volontairement, elle tait sa future cohabitation avec son frère Paulo et Céline lui sait gré de cette omission. Puis elle tente d'amener quelques éclats de gaieté en papotant de tout et de rien, mais principalement des mauvais coups entrepris par ses nouvelles amies. Connaissant la générosité de Ruth Chalmers, Victoire raconte par le menu détail sa visite à la taverne de La Chaloupe. Devant les mines scandalisées, elle en rajoute et pire, mime certains passages.

— Tu as bien changé, ma fille, déclare Cordélia.



22 juin 1946, jour du grand départ. Victoire monte dans le train où une nouvelle vie l'attend. Un diplôme d'infirmière licenciée en poche, elle se sent capable de tout bouleverser, de remettre en question cette étiquette gaspésienne sclérosante. Elle se sent prête à tout recommencer comme lorsqu'elle étudiait chez les Sœurs de la Charité et qu'elle arrivait à la fin de son cahier aux coins cornés et aux feuilles salies. À ce moment, elle en ouvrait un neuf et chacune des pages vierges portait en sa blancheur une promesse de succès. Victoire rêve d'une vie indépendante, libre de toute attache, n'acceptant que celle de Paulo. Elle l'aime beaucoup trop.

De fait, Victoire n'a jamais vu Montréal, sauf sur les cartes postales que son demi-frère lui a adressées. Elle n'y a remarqué que des immeubles tassés les uns sur les autres et s'imaginer difficilement la vie qui prévaut dans ces rues qui ressemblent à d'étroits corridors. Dans ces maisons, le quotidien se rapproche-t-il de celui qu'elle connaît ? Chose certaine, l'inconnu ne lui fait pas peur et elle l'anticipe avec sérénité.

Depuis plusieurs heures, Victoire subit le roulement régulier du train et maintenant, son corps se soumet au brusque freinage des immenses roues d'acier. Encore quelques minutes et la mutation de Victoire prendra fin. Un papillon sortira du wagon de tête. Ses premières impressions vont pour l'immensité de la gare Windsor. Parmi la foule hétéroclite qui grouille autour du convoi, la jeune femme cherche des yeux celui qu'elle est venue rencontrer. Il doit certainement l'attendre ici, à elle de bien regarder. Là, au bout du quai, elle l'aperçoit au même moment qu'il tourne la tête vers elle. Dieu, quelle beauté ! Empêtrée par le poids de son bagage, Victoire reste

incapable de courir, mais n'en accélère pas moins le pas. Lui, libre de ses mouvements arrive le premier, ouvre les bras et l'accueille en la faisant tourner. Haute dans les airs, sa valise soudée à ses mains, Victoire subit le doux tourbillon. Comme elle a attendu cet instant ! Frère et sœur se tiennent là, muets, sachant que ce qui les réunit reste interdit. Lentement, Paulo dépose sa compagne à terre et, afin de se remettre de ses émotions, s'informe bêtement si elle a fait un bon voyage.

— Excellent ! répond-elle. J'ai tellement espéré cette rencontre. J'y ai rêvé durant trois ans, et maintenant, je me sens comme la Belle au bois dormant, mon prince m'a réveillé.

— Oh, là, là ! N'en mets pas trop ! s'exclame l'Altesse gaspésienne. Je ne possède pour royaume qu'un petit logement et ma seule richesse tient en un chèque de paye hebdomadaire de soudeur.

— Maintenant, tu es devenu un homme riche, puisque tu m'as ! s'écrie Victoire.

— Jamais si bien dit. Viens, je te conduis à la maison, à moins qu'avant de rentrer tu ne préfères faire un peu de tourisme.

— Je te suis, décide rapidement Victoire.

— Dans ce cas, mademoiselle Leblanc, je vous amène rue Saint-Clément.

Il n'a suffi que de quelques minutes pour que l'amour démontré à la gare Windsor se métamorphose en un sentiment plus confortable appelé la complicité. Paulo entraîne sa sœur dans un tramway qui les mènera jusque dans l'est de la ville. Le nez collé sur la vitre, Victoire s'émerveille de cette vie qui grouille de partout, animant les passants comme autant de pantins d'un théâtre d'enfants. Et comment qualifier toutes ces automobiles qui louvoient au milieu de la cohue ?

— Ça bouge toujours autant ? demande naïvement la Gaspésienne.

— Lorsqu'arrive l'heure de pointe, chacun désire rentrer chez lui le plus vite possible, explique celui qui depuis un an fait l'apprentissage de la grande ville.

Une poignée de voyageurs entre dans le tramway, obligeant les occupants à leur laisser un peu de place. Parmi eux, une femme force Paulo à se tasser un peu plus contre sa sœur. Le hasard existe-t-il vraiment ? Qui aurait cru que Victoire reconnaîtrait dans cette femme Ruth Chalmers ?

— Ruth ! s'exclame Victoire. Que fais-tu ici, pour l'amour du saint ciel ?

— Victoire Leblanc ! Jamais je n'aurais pensé te rencontrer... Si on m'avait dit...

Et les deux infirmières profitent du reste du trajet pour répondre aux questions de l'une et de l'autre. Voilà à peine deux semaines que Ruth Chalmers s'est installée sur la rue Masson et a déniché un travail de nuit à l'hôpital Notre-Dame. Pour sa part, Victoire présente Paulo à sa compagne d'étude et d'un clin d'œil, celle-ci indique qu'elle reconnaît en ce jeune homme celui dont elles avaient parlé des soirées entières. Puis des adresses vite échangées et la promesse de se revoir accompagnent la sortie de Ruth. Victoire est sidérée, elle vient de quitter la Gaspésie et la péninsule lui est restituée par sa meilleure amie. Dorénavant, quoi qu'il lui arrive, elle ne souffrira jamais de solitude. Les deux êtres qu'elle aime le plus au monde vivront près d'elle. Au coin de la rue Hochelaga, Paulo entraîne Victoire vers la sortie du tramway. Dehors, la nuit commence à tomber et, une à une, les lumières allument les façades des logis. Alignées comme des dominos, les maisons sont accolées les unes aux autres dans une proximité qui exige le bon voisinage. Paulo s'arrête devant une porte tout aussi semblable que sa voisine, sort une clé de sa poche et l'introduit dans la serrure.

— Voilà, dit-il en déposant la valise de Victoire.

Dès qu'il entre, il ouvre l'interrupteur qui aussitôt illumine tout le salon.

— Wow ! Tout cet espace pour toi tout seul ! Vis-tu avec quelqu'un ?

— Non, je t'attendais, rétorque le jeune homme.

Et Paulo y va d'un tour de propriétaire. Habitée aux maisons carrées, ou presque, Victoire s'étonne que ce logement soit bâti tout en longueur, permettant à plus de gens d'avoir pignon sur rue. Elle ne tarit pas d'éloges et s'émerveille devant les commodités, la place disponible. Deux chambres à coucher, un grand salon, une cuisine tout équipée et une salle de bain ouvrent tous sur un long corridor.

— Voilà, dit Paulo en pénétrant dans la dernière pièce, la Belle au bois dormant couchera ici.

Peinte en jaune clair et modestement meublée, la pièce est éclairée par une fenêtre qui permet de jeter un œil sur les activités de la ruelle. Aussitôt entré, Paulo s'excuse et accorde toute la place à Victoire, lui laissant le plaisir de prendre possession des lieux. Pendant que sa sœur découvre sa chambre, Paulo se met en frais de brasser les chaudrons et s'ingénie à préparer un souper qui plaira à sa nouvelle colocataire. Une fois ses vêtements rangés, Victoire avance vers la cuisine et reconnaît l'odeur de la viande grillée. En fait, elle est si affamée qu'elle mangerait un bœuf tout entier.

Peu importe ce qui garnit son assiette, Victoire se sent heureuse. Heureuse d'avoir pris la décision de quitter la Gaspésie, heureuse de retrouver Paulo, heureuse d'avoir rencontré Ruth et heureuse parce que demain, elle dénicherait l'emploi qui lui permettrait de voler de ses propres ailes. En avalant sa dernière bouchée, Victoire constate que, depuis sa venue au monde, quelqu'un a toujours mis à manger devant elle. Il est temps pour elle de mettre l'épaule à la roue...

Le lendemain matin, Victoire entreprend les premières

démarches afin de se trouver du travail. Pourquoi ne tenterait-elle pas sa chance du côté de l'hôpital Notre-Dame ? Ruth y occupe déjà un poste et elles pourraient se côtoyer comme lorsqu'elles étudiaient. Victoire décline gentiment l'offre d'accompagnement de Paulo et s'informe plutôt sur le fonctionnement des autobus et des tramways. Elle doit se débrouiller seule et le plus vite possible. Si en cours de route elle perdait son chemin, il suffirait de demander, sans plus. La Montréalaïse d'adoption se rend donc au coin du boulevard Pie-IX et patiente comme le font les autres personnes déjà en ligne. Suivant les conseils de son frère, Victoire surveille attentivement les noms et numéros des trajets indiqués en haut du véhicule et finit par grimper dans un de ces engins. Rapidement, la jeune femme s'engouffre dans le premier siège libre et surveille le nom des rues, refusant de se laisser distraire par quoi que ce soit. En cas de doute, elle peut toujours compter sur le chauffeur qui pourra la renseigner sur le trajet. Une fois descendue de son transport, la Gaspésienne reste impressionnée par la densité de la circulation et la grosseur des édifices. Situé en face d'un magnifique parc, l'hôpital Notre-Dame exhibe enfin son architecture imposante, piquetée de part et d'autre de dizaines de fenêtres. Comment ne pas être fascinée par l'ampleur du bâtiment ? Légèrement troublée, Victoire pénètre dans un hall d'entrée démesurément grand. Derrière un guichet vitré, une petite religieuse répond tantôt au téléphone, tantôt aux visiteurs égarés cherchant la chambre d'un être cher. S'approchant de la vitre qui isole la frêle réceptionniste, Victoire se compose un visage de circonstance et demande à rencontrer la personne responsable du personnel.

— Oh ! Vous venez tout juste de la manquer, s'exclame la nonne. Tenez, dirigez-vous vers ce corridor, dit-elle en tendant son bras vers la droite, l'avant-dernier bureau. Peut-être y est-elle déjà rendue.

La jeune infirmière suit les indications de la religieuse et se retrouve devant une petite pièce dont le battant est largement ouvert.

— Que puis-je pour vous, mademoiselle ? l'apostrophe immédiatement l'assistante administrative.

— Victoire Leblanc, infirmière licenciée. Je recherche un emploi.

D'un geste vif, elle invite la garde-malade à refermer la porte derrière elle et à prendre la chaise en face de son pupitre. À l'hôpital, la confidentialité demeure une règle de base, que ce soit dans les chambres ou les bureaux. Il faut peu de temps à la directrice pour juger des qualités de celle qui postule. Même si Victoire n'a pas été formée à Notre-Dame, sans hésiter, la responsable des Sœurs Grises lui offre un poste de soir au département de la chirurgie, là où la pénurie de personnel semble récurrente.

— Considérez-vous chanceuse, mademoiselle, parce qu'en ce moment, nous éprouvons un grand besoin de soignantes. Nous reconnaissons la valeur de toutes les écoles d'infirmières, même si à l'occasion, les approches techniques diffèrent d'un hôpital à l'autre. Je vous attends donc ici, demain après-midi, quatre heures précises, termine la religieuse en remettant à Victoire une pile de papiers à consulter.

Victoire n'en revient pas. Il a suffi de quelques minutes pour sceller son avenir. Il lui reste à prouver qu'on a raison de lui faire confiance. Puis, la curiosité l'emportant, au lieu de sortir dans la rue, elle retourne vers la réceptionniste et lui demande à quel étage se situe le département de chirurgie.

— Prenez l'escalier à gauche et grimpez jusqu'au troisième.

— Ouf !

Victoire escalade les soixante-douze marches, puis ouvre une lourde porte qui la propulse instantanément au cœur de

l'action. Sans s'identifier à la préposée à l'accueil, elle se permet d'arpenter les sombres corridors percés çà et là de portes à demi ouvertes où on peut surprendre des bribes de conversations. Dans ce département, la guérison devient l'un des thèmes prioritaires. Ici, on s'affaire à redynamiser le corps de manière à ce qu'il puisse fonctionner après l'ablation d'une vésicule, d'un utérus, d'un bout d'intestin et quoi encore. Là, deux infirmières changent des lits souillés, vérifient des signes vitaux, installent des solutés ou administrent des médicaments. Demain, Victoire sera de celles-là.

Maintenant, il lui faut s'organiser un peu mieux, et cela signifie : dénicher un loyer convenable près de l'hôpital, si possible. Victoire revient rue Saint-Clément, change de vêtements et s'installe à la table de cuisine. Dans le journal *La Presse*, acheté au stand du coin, elle repère tout de suite la section des petites annonces et épluche la rubrique *logements à louer*. Sur un bout de papier, la jeune fille note quelques adresses, puis les glisse dans son sac à main. Demain, elle partira un peu plus tôt et visitera les quelques logis trouvés. Maintenant, elle doit faire l'annonce de son projet à Paulo et, selon elle, son frère risque d'être choqué. Victoire avait visé juste.

— Je pensais qu'on pourrait demeurer ensemble durant un certain temps, se plaint-il.

— Moi aussi, mais quand on y réfléchit bien, voici ce qui motive mon choix. Mon quart de travail termine à minuit et à cette heure, le transport se fait rare sur la grande majorité du trajet. Je dois aussi ajouter que je ne me sens pas très brave de me promener tout fin seule à une heure aussi tardive dans les rues de Montréal. Je connais peu la ville.

— Je pourrais aller te chercher et te raccompagner, suggère son frère.

— Et te lever dès six heures le lendemain matin pour ton travail ? Penses-y, Paulo, ça frise la folie. Je dois trouver un

logement qui me permettra de rentrer chez moi à pied et en toute sécurité.

— Et que fais-tu des voyous ? Voici un instant, tu disais craindre la nuit.

— Je crois qu'il existe une différence entre marcher cinq minutes et près d'une heure. De toute façon, si j'en vois un, je le tire par la cravate et lui envoie un bon coup de pied au derrière, l'abandonnant à son triste sort.

— Très drôle, niaise Paulo. Je suis tout de même très déçu que tu partes aussi vite. J'aurais espéré...

— Moi aussi, coupe Victoire, mais vaut mieux que je m'installe ailleurs. Tu me comprends ?

Cette fois, Paulo baisse la tête, acceptant de mauvais gré la décision de Victoire.



Telle qu'elle se l'était promis, Victoire visite les appartements sélectionnés et fixe son choix sur un trois et demi libre immédiatement. La proximité de l'hôpital l'a vite conquise et la propreté des lieux a fait le reste. Pour la première fois de sa vie, Victoire choisit l'endroit où elle vivra. Un vent d'indépendance souffle sur la rue Marie-Anne et cette bouffée d'air frais la ravit. L'enfant qui n'aurait pas dû vivre, la petite fille mal aimée, se sent comme une jeune fougère au printemps. Toute recroquevillée en tête de violon, elle n'en porte pas moins la promesse d'une magnifique plante des sous-bois. Un peu de lumière et la voilà qui étale ses frondes et prend toute la place due.

Pour sa première soirée de travail, l'hospitalière du département de chirurgie octroie huit patients à la nouvelle venue. Après avoir assisté au rapport de jour, sœur du Saint-Nom-

de-Marie s'empare du cardex et le feuillette avec Victoire, relevant les besoins spécifiques des personnes dont elle a la charge. Cependant, étant donné que cette dernière se trouve en période de monitorat et advenant le cas où elle éprouverait quelques doutes envers un malade ou un traitement, il lui suffit de demander l'aide de la religieuse.

— Mais à voir votre regard allumé, ma fille, je n'entrevois pas de grandes difficultés, déclare la sœur Grise.

Le pas alerte, Victoire commence donc une tournée de ses patients et en profite pour se présenter. Elle se soucie d'abord des deux opérés de la journée. Signes vitaux stables, pansements propres et ne semblant pas trop souffrants, Victoire les abandonne au sommeil anesthésique, leur meilleur allié. Dans la chambre contigüe, une jeune femme craint l'opération du lendemain qui lui fera perdre son intégrité corporelle. Son infirmière l'encourage du mieux qu'elle peut, lui expliquant qu'il vaut mieux perdre une vésicule biliaire et recouvrer la santé.

— Je refuse qu'on m'installe ces damnés tubes dans le nez et la gorge, s'inquiète la patiente. Dites-leur que je n'en veux pas.

— Je ne possède pas ce pouvoir-là et le dernier mot appartient au chirurgien. Un tube de Levine peut paraître très désagréable, mais il joue un rôle indispensable après l'opération en expulsant le trop-plein de bile déversé dans votre estomac sans compter qu'il vous évite les nausées.

Entre le petit cabaret rempli de pilules, l'administration des soins postopératoires, la préparation des opérés du lendemain, la rédaction des dossiers, Victoire occupe toute sa soirée. Au moment de rentrer sur la rue Saint-Clément, elle se conforte dans sa décision de déménager plus près de l'hôpital. Minuit cinquante, Victoire entre enfin dans le logement de Paulo et constate que la cuisine est encore éclairée, il l'a attendue.

Soudainement, une bouffée de bien-être l'envahit et elle accélère le pas afin de rejoindre son frère et passer quelques minutes en sa compagnie. Le jeune Gaspésien veut tout savoir : comment s'est passée sa première soirée de travail et surtout, a-t-elle déniché un appartement convenable ? Mais Paulo apporte une autre solution. Durant la journée, une merveilleuse idée lui a trotté dans la tête et maintenant il ne peut se retenir plus longtemps.

— Et si je te suivais ? déclare-t-il de but en blanc. Nous pourrions vivre ensemble et comme je travaille de jour, cela ne te causerait pas de problème.

Par cette déclaration, Paulo brise bien involontairement la bulle d'autonomie que Victoire s'était construite avec tant de joie. Impensable de reléguer son indépendance au second plan, juste au moment où il franchissait à peine l'étape de projet. Et puis, combien de temps réussirait-elle à habiter avec son demi-frère sans que cela ne devienne incestueux ? Non, il faut tout de suite repousser la proposition de Paulo et tuer dans l'œuf toute possibilité de demeurer ensemble. Néanmoins, elle a contracté une dette envers Paulo et ne peut faire abstraction de l'hospitalité offerte. D'une voix douce, mais ferme, Victoire tente de lui faire comprendre le bon sens des choses. Mais le Gaspésien trouve toujours l'argument capable d'affaiblir sa détermination. À bout de ressources, elle avoue candidement :

— Paulo, si je veux continuer à t'aimer, il faut que je m'éloigne. Je ne saurai résister bien longtemps à notre proximité.

— Et si, moi, je la recherchais ? Je t'aime Victoire, confesse l'amoureux.

Succédant à cet aveu trop lourd de conséquences, Victoire se lève et se dirige vers sa chambre. Vaut mieux laisser retomber la poussière et ne pas donner suite à cette confession amoureuse. Plus que jamais, elle ne doit fléchir et elle doit rester campée sur sa décision de partir. Parfois, le salut réside dans la fuite...



Trois jours plus tard, sa valise à la main, Victoire fait ses adieux à celui qu'elle aime le plus au monde. Partagée entre la peine de laisser son frère derrière elle et la joie de recommencer sa vie, elle prend l'autobus vers la rue Marie-Anne. Dans le petit appartement blanc, Victoire tente de recréer la chaleur improvisée dans la minuscule chambre de Gaspé. D'abord, peindre les murs en pastel et délaissier les teintes fortes à la mode. Grâce à sa propriétaire qui lui a fourni quelques gallons de peinture, Victoire fait des merveilles, mais cela ne va pas sans quelques gâchis qui auraient pu être évités si elle avait accepté l'aide de Paulo. Puis elle court au magasin de tissus, se rappelant les coupons de Grâce, et choisit un joli voile qui ne bloquera pas la lumière du jour. Ensuite, elle se rend chez les Disciples d'Emmaüs et pour quelques dollars achète un lit, un bureau, une table de cuisine et quelques chaises ainsi qu'un divan. Pour l'instant, elle ne désire pas plus. Au fur et à mesure qu'elle gagnera des sous, elle fera l'acquisition des babioles qui facilitent la vie.

Son travail de soir la comble grandement et elle s'entend à merveille avec les autres membres du personnel composé par la moitié de religieuses. L'hospitière du département l'a prise sous son aile et l'appelle gentiment sa petite Gaspésienne. Les patients se sont vite entichés de cette infirmière au drôle d'accent. Est-ce parce qu'elle vient de loin ou tout simplement à cause de son charisme, mais elle est tout de suite appréciée. Et Dieu sait si elle en voit passer des personnes, de tout milieu et de toutes fortunes ! Mais Victoire respecte chacun de ses malades et tous lui rendent la pareille.

WILFRID

Chambre 324, un jeune homme de vingt-quatre ans vient tout juste d'être admis. Rarement, l'armée offre à ses militaires une chambre privée, mais il faut dire qu'Edmond Provencher ne va pas très bien. Le jour, l'ancien combattant navigue dans des eaux troubles, tantôt surexcité et parlant fort, puis quelques heures plus tard, il sombre dans une profonde dépression. Malgré les soins reçus à l'hôpital militaire, le soldat ne montre guère de progrès et ses nuits sont devenues si cauchemardesques que ses cris arriveraient à déranger n'importe quel sourd. Alors, on a préféré l'isoler, chose qui semble également convenir au jeune troupier. Durant la récente guerre, Edmond a perdu une partie de sa jambe droite et les chirurgiens œuvrant pour la Croix-Rouge ont réussi à ramasser la chair qui pendait de son membre inférieur et à la fixer autour du fémur. Toutefois, sortant de cet amas informe et courant à fleur de peau, un nerf semble problématique et provoque des décharges électriques, empêchant le port d'une prothèse, donc d'une réadaptation complète. De plus, un éclat d'obus s'est également logé dans sa cuisse gauche et maintenant, il s'agit de l'enlever. Dans le feu de l'action, les médecins militaires ont paré au plus urgent, se disant qu'on délogerait l'intrus plus tard. Voilà la raison pour

laquelle le docteur Legros devra terminer le boulot entrepris par ses confrères de l'armée.

Le soir où Victoire découvre le jeune soldat étendu dans son lit blanc, un vent d'aventure galante souffle dans la pièce. Seigneur, tu as oublié de lui donner des ailes ! pense son infirmière. Dieu, dans son infinie bonté, aurait-il sciemment épargné la vie de cet ange, le tirant de l'enfer terrestre où il se débattait pour ensuite le ramener, une jambe en moins, dans une de ses chambres ? Puis Victoire tente de se ressaisir, se convainquant que tous les malades doivent être considérés égaux. Lui et les autres patients du département partagent au moins une chose : chacun quitte le département de chirurgie avec une partie du corps en moins, mais l'homme qui git sur son grabat ne perçoit pas les choses de la même façon. L'instant vécu par le soldat a été tiré du pire film d'horreur et la peur, celle qui tord les boyaux et vous fait crever de trouille, l'avait choisi comme compagnon d'aventure. Edmond était persuadé de mourir sur ce champ de bataille, loin de chez lui.

Ce soir là, lorsque le patient aperçoit sa nouvelle garde-malade, rapidement il réorganise ses couvertures de manière à lui cacher sa jambe droite. Il sait qu'elle connaît son handicap, mais de là à exhiber volontairement un moignon déformé et inesthétique, il y a une marge.

— Bonsoir, dit-elle en s'approchant du lit. Je suis votre infirmière et je me nomme Victoire Leblanc.

— Saint simonac, vous l'avez le nom ! s'exclame Edmond Provencher en riant. Victoire ! Quelle victoire ?

— Comment allez-vous ? s'informe celle qui a décidé de ne pas relever l'allusion blessante. Avez-vous passé une bonne journée ?

— Réfléchis avec ta tête une petite minute, ma poupée, comment penses-tu qu'on se sent arrangé comme ça, rétorque-t-il en levant son moignon toujours sous le drap ? Par contre, ma belle, je suis tout disposé à danser avec toi.

— Je vous demanderais de rester poli et de me vouvoyer, monsieur Provencher. Je le répète, comment allez-vous, souffrez-vous actuellement ?

Pour toute réponse, il attrape la paire de béquilles appuyées contre le sommo et sans prendre garde au banc d'appoint qui pourrait lui nuire, il saute directement en bas du lit et, en trois enjambées, rejoint Victoire. Puis, brandissant une de ses béquilles au-dessus de sa tête, il l'invite à l'accompagner pour quelques pas de danse.

— Faut pas te formaliser, ma belle, je suis comme ça, tantôt rude, tantôt aimable, mais toujours aux petits oignons avec les femmes. Pour répondre à ta question, je vais bien, comme tu le vois, déclare-t-il en faisant un tour sur lui-même, je ne souffre pas. Je réserve la douleur pour la journée de mon opération. Tout à l'heure, le doc m'a visité et il m'a expliqué que demain, je passerai sous le bistouri. À propos, je le trouve petit votre docteur Legros. Alors, approche-toi encore plus, Victoria, et dansons le mambo. Après tout, il faut brûler nos vingt ans !

Pendant que le jeune militaire fait des sparages avec ses béquilles, Victoire s'attaque au lit et replace les draps.

— Laisse, ma chérie, viens plutôt valser, s'entête-t-il.

Et en prononçant ces derniers mots, il attrape Victoire, colle son corps contre le sien et l'entraîne dans une chorégraphie dont lui seul connaît les pas.

— Monsieur Provencher, insiste Victoire en riant, je dois travailler.

— On t'a déjà dit que tu étais jolie ? Non ! Tous des valets d'armée à demi aveugle, ces fichus mâles !

Et lentement, en dansant, Victoire ramène le jeune handicapé vers son lit. Gentiment, elle l'aide à monter et au moment où elle passe la porte, il lui crie :

— À plus tard, Victoria.

Tout le monde sait qu'à l'hôpital on se couche à l'heure des poules et afin que tout ce beau monde repose en toute quiétude, les infirmières passent avec un cabaret rempli de somnifères. Comme à ses autres patients, Victoire administre à Edmond Provencher la pilule des rêves et retourne à ses dossiers. Une heure plus tard, tous les malades dorment à poings fermés grâce à l'effet Séconal, sauf un qui sous le feu ennemi traverse un champ de mines en courant. Soudainement, il tombe et au moment où il essaie de se relever, sa jambe droite lui fait défaut. Paniqué, il tente à nouveau de se remettre debout, mais son membre en charpie ne le sert plus. Il hurle et demande à ceux qui courent sous le feu ennemi de lui venir en aide, mais chacun est occupé à sauver sa peau et personne ne prend le temps de se préoccuper de ceux qui sont couchés dans la terre mouillée qui exhale une forte odeur de soufre. Edmond rugit, crie, braille et comme un animal pris au piège, il doit, soit crever comme un rat ou soit se sortir seul de cet attrape-couillon. Il faut attendre une quinzaine de minutes avant que le feu nourri des Boches diminue quelque peu, permettant à un gars de courir vers lui, de l'attraper fermement par l'avant-bras et de le traîner jusqu'à l'abri. Puis une main douce se pose sur son front, on dirait celle d'une femme. Elle lui murmure des mots qu'il ne comprend pas, puis doucement, elle force sa tête et la place contre son épaule.

— Tout doux, chuchote Victoire, tout doux.

Tranquillement, Edmond ouvre les yeux et reprend le fil de la réalité, constatant que son cauchemar est terminé. Il n'est plus couché dans cet abri qui sent la terre, la poudre et la sueur, mais dans un lit d'hôpital et la belle Victoria le ramène doucement dans le monde d'aujourd'hui.

— Merci, dit-il simplement en profitant toujours de l'épaule féminine.

— C'est fini, déclare-t-elle près de son visage.

Le souffle chaud de Victoire rassure le jeune soldat et il ferme les yeux, sachant que pour les heures à venir, il ne traversera pas le champ de mines.

Au moment où Victoire donne son rapport à l'infirmière de nuit, elle la met en garde contre les cauchemars du 324. De retour dans son logement, elle tente de se débarrasser du trouble engendré par la situation ambiguë vécue ce soir. Comme elle aimerait voir Paulo ! Un bon bain, une petite collation et ne reste qu'à se couler entre des draps froissés. Mais le malaise persiste et s'entête. Indéfinissable cette sensation de passer tour à tour de l'agressivité à la bienveillance soudaine du patient du 324. La jeune infirmière se trouve à la fois attirée et à la fois repoussée par les deux pôles qui règlent la vie d'Edmond Provencher. Puis, avec lenteur, le sommeil prend d'assaut les heures de la nuit, ne les réduisant qu'à un immense magma qui bouillonne dans l'esprit de la dormeuse, là où les rêves les plus absurdes occupent toute la place. Le lendemain, fatiguée, Victoire fait une longue promenade autour parc Lafontaine afin de fuir tous ces démons qui ressurgissent dans sa tête. Lorsqu'arrive l'heure de son quart de travail, elle souhaite que l'hospitalière ait redistribué les chambres, ce qui lui permettrait d'éviter le 324. En fait, rien n'a changé. Victoire tente donc de se donner un peu de courage et affronte le terrible soldat qui aujourd'hui est passé sous le scalpel du docteur Legros. Encore endormi, la bouche pâteuse, il essaie de sortir des brumes anesthésiques. Voilà à peine une heure qu'il est revenu de la salle d'opération et ses signes vitaux demeurent stables. Victoire soulève le drap et vérifie l'état des bandages. Le moignon montre un enroulement de coton absorbant qui ressemble drôlement à un turban cerné d'un collet jaunâtre, résultat du badigeon à la Bétadine. Quant à la jambe gauche, elle porte un grand pansement qui témoigne de la longueur de la cicatrice. Un léger suintement rosé, provenant de l'épaisseur du bandage,

souille les compresses, mais rien pour paniquer. De la pointe de son stylo, Victoire entoure la tache, ce qui lui permettra d'en apprécier l'évolution. Enfin, l'infirmière jette un coup d'œil au goutte-à-goutte et évalue la vitesse d'administration du sérum, puis une dernière attention à la main où le fin cathéter est implanté. Une enflure dénoterait une infiltration du soluté.

— Aïe ! se plaint soudainement le jeune soldat, j'ai mal...

— Je vais vous chercher un analgésique, rétorque immédiatement Victoire.

Quelques minutes plus tard, Victoire injecte soixante-quinze milligrammes de Mépéridine ou Demerol dans la fesse de son protégé. Pour quelques minutes, le patient retourne dans les vapeurs bienfaisantes de l'inconscience, mais rapidement, une phase de délire s'installe, probablement causée par l'absorption du puissant antidouleur. Dans tout le département de chirurgie, on peut entendre des hurlements provenant du 324. Ses longs cris de détresse, suivis d'interminables expirations sifflantes, glaceraient le sang de n'importe qui. Il faut tout de suite arrêter ce concert de gémissements d'où on peut décoder : « Laissez-moi mourir et à l'aide ». Edmond se trouve de nouveau sur le champ de bataille où les obus fusent chaque côté de sa tête. Une volée de terre jaillit d'un point d'impact tout près de lui et le recouvre presque entièrement. Paniqué et perdant le nord, Edmond tente de se protéger le visage à l'aide d'un bras tandis que le second cherche sa jambe. Tant bien que mal, Victoire essaie de calmer son patient, mais cette fois-ci, elle sait que ce dérapage au pays de l'horreur ne tient pas du rêve, mais d'une drogue puissante. Avant de sortir de cette psychose passagère, il faudra attendre près de quatre heures. En proie à ses démons, Edmond se débat, malmenant le pansement de son moignon et faisant saigner la plaie d'où le chirurgien a retiré l'éclat d'obus. Jusqu'au milieu de la nuit, le soldat

Provencher vit en enfer, non pas tellement du fait de ses blessures physiques, mais à cause de celles infligées à l'âme. Au bout de longues heures de combat, l'infirmière de garde lui administre enfin un autre médicament, qui à part le fait de le soulager, lui permet de retrouver une certaine paix intérieure.

Encore une fois, Victoire rentre chez elle complètement épuisée, se jette sur son lit et sombre dans un sommeil de plomb.

Dans son infinie compréhension de l'être humain, Dieu a envoyé un second corps céleste sur la terre. En fait, si ce n'était de ce dernier, Edmond Provencher ne pourrait pas apprécier les joies de ce monde. Avant de se retrouver côte à côte à la bataille de Caen, Edmond et Wilfrid ne savaient rien l'un de l'autre, mais depuis que la terreur et le destin les ont réunis, le soldat Wilfrid O'Brien se sent totalement responsable du gars qu'il a tiré de son champ de misère et, comme un ange gardien, il continue à prendre soin du troupier Provencher et à lui rendre visite. Ces rencontres posent un peu de baume sur les plaies morales de l'estropié, car les hommes parlent de tout, sauf de la guerre. Ni l'un ni l'autre ne désirent revivre l'horreur des jours qui ont précédé la libération de la France. Assis sur la chaise droite du 324, un grand blond aux yeux aussi clairs que l'aurore triture son béret kaki et échange quelques mots avec son compagnon d'infortune. Dès que la jeune infirmière aperçoit le militaire ayant outrepassé le sacro-saint règlement des heures de visites, Victoire s'approche du lit dans le but de tancer ce visiteur peu respectueux des lois de l'hôpital. Il n'a suffi que d'un regard pour que sa volonté fléchisse, puis bascule et que sa bouche murmure des phrases simplètes. Voyant que son attitude a visiblement choqué la soignante, le soldat O'Brien se lève et tente de s'excuser pour cette entorse aux règles en usage.

— Je ne pouvais pas...

Il aurait débité n'importe quoi, déclamé du Verlaine ou

récité un chapelet, Victoire n'écoute rien tant elle est suspendue aux yeux bleus. Elle l'examine à la dérobée et le trouve si beau et si grand qu'on dirait qu'il sort tout droit d'un tournage de film. Pendant un court instant, elle souhaite que son patient reste à demeure dans cet hôpital, juste pour qu'il reçoive la visite de cet éphèbe. Puis, avec difficulté, Victoire reprend une position ferme et s'active à replacer les couvertures dans le seul but de montrer que la loi et l'ordre passent par elle. Au moment où elle s'apprête à repartir, le militaire s'adresse à nouveau à elle. Quelle torture ! Ne pourrait-il pas souffrir de mutité, cela faciliterait la tâche de l'interlocutrice.

— Me permettriez-vous, garde, de visiter mon ami en dehors des heures réglementaires ?

Et comme si elle avait emprunté la voix d'une autre, elle s'entend dire.

— Revenez aussi souvent que vous le voudrez.

— Merci, Victoria, reprend gentiment Edmond. Ce gars-là m'a sauvé la vie, continue-t-il, et jamais je ne le remercierai assez.

Et Victoire reprend son travail, mais sa tête s'est absentée. Comme un robot, elle se dirige vers la pharmacie, car l'heure de la distribution des médicaments approche. Mécaniquement, elle dispose sur un cabaret une dizaine de piluliers, ouvre la porte de l'armoire contenant les minuscules boîtes et commence à répartir la médecine de chacun. À plusieurs reprises, elle remplit les contenants, puis les vide et recommence sa tâche, se trompant constamment. Une compagne qui la regarde l'interrompt.

— Eh Victoire ! Ça ne va pas ?

Surprise, elle se dépêche de répliquer quelque chose d'intelligent, histoire de ne pas laisser planer le doute sur son professionnalisme, mais en dedans la désorganisation la plus complète règne. Essayant de reprendre la maîtrise d'elle-même,

Victoire commence la tournée des pilules. Avant de pénétrer dans le 324, la jeune infirmière se compose une figure et pousse la porte. Une réelle déception se lit sur son visage.

— Wilfrid est parti, la belle, lance Edmond. Dommage !

Il faut une puissante force de caractère pour que Victoire supporte cette allusion de mauvais goût. Malgré tout, elle garde son masque de sollicitude et tend son pilulier. Edmond s'étire le bras au-dessus du vide et attrape le verre d'eau qui tiédit sur la table et comme pour tourner le fer dans la plaie, il en rajoute en lui servant des explications supplémentaires.

— Tu vois, ma belle Victoria, ce gars que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam a couru sous le tir allemand pour me sauver et encore aujourd'hui, il me bichonne comme il le ferait pour sa petite sœur. Au moment où j'ai le plus besoin de lui, son sixième sens l'avertit et il arrive à la rescousse. Avec patience, il me ramène dans le monde réel en me racontant des sonnettes. Durant les phases dépressives, je me tourmentais et je me découvrais tributaire des autres, je voulais en finir avec mes démons et me tirer une balle dans la tête. Eh bien, ces jours-là, je l'ai entendu me parler de toutes sortes de choses inutiles, allant même jusqu'à décrire son paternel de manière à ce que je l'imagine, là, devant moi. Dans cette même lancée, Wil a passé des heures à me brosser un tableau de tout le clan au grand complet, et ce, jusqu'à ce que je redevienne mieux. Je ne connais personne qui aurait fait ça.

Puis, baissant la voix, il recommence.

— Je crois que tu lui plais, Victoria. Je connais mon Wil et quand les yeux lui virent du côté bleu ciel, d'habitude c'est du sérieux.

— Bonne nuit, reprend doucement Victoire en remplaçant les draps d'Edmond.

La jeune femme ne veut rien ajouter aux propos de son patient pas plus qu'entamer quelque conversation. Le sentiment

d'amour ou d'attirance décrit par Edmond ne traduit qu'une hypothèse et Victoire préfère sortir de la chambre. Une fois sa ronde de pilules terminée et tous ses patients installés pour la nuit, elle se dirige vers le poste des infirmières, se tire un tabouret et s'attaque à ses dossiers. Peut-être cela la ramènera-t-il les deux pieds sur terre ? Devant la pile de documents, son esprit s'évade et vagabonde quelque part en France à la recherche d'un soldat blessé qui geint au milieu d'un sol labouré par des mines et des bombes et où sifflent les balles des fusils. Encore une fois, Victoire regrette d'avoir commencé à étudier si tard, car il n'aurait suffi que d'une année ou deux pour qu'elle puisse servir sous le drapeau de la Croix-Rouge. Elle pousse même sa pensée jusqu'à imaginer que sa contribution à l'effort de guerre aurait pu faire la différence pour ceux qui souffrent.

Ce soir-là, à la sortie de son quart de travail, une belle surprise attend l'infirmière. Paulo a voulu la surprendre et est venu la chercher, lui offrant de marcher sous les étoiles. Et sans avertissement, comme un revirement de situation non désiré, Victoire constate que l'image de son frère a considérablement pâli dans son cœur. Elle n'y voit plus aussi distinctement les traits de l'amour, tandis que l'idylle amoureuse qui se nouait solidement entre eux commence à montrer des signes d'essoufflement, s'effilochant au gré des jours. Ce soir, elle écoute les plaintes de Paulo, des blâmes visant l'abandon et l'ennui d'elle qu'il éprouve. Mais Victoire ne se laisse pas impressionner facilement et refuse de changer quoi que ce soit à sa vie actuelle, n'ayant surtout pas l'intention de déménager pour retourner vivre sur la rue Saint-Clément. Elle goûte les joies de la solitude et tient à cette liberté qu'elle commence à peine à exercer. Petit à petit, les récriminations de son frère s'épuisent. Puis Paulo enchaîne avec la dernière lettre reçue de sa mère. Céline se dit soucieuse et, par mille et un détours, essaie de savoir si tout va toujours bien entre le frère et la sœur.

— Tu devrais lui écrire, suggère Paulo. Maman serait heureuse de recevoir de tes nouvelles et j’imagine que tu sauras ce qu’il faut lui dévoiler, car elle ignore que tu as déménagé.

Une fois devant le petit appartement de la rue Marie-Anne, Paulo hésite et se pose une question : Victoire lui offrira-t-elle de monter ou doit-il sagement retourner chez lui ?

— Prendrais-tu un chocolat chaud ? demande Victoire. Je ne sais pas pour toi, mais moi, j’ai besoin d’une bonne dose d’énergie.

Son frère accepte l’invitation et se retrouve assis à la table de cuisine en train de boire un cacao brûlant. Connaissant le gourmand, Victoire n’a pas lésiné sur le sucre et pousse devant lui une assiette de biscuits à l’érable.

— Mmm... Délicieux ! Jamais nous ne réussirons à dormir avec tout ce sucre, s’écrie Paulo.

— Ne crains pas pour moi, je suis crevée, brûlée, à plate couture, rétorque Victoire.

Le Gaspésien ressent un mauvais pressentiment. Quelque chose a changé du côté de Victoire. Peut-être la fatigue, comme elle vient de le dire, ou un problème à son travail, un manque d’argent ou bien un gars ? Et comme Victoire décide de ne pas en parler, son frère respecte son choix, adopte la même attitude, ne pose pas de questions et reste sur son quant-à-soi. Son chocolat avalé, Paulo se lève, rince sa tasse dans l’évier, puis il embrasse sa sœur sur les joues en lui souhaitant de beaux rêves et regagne sagement la rue Saint-Clément. Comme prévu, Paulo dort mal et se bat contre des anges déchus qui veulent lui ravir sa bien-aimée. Même s’il lutte, il reste sans force, car l’amour qui survit reste contre nature. Retenu par un satyre, il voit une fille qui sourit à un autre, et lui, impuissant, assiste à sa fuite avec l’ensorceleur. Le lendemain matin aussi poqué qu’une pomme tombée d’un arbre, Paulo entreprend sa journée de travail. Maintenant, il pourrait le certifier, quelque chose a changé chez Victoire.

Une dernière fois, le docteur Legros visite le patient du 324 et signe son congé chirurgical. Devant les troubles psychotiques qui refusent de céder le pas à la quiétude, et ce, depuis plus deux ans, le médecin tente une consultation auprès de son collègue psychiatre, Arnaud Chénier. Suite à une rencontre avec Edmond Provencher, l'émule de Freud conclut à un choc post-traumatique causé par la violence vécue sur les champs de bataille et tout particulièrement, lors du malheureux incident. Étant donné qu'avant cet événement monsieur Provencher ne manifestait aucun accès de psychose, il suggère une série d'électrochocs ainsi qu'une médication antipsychotique adéquate. Dans l'expectative de retrouver un peu de calme dans leur département, le personnel de la chirurgie transfère donc Edmond Provencher au 442. Lorsque Victoire entre pour son quart de travail, elle constate que la chambre 324 a été attribuée à un patient qui doit être opéré pour une colostomie. Jusqu'à ce moment, rien ne laissait présager le départ si rapide du soldat. À la hâte, elle s'informe à l'infirmière de jour avant que celle-ci ne soit partie.

— Cet après-midi, reprend cette dernière en enfilant une veste de laine bigarrée, nous avons transféré monsieur Provencher en psychiatrie sur l'ordre de son chirurgien. Actuellement, il se trouve sous les soins du docteur Chénier pour désordre mental.

Victoire entame son quart de travail à reculons et elle se surprend même à bourrasser le nouveau patient. Fini, elle ne reverra plus jamais celui qui l'appelait Victoria, pas plus que le bel archange blond qui lui chavire le cœur. Puis une idée. À l'heure prévue pour son souper, au lieu de descendre à la cafétéria comme elle le fait tous les soirs, elle grimpe les marches qui la séparent du quatrième étage et se dirige vers la chambre où repose son ami Edmond.

Visiblement, ce dernier l'accueille avec joie :

— Victoria, je t'ai fait toute une surprise, hein ?

— Je déteste qu'on me quitte sans me dire au revoir, déclare-t-elle d'un air trop sérieux. Trêve de plaisanteries, comment ça va ?

— Comme tu vois, réplique-t-il en attrapant ses béquilles. Étant donné je ne ressens plus l'effet de courant électrique à la surface de mon moignon, le docteur Legros m'a même encouragé à porter une prothèse. Il paraît que depuis le début de la guerre, les jambes de bois deviennent de plus en plus à la mode. Tu sais, ma belle Victoria, il me reste un bon bout de vie devant moi et si je veux encore plaire aux poupées, vaut mieux une patte de bois qu'une jambe de pantalon vide, n'est-ce pas ? À part ça, on a commencé à me gaver de pilules, et de toutes les couleurs en plus, si bien que je crains d'attraper la picote. On parle même de m'administrer des électrochocs.

— Soyez sérieux, Edmond, tente de le rassurer Victoire, cela ne peut que vous faire le plus grand bien. Le docteur Chénier possède une excellente réputation.

Edmond a raison de craindre, car pendant son stage en psychiatrie à l'hôpital de Gaspé, Victoire a vu ce genre de pratique. Elle-même a mené des patients vers la civière faisant face à une machine. Une fois couchés, on les attachait, insérait une spatule recouverte de coton entre leurs dents et plaçait les électrodes sur leurs tempes. Là, un médecin tournait le bouton d'un appareil jusqu'à ce que l'aiguille oscillant sur un cadran indique que la décharge adéquate avait été atteinte. À ce moment, le patient devenait spastique et était agité d'un fin tremblement. Lorsque le traitement était terminé, on le voyait se détendre à nouveau et son corps s'affaissait doucement sur le matelas. Puis elle a surveillé ces mêmes malades en phase de récupération, se disant qu'elle ne souhaiterait pas ce traitement à son pire ennemi et voilà qu'on veut l'imposer à son ami. Toutefois, Victoire ne souffle pas un mot de l'horreur que vivra Edmond et laisse à

son infirmière soignante le soin de lui expliquer le procédé jugé barbare. Enfin, la jeune fille termine sa courte visite en lui exprimant ses vœux de bonne chance.

— Reviens me voir, Victoria, je n'ai confiance qu'en toi et, ajoute-t-il en lui tapant un clin d'œil, Wilfrid connaît ma nouvelle adresse.

Un dernier regard vers le soldat, Victoire s'avance vers la porte et tout en lui décochant son plus beau sourire, elle tourne la tête et se frappe solidement sur le cadre. Le pif endolori et rougi, la coiffe à quarante-cinq degrés, elle regarde encore une fois en arrière. Edmond l'aurait-il surprise. Ouf ! Il ne s'est aperçu de rien. Malgré son nez en compote, Victoire décide de piquer une pointe vers la cafétéria. Pas question de crever de faim pour un garçon, aussi gentil soit-il.

— Eh, Victoire ! hèle une femme.

— Ruth Chalmers ! Que fais-tu ici ?

— Du service privé. Imagine-toi qu'un gros riche, un de ces pleins aux as, désire qu'une infirmière le veille vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vois-tu, j'ai besoin d'argent, chuchote Ruth en frottant son pouce sur son index. Et toi, que fabriques-tu de bon, mon amie ?

— Pas grand-chose, travailler de soir me laisse peu de loisirs. Je me lève beaucoup trop tard et j'ai à peine le temps de m'organiser qu'arrive déjà l'heure d'enfiler mon uniforme pour un autre quart de travail, déclare Victoire entre deux cuillerées de soupe.

— Et les amours ? Toujours avec Paulo ?

— Non, je demeure maintenant sur la rue Marie-Anne...

— ...trop tentant ? coupe Ruth.

— Oui et non, en fait, je désirais goûter à la solitude.

— Zut, il faut que je retourne auprès de mon patient, dit Ruth en regardant sa montre. J'ai pris trop de temps. Écoute, on se revoit, termine-t-elle en reprenant son cabaret.

Durant les jours qui suivent le transfert d'Edmond Provencher, Victoire lui fait de courtes visites. La petite Gaspésienne l'encourage du mieux qu'elle peut et, à chaque rencontre, il devient un peu plus amoureux de sa Victoria. Patiemment, il attend l'heure du souper et lorsqu'il la voit apparaître, il lui approche une chaise et là, sans retenue, il lui raconte les horreurs des électrochocs qu'il subit sans rouspéter.

— Je crois qu'ils essaient une nouvelle coupe indéfrisable avec leur maudit courant électrique. Je ne sais pas ce qui se passe dans ma tête, mais ils me ploguent solide.

Puis ils en viennent à partager le même repas, chacun picorant dans l'assiette refroidie du plateau. Pendant ce temps, Edmond se livre, mais en revient toujours au champ de bataille. Alors, son débit verbal s'accélère et des gouttes de sueur perlent sur son front. Victoire écoute et se laisse emporter par le récit de cette horrible guerre qui a fauché des milliers de jeunes hommes dans la force de l'âge. Heureusement, Edmond est rentré au bercail, mais quelles tristes scènes transporte-t-il dans sa tête ? Wilfrid a pris l'habitude de se joindre à eux et par ses dires, il renforce l'horreur exposée par son ami.

— La vie et la mort font partie du même décor et chaque minute qui passe doit être vécue parfaitement parce qu'elle peut être la dernière, déclare Wilfrid. Il faut la savourer pleinement.

Au moment où Victoire commence à ne plus craindre le regard bleu acier de Wilfrid, Edmond devient jaloux et y va d'une plaisanterie acide qui force son frère d'armes à offrir une sortie à Victoire.

— Amène-la au cinéma, au restaurant ou n'importe où ailleurs, fais-le pour moi, l'ami. Victoria mérite un peu de bon temps et comme je ne peux lui en donner moi-même, je compte sur toi. Crois-moi, si je ne marchais pas avec les deux pieds dans la même bottine et que je n'arborais pas la tête d'un *loco*, je m'en occuperais moi-même.

Et Wilfrid accepte l'offre, trop heureux de soustraire la femme qu'il apprivoise tranquillement des griffes du séducteur né. Depuis qu'il a rencontré cette fille, Wilfrid est obnubilé et il la voit même dans sa soupe. Le soldat planifie donc une soirée pour le prochain congé. D'habitude, Victoire passe ce temps de loisirs en compagnie de son frère Paulo, mais aujourd'hui, il devra se distraire autrement. Victoire ne fait pas de caprice quant au choix du film. Elle sort si peu souvent que toute bonne histoire saura lui plaire. Ils optent pour un cinéma de quartier et se terrent dans la dernière rangée de la salle obscure pour ne pas être dérangés. Déjà, la trop grande complicité que seul ce lieu peut offrir les rend légèrement mal à l'aise. Après quelques minutes d'attente qui leur paraissent interminables, le projecteur allume l'écran, gratifiant automatiquement l'entourage d'un léger éclairage. Lentement, la pellicule déroule et livre le titre, puis le nom des acteurs, des producteurs et assistants de tout acabit. Une fois l'histoire bien arrimée, Wilfrid prend les devants et dans la pénombre se met à la recherche de la main de Victoire. Espérant ce geste depuis trop longtemps, la main de la jeune fille a déjà quitté sa jupe et s'avance à la rencontre de celle qui cherche à l'aveuglette. Dans la quasi-obscurité, leurs doigts se trouvent et s'entremêlent de manière à ne former qu'un nœud. D'une voix douce, Wilfrid tente de se déculpabiliser :

— Quel imbécile, je fais ! Pourquoi ai-je attendu la permission d'Edmond pour t'enlever ?

Pour toute réponse, Victoire en serre un peu plus ses doigts autour des siens.

Et la pellicule poursuit son travail de divertissement. La tête appuyée sur l'épaule de Wilfrid, Victoire s'abandonne à la douceur d'un amour naissant. Pour rien au monde, elle ne voudrait se trouver ailleurs et plus rien n'existe que cette salle de cinéma, ces fauteuils de velours et l'homme à ses côtés. La

jeune cinéphile n'a rien retenu du film présenté tant elle était occupée à visualiser un autre scénario et à tenir la main de son propre héros. Si on le lui demandait, elle ne pourrait pas en faire le résumé, ni de l'un, ni de l'autre. Déjà, le générique défile à toute vitesse et la musique invite les gens à sortir. Wilfrid et Victoire refusent de se séparer si rapidement et ils finissent de s'apprivoiser devant un club sandwich et une montagne de frites indigestes. Mise en confiance, Victoire raconte sa petite enfance à Paspébiac et sa condition de fille adoptée, poussant la confidence jusqu'à livrer le triste secret de sa conception. Faisant abstraction de toute retenue, elle dévoile les circonstances qui l'ont amenée au couvent de Carleton, sa fugue et même son béguin pour son frère Paulo.

— Mes études secondaires terminées, continue Victoire, je suis partie pour Gaspé où j'ai entrepris mon cours d'infirmière. Mais je ne parle que de moi. À toi, raconte.

— Je découvre que mon existence a été pantouflarde par rapport à la tienne, commence Wilfrid. Si nous vivions au XVIII^e siècle, notre famille serait considérée comme bourgeoise. Je suis donc né à Westmount et j'ai grandi à Westmount dans une famille au cul coincé. Mon père travaille comme diplomate ou chargé de mission et quant à ma mère, deux fois par semaines elle reçoit ses amies pour le thé. Tu vois le genre... La vie de mes parents m'a toujours semblé ampoulée, superficielle et empesée. Ils n'ont fait qu'un enfant. Après mes études en droit, je suis entré dans l'armée dans le but de faire écumer mon vieux et de lui montrer que j'avais du cœur au ventre. Initialement les O'Brien originent d'Irlande et mon paternel n'a pas prisé que je me batte pour Georges VI. Pourtant, dans ce conflit, les anglophones se sont enrôlés les premiers. Allez donc comprendre, soupire Wilfrid. Durant mon entraînement, monsieur O'Brien a catégoriquement refusé de m'adresser un mot, pour finalement, revenir sur sa

décision la journée de mon départ. Il faut croire que cela m'a porté chance, car je suis revenu en un seul morceau.

Victoire boit les paroles de ce fils de riche, de celui qui n'appartient pas à son monde. Que dirait-il s'il savait que son père et sa mère moisissent dans une maison jaune sur le bord de la grève, qu'ils vivent avec ce que chacun leur donne et que la guigne qui s'est acharnée sur sa famille les tue à petit feu. Peut-être, pour ce soir du moins, vaut-il mieux taire ces différences.

Selon l'habitude prise depuis le transfert de son patient, le lendemain soir, Victoire retourne au 442. En fait, elle se sent un peu coupable de la belle soirée passée en compagnie de Wilfrid.

— Ne te culpabilise pas, poupée ! Ce gars-là t'aime depuis sa première rencontre. Je t'adore et te désire ardemment moi aussi, mais je ne peux t'offrir que des cauchemars et un moignon à la place d'une jambe. Tu mérites mieux que ça, Victoria. Tiens, au lieu de crouler sous les reproches que tu t'adresses, raconte-moi le film. Il y a si longtemps que j'ai mis les pieds dans un vrai cinéma.



Pendant que Victoire ficelle son amour avec Wilfrid, la vie tourne à une autre vitesse dans la petite maison jaune. Le village, toujours sous la domination des Robin, pleure encore la coopérative mort-née et vivote au rythme des arrivages de poissons. Entre la pêche à la morue, à l'éperlan, au capelan, au hareng et au maquereau, il reste du temps à meubler et de longues soirées à occuper. Nérée n'est jamais retourné à la mer, pas plus que dans les bois. La mort de ses deux fils a brisé quelque chose que personne ne peut reconstruire. Une fois ses

ressources financières épuisées, l'homme a dû réagir et accepter la charité. Toutes les fois que son frère Romain passe devant la maison jaune, il s'arrête quelques minutes et tente de remettre son frerot à l'ouvrage.

— Bout de viarge, Nérée ! Fais n'importe quoi, mais sors de ta chaise. Un gars de ton âge n'attend pas la mort. Le Bon Dieu ne serait pas content de te voir arriver au ciel amanché de même. Je ne dirai pas que tu me fais honte, sinon je ne me dérouterais pas pour te parler, mais il fut un temps où je pouvais vanter mon frangin sans retenue. Qui est toujours considéré comme le roi de la plus grosse morue, hein ?

À force de radoter la même rengaine et de rebattre les oreilles de Nérée, Romain vient à bout de l'effondrement malsain de son frère. Un jour, sentant les circonstances favorables, le pêcheur tire des dessins de la poche de sa vareuse et les présente à Nérée.

— Regarde, voici les plans des bateaux miniatures que les gars de Rivière-au-Renard fabriquent durant l'hiver. Au mois de juin, ils sortent leurs esquifs, leur donnent un coup de pinceau et quand arrive l'été, ils les vendent aux vacanciers. Suffit d'installer un petit stand sur le bord de la route et le tour est joué. Les femmes de là-bas participent également à la corvée et font du pain de ménage. Personne n'est plus gourmand qu'un touriste et qui peut résister à une belle grosse paire de fesses blanches. Crois-moi, la vente des bateaux et de la boulange rapporte un revenu non négligeable.

— Laisse faire tes plans, Romain, je peux fabriquer un doris ou une goélette les yeux fermés. Ah ! Les petits gars me manquent tellement !

— Arrête de te plaindre. Ça fait huit ans que tes garçons sont décédés et, à ce que je sache, ils ne reviendront pas. Allez, grouille, viens au magasin général avec moi.

— Je ne veux pas voir le bouffon qui y travaille, boude Nérée.

— Dans ce cas, j'irai tout seul et pense à mon offre, termine Romain en reprenant ses papiers.

Aussitôt son frère parti, Nérée se lève et se dirige vers la grange. Il n'a pas mis les pieds là-dedans depuis belle lurette. L'homme laisse le temps à ses yeux de s'habituer à la pénombre, puis entreprend de fouiller dans un tas de bois qui dort là depuis des années. Les mulots ont largement eu l'occasion de s'y construire des nids et d'y passer quelques hivers à l'abri. Finalement, une fois le monticule viré sens dessus dessous, Nérée revient les bras chargés de planchettes. Il dépose son fardeau sur la galerie, près de la vieille chaise de Loretta, et entre dans la maison à la recherche de son canif.

— Tu n'aurais pas vu mon couteau ? demande-t-il.

— Quel couteau ? Le tiroir en est rempli. Tu veux manger ?

— Non, non, mon couteau à gosser, rétorque le pêcheur.

— Qu'as-tu envie de faire ?

— Des bateaux. Il paraît que les touristes les achètent à bon prix.

Loretta ne comprend rien et continue à malmenier la chemise étendue sur la planche à laver. Une vieille veste sur le dos, sa robe largement défraîchie, ses cheveux ramassés à la va-vite, madame Nérée Leblanc ne paie pas de mine. Comme elle donnerait cher pour que le temps inverse son cours et lui ramène sa beauté et sa fraîcheur d'antan. Elle n'a plus ni l'étoffe ni l'apparence de la belle maîtresse d'école du deuxième rang. Et Victoire, cette enfant qu'elle a si mal aimée, comme elle apprécierait la revoir. Maintenant que sa fille a brisé le carcan du silence et forcé la porte des lèvres, la mère s'accommoderait de vivre avec elle, apprivoisant la légèreté du cœur qu'apporte la vérité et la fin des secrets. Sa lessive finie, Loretta passe devant le miroir, rectifie la botte de foin grisâtre qui lui sert de chevelure et prend le bord du chemin. Tous les jours depuis le

dernier passage de Victoire, Loretta se dirige vers le comptoir postal de la Robin afin d'y chercher une lettre jamais écrite. Mais aujourd'hui, on dirait qu'un vent de renouveau et d'espoir souffle, imposant un frisson indéfinissable à la grande baie. Est-ce encore ce même vent du large qui rend plus cru le bleu du ciel, laissant présager une bonne nouvelle ?

Planté en face de ses cases postales, Donald Rivière termine la répartition des envois.

— Oh ! Madame Nérée ! Quelque chose pour vous !

Domptant son impatience, Loretta trotte jusqu'au comptoir et tend une main fripée et rugueuse vers la lunule de verre qui la sépare du commis. L'enveloppe n'indique pas le nom de l'expéditeur, mais l'écriture fine et bien tournée laisse soupçonner qu'une de ses sœurs lui livre ses états d'âme. À l'occasion, Céline lui fait parvenir des nouvelles de Paulo et, forcément, de Victoire. Dès qu'elle tire la feuille de sa prison de papier, les yeux de Loretta se dirigent droit vers la signature. Surprise totale ! Pour quelques instants, son cœur malmené prive son cerveau du sang oxygéné.

Chers parents,

Comment allez-vous ? Mieux, je l'espère. En fait, je ne sais pas par quel bout commencer, car ça fait bien longtemps que nous avons discuté ensemble. Je vous annonce que demain, le 28 juillet à dix heures, je me marie avec Wilfrid O'Brien. J'aurais bien aimé vous inviter pour la cérémonie, mais le coût du transport étant exorbitant, j'ai cru bon de procéder autrement. Nous profiterons de mes vacances annuelles pour faire notre voyage de noces et j'ai prévu m'arrêter à la maison pour vous présenter mon mari.

Comme moi, vous l'adorerez.

Je m'arrêterai à Paspébiac vers le 5 août, soit pour ta fête, maman.

Je vous embrasse très fort,

Votre fille, Victoire.

Loretta aurait reçu un coup sur la tête, elle ne serait pas plus abasourdie. Plaçant sa précieuse missive dans la poche de sa robe, elle accélère le pas et tout essoufflée, elle arrive chez elle. Elle ne cherche pas longtemps pour trouver son mari. Assis sur une vieille chaise droite, Nérée gosse du bois sur le bord de la galerie.

— Tu ne sais pas quoi ? commence Loretta.

— Non, tu me prends pour un divinateur ?

— Regarde, s'énervait-elle en lui tendant une enveloppe pliée.

— Mauvaise nouvelle ?

— Non, Victoire nous a enfin écrit. Tu ne le croiras pas, mais demain matin, elle se marie avec un gars de Montréal et, dans huit jours, elle viendra nous présenter son époux.

— Bondance ! La plus belle affaire qui nous soit arrivée depuis longtemps, reprend Nérée. Huit jours, tu dis ? Il nous reste juste assez de temps pour nous retrousser un peu, question de faire bonne impression.

Les huit jours d'attente sont utilisés à bon escient. Nérée répare tout ce qui lui tombe sous la main.

— Il ne faut pas que la maison ressemble à une chiotte, commente-t-il. On a affaire à un gars de la ville.

De son côté, Loretta fait son possible pour rendre la place accueillante et rafraîchit la petite chambre de Victoire. Nérée déniche un lit d'occasion assez grand pour accueillir le jeune couple. Enfin, Loretta se met aux chaudrons et, tout

en respectant ses moyens financiers, elle tente de préparer quelques plats à l'avance.

Finalement après plus de huit jours d'expectative, les Leblanc de Paspébiac voient arriver une grosse Ford noire qui s'arrête à quelques pieds de la maison. Une fois le puissant moteur éteint, il en descend une Victoire complètement transfigurée et accompagnée d'un jeune homme d'une beauté surprenante : un grand gaillard, blond et vêtu selon les derniers critères de la mode masculine, comme décrit dans le catalogue d'Eaton. Déjà, le couple de pêcheurs est embarrassé devant la grosseur de l'auto et la prestance vestimentaire des Montréalais, car peu importe l'événement, un jour de semaine reste un jour de semaine et on porte des vêtements de circonstances. D'un pas assuré, les nouveaux mariés parcourent la courte distance qui les sépare de Loretta et de Nérée, arrivés au-devant d'eux.

— Bonjour, papa et maman. Je vous présente mon mari, Wilfrid O'Brien.

— Soyez le bienvenu, monsieur O'Brien, déclare Nérée en tendant une main usée par des années de dur labeur.

— Oh ! Vous pouvez m'appeler Wilfrid, Wil ou Freddy, comme tout le monde. Quelle joie de rencontrer les parents de Victoire. Mes hommages, madame, termine-t-il en débutant une légère courbette.

Mal à l'aise devant ce couple bien mis et financièrement bien pourvu, Loretta tire sur les pans de sa veste de manière à rectifier sa tenue. Comme elle se sent pauvre, vieille et laide ! Saisissant le malaise de sa mère, Victoire fait diversion et se dirige vers elle et, sans trop de chaleur, l'embrasse sur les joues en lui souhaitant bonne fête. Loretta la remercie et doit même se faire violence pour afficher un simple sourire. Que se passe-t-il, elle qui désirait annuler les années perdues et

recommencer à neuf avec sa fille adoptive ? Décidément, on ne peut forcer un cœur à aimer !

— Quel plaisir de te voir, s'entend finalement dire Loretta. Vous avez fait bon voyage ?

— Excellent. Nous avons pris le temps de visiter le bas Saint-Laurent, puis toute la péninsule. Même originaire de la Gaspésie, je constate à regret que je ne l'avais jamais vue. Et Wilfrid était tout aussi étonné que moi, en fait, il n'a jamais quitté Montréal, mis à part qu'il ait servi sous les drapeaux en sol français.

Cette fois, le soldat O'Brien vient d'imposer la bienveillance, car aller à la guerre c'est bien, mais en revenir avec tous ses morceaux commande une certaine dose de courage et de respect. Bras dessus, bras dessous, le jeune couple suit les parents et grimpe les trois marches de la galerie.

— Avant d'entrer dans la maison, tu feras un vœu, mon amour, suggère Victoire.

— Pourquoi donc, demande le Westmountais ?

— Tu ne connais pas la coutume ? Lorsqu'on pénètre dans un lieu pour la première fois, on formule un souhait.

— Dois-je souhaiter que le toit ne me tombe pas sur la tête ?

D'un regard incisif, Victoire lui fait comprendre que sa remarque n'est pas de circonstance.

— Sérieusement, dois-je l'énoncer à haute voix ? s'informe Wilfrid.

— Fais comme tu veux, répond Victoire en suivant ses parents à l'intérieur.

— Dans ce cas, reprend le gars de la ville qui hésite à entrer, je souhaite que nos enfants puissent connaître cette maison et ce bord de mer tout simplement magnifique. Saviez-vous, monsieur Leblanc, que vous vivez dans un paradis terrestre : l'air pur, l'eau d'un bleu profond, la

grève, la côte qui s'incurve vers l'ouest et cette propriété qui doit en avoir vu.

— Pour en avoir vu, elle en a vu. Mais autant la mer peut paraître belle et généreuse, elle sait aussi se montrer cruelle et blesser profondément, termine-t-il en baissant la voix.

Le séjour des O'Brien dure peu. L'unique nuit que Victoire a passée dans son ancienne chambre d'enfant l'a rendue extrêmement mal à l'aise, et ce, malgré la nouvelle décoration, le lit à deux places et les efforts déployés par ses parents. Malheureusement, ils n'ont pas réussi à extirper la tristesse de ces murs. Victoire fixe le coin de la pièce et voit encore le petit Benoît exposé dans sa couchette. Est-ce cet événement qui la trouble à ce point ? Victoire refuse de démêler le nœud qui lui tord l'estomac et préfère partir, laissant les démons dormir au fond de son subconscient. Et forcément, elle établit une comparaison entre ses peurs et celles qui terrorisent le pauvre Edmond. Pourtant, elle sait qu'en repartant tout de suite, elle peinera ses parents, plus particulièrement son père, mais vaut mieux continuer son chemin.

Nérée est visiblement déçu. Il aurait tellement à montrer à ce gendre qui lui tombe du ciel et qui semble aimer la Gaspésie. Il aurait apprécié le connaître un peu plus. En ce qui concerne Loretta, elle hésite entre la joie de reprendre son train-train quotidien et le plaisir de partager avec sa fille comme autrefois. Et puis, si Victoire partait tout de suite, réfléchit la mère, cela lui éviterait de défendre la petitesse de sa vie. Victoire s'excuse, prétextant devoir retourner à son travail dans cinq jours, mais sa mère la soupçonne de vouloir s'arrêter à Carleton.

— Tout cela ressemble à une défaite, marmonne Loretta entre ses dents.

Avec peine, Nérée se réinstalle sur la galerie et recommence sa production de bateaux pour touristes. Quant à Loretta, le

naturel aidant, elle conclut : « Au diable la bouffe cuisinée, elle lui servira de réserve ».

Victoire reprend donc la route en compagnie de Wilfrid avec la promesse de revenir, mais elle sait pertinemment qu'elle ment. Le cœur ne répond tout simplement plus. Affaissés au coin de la maison, Loretta et Nérée regardent partir celle qui pouvait leur apporter encore un peu de joie et de réconfort. Qu'est-il arrivé pour que le couple reparte si vite ? Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné ou les a choqués au point que cela vaille un départ ? Les parents pourraient se poser des questions jusqu'à demain, ils ne trouveraient pas de réponses. Dans l'imposante Ford qui ramène les tourtereaux vers la grande ville, la discussion s'anime. Wilfrid aurait préféré rester un jour ou deux de plus et découvrir ce merveilleux coin de pays où la pauvreté se vit au quotidien. Pour le fils d'un diplomate habitant Westmount et qui n'a jamais côtoyé la misère, la différence impressionne et même si sa femme lui explique que cette maison ne lui rappelle que de mauvais souvenirs, il aimerait bien savoir lesquels. Mais Victoire choisit la fuite en avant et écourte les vacances en omettant volontairement l'arrêt prévu à Carleton. Après un dernier coucher à Mont-Joli, le voyage de noces tire inexorablement à sa fin et le lendemain, le couple O'Brien rentre à Montréal dans leur petit logement de la rue Marie-Anne. Même après leur mariage, la jeune femme a voulu conserver son modeste logis. Pour le moment, il semble assez grand pour deux et quand viendra la famille, ils reconsidéreront leur décision. En fait, ils devront réagir plus vite que prévu, car la nouvelle mariée se retrouve enceinte dès sa lune de miel. Surpris, les futurs parents se montrent heureux et se déclarent prêts à accueillir la cigogne pour le printemps prochain. Il faut d'abord repenser l'espace vital et, à la plus grande satisfaction de Victoire, Wilfrid achète une maison cossue sur la rue Cherrier. Avec trois chambres à coucher,

l'habitation répondra aux besoins immédiats du couple et devrait suffire pour quelques années, à moins d'hériter d'une trâlée d'enfants, ce que les futurs parents ne souhaitent pas nécessairement. Victoire écrit donc une longue lettre aux Leblanc, leur annonçant la bonne nouvelle. Du même coup, si le bébé devait être une fille, elle leur demande d'accepter le rôle de parrain et marraine. Dans le cas d'un garçon, les O'Brien se feront une joie d'être de cérémonie. Victoire n'a pas patienté bien longtemps avant de recevoir une réponse :

... jamais nous n'aurions espéré pareil bonheur et refuser un tel honneur serait porter ombrage à la venue de cet enfant que nous n'attendions pas si tôt, mais que nous aimons déjà... écrit Loretta.

Victoire trouve tout de même curieux le message de Loretta. Elle perçoit un contraste entre l'attitude fermée de sa mère et le ton de la courte lettre. Par contre, la grossesse force la future maman à cesser son travail de soir. Dès son quatrième mois, Victoire éprouve de la difficulté à lever les opérés qui, inévitablement, s'accrochent à leur infirmière. Wilfrid tente de raisonner sa femme et de lui faire comprendre que l'enfant passe en premier.

— Je gagne suffisamment pour nous deux, ma chérie, lui rabâche-t-il chaque fois qu'il la voit arriver épuisée.

Finalement, souffrant de sérieux maux de dos, l'infirmière Leblanc cesse toutes ses activités et met un terme à son contrat de soignante.

Victoire montre des signes d'essoufflement et son gros ventre commence à l'embarrasser. Elle déplore la perte de sa souplesse et quand vient le temps de se pencher, elle s'écrase sur ses talons et se livre à d'étranges contorsions. Dans l'entourage du couple gravitent les camarades d'hier, soit Ruth Chalmers et Edmond Provencher.

— Profites-en de ton bon temps, s'amuse à répéter Ruth, il tire à sa fin. Bientôt tu passeras des nuits blanches.

Voici qu'assise à la table de la cuisine pendant qu'elle joue aux cartes en compagnie de ses amis, Victoire ressent les premières contractions. Suivant en tout point les recommandations de son obstétricien ainsi que les savants conseils de Ruth, Victoire attend que les douleurs deviennent régulières aux cinq minutes avant de se présenter au département d'obstétrique. Jusque-là, pourquoi ne pas terminer cette partie de canasta, d'autant plus que pour une fois l'équipe féminine se trouve avantagée par le pointage. Mais bien vite, tout le monde s'aperçoit que la concentration diminue.

Des contractions régulières assurent Victoire d'une chose : l'héritier O'Brien manifeste une volonté ferme de voir le jour. Sous l'escorte de Ruth et de Wilfrid, Victoire arrive au département d'obstétrique de l'hôpital Notre-Dame. Quelle frustration pour le futur père de se voir refouler dans une salle d'attente anonyme où poireautent d'autres papas, même que les seuls magazines à lire vantent les biberons Playtex, le Zincofax et les Pampers. Celui qui croyait rester au chevet de sa femme doit se résigner à l'abandonner. Une matrone, vêtue de blanc, pousse le fauteuil roulant sur lequel Victoire se tord de douleur, puis emprunte un couloir encombré de civières pour finalement disparaître aux yeux du commun des mortels. Heureusement, en sa qualité d'infirmière, Ruth devient officier rapporteur et ramène ponctuellement des nouvelles fraîches.

— Ne t'inquiète pas, déclare-t-elle, les contractions s'intensifient et se rapprochent. Tout va pour le mieux.

Mais il en faut un peu plus pour rassurer le futur père. Le pauvre homme quadrille la salle d'attente dans tous les sens et s'agite tellement qu'une heure finit par en paraître deux. Fatigué, stressé et aussi tendu qu'une corde de violon, Wilfrid accorde son désarroi aux cris qu'il entend derrière les portes closes. Jamais il n'a perçu de plaintes aussi déchirantes. On dirait des corps à qui le bourreau applique le supplice de la roue ou bien

quelque autre traitement tout aussi barbare. Pourvu que ces jérémiades ne proviennent pas de Victoire. Et l'angoisse prend d'assaut la salle d'attente, chaque père se posant la même question. Puis, pour une minute ou deux, le silence reprend ses droits, juste le temps de permettre à tout le monde de respirer normalement, puis les lamentations viennent briser le moment de quiétude si chèrement gagné. De faibles, les cris deviennent de plus en plus forts et de plus en plus aigus. Durant plus de deux heures, Wilfrid entendra ces hurlements de souffrance qui le mèneront au paroxysme de l'inquiétude. Jusqu'où une personne humaine peut-elle souffrir avant que la douleur ne la rende folle ou ne la désarticule ? Enfin, un bruit de civière roulant dans le corridor rompt le rituel de la douleur et laisse supposer que quelque chose se produit de l'autre côté des cloisons. Ruth passe la tête dans l'entrebâillement de la porte de la salle d'attente.

— Ce ne sera plus très long, patience, lance-t-elle afin d'encourager le papa qui traverse une dure épreuve.

Ruth avait dit vrai. Quelques minutes plus tard, une infirmière chapeautée, masquée, gantée et bottée vient avertir Wilfrid qu'il est le père d'une grosse fille de neuf livres.

— Neuf livres ? s'étonne-t-il. A-t-elle tous ses morceaux ? Et comment va ma femme ?

— Votre fille semble en bonne santé et la maman se porte bien. Vous les verrez dans quelques minutes.

À ce moment, le nouveau papa ne se contient plus et plaque sa bouche sur le masque de la garde-malade. Aux autres pères qui patientent avec lui, Wilfrid leur serre la main et les encourage en disant que tout ira pour le mieux. Maintenant, il lui faut attendre avant de retrouver Victoire, sa brave petite femme qui a tant souffert. Soudainement, poussé par une force invisible qu'on nomme amour, il déboule l'escalier, ne s'arrêtant qu'au rez-de-chaussée et dévalise la boutique de fleurs tenue

par les dames patronnesses. Au fur et à mesure que se déroulent ses actions irréflechies, la tension accumulée cède du terrain et papa O'Brien reprend graduellement le contrôle de lui-même juste à temps, car les infirmières libèrent Victoire. Cette fois, on lui permettra d'embrasser sa fille, l'héritière des O'Brien. Du calme, se dit-il intérieurement. S'il fallait que sa femme éprouve de la honte parce qu'il ignore comment se contrôler. Et la petite Liette ? La mignonnette qui voit son papa pour la première fois ne devrait pas se retrouver devant un clown. Un énorme bouquet de fleurs dans les mains, Wilfrid se présente devant sa douce moitié. Victoire semble exténuée.

— Si tu savais comme je t'aime, tu rougirais jusqu'à la racine des cheveux, déclare-t-il. Tu m'as donné ce que le monde offre de plus beau et je me montrerai à la hauteur du cadeau.

— Cesse de poétiser et dis-moi, comment trouves-tu notre fille ?

— Je ne l'ai pas encore vue, réplique le père.

— Demande à la garde de nous l'amener.

À Ruth Chalmers revient l'honneur de présenter mademoiselle Liette O'Brien. Une mignonne petite boule de vie dort dans les bras de tante Ruth. De la couverture, ne sortent qu'une touffe de poils blonds et indisciplinés et une menotte qui s'attarde sur un nez miniature. Les yeux de la délicieuse poupée étant fermés, il devient impossible de découvrir leur couleur bien que, selon Victoire, tous les enfants naissent les yeux bleu foncé. Dans un premier temps, Ruth glisse le bébé dans les bras de sa mère. Dès ce moment, Victoire et Wilfrid se donnent la réplique, cherchant à savoir quel élément ils ont involontairement légué à la minuscule fée. Mais même créée à partir des morceaux de l'un et de l'autre, la petite demeure unique et elle le prouvera.

Lorsque Liette rentre à la maison, elle peut compter sur des parents soucieux de bien faire les choses. D'ailleurs, pour l'instant, dormir reste sa seule exigence. Peut-être tantôt consentira-t-elle à quelques tétées de lait maternel, mais pour le moment, elle ferme les yeux et s'apprête à rêver aux anges. Discrètement, sur la pointe des pieds, Wilfrid et Victoire quittent la chambre peinte en jaune et garnie de canards pour se diriger vers le salon. Par quel bout prendre la suite des choses ? Dans quelques jours, Loretta et Nérée débarqueront de leur Gaspésie natale pour assister à la cérémonie du baptême. Forcément, ils devront côtoyer les parents de Wilfrid et pour cette rencontre singulière, Victoire tient à ce que la maison soit impeccable.

— Pas de problème, déclare le jeune homme, je m'occupe entièrement de l'intendance domestique et tu assumes les soins à donner à Liette. J'aurais bien trop peur de la casser.

Mais rapidement, l'un et l'autre sont débordés et avec toute la bonne volonté du monde, le père constate que les repas, le lavage et le ménage monopolisent tous ses moments libres. Dès qu'il arrive du travail, à peine a-t-il le temps d'embrasser femme et fille, qu'il file aux chaudrons, préoccupé par ce qu'il servira pour le souper. Devant un monticule de linge sale, il démêle les couleurs pour les mélanger de nouveau. De son côté, Victoire est entièrement accaparée par les soins du bébé. Au début, elle jouit de chacun des instants consacrés à ce petit bout de chou, mais quand Liette s'arc-boute dans son bain, criant et tremblotant jusqu'à ce qu'on la retire de cet instrument de torture, là, maman déchante et éprouve un peu de regret. Mademoiselle Liette ne repartira pas et rien ni personne ne viendra au secours de sa pauvre mère. Alors, Victoire s'enfonce lentement dans une déprime passagère. En fait, depuis l'arrivée du poupon, la tranquillité a déserté la maison O'Brien et ne reviendra que dans quelques années.

Heureusement, les parents se sont entichés de la mignonnette et pour le moment, ils se donnent corps et âme. S'ils connaissent un tant soit peu l'avenir, peut-être déserteraient-ils le foyer.

Loretta et Nérée débarquent donc à Montréal durant ce moment de trouble familial. Victoire démontre sa joie de revoir son père et sa mère et, intérieurement, elle espère recevoir quelques conseils pratiques. Il ne faut que quelques minutes à la nouvelle grand-mère pour apprivoiser la petite Liette. Un coup de berceau, une ou deux chansons et voici la minuscule terreur partie au pays des fées. Une fois glissée sous ses draps de flanellette, Liette coule dans un sommeil réparateur. Même si les parents jugent un peu sévèrement le caractère de leur enfant, Nérée ne se montre pas moins fier de sa progéniture et chante les louanges de sa petite-fille, la comparant à Victoire au même âge.

— Tu faisais déjà preuve d'un bon caractère et tu ne t'en laissais pas imposer pour autant. Oh non ! Toi aussi tu détestais l'eau et je crois que tu ne l'aimes pas encore, termine Nérée.

— Quand on pense à tout ce qu'elle nous a enlevé, murmure Victoire.

La jeune femme est tout de même étonnée par l'attitude de ses parents. Comment Loretta peut-elle autant becqueter Liette après l'avoir privé, elle, son unique fille, de caresses et d'amour ? Rien à y comprendre ou plutôt si, Victoire décode qu'elle était malvenue, car on ne naît pas d'un viol sans tout casser autour de soi. Mais elle ne peut rien faire et ce qui s'est passé il y a des années ne lui appartient pas. Victoire doit s'arranger avec ce qui existe et, aujourd'hui, elle doit composer avec l'affection inconditionnelle de Loretta pour la petite. Liette est née pure et ne porte pas sur ses délicates épaules la tare ni la faute de quelqu'un d'autre. C'est probablement

pour cette raison que Loretta se permet de l'aimer sans crainte de souffrir.

La journée du baptême s'avère très difficile pour les grands-parents Leblanc. Malgré leur statut officiel de parrain et marraine, leur l'enthousiasme est vite refroidi quand Wilfrid leur présente ses parents. Le diplomate O'Brien lève carrément le nez sur le couple, laissant sous-entendre qu'en raison de leur grande pauvreté, ils avaient largement mérité les surnoms de mangeurs de têtes de morues et de licheurs de curé, la plaie du Québec. Il n'en fallait pas plus pour ranimer les braises de la combativité de l'homme qui a tout donné à la mer, perdant ses fils l'un après l'autre et vivant sur le bord d'une grève de cailloux dans une maison jaune. Retrouvant la verve de sa jeunesse, il s'en fallut de peu pour que Nérée ne sorte ses poings et ramène le chargé de mission à de meilleures intentions, le forçant à se rétracter.

— On n'est peut-être pas né dans la soie, monsieur, et on ne détecte pas l'odeur de l'argent aussi rapidement que vous, mais on a le cœur placé au bon endroit, dit-il en se frappant la poitrine. Vivre au milieu de la nature nous garde droits, intègres et polis, cher fondé de pouvoir, ce dont vous me paraissez dépourvu.

Et Wilfrid interrompt volontairement l'escalade verbale qui risque de dégénérer. Les grands-mères ne semblent guère en meilleurs termes, chacune se disputant les faveurs de Liette. D'un côté, Loretta fait valoir qu'à cause de l'éloignement, elle ne reverra pas sa petite-fille de sitôt, et de l'autre, Mary O'Brien, insiste sur le fait que son fils, très peu porté sur la famille, ne les visitera pas souvent. Passant de Loretta à Mary, Liette devient vite irritable et chigneuse. À ce moment, Victoire retire le bébé des bras des deux pugilistes et donne aux deux grands-mères l'occasion de faire la paix. Liette réintègre donc les bras maternels et, la tête appuyée contre les seins gorgés de lait, goûte la quiétude et s'endort tranquillement.



Née sous le signe du Bélier, la petite Liette comprend bien vite qu'en se comportant gentiment, elle obtenait davantage qu'en pleurant. Dès que sa fille atteint l'âge d'un an, Victoire décide de retourner travailler. Un besoin d'indépendance économique couplé au sentiment de ne pas perdre sa vie pour une brassée de couches ont motivé sa décision. En contrepartie, mademoiselle O'Brien doit accepter de se faire garder pour une durée de deux heures. Les parents tombent rapidement d'accord sur le fait que le bébé ne doit en aucun temps souffrir du départ de sa mère. Étant donné que Victoire reprend un poste de soir et que Wilfrid rentre du bureau vers six heures, pour une courte période, Liette se voit confiée aux soins d'une jeune fille qui habite le quartier. Sans être rongée par cette culpabilité malsaine qui accable souvent les femmes qui travaillent, Victoire retourne donc auprès de ses malades. L'infirmière retrouve la complicité du travail d'équipe ainsi que les longues soirées à courir d'un corridor à l'autre. À minuit, de retour dans sa petite maison, Victoire réveille sa petite et lui offre une dernière tétée avant la nuit. Même si l'enfant grandit et n'a plus vraiment besoin du sein nourricier, la maman continue cette routine et prend le temps de bercer Liette qui pousse trop vite à son goût.

Et les fêtes de Liette s'additionnent les unes aux autres sans que la fillette puisse revoir ses grands-parents Leblanc. Tout ce qu'elle sait d'eux se résume à un cadre bordant une photo noir et blanc que sa mère a posée sur son chiffonnier et qu'elle dépoussière une fois par semaine. Des O'Brien, Liette ne connaît qu'un vieux bonhomme constipé qui l'empêche de toucher à quoi que ce soit et une dame tout aussi rigide qui la

surveille constamment. Interdit de courir dans le petit corridor qui mène aux chambres à coucher et encore moins de sauter sur les lits. Jamais ses grands-parents ne la gardent ou ne lui offrent une sortie au parc ou au cinéma, pas plus qu'ils ne l'emmènent faire un tour sur la bicyclette que son papa lui a donnée pour sa fête de cinq ans. Liette en vint à boycotter le couple O'Brien et pique une colère dès qu'il s'agit de leur rendre visite. Wilfrid et Victoire finissent par obtempérer et cessent complètement de fréquenter la famille du diplomate.

L'HÉRITIÈRE

Vingt ans plus tard

Assise dans le bureau du notaire Henry de Paspébiac, Liette O'Brien arrête momentanément de respirer. L'homme vient de lui asséner tout un coup. Jamais, au grand jamais, elle n'aurait pensé se retrouver propriétaire d'une maison sur la grève de Paspébiac. Sa grand-mère, qu'elle ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, sauf par une photo qui s'empoussiérait sur sa commode de gamine, lui laisse un héritage dont elle ne sait que faire. Voyons donc ! Quelqu'un s'est mépris. À peine Liette a-t-elle repris son souffle que l'homme de loi poursuit :

— ... sise au 4200, boulevard Perron...

Non, non, non ! Quelqu'un d'autre que moi ne pouvait-il pas hériter des biens de la grand-mère Loretta ? pense Liette, calée dans un confortable fauteuil de cuir.

— ... soit la route 132 et trouvant sa limite nord en front de mer et en bordure de la route. Des questions, mademoiselle O'Brien ? demande poliment le notaire Jacques Henry.

— Oui, attaque Liette, comment me débarrasser de tout ça ?

À son tour, l'officier public manque d'air. Cette petite tête

de linotte lève le nez sur le bien donné ? Jacques Henry revoit encore Loretta, assise dans le même fauteuil qu'occupe actuellement sa petite-fille, fière de léguer ce qu'elle avait si durement arraché à la mer. Si elle voyait l'attitude bornée de sa seule filleule, elle rédigerait autrement son testament...

— Un conseil, mademoiselle, rendez-vous donc sur la grève et allez constater de visu ce que vous refusez, peut-être changerez-vous d'avis. Voici les clés de la maison jaune, comme on l'appelle par ici, et bonne découverte, termine le notaire en se levant, signifiant ainsi que l'entretien se trouvait bel et bien clos.

Liette quitte le siège confortable et attrape le trousseau que Jacques Henry lui présente. Négligemment, comme un objet sans importance, elle fourre les clés dans sa sacoche et passe la porte en descendant sur son nez les lunettes fumées posées sur sa tête. Une dernière fois, elle jette un regard condescendant vers l'homme de loi et prononce un banal :

— Merci quand même.

Le notaire regarde s'éloigner la seule descendance de Loretta Leblanc. La jeune fille ouvre la portière de sa petite voiture rouge et part sur les chapeaux de roues vers l'est de la ville. En fait, Liette se dirige droit vers le quai aperçu en rentrant dans la place. Elle a besoin de respirer à fond et réfléchir. La location d'une chambre pour la nuit peut toujours attendre et, de toute façon, dans ce trou perdu de la Baie des Chaleurs, elle trouvera bien à se loger pour un soir ou deux, soit le temps de décider ce qu'elle fera de ce cadeau de grec.

À Paspébiac, le monde est tricoté serré et n'importe qui reconnaîtrait un touriste entre mille. Non pas qu'on n'aime pas les étrangers, au contraire, on les apprécie, mais à mille et un détails, on sait tout de suite que la personne ne vient pas

de la région. Pour ce groupe de pêcheurs à la ligne qui, au cœur de l'après-midi, végètent sur l'appontement, difficile de s'y méprendre. À voir son regard fuyant lorsqu'elle passe à côté d'eux, son pas méfiant, cette femme ne demeure pas ici. Craint-elle que le quai défonce ou pire, de tomber à l'eau si elle s'approche trop du bord ? Instinctivement et en tout point, Liette se conforme à la règle énoncée par les vieux connaisseurs et se rend à la limite de la plateforme. Dès que ses pieds touchent la poutre basse qui sert de garde-fou, une impression de vertige saisit la jeune Montréalaise. Est-ce l'eau ou bien elle qui bouge ? Et voilà qu'elle vient d'hériter d'une maison sur le bord de la baie, pense-t-elle à moitié découragée. Quelle ironie du sort ! Lentement, Liette relève la tête, juste assez pour apercevoir l'horizon. Puis elle prend de profondes inspirations et, pour la première fois de sa vie, perçoit l'odeur de l'air salin. Liette n'aime pas cette senteur qui rappelle celle du poisson et des algues. Et dire qu'on appelle ça de l'air pur ! pense-t-elle intérieurement. Vivement, elle fouille dans son grand sac et touche du bout des doigts son paquet de cigarettes. Voilà de quoi la ramener vers la civilisation et la pollution. La vraie vie, quoi !

La jeune préposée de vingt-deux ans vient de se faire piéger par un monde dont elle ignore l'abc. Liette se sent comme un cactus au milieu d'un lac, que dire, d'une baie. Sa cigarette terminée et le mégot lancé à l'eau, elle quitte le quai, non sans avoir à affronter le regard des hommes de mer. Puis elle entreprend le petit chemin qui la mène au bord de la plage. Tout se mêle dans sa tête. Elle a l'impression d'être en vacances, même si elle ne peut l'affirmer. Jusqu'à maintenant, les quelques jours de répit, empruntés à sa banque de congés afin de courir jusqu'ici, se résument à conduire comme une folle durant plus de neuf heures, pour finalement se retrouver assise devant un vieux notaire qui empeste la pipe. Pire, elle a accepté qu'on

l'embarrasse d'une maison jaune qui doit certainement sentir le moisi. Elle aurait dû refuser l'héritage tout de suite et repartir. Pourquoi n'y a-t-elle pas réagi plus tôt ? Comme une urgence, elle reprend le volant et se dirige à nouveau vers l'étude de maître Henry.

— Merde ! Il a déjà quitté ! râle l'héritière.

Liette a beau insister sur le bouton de la sonnette au-dessus duquel on a indiqué : « Sonnez et entrez », tourner la poignée de porte dans tous les sens, personne ne répond. À bout de ressources, elle se rive le nez sur l'horaire de bureau et tente de retenir les heures d'ouverture.

— Merde de merdouille ! Ne me dites pas que je devrai poireauter ici jusqu'à mardi ! déclare-t-elle à moitié découragée. Si j'avais su où cela me mènerait, je serais demeurée bien tranquille en ville et que le diable emporte la vieille et son héritage ! Trois interminables jours à combler, sans compter la note d'hôtel qui accompagnera cette escapade obligée. Bon, inutile de jouer au plus finfin, il ne me reste qu'à trouver un coin pour crêcher et demain j'irai voir à quoi ressemble cette maison jaune.

La jeune femme replonge profondément sa main dans son sac et trouve sans peine l'alligator de caoutchouc vert qui lui sert de porte-clés. Liette met le contact et se dirige vers le premier restaurant rencontré. L'établissement se nomme l'Ancre et dès qu'elle pénètre dans le petit portique, un tableau afficheur assaille la clientèle. On y a regroupé, de façon anarchique, une multitude d'affichettes, l'un annonçant le prochain spectacle de la vedette locale, l'autre le tournoi de balle molle et même la collecte de sang qui aura lieu dans le hall d'entrée de l'Hôtel de ville. Sitôt passée cette barrière d'informations sociales, le client fait face à un comptoir-lunch qui accueille les habitués de la place. Il règne ici une cacophonie familière et les rires fusent de chaque côté d'un grand comptoir en forme de U. Dans la

pièce attenante, que l'on peut qualifier de salle à manger, quelques hommes piquent la tête dans leur assiette et ne jettent pas le moindre regard à la jeune fille qui s'engouffre sur la banquette adjacente. Une serveuse, de noir vêtue, apporte à Liette un menu aux coins cornés, preuve qu'il a été manipulé à maintes reprises. En regardant le choix des plats, Liette songe qu'elle doit se faire économe, car elle n'avait pas prévu demeurer si longtemps dans ce patelin reculé par le tonnerre.

Une fois rassasiée, l'héritière de Loretta se met à la recherche d'une chambre. Décidément, la déception lui a donné rendez-vous, car pendant l'été, ce petit coin perdu, comme le qualifie Liette, reçoit des milliers de visiteurs et les quelques lits disponibles ne courent pas les rues. Tout ce qui était convenable a été raflé par des vacanciers qui apprécient la mer ou encore se font dorloter durant quelques jours au nouveau centre de thalassothérapie.

Dépitée, Liette sort le petit porte-clé égaré au fond de son sac, celui-là même que le notaire lui a remis en début d'après-midi. Pestant contre sa déconfiture, la jeune fille décide, à contrecœur, d'aller coucher chez Loretta.



Comme un quartier de soleil emmêlé dans les filets d'un pêcheur, la maison de Loretta et de Nérée Leblanc défie le temps. De loin, on la dirait prête à rompre ses amarres et à glisser vers la grève de cailloux. Puis, plus on avance, plus on la sent solide, largement ancrée sur une petite hauteur recouverte d'herbe jaunie. La couleur reste pour le moins frappante. D'un jaune vif, elle fait un pied de nez à la grisaille et se découpe parfaitement sur une mer d'encre. Son aspect semble toutefois terni par un manque d'entretien et sa teinte se confond avec les

fleurs des champs qui poussent sans demander leur reste. À elle seule, l'épilobe à tige étroite couvre plus de la moitié du terrain en friche et lance dans l'air d'août son impertinent coloris rose-fuchsia. Liette stationne sa Toyota dans l'entrée du chemin qui mène à la maison et attend. Elle n'ose descendre et reste là à admirer ce vieux cottage qui lui appartient depuis quelques heures. Une impression bizarre s'empare d'elle. D'un côté, elle se sent étrangère à tout ce qui existe ici, mais en même temps, elle tombe sous le charme de la maison jaune. Finalement, la curiosité l'emportant, elle sort de sa retraite et s'aventure jusqu'à la délicieuse habitation.

— Oh ! s'écrie Liette, cette bicoque ne rajeunit pas. Vraiment, on s'éloigne du gros lot, mais ça a tout de même de la gueule.

Puis l'héritière se dirige vers la galerie blanche. Le bois, tout en enjolivures et en fioritures, habille généreusement le balcon et les volets, même les pignons ont reçu leur part de garniture. Deux étages percés de fenêtres reluquent la majestueuse Baie des Chaleurs. Liette s'émerveille devant le décor que sa grand-mère admirait tous les jours. L'isolement de la maison en fait un endroit propice à l'attente, à l'espoir d'apercevoir un bateau qui crève l'horizon, à la conviction d'un retour et à la foi inébranlable que la vie prévaudra toujours sur n'importe quel malheur. Pas très loin, deux petits hangars et une immense grange terminent le complexe domiciliaire. Du côté gauche, un mélèze géant déploie ses ramures et jette une ombre bien-faisante sur la galerie, atteignant au passage une vieille chaise en bois, une table basse et un tapis natté à moitié décousu. Le fauteuil a été délibérément orienté vers la baie. Combien d'heures précieuses sont inscrites sur le siège aux planches vermoulues ? Tout au bout du balcon, un poteau de corde à linge, une boîte contenant des épingles et, appuyée sur la rampe, une vadrouille qui sèche là depuis combien de temps ?

Aucun bruit ne trouble la quiétude de la place, sauf le bruissement léger du vent dans le grand mélèze.

Puis la curiosité de Liette la porte en avant et la voilà qui s'accroche à la main courante de l'escalier et grimpe les quelques marches qui la séparent de son héritage. Avec cérémonie, elle insère la clé dans la poignée et tourne. Même si le jour bat son plein, l'intérieur de la maison est assombri par des toiles opaques, en fait, rien pour satisfaire immédiatement son envie d'indiscrétion. Liette pousse la porte plus loin et pénètre plus à fond dans le repaire de Loretta puis, agissant en propriétaire, elle lève les stores et laisse s'infiltrer les rayons de soleil qui patientaient à l'extérieur. D'un seul regard, Liette embrasse cet univers étranger. Ici, depuis soixante-huit ans, vivaient ses grands-parents Leblanc. La maison respire et on dirait que ces vieilles planches vibrent encore, car bizarrement, même fermée depuis un certain temps, la pièce ne sent pas le renfermé. On jurerait que ses occupants viennent tout juste de la quitter, comme pour faire une course ou une promenade. Toute une vie hante ces murs ! Elle qui a déjà déménagé plusieurs reprises, comprend difficilement cet attachement à un seul endroit. Vivre et mourir dans le même village, la même maison, la même pièce, la même chaise, le même lit ! Liette dépose son sac sur le comptoir de la cuisine et pousse son inspection plus avant. Un vaste rez-de-chaussée donne rendez-vous à tous les meubles et utilités répartis de part et d'autre d'un escalier central menant à l'étage. Ainsi, le salon et la cuisine communiquent par un court passage situé au pied des marches.

— Hé oh ! Qui va là ? crie un homme, une main accrochée à la rampe d'escalier extérieur.

Ovide Chapados, responsable de la maison des Leblanc, vient aux nouvelles. Même si le notaire Henry ne l'a pas averti d'une éventuelle visite et même si ce cela ne le regarde pas, il va pourtant voir ce qui se passe chez son ancienne voisine,

démontrant ainsi une loyauté indéfectible envers Loretta. Si personne n'a affaire dans les parages, alors qu'il déguerpisse.

— Ho eh ! ... quelqu'un ? répète Ovide.

À l'intérieur, Liette n'entend rien, trop absorbée par son tour du propriétaire. N'ayant aucune réponse, Ovide ne s'enfarge pas dans les fleurs du tapis et, comme dans le bon vieux temps, pousse la porte et pénètre dans la cuisine. Il doit absolument savoir qui s'y trouve.

— Il y a quelqu'un ? répète-t-il pour la troisième fois.

Cette fois, Liette sursaute. Prise en défaut, elle descend l'escalier et à son tour demande :

— Qui êtes-vous ?

— Ovide Chapados, le voisin. Je suis chargé de veiller sur la maison de Loretta. Et vous ? Qui vous a permis ?

— Je suis l'héritière, défie Liette.

— L'héritière de qui ?

— De Loretta, ma grand-mère, et si vous ne me croyez pas, appelez le notaire Henry, bien que je doute qu'aujourd'hui vous puissiez le rejoindre. Mardi, à dix heures tapant, il devrait faire du bureau, continue de braver Liette. En attendant, il ne vous reste qu'à gober mon histoire.

— Et votre nom ? poursuit l'incrédule.

— Liette, Liette O'Brien. Mon numéro d'assurance sociale avec ça ?

— Ce nom ne me dit rien. Loretta vous a laissé sa maison ?

— Il paraît. Avez-vous quelque chose contre ça ?

— Dans ce cas, si vous devenez ma voisine, autant s'accorder tout de suite, conclut Ovide en tendant la main.

— Votre voisine ? Une minute ! J'ai hérité, cela ne signifie pas que je collerai dans le coin. J'habite à Montréal et je ne viendrai certainement pas m'enterrer dans votre village. Dans trois jours, je fous le camp et vous, vous continuerez à surveiller la maison tranquillement pas vite. Ça vous va ?

— Pas du tout. Ici, ma petite, le bien que vous avez reçu se révèle très précieux, car s'il ne vaut pas cher en argent, il coûte en sueur. Je n'aime pas vous voir lever le nez sur ce qu'on vous donne si généreusement. Loretta et Nérée se sont arraché le cœur pour garder cette maison.

— Dommage pour eux ! Et vous voudriez que je continue ? Eh bien, monsieur Chapados, vous avez frappé un os. Mardi, je renonce à mon héritage et vous agirez comme bon vous semble avec ces biens supposément sans prix... Je ne suis pas venue ici pour sauver quelques planches et quelques roches de l'abandon de ses propriétaires. Ma grand-mère n'avait qu'à faire plus d'enfants.

— Ah ! Mais vous vous trompez, jeune fille, Loretta a mis au monde des garçons et même plusieurs, mais la plupart sont morts en bas âge et la seule fille qui ait survécu ne venait pas de sa chair et possédait un cœur aussi dur que de la pierre. Mais de toute façon, cela n'intéresse pas une égoïste telle que vous.

— Attendez une minute, vous parlez de ma mère... La vieille aurait donné naissance à d'autres enfants ?

— La vieille ! Quel culot ! Je retourne chez moi, je refuse de perdre mon temps avec quelqu'un qui démontre aussi peu de classe, mais si dans trois jours vous traînez encore dans le coin, j'appelle la police. Pas de pitié !

— Ne prenez pas la mouche, je disais ça pour rire, minaudement soudainement Liette.

— On ne s'amuse pas de l'infortune des gens. Loretta et Nérée ont eu le cœur brisé à plus d'une reprise et le destin ne leur a rien donné de gratuit. Les individus de votre génération ignorent ce que la vie d'autrefois a coûté de sueur et de larmes. J'aimais Nérée comme mon propre frère et quand il est parti, j'ai pleuré comme un enfant. Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, je devrais plutôt m'en retourner chez nous. Avez-vous de quoi manger ? bourrasse Ovide.

Devant le regard surpris de Liette, Ovide continue :

— Non, j'imagine que non. Dans ce cas, j'enverrai Thérèse vous porter quelque chose. En attendant, si vous voulez vous coucher, prenez un des lits. Loretta les gardait propres au cas où. Dieu garde son âme, dit-il en tournant les talons.

Fichtre ! pense Liette après le départ de l'homme. En ville, sa voisine de palier ne lui apporterait certainement pas un bol de soupe ou un sandwich. Puis elle sort en plein soleil, envisage la mer qui vire au saphir et, pour quelques minutes, se laisse séduire. Les nuages s'amuse à cabrioler, faisant vivre des ombres plus foncées ici et laissant apparaître des teintes plus claires là-bas, pendant qu'un léger frisson parcourt l'interminable plan d'eau. Revenant à la réalité, l'héritière récupère son sac de voyage dans le coffre arrière de son auto. D'un pas alerte, elle retourne vers la maison et, tenant à bout de bras son bagage, elle grimpe à l'étage, s'accrochant au chambranle de chaque chambre et de là, jette un œil indiscret à l'intérieur des pièces. En fait, la disposition des lieux demeure simple : une petite chambre à coucher reluke la rue principale, une seconde, coincée dans la soupente, ose un regard discret chez le voisin et une troisième, beaucoup plus vaste, permet de contempler l'immense Baie des Chaleurs. Sans hésiter, Liette lance son baluchon sur le lit à deux places recouvert d'une catalogne de guenilles aux couleurs lilas, puis s'empare d'un cadre qui repose sur la table de chevet. La photo date certainement du début du siècle et montre une jeune fille d'une grande beauté. Ses cheveux rassemblés en chignon laissent échapper quelques boucles indisciplinées, mais ce qui attire le plus l'attention est ce regard profond, cachant une volonté d'acier. Un petit collier de perles au ras du cou ajoute la juste note de coquetterie de ce temps-là. Une robe droite, sans collet, sans garniture, fait état de la sévérité de l'époque. Sur ce portrait, Loretta doit avoir environ dix-huit ans. De l'autre

côté du lit, un second cadre, celui d'un jeune homme aux yeux bruns pleins de fougue. Paraissant indomptable, une chevelure portée haut dans les airs et un sourire de vainqueur. On dirait un grand adolescent aux épaules larges et au torse redressé, fier comme s'il venait de mater un dragon. Gardant la photo de son grand-père serrée contre elle, d'un coup de reins, Liette se remet debout et soulève les couvertures. Impeccable ! Ovide Chapados avait raison, tout a l'air nickel. Elle attrape un oreiller, le place contre la tête de lit de manière à s'en faire un dossier et s'assoit nonchalamment. La jeune femme rapproche un peu plus le portrait de Nérée et l'examine plus attentivement. On dirait qu'elle a déjà vu cet homme quelque part ou plutôt, lui rappelle-t-il quelqu'un. Mais sa contemplation est rapidement interrompue par des cris.

— Mademoiselle O'Brien, où vous cachez-vous ? Mademoiselle O'Brien ? module à nouveau Thérèse.

— Zut ! proteste Liette, ne me dites pas que tout le voisinage va se pointer ici.

Liette saute en bas du lit, non sans avoir déposé le cadre avec précaution, et déboule l'escalier d'un trait, puis se dirigeant vers la cuisine où elle aperçoit une bonne femme en train de vider un panier à pique-nique sur le comptoir.

— Ovide m'a fait assavoir que vous n'aviez rien à manger, articule timidement Thérèse comme pour s'excuser de se trouver là.

Vivement, cette dernière s'essuie les mains sur sa jupe et tend la droite à l'héritière.

— Thérèse Chapados, votre voisine.

— Liette O'Brien, héritière, reprend à son tour la Montréalaise. Je vous remercie, mais sachez qu'on ne meurt pas de faim si facilement, les livreurs de pizza existent tout de même.

— Oh ! Pas chez-nous, mademoiselle. Paspébiac est probablement la seule ville sur la planète à ne pas avoir de pizzeria

et ne cherchez pas d'autre fast food. Un Dixie Lee s'est installé à la limite du village et, croyez-moi, ça suffit. Mais je reste là à vous embêter et à jaser de n'importe quoi, je me sauve. Je vous ai mis de quoi souper et déjeuner. Pour le reste, vous vous débrouillerez. Il y a deux marchés d'alimentation situés sur le boulevard Perron, termine Thérèse.

Liette voit partir la petite femme et se précipite soudainement à la fenêtre, question de savoir où celle-ci demeure. En quelques enjambées, voilà Thérèse de l'autre côté de la rue et de là, une grosse maison blanche avale celle qui trottinait si allègrement. La voisine vient de disparaître derrière une portemoustiquaire qui lui claque sur les talons.

— Merde ! se dit Liette en revenant vers la cuisine, ils me prennent pour une pauvre.

Néanmoins, elle fait rapidement l'inventaire des plats laissés sur le comptoir. Tout de même, réfléchit-elle, personne n'obligeait les Chapados à la nourrir. Et Liette ressent de la gêne à cause de son attitude fermée et de la réception qu'elle a faite à cette femme. Balayant les quelques remords ayant momentanément surgi de sa conscience, elle arrache quelques raisins à une grappe et grimpe à l'étage. En fait, elle ne sait que faire des jérémiades, que ce soit les siennes ou celles des autres. Pour le moment, elle est occupée et a autre chose à faire, sa chasse au trésor prime. Revenue dans la chambre, Liette ouvre la penderie et constate avec surprise qu'on l'a vidée de tous ses vêtements. Où sont les nippes de la défunte ? Et la curieuse s'attaque aux tiroirs de bureaux, même constat. Seule, une des deux tables de chevet contient un paquet d'enveloppes enrubannées.

— On se croirait en plein roman-feuilleton ou dans un film d'avant-guerre. Ne manque plus qu'une pellicule noir et blanc, quelques larmes et on tombe dans le mélodrame.

Ne répugnant pas à s'emparer d'une correspondance qui ne lui appartient pas, Liette défait le ruban rose retenant les lettres. Après tout, n'a-t-elle pas été désignée comme la nouvelle propriétaire et tout ce qui se trouve ici lui appartient ? Le premier envoi est libellé au nom de Nérée Leblanc. Si la vieille grand-mère en est l'auteure, pour quelles raisons écrivait-elle à son mari alors qu'elle demeurait avec lui ? Puis, prenant au hasard un des plis, elle constate que celui-ci est encore cacheté.

— Eh bien, c'est aujourd'hui que ça se passe, déclare-t-elle en insérant son doigt sous le rabat.

Lentement, comme si elle soulevait la pierre d'une tombe, Liette retire le papier qui rondit l'enveloppe. Puis, un court instant, le doute s'empare d'elle. Avec cérémonie, elle déplie les feuillets couverts d'une écriture fine. La jeune fille reconnaît bien là la calligraphie inculquée par les religieuses, car sa mère Victoire écrit de la même manière. Il ne reste à l'indiscrétion qu'à livrer le message jamais envoyé, jamais reçu et jamais lu.

Cher Nérée,

Je n'en peux plus de t'attendre et de t'espérer, mais il faut croire que je ne suis pas encore rendue au bout de ma réserve d'espérance. Le soir tombe et je n'ai toujours pas revu ta barque. Impossible pour moi de la manquer, car fidèle à mon habitude, je te guette sur la hauteur près de la corde à linge. Et me voici doublement inquiète parce qu'aujourd'hui, Arthur et André t'accompagnent. Depuis longtemps les autres pêcheurs sont rentrés, depuis longtemps ils ont fileté leurs morues et depuis longtemps, ils se chauffent auprès de leurs femmes.

Maintenant, la nuit couvre tout. Un faible croissant de lune a remplacé le soleil. Je ne discerne plus rien et même si je me tenais indéfiniment sur la galerie à fixer la mer, je ne te verrais plus passer.

Une peur terrible s'empare de moi et je tremble. J'ai beau essayer de me dominer, mes yeux se remplissent quand même de larmes et l'angoisse me colle au ventre. Elle me fait perdre ce qui me reste de raison. S'il fallait que la mer vous prenne tous les trois, je pense que je la maudirais pour le restant de mes jours. J'essaye de me reprendre et de croire qu'un banal accident a probablement retardé ton retour. Ne crains rien et reviens-moi, toute colère m'a définitivement abandonnée. Comme je regrette les mots durs et les gestes empreints d'irritation qui furent les miens. J'ai fait le ménage à l'intérieur de mon âme et dès maintenant, je t'offre un cœur pur. Je t'en prie, mon bien-aimé, vient toucher terre au creux de mes bras et apporte-moi le parfum de tes lèvres.

Ta Loretta qui t'attend.

Liette replie la lettre. Mue par la curiosité, la jeune héritière pousse un plus loin l'indiscrétion et même si elle a l'impression de violer la correspondance de sa grand-mère, elle prend une deuxième enveloppe.

À toi, mon éternel amour,

J'ai mis un crêpe noir sur la porte d'en avant. Depuis trois jours, je ne reçois que des mots d'encouragement, ceux que l'on prononce quand on n'a plus rien à dire. Je t'ai tellement attendu, hurlé ton nom et celui de nos enfants qu'enfin j'ai été exaucée. On a retrouvé ta barque qui dérivait du côté de Léopold Allard.

Avec un filet de voix pour pleurer et des yeux abîmés par l'air salin, chaque jour je me rends sur la plage et je maudis cette mer qui a gardé les fils sortis de mon ventre. De tous les petits que tu as déposés en mon sein, il n'en reste aucun. André et Arthur, tout comme Benoît, ne deviendront jamais des hommes accomplis et ne

te remplaceront pas comme maître de barge.

La perte s'avère trop grande pour que je puisse l'assumer toute seule. Mon cœur fait si mal que parfois j'ai l'impression qu'il va éclater à force de douleur. La force de lutter m'a désertée et toi aussi, car la raison et le goût de vivre semblent t'avoir quitté depuis cette terrible tempête. Comme toi, j'ai longtemps pensé à rejoindre nos petits dans la profondeur l'eau, mais à quoi et à qui cela servirait-il ?

Le cœur serré, Liette arrête de lire et s'étire le bras pour attraper le portrait de son grand-père. Longtemps, elle le fixe et, intérieurement, se prend à le semoncer pour cette absence prolongée. Cette chevelure ébouriffée et ces yeux bleus ne montrent aucun remords, rien qu'un simple bonheur de vivre. Liette se cale un peu plus aux creux des oreillers. À qui ressemble cet homme ? Il lui semble l'avoir déjà vu quelque part. Peut-être un portrait accroché sur les murs de Loretta. Pourquoi Victoire ne lui a-t-elle jamais parlé de ses grands-parents Leblanc et de ses jeunes frères décédés ?

La nuit est complètement tombée au moment où Liette délaisse sa confortable position. L'obscurité a envahi la maison et il devient hasardeux de s'aventurer sans en connaître les aires. Cette fois, la citadine décide de s'amuser et de ne pas recourir à l'éclairage électrique. Pour un moment, oubliée la triste correspondance, Liette redevient l'enfant qui s'adonnait à la cachette dans la noirceur en compagnie de ses amies. Fébrilement, les fillettes patientaient jusqu'à la nuit complète, après quoi, le jeu pouvait débuter. Chacune, étouffant le bruit de ses pas, devait se trouver une cache ingénieuse et attendait patiemment que la camarade désignée au comptage les découvre. Souvent, en cours de route, l'objectif changeait et les gamines s'amusaient à se jouer des tours ou à se faire peur dans le noir. Liette excellait à ce jeu et aujourd'hui, le rayon de lune qui éclaire faiblement la maison de Loretta l'invite à se promener

dans la pénombre. Rapidement, la jeune fille repère l'escalier et tourne à droite afin de retrouver la cuisine. Cette fois, elle allume une lampe, car elle ne voudrait pas tripatouiller dans le souper apporté par Thérèse. Sur une nappe pliée en quatre, Thérèse Chapados avait disposé des tranches de pain de ménage, des cretons, du jambon, des œufs durs, des cornichons, de la salade, une grappe de raisin dans laquelle Liette a déjà commencé à picorer. Tout pour festoyer. À la recherche d'une assiette, Liette ouvre au hasard les portes d'armoire pour enfin tomber sur ce qu'elle cherchait. L'ordre spartiate surprend.

— Tout de même une drôle d'histoire que la mort de ces enfants, réfléchit tout haut Liette en remplissant son plat, et ces lettres d'amour pathétiques qui lancent un vibrant témoignage d'attachement, mais en même temps démontrent un détachement hors du commun. Comment une femme qui perd du même coup ses deux fils peut-elle ne pas devenir folle ? Pourtant, Loretta écrit : « *J'ai longtemps pensé à rejoindre nos petits dans la profondeur de l'eau* ».

Lentement, Liette passe de l'autre côté de l'escalier et se retrouve dans le salon. Elle tourne le bouton de la lampe torçère et surprend les rideaux de tulle à capter une grande partie de la lumière. La simplicité du décor et de l'ameublement déconcerte. Un long divan en cuirette brun et en piteux état constitue le meuble principal et, accessoirement, un fauteuil bas dans une condition similaire complète l'ensemble. Au centre de la pièce, une table de salon rectangulaire, garnie d'un napperon de dentelle crochetée et, réparties le long d'une cloison, deux chaises de cuisine qui ne servent pas. La couleur des murs, hésitant entre le vert pâle et le beige sans que l'une ou l'autre des teintes domine, exagère sa laideur. Sur le grand mur faisant face au canapé, trois clichés de garçons en bas âge et celle d'un poupon, tandis qu'un dernier cadre montre une fillette d'environ huit ans qui porte une robe à encolure marine ainsi qu'une énorme boucle noire dans sa tignasse brune.

— C'est probablement ma mère, conclut Liette en se rongant un ongle.

Délaissant la galerie de photos, l'héritière pousse légèrement les rideaux afin de jeter un coup d'œil à l'extérieur. Rassurée quant à la présence de son auto, Liette regarde vers la maison d'en face où Thérèse et Ovide Chapados veillent vraisemblablement devant la télévision. La lumière jaunâtre qui fuse de leurs fenêtres représente la seule sécurité de Liette O'Brien qui s'apprête à coucher dans le vieux cottage sur le bord de la grève. Tout le reste se résume par noirceur et inconnu.

Liette remonte à l'étage et tente de s'installer le plus confortablement possible. Et dire qu'elle doit passer trois nuits dans cette maison abandonnée à la mer. Avant de se glisser entre les draps blancs qui, voilà peu de temps, accueillaient sa grand-mère, elle soulève le rideau de tulle lilas et jette un dernier coup d'œil du côté de la baie. On dirait que vue d'en haut, la mer se fait moins menaçante. Le rayon de lune, qui plus tôt lui avait permis de s'orienter dans la maison tout en s'amusant un peu, éclaire faiblement l'eau noire. Une large raie scintillante danse sur une mer calme et puis, très loin, de l'autre côté de l'immensité liquide, un alignement de lumières plus ou moins intenses clignotent aléatoirement. Pour la première fois de sa vie, Liette aperçoit la côte du Nouveau-Brunswick qui brille dans la nuit et cela lui rappelle qu'à près de 900 kilomètres, Montréal luit d'une intensité cent fois plus grande. Il n'en fallait pas plus pour que le cafard vienne la visiter. Bon Dieu ! Que fait-elle dans cette maison jaune qui risque d'être avalée par la mer avec pour seuls compagnons les portraits d'une vieille mémé et celui d'un marin, n'ayant pour unique lecture que des lettres adressées à un mort et pour toute nourriture qu'un pique-nique improvisé par une voisine ?

La nuit n'apporte pas à la jeune fille le repos et la paix tant espérés. À plusieurs reprises, Liette se débat avec un rêve

récurrent. Un corps est rejeté sur la plage et repose face contre terre. Sa chair ainsi que ses vêtements sont déchirés par les rochers ou mangés par les poissons, cependant, les doigts de sa main gauche, d'une rigidité cadavérique, sont refermés sur une poignée de cheveux. Des cris de détresse et des pleurs proviennent de la maison, Loretta y est enfermée sans possibilité de sortir et d'aller au chevet de son mari. Toutefois, il lui est impossible de voir le visage de l'homme. La jeune fille court sur la grève et réussit à tourner la tête du macchabée. Il ne possède plus de figure. Ses yeux, sa bouche, son nez, ses oreilles ont été la proie des poissons. À ce moment précis, Liette se réveille couverte de sueur et s'assoit carrément dans le lit. Aussi blanche que les draps de la vieille Loretta, elle se lève afin de prendre une bouffée d'air par la fenêtre laissée entr'ouverte. Cette fois, la mer se soulève et la vague claque contre les cailloux de la grève. Le vent a forci et fait voler le léger tissu des rideaux. On dirait une voilure intérieure qui se tend sous l'effort d'Éole. Liette se dépêche de refermer le châssis et réintègre sa couchette. Dès qu'elle pose sa tête sur l'oreiller brodé, le cauchemar recommence de plus belle. Impossible de se libérer de ces visions apocalyptiques. Finalement, le jour la surprend dans le lit de la chambre d'en face.

Irritable, un bon mal de bloc comme compagnon, Liette déboule l'escalier, traverse la cuisine et se rend directement sur le bord de la grève. Personne ! Rien de ce qu'elle a vu cette nuit n'existe réellement et elle se retrouve seule, les deux pieds sur une couverture de roches rondes, coincée avec son cauchemar. Dans le but d'amadouer la nouvelle héritière, à toutes les vingt secondes, la marée montante vient lécher les pieds de la fille de la ville. Et lentement, Liette recouvre la paix et la sérénité.

À ce moment, la jeune Montréalaise ne désire plus rien, enfin, elle ne sait plus. Qu'est-ce qui lui arrive ? Elle s'installe dans la grande chaise de bois et surveille l'astre matinal qui

monte à l'horizon. Quelle beauté, concède-t-elle, car se lever aux aurores afin d'admirer un lever de soleil ne fait pas partie de ses priorités quotidiennes ! D'ailleurs, jamais le Galarneau de la ville ne se lèverait sur un ciel aussi pur que celui-ci. Là-bas, sur le Plateau Mont-Royal, les rayons se glissent doucement à travers les immeubles, les tours à bureaux et les arbres, puis il n'éclate que lorsqu'il se trouve haut dans les airs, tandis que le Galarneau d'ici s'offre généreusement dès les premières heures du jour. Emmaillotée dans son vieux chandail, Liette sent que la migraine cède lentement la place à quelque chose qui ressemble à un bien-être bien mérité. Puis elle se pelotonne dans la grande chaise de Loretta et, peu à peu, apprivoise cette baie qui s'étale devant elle. Comment se fait-il que sa mère ne lui ait jamais ou si peu parlé de la Gaspésie ? Pourtant, elle y a vécu durant plus de vingt-trois ans. Bien sûr, elle lui a raconté l'histoire de sa vie et la mésentente avec Loretta, mais pourquoi a-t-elle passé sous silence la beauté de la mer. À la fois pareille, à la fois changeante, elle cesse d'agir en courtisane effrontée, offrant son amour à tout venant.

— Hum... Hum... Bonjour, mademoiselle O'Brien, commence Ovide Chapados. J'espère que je ne vous dérange pas trop.

Liette tourne la tête et aperçoit le voisin avec un deuxième panier à provisions dans les mains.

— Non... non... Je contempiais la mer. Vous qui la voyez tous les jours, vous ne devez plus l'apprécier.

— Oh que oui ! Elle me passionne encore. Jamais je n'ai vu compagne plus fidèle et si je vous disais qu'elle nous parle, me croiriez-vous ? Selon la couleur de la robe qu'elle revêt, elle nous prédit la température, d'après le frisson qui parcourt sa peau liquide, elle nous indique le vent et si elle se pare de varech et de goémon alors, elle nous exprime sa colère. Mais je ne suis pas venu ici pour vous vanter la belle de la baie,

mais pour vous inviter sur le barachois, je veux vous montrer quelque chose. Mais en attendant, voici votre déjeuner.

— Mais votre femme a laissé largement assez de nourriture, certainement pour deux ou trois repas.

— Souvent, j'ignore ce que ma Thérèse traficote, mais comme elle m'a dit de vous apporter ce panier, alors j'obéis. Prenez votre temps. Quand vous aurez terminé, traversez la rue et je vous amène découvrir la raison de vivre des Paspéyas.

— Des quoi ?

— Pas-pé-yas, répète le pêcheur en lui tournant le dos.

Ovide Chapados a piqué la curiosité de l'héritière. Cette dernière se met donc à fouiller dans la corbeille recouverte d'un napperon aux couleurs criardes. Elle soulève la pièce de tissu frangée et repère des muffins aussi gros que des turbans turcs. Tout en dégustant les pâtisseries de sa voisine, Liette revient aux raisons qui ont poussé sa mère à garder le secret sur toute cette beauté. Certainement pas pour l'économiser, ironise sa fille. Peut-être parce que ce décor, qui me semble unique, ressemble à celui du village voisin et ainsi de suite, aussi loin que le regard peut porter. Et dire qu'elle vient d'hériter d'un bord de mer, elle qui craint l'eau. Il y a quelque chose de paradoxal. Pourquoi elle ? Pourquoi pas sa mère à qui un tel cadeau reviendrait de droit ?

— Et moi qui n'ai jamais vu mes grands-parents de ma vie ou, plutôt si, le jour de mon baptême.

Une fois son déjeuner terminé, Liette reprend le panier et se dirige chez les Chapados. Ceux-ci viennent également de finir leur repas et au moment où elle frappe à la porte d'en arrière, elle aperçoit Ovide qui se lève de table en essuyant sa bouche du revers de la main et puis torche celle-ci le long de sa jambe de pantalon.

— Tiens, ma petite voisine ! Attendez-moi, je ne serai pas long, dit-il en pointant les orteils vers l'ouverture de ses bottes.

Toujours dehors, Liette profite de l'occasion pour tenter d'évaluer la hauteur de la grange des Chapados. Elle semble démesurément haute et large. À quoi pareil monstre peut-il servir ?

— Vous la trouvez grosse, hein ? renchérit Ovide en sortant sur la galerie. Il faut savoir qu'ici la terre donne quelques poches de patates. Chaque printemps, je plante des trognons et à l'automne, je récolte des grelots. Du temps de mon beau-père, on cultivait du blé et quand je me suis marié, on allait porter le grain au moulin banal de New Carlisle. Mais aussi belle soit ma grange, ce n'est pas ce que je voulais vous montrer. Je vous amène marcher sur le barachois.

— Le bar à quoi ?

— Le barachois ou si vous préférez un banc de sable qui s'avance dans la mer et qui forme une petite baie. Le long de cette jetée naturelle, en 1766, Charles Robin, alors âgé de 23 ans, est arrivé pour la première fois dans la Baie des Chaleurs. Le bellâtre découvre la qualité exceptionnelle de ce havre capable de protéger les navires. Il tient également compte du déglacement hâtif du site et fait de Paspébiac son quartier général. La main d'œuvre expérimentée ? Il l'a trouvée chez les petits pêcheurs des environs. Mais d'autres flairent la bonne affaire. John Le Boutillier Brothers s'installe à son tour sur les bancs de Paspébiac. Sur cette bande de terre fragile se situe le plus grand entrepôt de morues séchées et salées à l'est du Canada. Tous les cabillauds pêchés de la péninsule, du Nouveau-Brunswick et du Labrador aboutissent à la Robin, car le goinfre s'est associé à son concurrent pour former la B & B. Co. Même le train transcontinental s'arrêtait au terminus situé sur les bancs, c'est peu dire.

— Comment sont-ils devenus si puissants ?

Et Ovide Chapados raconte l'histoire de l'exploiteur jersiais et de ses descendants. Bien sûr, à sa manière, l'homme relate

les faits et gestes, pas toujours élogieux, du profiteur sans scrupule.

— Oui, Robin et Le Boutillier avaient le bras long et ils ont tout fait pour rester influents. Charles est même devenu un marchand forain qui apportait aux pêcheurs le nécessaire pour la pêche : agrès, lignes, voiles, pois, porc, farine, spiritueux et acceptait en guise de paiement de la morue, des saumons ou des fourrures. Lorsqu'il manquait de main-d'œuvre, il rapatriait les déportés acadiens établis en France au profit de ses installations. Il procédait à leur établissement et avalisait, une fois de plus, le même mode de rémunération. De là à prendre les pêcheurs en otage... Que ce soit avec les hommes de mer de la région ou les nouveaux immigrés, le processus ne variait pas. Son comptoir contenait sur ses tablettes de quoi contenter la plupart des familles et comme le triste individu fixait lui-même le prix du poisson et des victuailles, il créait un endettement chronique chez les pêcheurs.

— Quel magnifique site ! s'exclame Liette.

— Eh bien ! Il aurait pu passer tout droit ou ne jamais venir dans la baie, cela ne nous aurait pas dérangés. Retenez bien ce nom, Liette, si la Gaspésie est restée pauvre, il faut en partie lui en attribuer la responsabilité. Et le pire dans tout ça : depuis le temps, rien n'a changé. Oh ! On relève des efforts de la part des pêcheurs pour s'en sortir, pour briser le monopole du Jersiais. Tiens, le dernier coup de force a été tenté par votre grand-père. Nérée espérait fonder une coopérative où chacun des hommes jouirait du même statut, soit propriétaire à parts égales de l'exploitation qui traiterait les produits de la pêche. Mais tout cela s'est résumé à un rêve, non pas par manque de volonté ou de connaissance, mais à cause d'un mauvais coup du sort. Quand, après avoir subi l'orage qui a emporté ses deux fils, on a retrouvé Nérée vivant, le pauvre a sombré dans une profonde dépression. Jamais je n'ai vu un homme si

malheureux et tant se culpabiliser, même qu'il demandait constamment à mourir. Par la suite, Nérée n'est jamais retourné en mer et son affliction a consumé notre rêve corporatif, car personne ne possédait assez de charisme pour reprendre les choses en main.

— Mon grand-père n'avait-il que ces deux fils-là ? Ma mère m'a peu parlé de ses frères, avoue candidement Liette.

— Oui et non. En fait, quelques années auparavant, peut-être deux, trois, les Leblanc avaient perdu un autre flo, un bébé de deux ans, mort noyé lui aussi. Novembre était assez avancé, je m'en souviens comme hier, car on avait fait veiller au corps dans la chambre du petit. Nérée était parti bûcher du côté de Saint-Elzéar et le curé a fait courir un enfant de chœur jusqu'au chantier Thompson afin de l'avertir. Quelle tristesse ! Le bébé était couché bien droit dans sa bassinette et sa mère lui avait mis son pyjama de flanellette neuf. Son père l'a même incinéré dans sa couchette, termine le vieux en baissant la voix. Loretta a aussi perdu un autre rejeton qu'elle portait, mais là, ça regarde les femmes. Tu demanderas à Thérèse de t'en parler.

Liette est estomaquée. Pourquoi Victoire lui a-t-elle si peu raconté sa famille ? Il faut dire que, dès l'âge de neuf ans, elle avait quitté la maison familiale, mais tout de même. Elle devait certainement visiter ses parents ou leur écrire ?

— Vous voyez là-bas, ce petit quai, lâche le voisin en pointant une ligne brune en front de mer. Eh bien ! En 1929, avec quelques hommes, dont Nérée, on a relevé cette plateforme détruite par une grande marée d'automne.

— Comment est mort mon grand-père, s'informe Liette ?

— Pas de maladie, mais de tout et de rien, ma pauvre enfant. Quand il est revenu de Montréal, après un voyage chez sa fille Victoire, on aurait dit qu'il avait repris le goût de vivre. Je l'ai même vu sourire et bon Dieu que ça faisait du bien. Puis, tout seul avec votre grand-mère, l'ennui a regagné le

dessus et il a été emporté par la tristesse. L'unique enfant qui lui restait, il l'avait adoptée dès sa naissance et elle habitait en ville. Nérée et Loretta recevaient rarement de la visite et jamais ils ne mettaient les pieds ailleurs. On aurait dit deux ermites. Parfois, Loretta sortait pour se rendre au magasin général et à la poste. Sa fille Victoire et peut-être une de ses sœurs lui écrivaient de temps en temps. Nérée a ensuite perdu l'appétit et la faiblesse a fait le reste. Cet homme n'avait aucune raison de vivre. Un pêcheur qui ne pêche plus, un père qui ne cajole plus ses enfants, un mari qui n'honore plus sa femme possède des motifs sérieux de casser sa pipe. Si bien qu'un jour, Loretta l'a retrouvé mort à côté d'elle. La pauvre a couru jusque chez nous en hurlant, répétant sans cesse les mots Nérée, Nérée. Elle tremblait comme une feuille et Thérèse a eu besoin de tout son petit change pour la maîtriser. On a finalement réussi par savoir que le pauvre homme dormait pour toujours. Thérèse et moi ne sommes pas restés surpris, car depuis un bon bout de temps, on pressentait la fin. Des funérailles ? On n'en parle à peu près pas. On savait que sa fille vivait à Montréal, mais on ne connaissait ni son adresse ni son numéro de téléphone et comme le couple ne visitait personne, personne n'est venu le voir dans sa tombe.

— Et ma grand-mère ? s'inquiète Liette. Souffrait-elle d'une maladie quelconque ?

— Depuis qu'elle avait perdu le bébé, Loretta se plaignait du mal de ventre, celui des femmes, si vous comprenez ce que je veux dire. Mais j'aimerais mieux que Thérèse vous explique. Moi, les affaires de bonnes femmes... J'aimerais te poser une question, pardon, vous poser...

— Allez-y, continuez, aucune offense à me tutoyer.

— Dans ce cas, comment se fait-il que ce soit toi qui hérites et non ta mère ? Remarque que ça ne me regarde pas pantoute.

— Victoire et Loretta vivaient difficilement ensemble. En fait, ma mère avait été adoptée et les relations entre elles semblaient si mauvaises qu'elle a fugué à l'âge de neuf ans pour se retrouver chez une de ses tantes à Carleton. De plus, Loretta m'a portée sur les fonts baptismaux et c'est peut-être pour ces raisons que j'ai été privilégiée.

Ovide Chapados a terminé le tour des installations du barachois et tranquillement ramène Liette à la maison jaune, après l'avoir invitée à dîner, invitation que la jeune Montréalaise décline.

— Si jamais tu changes d'avis...

— Merci pour votre visite, monsieur Chapados, coupe Liette qui désire rester seule.

Ovide traverse la route pour rentrer chez lui et soudainement se retourne et crie :

— N'oublie pas de demander à Thérèse pour ta grand-mère.

Mais déjà Liette avait dépassé le coin de la maison.

LE PROJET

La nuit commence à peine quand d'effroyables cris réveillent les Paspéyas. Liette est du nombre de ceux que la clameur a tirés du lit. Intriguée, la jeune fille se précipite à la fenêtre de sa chambre, tasse les rideaux d'un coup sec et aperçoit une lueur rouge et mouvante qui danse sur l'eau noire de la baie. Aucune concurrence, pas la moindre lune. Au même moment, quelqu'un frappe à la porte et comme l'héritière tarde à répondre, l'intrus insiste, criant son nom derrière le battant. Pourtant, peu de gens connaissent son prénom.

— Mademoiselle Liette, mademoiselle Liette, le feu est pris...

Liette ouvre finalement la porte et ne reçoit que la dernière partie du message :

— ... besoin de vous, hurle Ovide Chapados. Venez vite au barachois, un des entrepôts de la Robin brûle et avec ce vent...

En vitesse, la jeune fille enfle jeans, chandail et paire d'espadrilles et, tant bien que mal, tente de suivre son éclaireur.

— Où se trouve votre femme ? demande Liette en talonnant Ovide du plus près qu'elle peut.

— ... partie il y a déjà un bon moment...

Et la bourrasque emporte le reste de la phrase.

— ... tous les bras disponibles pour arroser le feu, recommence Ovide, sinon tous les bâtiments vont y passer. Allez, je vous laisse ici, lance-t-il en accélérant le pas, on se reverra plus tard, là-bas quelqu'un vous aidera à vous rendre utile.

À ce moment, l'homme l'abandonne au milieu d'une foule qui commence à se rassembler et à grossir. Et là, comme une âme en peine, Liette en vient à se demander ce qu'elle fout dans cet attroupement de curieux. Mais même si elle se pose des questions, elle suit la cadence imposée par le troupeau humain et n'avance pas moins vers le brasier. La jeune Montréalaise, à l'instar de ses semblables pétrifiés, demeure interdite. Le monstre rouge a pris d'assaut trois entrepôts et s'acharne sur les toits de deux autres. On dirait que le feu et le vent ont ourdi un complot pour jeter par terre les installations de la Robin. Le souffle forcit et ne dédaigne aucun des foyers d'incendie existants, imposant même aux langues de feu une direction de plus en plus dangereuse. Appelés sur les lieux de la tragédie, les pompiers de Paspébiac déploient force et courage, combattant sans relâche l'élément destructeur, mais étant donné l'étendue du sinistre et sa situation géographique, ils arrivent rapidement au bout de leurs ressources. Une fois leur camion-citerne vidé et devant l'absence de bornes-fontaines, ces derniers font appel à leurs collègues de New Richmond et Port-Daniel. Il reste difficile pour les Paspéyas de garder les bras croisés et même si Charles Robin incarne l'un de ces exploiters tant honnis, une partie de leur gagne-pain s'envole tout de même en fumée. Malgré l'arrivée de renforts, les sapeurs-pompiers jugent rapidement qu'il devient maintenant impossible de circonscrire ce brasier. Quand bien même on compterait cent gaillards, que peuvent-ils contre l'impétueux nordet qui s'entête à trimballer tisons et brandons sur l'entière du barachois. Le spectacle

présenté par l'élément destructeur aux hommes et aux femmes présents apparaît dantesque. Les flammes lèchent les fenêtres de plus de cinquante entrepôts et les toits, ne pouvant plus contenir la poussée de la chaleur, s'effondrent en projetant un feu d'artifice que le vent emporte aussitôt. Ces gerbes rouges offertes au ciel transportent ailleurs les prémices d'un nouveau foyer d'incendie. Les 120 bâtiments de la Robin risquent de flamber comme autant de boîtes d'allumettes. Autant la scène est dure à supporter, autant elle paraît grandiose. La nuit n'existe plus, ce n'est qu'un embrasement vermillon qui illumine tout le barachois. Les petites barques amarrées au quai, jadis rafistolé par Nérée, ressemblent à s'y méprendre à une toile de grand maître : frêles esquifs de bois noir sur fond rougeâtre. L'intensité de la lumière devient telle, qu'on peut voir les flammes à des kilomètres à la ronde. Impuissants, les soldats du feu ne peuvent rien faire de plus, sinon sauvegarder les quelques bâtiments qui restent et protéger la population se massant dangereusement autour des entrepôts incendiés. Ce serait pure folie de s'approcher de ce brasier.

— Attention, prenez garde ! lance un brave pompier.

— Reculez, dit un autre en refoulant les gens derrière un cordon de sécurité.

À ce moment, Liette se sent carrément transportée par un mouvement de foule et se fait plaquer contre un arbre par un jeune homme qui désire la préserver d'une gerbe d'étincelles. L'héritière se frappe violemment la tête contre l'écorce rugueuse et vacille durant quelques secondes. L'individu qui l'a poussée la rattrape de justesse.

— Excusez-moi, mademoiselle, mais je n'ai pu faire autrement, explique le samaritain. Vous risquiez de perdre une partie de vos frisettes.

— La prochaine fois, parlez au lieu de bousculer, réplique sèchement Liette. On ne vous a pas appris à vivre ?

Il n'a suffi que d'un seul regard pour que le brasier qui ravage le barachois s'attaque, de concert, à leur cœur. Le tableau exprimant le coup de foudre frappant les deux jeunes gens, reste saisissant et digne du film « *Autant en emporte le vent* ». Deux silhouettes se découpent sur un fond de scène apocalyptique où le rougeoiement des flammes domine des dizaines de squelettes de bois carbonisés, couchés par la rudesse de l'incendie. Leur complicité semble si parfaite qu'on jurerait deux enfants qu'on aurait mis dans le même berceau et qui, après s'être perdus de vue, se retrouvent au hasard de la vie. Même parmi mille personnes, ils se seraient reconnus et, pétrifiés, l'un face à l'autre, ils n'osent plus bouger. De chaque côté, des rideaux d'étincelles jaillissent et forcent le jeune homme à sortir de cet état de torpeur.

— Attention ! Vaudrait mieux reculer, mademoiselle, le vent change de direction.

Les actions des civils jugées inutiles pour combattre le feu, Liette accepte de suivre son ange gardien et de céder un peu de terrain à un éventuel danger et retraite jusqu'au bord de la route.

— Dites donc, quand je raconterai toute cette histoire à mes parents, déclare soudainement le garçon. Ce n'est pas tous les jours qu'on allume pareil feu de joie.

— Vous avez raison, personne ne me croira, ajoute l'héritière.

Puis, entre eux, un long silence vient meubler le temps. Les deux jeunes gens s'abîment dans la contemplation de la scène surréaliste plantée par quelques artistes talentueux.

— Vous n'avez pas l'accent des gens d'ici, à la façon de rouler vos r et de prononcer vos a, je dirais que vous venez plutôt de Montréal, remarque soudainement Liette.

— Effectivement, j'habite la métropole. Je visite une tante qui habite dans le coin. Dans le fond, je devrais la remercier de

m'avoir convaincu de rester une journée de plus à Paspébiac. Ma mère n'en reviendra certainement pas quand je lui ferai le récit de cette nuit digne de l'enfer. Ces dépôts, elle les a bien connus et ces grèves faisaient partie de son aire de jeu. Elle m'a raconté que, durant son enfance, elle s'amusait à courir d'un vigneau à l'autre, s'accrochant aux étales des pêcheurs affairés à étêter leurs morues. Ouais, un dur coup pour Charles Robin... Et vous ?

— Vous ne me croirez pas, je viens d'hériter de la maison de Loretta Leblanc et je me sens complètement étrangère à tout ce cirque.

— Vous dites bien Leblanc ? La jaune, sur le bord de la grève ?

— Voilà ! Écoutez, si vous la voulez, je vous la vends, beau, bon, pas cher. En vérité, je ne sais que faire de cette maison. Je refuse de laisser tomber mon travail à Montréal pour venir habiter ici, sans compter que le peu de famille que j'ai demeure en ville. Mais j'y pense, je ne me suis même pas présentée : Liette O'Brien, lance-t-elle en tendant la main.

— Excusez-moi, Gilles Rondeau. Êtes-vous sérieuse lorsque vous dites souhaiter vous débarrasser du cottage ?

— On ne peut plus sérieuse.

— Votre offre m'intéresse. Ça fait un bon bout de temps que je cherche un pied-à-terre dans les environs.

— Un pied-à-terre qui demande beaucoup d'investissement, poursuit Liette, car à première vue, mes grands-parents l'ont laissé en mauvais état.

— Rien d'étonnant quand on connaît la richesse des gens de la région.

Acheter la maison des Leblanc, pense à haute voix le jeune homme, ce serait super !

— Écoutez, mademoiselle Liette, puisque notre curiosité est satisfaite et que notre aide à combattre le sinistre semble

tout à fait inutile, puis-je vous reconduire chez vous, à la maison jaune, j'entends ?

— Certainement, reprend-elle en prenant réellement conscience de son accoutrement.

Laissant Ovide et Thérèse Chapados à l'agitation générale, Liette regagne la sécurité de sa demeure au moment où la nuit pâlit sur un fond de toile coquelicot. Déjà une odeur de boucane et de cendres refroidies flotte dans l'air et envahit le village qui, grâce à Dieu et Éole, a été épargné de la tragédie. Gilles Rondeau profite de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur la maison de Nérée. Après une brève visite des lieux, il déclare :

— Donnez-moi quelques jours pour réfléchir, je vous reviendrai là-dessus. Éventuellement, j'aimerais en faire le tour et, dans l'éventualité de faire affaire ensemble, puis-je vous demander votre adresse et votre numéro de téléphone ?

Hébétée, durant quelques secondes, Liette réfléchit puis devant l'évidence, elle disparaît dans la maison à la recherche de son sac à main. En ressortant, elle tend à sa nouvelle flamme une de ses cartes personnelles, espérant qu'il la rappellera bientôt, peu importe la raison.

— Et si je vous invitais à déjeuner, là, maintenant, qu'en diriez-vous ? Après pareille nuit d'enfer, vaut mieux ne pas se coucher l'estomac vide, déclare-t-il un sourire plaqué sur ses dents blanches.

— J'accepte, répond immédiatement Liette, mais peut-être me trouverez-vous une piètre compagne. Je tombe de sommeil.

— Moi aussi. Dans ce cas, nous serons deux à piquer le nez dans notre assiette.

Le soleil se levait sur la pointe du barachois quand ils s'attablèrent au restaurant l'Ancre. Ragaillardie par un bon café chaud, Liette fait les frais de la conversation. À l'écouter, on serait porté à croire qu'elle connaît ce garçon depuis toujours.

Avec enthousiasme, la jeune femme parle de son travail de préposée auprès des malades, de ses parents, surtout de sa mère qui a vécu neuf ans dans la maison jaune, de son père, un combattant de la guerre 39-45 et enfin de tout et de rien. Perdu dans les yeux verts de sa compagne, Gilles revient à la réalité et se livre aussi généreusement. En vérité, il glisse rapidement sur le volet famille et s'attarde à décrire ce qui le passionne, soit sa profession de restaurateur. Et, le plus naturellement du monde, il dévoile le rêve qu'il caresse depuis quelques années, soit d'ouvrir un café-couette qui, en plus de proposer une nuitée confortable, offrirait une table gastronomique enviable.

— Le tourisme représente une des principales industries de la Gaspésie, déclare-t-il et le temps est arrivé pour que la région se dote d'établissements de ce genre. Vous me direz que la saison dure peu, et je vous répondrai qu'il faut la prolonger en servant une fine gastronomie régionale et si on pratique des prix corrects, les gens d'ici prendront l'habitude de prendre une bonne bouffe. Et pour ça, je bâtirais une terrasse qui s'avancerait au-dessus de la plage et qui engloberait tout le front de mer. Je voudrais créer une ambiance unique, de manière à ce que les clients développent un certain goût pour les établissements de ce genre et que le nom de mon entreprise circule sur toutes les lèvres. Mais je m'emporte, pourtant croyez-moi, si je trouvais l'endroit rêvé, je serais disposé à investir toutes mes économies et même à amadouer la propriétaire.

— Attention, reprend Liette en souriant, la fille ne vient pas avec la propriété. Mais dites-moi, pourrions-nous nous tutoyer ?

— Avec le plus grand plaisir.

— Quand retournes-tu à Montréal ?

— Après demain, à la première heure. L'autobus quitte Paspébiac à six heures trente.

— Écoute, je t'offre de monter à bord de mon bolide rouge. Direction : Montréal en ville. Mais avant, je dois aller me coucher et prendre certains arrangements concernant la maison. Je ne crois pas y revenir avant l'automne. Et moi qui pensais renoncer à mon héritage !

D'un clin d'œil, le jeune Rouleau accepte le marché. Le cœur aussi explosif qu'une bombe nucléaire, il retourne chez sa tante, mais n'a qu'une idée, retrouver au plus vite la jolie propriétaire de son hypothétique restaurant.



Une odeur âcre qui prend à la gorge flotte dans tout le village. Enfin, le feu a cédé la place aux inspecteurs en incendies. Ces derniers, tout de noirs vêtus, se différencient à peine de l'enchevêtrement de poutres calcinées. Là où se tenaient les 120 entrepôts de la Robin, il ne reste que la grève, de l'herbe roussie et du sable. Par endroits, on arrive à distinguer des pièces de machinerie tordues sorties tout droit de l'immense forge improvisée, des aiguisoirs, des meules, un boutoir ainsi qu'une doloire noircie et dont les parties en bois sont réduites en poussière. Des étals, vigneaux et barils, il ne subsiste à peu près plus rien. Les quelques bâtiments épargnés représentent si peu. Barbouillé de suie, les vêtements couverts de résidus de cendre, toute la nuit Charles Robin a tenté de sauver son bien, courant du magasin général à l'étable, de la maréchalerie au hangar à bateaux, lançant des ordres depuis le quai pour finalement baisser les bras devant l'intensité du sinistre. L'homme grince des dents et montre le mauvais côté de son caractère. Pour la première fois, il s'inscrit dans le lot des perdants. Heureusement, le roi de la morue peut compter sur d'autres comptoirs disséminés le long de la péninsule, de la Côte-Nord

et du Nouveau-Brunswick, mais il vient d'abandonner aux flammes le plus gros et le mieux organisé de ses commerces. Par conséquent, l'individu cherche un ou des coupables, car il pense être devenu la cible d'une vengeance réfléchie. Le voilà qui place dans le collimateur le nom des morutiers les plus revendicatifs ou d'anciens employés qui avaient promis de lui faire un mauvais parti. Charles Robin ne souffre ni de folie ni de surdité et il a bien entendu la grogne et les râles des hommes de mer. D'ailleurs, depuis l'hiver, des rumeurs circulaient et personne ne se gênait pour crier que Charles Robin en menait trop large. En fait, ça jasait fort dans le dos du Jersiais et chaque famille pourrait être coupable, ne serait-ce que pour se venger des taux exorbitants pratiqués sur leur crédit. Endettés jusqu'aux oreilles, certains lui devaient jusqu'à leur chemise et ne pouvaient perdre davantage. D'aucuns déploraient le fait qu'il soit devenu propriétaire de presque tous les terrains et maisons dans lesquelles vivaient ses obligés. Charles Robin n'était pas bien aimé. On racontait que même le dimanche, le protestant ne se gênait pas pour serrer le nœud de cravate autour du cou des plus pauvres. Il y a quelque temps, une révolte avait éclaté au sein de la population qui n'en pouvait plus d'être exploitée. Comme d'habitude, tout était rentré dans l'ordre, mais le feu couvait encore. Ou serait-ce cette idée de coopératisme qui soit revenue au goût du jour ? L'incendie serait-il attribuable à cette agitation populaire ? Rien de plus facile, surtout quand on prévoit une nuit venteuse, que de créer l'étincelle qui réduira en cendres les installations du barachois.

— Trouvez-moi comment le feu a commencé, a-t-il ordonné aux deux inspecteurs qui examinent les débris et je me charge d'administrer la justice.

Dans le village, quelques langues commencent à se délier et charrient bien des vérités. Du même souffle, elles transmettent

autant de faussetés que de vérités. Évidemment, tout le monde veut dire son mot et chacun a sur le bout de la langue le nom de quelqu'un. On ne livre ses pensées qu'en catimini ou ne laisse planer ses soupçons que devant des personnes qu'on reconnaît comme sûres, chacun craignant d'être suspecté ou pire, d'être faussement accusé. Finalement, à court de nouvelles rumeurs, on finit par ne plus savoir qui a fait quoi. Mais une chose demeure certaine, ça fait longtemps que ça grogne fort dans les chaumières et, dernièrement, un mouvement de protestation générale enflait constamment. On parlait de dévaliser le comptoir, de brûler les entrepôts, de s'attaquer à la grosse maison sur la colline et quoi d'autre. Malaisé de faire entendre raison à une bande d'endettés et d'affamés. Mais ceux qui, hier encore, complotaient, aujourd'hui, ont perdu leur gagne-pain.

Et si la cause de ce grand désastre on le devait à un mauvais coup du sort, tout simple et tout banal ? Un élément électrique défectueux, un fil aux trois quarts rongé par une bestiole, une cigarette mal éteinte, allez savoir... Une fois la tournée des lieux terminée, les deux inspecteurs des incendies n'ont pu conclure ni à un accident ni à un acte criminel : *Act of God!*

— Je trouve qu'Il a le dos large le Bon Dieu, vocifère Charles Robin en cassant encore plus le français. Un concours de circonstances ! Eh bien, cette conjoncture a fait que plus d'un million de dollars en bâtiments et en matériel se sont envolés en fumée !

Imperturbables, les deux hommes rétorquent :

— Nous ferons parvenir une copie du rapport à l'adresse de votre *business* et une seconde à votre assurance. Vous verrez avec eux... termine l'inspecteur principal.

— Bande d'idiots, croyiez-vous que je pouvais assurer tout ça ? s'indigne-t-il en montrant le barachois.

— Je ne m'inquiète pas pour vous, monsieur Robin, ose le plus courageux.

Et les fonctionnaires de repartir bien à l'abri dans leurs bureaux et les villageois de se taire. Le lendemain, les marins les plus vaillants reprennent la mer, fuyant ainsi l'odeur du sinistre. Ils déploient leurs voiles et forcent l'horizon, narguant le vent et la tempête pour ramener de quoi rondir l'assiette de leur famille et leur offrir les plus beaux cadeaux de la baie. Aujourd'hui, chacun pour soi !



Liette a donné au couple Chapados toutes les directives concernant la maison de Loretta et promet de revenir d'ici peu de temps. Il a suffi de quelques jours dans la région et qu'un certain Gilles apparaisse dans sa vie pour que tout soit chamboulé. Les dernières heures ont apposé leur empreinte sur son âme et voilà que maintenant, elle apprécie son héritage. Bien entendu, la Gaspésie restera toujours loin de Montréal, mais que représentent 900 kilomètres quand on possède une bonne raison de les parcourir ? Une fois la porte refermée derrière elle, Liette prend quelques instants afin d'admirer une dernière fois la magnifique baie puis elle monte à bord de sa Toyota et se dirige vers la rue Whitton. Là, son sac à dos planté à ses pieds, Gilles Rondeau attend la jeune femme rencontrée avant-hier. D'un large sourire, il accueille celle avec qui il entreprendra le long trajet. Quel voyage agréable ! Continuellement occupée à discuter, Liette néglige de consulter l'odomètre, s'attardant plutôt aux noms des villes et villages. Comme il faut parcourir autant de millage, pas le temps traîner dans un restaurant pour le dîner. À Amqui, ils dénichent une cantine où Gilles achète du fromage en grains.

— Le meilleur du coin ! s'exclame-t-il.

La maison sur la grève revient souvent au centre de leurs

conversations. Mais pourquoi s'embarquer dans une pareille galère ? Tout en écoutant le jeune homme rêver tout haut, elle pige allègrement dans le sac ouvert et déguste les petits grains qui font un drôle de bruit sous la dent. Devant le sérieux de l'entreprise, Liette se demande si elle devrait conclure un partenariat, gardant ainsi son héritage ou plutôt lui vendre sa propriété et utiliser l'argent pour le voyage à l'étranger qu'elle désire faire depuis longtemps. De son côté, Gilles insiste sur le fait qu'il ne désire pas la délester de son héritage, mais s'active tout de même à lui faire valoir toutes les possibilités qu'offrirait cette maison si on l'exploitait comme un café-couette ou en l'aménageant en restaurant, ou mieux, en mettant les deux options en valeur.

— Dans ma tête, je vois une grande terrasse qui s'avance sur la grève et la lune qui se lève...

— Tara... ta... ta... Et qu'en dit la propriétaire ?

— Elle réfléchit, termine Gilles en souriant.

Le ciel change de couleur et devient voilé par un nuage de pollution, signe qu'on arrive en ville. Déjà les tours de Montréal se dessinent à l'horizon et trop vite l'heure de se séparer approche. D'un regard attendrissant, ils se dévisagent et au même instant, concluent à l'obligation de se revoir. Embrouillé dans ses émotions, Gilles jure de ne jamais oublier cette nuit mémorable qui lui a permis de rencontrer cette fille formidable. Concernant l'utilisation de la maison jaune Liette indique clairement qu'elle demandera conseil à ses parents avant de prendre quelque décision.

— Sans cet incendie, mon bien reposerait déjà entre les mains du notaire Henry pour qu'il puisse le vendre au plus offrant, conclut Liette.



Il faut peu de temps à l'héritière pour rendre visite à ses parents et leur raconter son voyage au pays des Paspéyas. Attentifs, Victoire et Wilfrid écoutent le récit de leur fille, mais son histoire demeure à la fois vague et ambiguë, surtout ses premières impressions concernent la maison de Loretta.

— Jamais je n'avais mis les pieds dans un tel sanctuaire, raconte Liette. Dans la chambre à coucher, celle qui donne sur la mer, j'y ai découvert un paquet de lettres attachées par un ruban rose. La curiosité l'emportant sur la raison, je me suis persuadée qu'elles m'étaient peut-être destinées.

Ce dernier segment de phrase lui vaut un regard de réprobation de la part de sa mère.

— Je n'en ai lu que trois, dont deux adressées à Nérée, et qui m'ont grandement perturbée. Grand-maman semblait croire aux vertus de la correspondance, même si certaines de ces lettres n'ont jamais été envoyées. Elle ouvrait son cœur et s'épanchait, abandonnant au papier les émotions qu'elle ne pouvait probablement pas confier à personne. Dans l'une d'elles, avec consternation, elle faisait référence à une interminable attente sur la grève et évoquait la mort de deux ses enfants. D'une tristesse à faire pleurer et d'une sobriété qui porte au respect, sa prose m'a grandement émue. Cela m'a permis de trouver Loretta plus humaine.

Victoire regrette d'avoir volontairement oublié de visiter ses parents ou même de correspondre avec eux. Parce que sa mère démontrait de l'amertume envers elle, elle avait fermé la porte de son cœur quand le contraire aurait peut-être réussi à apaiser leur douleur. D'accord, ils ont perdu tous leurs fils, mais leur fille vivait encore. Peu reconnaissante, la jeune

infirmière a préféré se cacher sous la couverture pratique de l'éloignement et du travail. Maintenant, les regrets perdurent et meublent l'absence.

— Puis la nuit du drame a tout bousculé, continue Liette. Il y a à peine trois jours, je venais tout juste de m'assoupir, lorsqu'Ovide Chapados frappe à ma porte pour me demander assistance. Le barachois flambait. D'abord, le feu s'est attaqué à un entrepôt, puis à trois, puis à cinquante et enfin à la presque totalité des hangars. Quel spectacle dantesque ! Je n'arrivais pas le croire, les bâtiments que j'avais vus debout le matin même en compagnie de monsieur Chapados, étaient réduits en cendres. Supportée par un mouvement de foule, je me suis sentie transportée, puis durement plaquée contre un arbre.

Liette s'arrête de parler et jette un regard scrutateur vers ses parents afin de détecter s'ils sont prêts à entendre la suite ou si elle doit la reporter à plus tard.

— Et là, devant moi, s'excusant de m'avoir brutalisée, le plus merveilleux des hommes, celui qui, de toute éternité, m'était destiné. Dieu que je me sentais confuse ! Je pense que cette nuit-là, dans l'intention de se montrer tout à fait dans le coup, un certain Cupidon s'est permis d'embraser nos cœurs. Déjà il manifestait son intérêt pour la maison de Loretta et m'incitait à transformer la maison des grands-parents en gîte et en restaurant.

— Quelle excellente idée ! s'exclame soudainement Victoire en relâchant un peu d'angoisse, cet endroit mérite que la joie s'y installe. Ces vieilles planches seraient heureuses d'entendre de doux murmures et des éclats de rire. Ma fille, tu as hérité d'une véritable fortune et il ne reste qu'à bien t'en servir. Je n'ai jamais éprouvé de bonheur dans cette demeure. Les choses changent et d'après moi, maman aurait aimé que tu fasses revivre sa petite maison jaune. Trop de pertes sont attachées à cette grève, termine-t-elle pensive.

— Et ce jeune voyou ? demande plus sérieusement le père. Vos projets me semblent précis et passablement bien avancés pour deux étrangers qui, il y a quelques jours, ne se connaissaient même pas.

— Deux jours, papa, seulement deux jours, mais on dirait que notre rencontre date d'une éternité. Je trouve Gilles si merveilleux ! Vous ai-je déjà parlé qu'il occupait un poste de chef cuisinier dans un des meilleurs restaurants de la ville ?

— Tu sais, qu'il porte une toque ne m'impressionne pas. Au moins, ma fille, continue Wilfrid en soupirant, tu ne mourras pas de faim. Mais souhaites-tu vraiment t'enterrer dans le fin fond de la Gaspésie ?

— Avec lui comme associé, oui.

— On peut dire que tu dessines les plans de ta vie un peu rapidement, s'étonne le père. Mais, je t'en prie, réfléchis encore avant de te lancer dans pareille aventure.

— En fait, presque neuf mois nous séparent de notre projet, cela nous donne amplement l'occasion de le figoler. À propos, vous semblez penser que ce qui nous unit s'avère frivole ; d'après ce que maman m'a raconté sur votre rencontre, vous n'avez pas perdu de temps non plus. Quand je suis en compagnie de Gilles, je ressens une immense paix intérieure et tout devient plus facile. Honnêtement, je ne vois pas ce qui pourrait m'éloigner de lui. De véritables jumeaux cosmiques !

— Puis-je tout de même te donner un conseil ? demande le père. Prends ton mal en patience, fillette ! Si cet homme est vraiment le tien, il le restera encore même si tu t'accordes un moment de recul. Tu mets déjà en commun des biens fraîchement acquis, alors fais en sorte que ce rêve se construise.

— Promis, papa, jure Liette en se jetant dans les bras de son père.

Durant l'automne, les amoureux se rencontrent en catimini et développent leur projet gaspésien. Tranquillement,

ils apprennent à se connaître, mais sans pour autant éluder leur sentiment amoureux. Comme une passion ancienne qu'on ravive, leur ligne de conduite semble déjà toute tracée d'avance. Toutefois, Liette et Gilles demeurent réalistes et, lors de vives discussions ayant trait à l'utilisation des lieux, chacun montre le côté un peu plus sombre de son caractère. Afin de mener à bien cette entreprise, Liette décide de rester l'unique propriétaire. Gilles apportera sa contribution au volet restauration et deviendra locataire de la maison jaune. En contrepartie, il entend jouir des divers locaux et de rester le seul maître d'œuvre du restaurant.

Encore une fois, l'hiver rend visite aux Québécois. Pauvre peuple de nordiques qui venait à peine de se réchauffer, le voilà pris pour endurer une longue saison de gel et de noirceur. Qu'à cela ne tienne, un peu comme les manchots empereurs, ils resserrent les rangs afin d'adoucir la morsure du froid. Ce Noël, la maison des O'Brien deviendra le théâtre de retrouvailles. La vieille tante Alice s'est enfin décidée d'accepter l'invitation de sa nièce et passera la période des fêtes avec eux. Pour le jour de l'An, un autre convive s'ajoutera à la joyeuse compagnie. Paulo arrive d'un long voyage en Inde et profitera de l'occasion pour faire la bise à sa demi-sœur. Depuis longtemps, les sentiments qui les enflammaient durant leur jeunesse ont repris la place qui leur revient. Mais il faut dire que Paulo a fait un mauvais mariage et s'est vu dans l'obligation de divorcer. Après plusieurs années de troubles matrimoniaux, le soudeur a quitté travail et appartement afin de retrouver une liberté complète. Maintenant, il désire profiter de sa vie et parcourir le monde, suivant le rythme imposé par ses envies. En fait, il vit et se contente de trois fois rien. Ruth et son mari Edmond ont décidé de s'éloigner quelques jours de leur retraite campagnarde pour réveillonner avec leurs amis de longue date.

Victoire ne contient plus sa joie, car tous les êtres qu'elle aime le plus se trouveront près d'elle. Le jeune Gilles, bien accepté des O'Brien, participe à l'élaboration du menu du réveillon.

— Quand on a la chance de compter un chef parmi les membres de la famille, il ne faudrait pas se priver, dit Victoire en cédant volontiers son tablier.

Avec tout ce va-et-vient, la fin décembre et le début janvier ont vite passé. Les discussions autour du projet des tourtereaux s'animent rapidement, chacun y allant d'un petit conseil ou d'une bonne suggestion, mais pour le couple Rondeau-O'Brien, ces variations sur un même thème ont déjà dépassé l'étape cruciale. Heureusement, les divers intervenants font preuve de peu de sévérité et rivalisent d'originalité.

Évidemment, on ne peut éviter les rénovations, mais tous les deux s'entendent pour garder à la maison sa couleur originale, tout en lui imposant de larges volets blancs. Gilles tient mordicus à ce qu'une terrasse surplombe la grève. Il y voit déjà une dizaine de tables qui, les jours de beau temps, offriraient la mer en pâture. Et quel spectacle les jours de tempête ! Le soir, il illuminerait la place de petites lanternes qui accompagneraient une lune solitaire. En contrebas, il imagine un plan floral où le mélèze servirait d'élément dominant pour créer une aire de repos. Un peu partout, sur le terrain, des chaises larges et confortables permettraient aux locataires de jouir du site. Voilà que d'un commun accord, on agrandit la galerie de façon à ce qu'elle occupe trois des faces de l'habitation, offrant un prétexte pour flâner soit du côté de la mer, du jardin ou encore de la route. En ce qui concerne la décoration intérieure de ce magnifique cottage, Liette déborde de projets. D'abord, dans l'esprit de conserver la maison du pêcheur, les trois chambres à l'étage se pareraient d'un petit air marin. Chacune portant son nom, elle les peindrait de couleurs gaies, y ajouterait

quelques meubles vieillots et procéderait à l'achat de lits confortables, puis dénicherait un filet, quelques étoiles de mer et de cadres représentant des scènes de pêche du début du siècle. Inutile de chercher la télé, l'indispensable divertissement des loueurs de motels. Ici, une musique ambiante accompagnerait la journée de détente. En bruit de fond, le piaillage des oiseaux dans les arbres, le doux roulement de la vague ou le tumulte d'une déferlante, tout dépendant de l'humeur de la grande Dame bleue.

— Nous devons arrêter de travailler afin de réaliser notre rêve, affirme Liette. Comment paierons-nous les factures des fournisseurs ?

— Tenons pour acquis que le risque soit diminué du fait que tu possèdes déjà la maison. Moi, je m'organise avec les rénovations. Je détiens tout de même quelques économies, rassure le prétendant.

— Et ma mère m'a offert un coup de pouce, reprend Liette.

— Dans ce cas, de quoi avons-nous peur ?

— De rien, s'excite Liette.



Enfin, les beaux jours annoncent la chaleur et le premier voyage de la saison. Les travaux peuvent donc débuter. Liette et Gilles ont inscrit sur leur calendrier une date butoir à respecter absolument.

Depuis deux semaines, la maison jaune respire à peine tant la poussière vole de tous les côtés. Derrière les portes closes, un habile homme à tout faire, proposé par Ovide Chapados, arrache le plâtre abîmé et le remplace par des lattes de pin aux teintes chaudes. Il a fallu repenser la plomberie et l'électricité

de la bâtisse, car au temps où elle fut érigée, on s'éclairait à la lampe à l'huile et l'eau qui coulait au bout de la pompe venait d'un puits artésien. Une fois ces nécessités modernisées, on se permet de penser confort, soit en amenant l'eau courante dans les trois chambres et aménageant une salle de bain confortable dans chacune d'elle. À l'étage, tout dans la décoration rappelle la belle époque, celle où Loretta habitait ces lieux. Dans l'ancien salon transformé en pièce de séjour, Liette opte encore une fois pour le bois, reproduisant les riches demeures mont-réalaïses où le chic et l'aisance priment. La cuisine est démolie au grand complet. Rien de ce qui subsistait du temps de Loretta n'a passé le cap de l'acceptation, voire de la conservation. Ici, le maître se nomme Gilles et rien ne lui échappe. Sans arrêt, il fouille dans un catalogue et commande tous les meubles, comptoirs, accessoires nécessaires à une cuisine moderne. La partie de l'habitation servant de cuisine d'été et qui louchait sur la mer, a été isolée et s'est vue imposer une dizaine de tables. Partout, des plantes vertes donnent à la pièce une ambiance feutrée, laquelle prendra la relève quand l'hiver enveloppera de trop près la maison.

En bon gestionnaire, Gilles a déjà pensé à ce qui mijotera dans ses chaudrons. « À tout seigneur, tout honneur » ! Sur la carte, la morue occupera une place de choix et les produits régionaux ne manqueront pas de visibilité non plus. Afin de s'assurer d'une qualité constante, Gilles s'est fié aux recommandations de sa tante et a suivi les conseils d'Ovide Chapados. En plus d'être devenu un excellent voisin, ce bonhomme cache plein de ressources et connaît tout le monde.

Quelques jours avant l'ouverture officielle, Victoire et Wilfrid O'Brien sortent de leur retraite et suivent le cours du Saint-Laurent jusqu'à Sainte-Flavie. Après avoir pris une bonne réserve d'air salin, ils tournent le dos au fleuve et bifurquent vers la vallée de la Matapédia. Sur un long parcours, ils longent

la magnifique rivière réputée pour être une des plus saumonneuses du Québec, puis en toute fin du trajet, ils empruntent la rive nord de l'imposante Baie des Chaleurs. Ralentissant leur course afin d'apprécier le paysage, les parents n'arrivent que la veille de l'événement. Wilfrid se vante d'être le premier client de la maison jaune. Subjugée, Victoire reconnaît sans peine la demeure de ses parents. En rénovant, Liette et Gilles ont conservé l'esprit de cette habitation. Ils ont même gardé les hangars à bois et à pêche, les transformant en minis musées, tandis qu'ils ont ouvert la grange aux deux extrémités, la convertissant en stationnement couvert. À l'intérieur, tout a changé. Victoire ne reconnaît plus la cuisine où sa mère s'affairait une bonne partie de la journée. Maintenant, elle arbore un petit air moderne, où poêle et fourneau, frigo et table de travail, cul de poule et spatule entrent dans la nouvelle façon de faire la cuisine. Quant au salon, il pourrait tenir tête à celui de Charles Robin. Afin de faire la paix avec ce lieu si souvent honni, Victoire choisit de passer la nuit dans son ancienne chambre d'enfant. Elle tient également à exorciser le mauvais moment passé lors de son voyage de noces. Il y a si longtemps de tout ça... La décoration accroche l'œil par sa simplicité et son thème marin. À la tête du lit, Liette a choisi de placer une photo de son grand-père tenant à bout de bras une immense morue. Sur les murs adjacents, des répliques d'objets anciens placés sur des napperons de dentelles ayant appartenu à sa mère. Les plus belles lettres de Loretta ont été laminées et affichées, faisant un clin d'œil au passé.

Derrière, Liette ne perd aucune réaction de Victoire dont le regard devient parfois trouble. Au contraire, son visage serein lui accorde la bénédiction et la conforte dans son action de redonner une seconde vie à cette maison qui se mourait d'ennui.

Le lendemain, jour béni des dieux, tout le grand Paspébiac est invité à l'ouverture officielle du café-couette. Un long ruban jaune clair barre la route qui mène à l'intérieur de la maison. À Victoire revient l'honneur de le couper. Avec une émotion difficilement contenue, elle sectionne l'étroite bande de satin. Au moment où elle voit retomber de chaque côté d'elle les deux pans du fragile lien, Victoire sent que le malheur démissionne et quitte les lieux, laissant derrière lui des années difficiles et éprouvantes. Terminées les noyades, fini le mauvais œil, désormais ne survivront dans cette maison qui défie la mer que le beau et le bien.

Une affiche indiquant l'appellation du café-couette et du restaurant reste à découvrir. Une seconde fois, Victoire est mise à contribution et tire sur le bout de tissu jaune qui résiste. Devant une foule d'invités bigarrée et autant de Paspéyas curieux, Victoire dévoile le nom que porteront les deux commerces jumeaux : **CHEZ LORETTA**. Quelques minutes plus tard, un groupe de musiciens évolue sur la grève et invite à la fête avec son rythme endiablé. Des coupes de mousseux circulent et chacun est convié à visiter le café-couette et le restaurant. Secrètement, Victoire s'émerveille encore de la beauté des lieux, remerciant intérieurement sa mère d'avoir légué à sa fille sa précieuse maison.

Sur la grève, la fête bat son plein, chacun y allant d'une gigue ou d'une chanson à répondre, de manière à prouver à la grande Baie des Chaleurs que, pour le bien-être de chacun, le plaisir et l'amour peuvent s'accorder dans la maison jaune.

Aux Éditions la Caboché

www.editionslacaboché.qc.ca

AUTOBIOGRAPHIE

Blandine Leblanc *Viens, que je te raconte*

HUMOUR

Maurice Nadeau *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur*
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur,
2^e éd.
Dictionnaire humoristique d'un libre penseur,
tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout *Les tribulations de Bob Brumas*

POÉSIE

Armande Millaire *Si l'on s'arrêtait*
Au fil des jours
Au gré du vent

RÉCIT

Lina Savignac *Gens du voyage,*
une expérience de caravanning

ROMAN

Lina Savignac *Éva, Eugénie et Marguerite*
Lina Savignac *Lili*
Lina Savignac *Charles*
Lina Savignac *La maison sur la grève*

THRILLER

Yvan Savignac *Le projet Panatium*
Yvan Savignac *La piste maudite*

Alain Trudeau *Protocole*

Achevé d'imprimer au Québec
en août 2010
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace



Native de Berthierville, durant plus de huit ans, Lina Savignac a adopté comme milieu de vie les villes de Carleton et de Rimouski. En 1985, elle se fixe en Montérégie. La rédaction de textes lui vient par le biais d'œuvres théâtrales qu'elle adapte ensuite pour le Théâtre de la Montérégie. Délaissant une vie stable et ordonnée, Lina Savignac se moule au monde du voyage de longue durée. L'écriture loge alors sous le signe de

la passion. Son premier livre : *Gens du voyage* (2004) décrivant la vie des caravaniers à temps plein est suivi de la trilogie *Éva, Eugénie et Marguerite* (2006), *Lili* (2007) et *Charles* (2008), véritable saga familiale rappelant la vie du siècle dernier.



Sur la grève de Paspébiac, une petite maison jaune défie la mer et les saisons. Dans la péninsule gaspésienne, riche en poissons, les hommes deviennent pêcheurs de père en fils et Nérée Leblanc n'échappe pas à cette tradition. Comme tous les autres, il se soumet aux règles imposées par le tout puissant Jersiais, Charles Robin, qui monopolise le commerce du poisson.

Dès leur mariage, Nérée et Loretta Leblanc adoptent une petite fille, gardienne d'un terrible secret. De leur union naissent trois fils que la mer malmène sans merci. Pour les Leblanc, le quotidien se fait cruel et destructeur.

Afin de s'instruire, Victoire Leblanc fuit sa famille d'adoption et s'installe à Carleton, mais la chape de silence entourant le secret se brisera. Écoutant sa voix intérieure, Victoire s'exile à Gaspé où elle devient infirmière. Les malheurs de la Deuxième Grande Guerre lui permettent cependant de rencontrer l'amour sous les traits d'un beau soldat.

Loretta lègue à sa petite-fille une série de lettres et une maison jaune qui agonise sur la grève. Pourtant, il suffit d'une heureuse rencontre pour que le précieux legs de Loretta reprenne vie.

